

SAMANTHA BAILLY

INDÉTERMINÉS

roman



JCLattès

Samantha Bailly

INDÉTERMINÉS

Roman

JCLattès

Maquette de couverture : Le Petit Atelier
Illustrations de couverture :
femme©kamenuka-stock.adobe.com
et fond©Hélène Crochemore

© Éditions Jean-Claude Lattès, 2018.
Première édition mars 2018.

ISBN : 978-2-7096-5917-8

www.editions-jclattes.fr

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

DU MÊME AUTEUR :

- La Princesse au bol enchanté*, Nobi Nobi, 2012.
Kotori, le chant du moineau, Nobi Nobi, 2013.
À pile ou face, Rageot, 2013.
Oraisons, tome I : La Langue du silence, Bragelonne, 2013.
Oraisons, tome 2 : La Chute des étoiles, Bragelonne, 2013.
Souvenirs perdus, tome 1 : Étrangère, Syros Jeunesse, 2014.
Souvenirs perdus, tome 2 : Cendres, Syros Jeunesse, 2014.
Souvenirs perdus, tome 3 : Pluie, Syros Jeunesse, 2015.
Métamorphoses, Bragelonne, 2014.
Ce qui nous lie, Milady, 2013.
Lignes de vie, Milady, 2014.
Les Stagiaires, Milady, 2014 ; Livre de Poche, 2017.
Nos âmes jumelles, Rageot, 2015.
Nos âmes rebelles, Rageot, 2016.
Alchimia, tome 1, Pika, 2016.
Stagiaires : le guide de survie, Essais Larousse, 2016.
À durée déterminée, Jean-Claude Lattès, 2017 ; Livre de Poche, 2018.

À Antoine

PROLOGUE

15 avril
Ophélie

Retranché derrière la table blanche design, le candidat s'éclaircit la gorge pour se donner une contenance. De l'index, je feuillette la centaine de C.V. consignés dans une pochette cartonnée, puis tombe sur le sien. Mounir Daoui, vingt-trois ans. La mise en page est claire, aérée, les informations bien hiérarchisées. Bon point. Sur la photo en haut à droite, le col de sa chemise immaculée répond à ses dents blanches, qui se chevauchent légèrement. Le sourire est crispé, mais cela change des candidats qui mettent une photo Instagram au cadrage pseudo-artistique, en pensant convaincre de leur prétendue créativité. Mounir sort tout juste du moule de l'ISCOM, école privée où l'on ponctue ses phrases de mots comme *storytelling*, *entertainment* ou *brand content* en pensant avoir déjà tout compris au monde de l'entreprise. Mais contrairement aux autres candidats ayant le tampon de l'école de communication, il n'affiche pas une assurance surjouée. J'apprécie.

— Monsieur Daoui, donc. Je suis Ophélie Dubois, directrice du service Communication de Pyxis.

— Oui, je me suis permis de regarder votre compte LinkedIn et votre parcours est très impressionnant. Bravo.

Je souris par politesse, nourrissant une profonde méfiance à l'égard des flatteries.

— Vous êtes titulaire d'un master « Marque et management de l'innovation » de l'ISCOM, dis-je d'un ton neutre. Qu'est-ce qui vous a motivé à postuler pour ce stage ?

Quelques gouttelettes de sueur perlent sur son front hâlé. Je lui offre un regard chargé d'encouragement. Nous savons tous deux ce qui est en train de se passer : le jeu des questions-réponses artificielles pour le juger en quelques

minutes.

— Alors, je connais Pyxis depuis que je suis ado, car j'ai lu beaucoup des mangas que vous publiez.

— Lesquels ?

— *Red Blood, Final Battle*, et, dans un autre genre, j'ai lu votre nouveauté qui cartonne, *Trames jumelles*. C'est très touchant, et le format hybride entre B.D. traditionnelle et manga est vraiment original.

Je griffonne quelques notes sur mon carnet aux pages décorées des personnages du manga en question. Nous venons tout juste de recevoir une caisse emplies de produits dérivés. Cinquante mille exemplaires en seulement un an, cela n'arrive pas tous les jours, et encore moins pour une création française, alors j'ai bataillé pour obtenir un budget de communication digne de ce nom.

Je redresse la tête et prends une profonde inspiration. C'est le moment de réciter le discours corporate de Pyxis, une chanson connue par cœur :

— En l'espace de vingt ans, Pyxis est devenu l'un des piliers du marché du divertissement. D'abord spécialisée dans l'édition de mangas, notre entreprise a su évoluer et s'ouvrir au médium du jeu vidéo. Nous mettons la narration et l'originalité au cœur de nos enjeux. Chez nous, le maître mot est le suivant : CRÉ-ATI-VI-TÉ ! En quoi votre profil pourrait être un plus pour l'entreprise ?

Mounir paraît hésiter.

— J'adore lire.

J'arque un sourcil. Sa glotte fait un aller-retour, mais il ne se démonte pas :

— Ça fait très bateau dit comme ça, je sais, mais c'est vrai. J'ai lu la plupart des séries que vous publiez, j'ai joué à beaucoup de vos jeux, j'aime vos univers et j'ai envie de les défendre. Je n'ai pas d'expérience dans le secteur, mais je suis organisé, appliqué, et j'apprends vite.

Ses prunelles sombres étincellent de passion. Voilà ce que je voulais voir, cette flamme, cette intensité, cette volonté. Je les avais déjà sentis en lisant sa lettre de motivation, bien écrite, qui changeait des copiés-collés sans âme qui inondent mon bureau à chaque offre postée.

— Durant ce stage, dis-je, vous serez amené à avoir des missions variées, entre la rédaction d'articles, la gestion du planning de communication, les événements... je ne vous cache pas qu'une grande rigueur est attendue.

— Je sais, c'est ce que je recherche, gagner de nouvelles compétences, faire

mes preuves...

— Très bien. Est-ce que vous avez des questions ?

Mounir s'humecte les lèvres, son regard s'enfuit vers la baie vitrée qui donne sur l'immeuble d'en face.

— Oui... c'est-à-dire que, euh... c'est mon stage de fin d'études, alors je me demandais s'il y avait chez vous des perspectives d'embauche ?

La question, la fameuse question, celle qu'ils posent tous et à laquelle je voudrais répondre : *mais oui, bien sûr, si vous faites bien votre travail, cela sera valorisé, vous pourrez être reconnu et payé dignement.* Hélas, ce n'est pas en mon pouvoir. Je lutte depuis un an pour qu'un nouveau poste soit créé dans mon service, mais l'enveloppe budgétaire n'est pas dépensée de cette manière par les décisionnaires. L'espace d'une seconde, je me revois à la place de Mounir, jeune Bretonne impressionnée par les locaux de Pyxis et gênée par l'assurance et la sophistication des Parisiens. J'en ai connu, des stagiaires auxquels on donnait de faux espoirs pour ne pas abîmer leur motivation. J'en ai subi, des esquives et des pirouettes quand j'ai voulu obtenir des informations. C'est pourquoi j'ai pour principe de dire la vérité.

— Je suis désolée, mais il n'y a pas de recrutement envisageable dans le service communication de Pyxis à l'heure actuelle.

Mounir acquiesce vivement, ses joues rebondies se fendent d'un sourire factice, le genre de sourire qui monte aussi haut que la déception est grande.

— D'accord, je comprends, c'est bon à savoir.

Je m'empare de l'un des dossiers et pousse une liasse de feuilles blanches jusqu'à lui.

— Voici une série de tests écrits. Vous avez une heure.

— Très bien.

— N'hésitez pas à vous servir si vous avez soif, il y a une fontaine à eau derrière vous.

Mounir sort son stylo et lit les énoncés à toute allure. Avant même que je ne ferme derrière moi la porte vitrée, le candidat s'échine déjà sur les exercices.

Je lève les yeux sur l'open space aux murs bardés de posters des licences de Pyxis. Un employé attrape une banane dans la corbeille de fruits mise à disposition. Des plantes grimpantes s'entortillent sur les paravents, formant des rideaux de verdure entre les écrans d'ordinateurs. Dans le fond se trouve un immense écran plat devant lequel des collègues jouent à un jeu de sport.

Leurs éclats de rire viennent briser de temps à autre l'atmosphère concentrée.

Il y a cinq ans, je mettais moi aussi les pieds pour la première fois dans cette entreprise.

Cinq ans.

Dans la salle où se trouve Mounir demeure le spectre de la fille que j'étais et que je suis peut-être encore, quelque part. Celle qui, assise sur la même chaise, un jour lumineux de septembre, sentait ses entrailles se nouer en rédigeant ses réponses au test. Celle qui se contentait de ce qu'on lui donne, qui avait peur de trébucher, dont on ne connaissait pas le prénom en réunion.

Et désormais, me voici directrice de la communication.

Directrice.

Celle qui prend la parole en public, que l'on salue systématiquement dans les couloirs, à qui l'on demande son avis pour tout.

Cinq ans. En prenant conscience de l'étendue du chemin parcouru, un vertige me saisit. La route depuis cette Ophélie jusqu'à celle d'aujourd'hui me semble à la fois longue et rapide, douloureuse et joyeuse, tortueuse et évidente.

*

15 avril

Arthur

Une immense sauterelle verte bondit sur l'assiette en céramique fendue. Ce n'est pas exactement ce que j'ai prévu pour le petit déjeuner. Je la chasse d'un geste agacé de la main. Deux toasts sautent du grille-pain. Cela doit être mon snobisme de Français, mais je ne supporte pas le pain d'ici, fade et blanc, alors je fais avec les moyens du bord. De l'eau bouillante dans une tasse. Mon infusion matinale est prête – à base de plantes de la jungle, s'il vous plaît !

La jungle.

Je me rends sur la terrasse en bois sur pilotis et regarde aux alentours. La canopée des arbres forme une débauche de verdure, de fleurs, de lianes, qui laissent filtrer quelques rayons de soleil. Contrairement à ce que j'aurais pensé, les sons n'ont rien d'angoissant, même la nuit. C'est une curieuse musique qui mêle trilles, craquements, bourdonnements. Un assemblage de sons d'animaux que j'ai du mal à identifier, en dehors des quelques singes et oiseaux que j'ai pu apercevoir dans les branchages. On pourrait se croire à la fin d'un film, le mec d'école de commerce insupportable qui a trouvé la paix dans une maison perdue au fond de la Tijuca, la plus grande forêt urbaine au monde. Eh non !

Pendant un an, j'ai voyagé à travers l'Amérique du Sud en quête de moi-même, bien décidé à faire exploser mes préjugés et mon déterminisme. Contrairement à la prophétie de ma mère, je n'ai pas été enlevé ou assassiné par les FARC. En revanche, j'ai mangé trop d'empanadas, eu des discussions philosophiques avec des lycéens de Buenos Aires, baisé quelques jolies nanas à l'haleine chargée de maté, eu la chiasse en pleine forêt amazonienne, me suis émerveillé des toucans des chutes d'Iguazú, ai sympathisé avec un couple de retraités allemands, me suis fait voler mon sac en Équateur, ai marché

jusqu'à avoir les pieds à vif, pris quelques coups de soleil bien violents, jusqu'à atteindre mes limites. Comprendre : mon compte en banque à découvert.

— *Tudo Bem ?*

Thiago tire le rideau qui sépare sa chambre de la cuisine. Torse nu, il exhibe une nouvelle fois ses abdominaux cuivrés. Ma course hebdomadaire ne me donnera jamais ce corps d'Adonis. Je réponds :

— *Tudo Bem.*

Cela fait un mois et une semaine que je suis au Brésil. Avec ma LV2 Espagnol, je pensais qu'il serait facile de comprendre le portugais. Grosse erreur. Depuis mon arrivée, je n'arrive pas à déchiffrer une seule phrase prononcée. Je fais donc de grands gestes pour m'expliquer et peux me vanter de survivre avec pour seul vocabulaire *Tudo Bem* et *Obrigado*.

Alors que, d'une auberge de jeunesse, je cherchais un lieu sympa pour ma dernière semaine à l'autre bout du monde, je suis tombé sur une annonce intrigante : *couch surfing* dans une maison en plein cœur de la jungle qui mange la partie nord de Rio de Janeiro. J'imaginai déjà la Colombienne canon, genre prof de yoga, qui m'expliquerait avec des clins d'œil qu'elle était ravie d'avoir de la compagnie. Oui, Colombienne ; d'expérience, elles sont bien plus jolies que les Brésiliennes. Mais non, derrière l'annonce, c'était Thiago le beau gosse. Après avoir dépassé quelques favelas et supporté vingt minutes de piste accidentée dans son 4 × 4 sans amortisseurs, voilà où j'ai atterri. Ce quadragénaire est un ex-avocat ayant un jour plaqué son appartement d'un quartier chic de Rio contre cet improbable exil.

Je regarde mon iPhone à l'écran fendillé suite à une soirée trop arrosée. Il est 9 heures ici, soit 14 heures à Paris. C'est l'heure de mon entretien. Car oui, aussi surréaliste que cela puisse paraître, j'ai un entretien d'embauche, aujourd'hui.

Je pose mon ordinateur portable sur la table de la terrasse et lance Skype. À côté de la pastille verte, Steven Ballmer apparaît en ligne. Je prends une profonde inspiration.

Thiago pose la bombe anti-insectes en m'adressant un clin d'œil complice.

— *Você vai ser picado*, dit-il d'un ton autoritaire.

— *Obrigado !*

Je m'asperge les jambes et les bras en essayant d'oublier les substances cancérigènes dont je viens de m'enduire. C'est toujours mieux que Zika ou les

bestioles non identifiées qui piquent toutes les secondes.

Une musique s'élève. Sur l'écran de mon ordinateur, la photo de Steven Ballmer s'affiche. Voir son expression austère et son teint cireux me ramène cinq ans en arrière, lorsque j'étais en stage chez Pyxis. J'étouffe cette montée de nostalgie inattendue et décroche. La webcam se met en route de mon côté. Houla. J'ai cette gueule, en ce moment ? Il serait peut-être temps de se raser la barbe et d'investir dans un peigne. C'est moyen pour un entretien d'embauche. Même dans la jungle.

L'image de l'autre côté de l'océan Atlantique s'anime. Premier constat : la photo choisie par Steven est ancienne ou photoshopée, parce que mon ancien manager a pris un sacré coup de vieux. Rides au coin des yeux, plus de cheveux blancs que de cheveux noirs, et ses cernes sont encore plus accentués qu'avant...

— *Hi !* lance-t-il. Arthur ! *How are you ?*

Ah. J'avais oublié à quel point ce Franco-Américain aime mélanger ses deux langues.

— Ça va Steven, et toi ?

— *Great, great.* Où est-ce que tu es ?

Je bouge l'ordinateur pour lui donner une vue sur la végétation luxuriante dans mon dos. Il émet un sifflement admiratif.

— *Amazing !* C'est l'aventure dis donc ! Ça fait plaisir de te voir après tout ce temps.

— C'est vrai que ça fait un bail.

Étrangement, la connexion Internet dans la jungle est nettement meilleure que dans l'auberge de jeunesse dans l'hypercentre de Rio. Allez comprendre. Le décor derrière Steven est plus classique que le mien : des étagères emplies de dossiers et des posters de jeux développés chez Pyxis.

— Je suis dans la salle de réu Star Wars, dit-il, tu te souviens ?

— La surchauffée ?

— *Yes !* Certaines choses ne changent pas.

— Je vois ça.

Bref silence. Je crois que c'est à moi de me lancer.

— Bon, Steven, merci pour ton mail.

— *You're welcome !* Écoute, tu m'as dit il y a longtemps que tu avais envie

de revenir chez Pyxis un jour, et on ouvre un poste d'analyste financier. J'ai pensé à toi, bien entendu. Tu avais fait un *great job* et j'ai vu sur ton profil LinkedIn que tu avais une expérience de trois ans comme Senior Analyst en restructuration financière chez Price.

— C'est ça.

Senior Analyst en restructuration financière. Cela fait tellement bien sur mon C.V. La panoplie du parfait petit soldat du capitalisme. Steven passe une main dans ses cheveux blanchis, mais toujours aussi gras.

— Bon, inutile d'être trop formel, déclare-t-il, tu sais comment c'est chez Pyxis : familial, fun et cool...

Ah, ça, je sais bien. Je n'ai connu qu'un endroit dans mon secteur où je pouvais venir chaque jour en jean plutôt qu'en costard.

— On cherche quelqu'un qui ait à la fois un *background* solide et qui soit dans l'état d'esprit Pyxis. Tu t'occuperais de la consolidation, du budget, des business plans, des prévisions...

— D'accord, ça semble dans mes cordes.

— Le poste est très intéressant, poursuit Steven, *very challenging*, l'entreprise est à la croisée des chemins, de nombreux changements sont à venir.

Un joli euphémisme. D'après les derniers bilans financiers accessibles en ligne, Pyxis ne se porte pas très bien depuis quelques années, avec des titres attendus aux ventes décevantes et l'arrivée de nouveaux concurrents sur le marché du manga et du jeu vidéo. C'est à ce moment-là que GameVision, géant de l'industrie vidéoludique, a fait son entrée au capital. En cinq ans, l'entreprise a autant grandi qu'elle s'est fragilisée. Un colosse aux pieds d'argile.

— Est-ce que ça t'intéresse ? ajoute Steven.

— Oui, bien sûr. Et... du côté de la rémunération ?

Légère crispation des lèvres de mon ancien manager. Ah, passé le discours corporate et la danse des sept voiles, on en vient au nerf de la guerre.

— Alors *as you know*, Pyxis est une boîte moins attractive que les géants de la finance sur le plan de la rémunération...

Oui, oui, je connais la chanson : 2 000 euros de moins par mois en échange d'une ambiance sympa, la possibilité de jouer aux jeux vidéo à la pause et les fruits à volonté.

— ... Mais comme tu as déjà travaillé pour nous et que c'est un besoin très urgent, les RH sont prêts à proposer 35K.

BOUM. 35 000 euros bruts par an. C'est moitié moins que mon ancien salaire. Les fruits à volonté coûtent cher, dites donc.

— C'est très en dessous du marché, dis-je franchement.

— *I know, I know*, soupire Steven, c'est compliqué en ce moment. Mais attention : avec les mouvements actuels, il y a de réelles perspectives d'évolution et...

Ça y est, il continue son blabla pour tenter de me convaincre. Steven a vu mes partages d'articles sur l'humanitaire et le voyage et s'est dit, bingo ! Un jeune cadre expérimenté en quête de sens prêt à se brader. Une bonne affaire. Soupir. Le pire, c'est qu'il n'a pas tout à fait tort. À l'heure actuelle, je préfère retourner chez Pyxis que de remettre les pieds dans une salle de réunion pleine de banquiers et d'avocats aidant un connard à s'en sortir. Le genre de mec qui a licencié ses employés pour sauver sa quatrième maison secondaire, qui doit trois ans d'impôts à la société et qui figure sur la liste des Panama Papers. J'aimerais que ce soit une caricature. Vraiment. Mais ça ne l'est pas.

Entre serrer la main à ces voleurs, qui, sous prétexte d'avoir de l'argent, deviennent des hommes respectables, et les jeux vidéo et les bananes, je crois que j'ai fait mon choix.

— Merci pour ces éléments Steven. Je vais réfléchir, et je te rappelle.

1.

You're on your own
In a world you've grown
Few more years to go,
Don't let the hurdle fall
So be the girl you loved,
Be the girl you loved

James Blake – *Retrograde*

2 mai

Ophélie

Les chiffres rouges crèvent l'obscurité de la chambre. 6 h 32. Encore une fois, j'ai ouvert les yeux trois minutes avant la sonnerie du réveil. Le pilote automatique de notre cerveau est tout de même fascinant. J'enfonce ma tête dans le moelleux de l'oreiller, pour tenter d'agripper ces trois petites minutes restantes, mais le fait de savoir que la sonnerie jaillira dans si peu de temps m'empêche de savourer. Je respire profondément, capte l'ombre de l'odeur fraîche de la lessive, masquée par un malstrom d'autres. Cheveux, sueur peut-être, et surtout, une note forte, boisée, épicée. Le parfum de James, Terre, d'Hermès, dont il s'asperge chaque matin dans la salle de bains, un parfum si puissant qu'il reste sur sa peau et imprègne ses vêtements et les draps. S'il changeait de marque, je crois que je serais perdue, c'est désormais une odeur associée à lui, bien ancrée dans mes sens, qui m'inspire la sécurité.

À côté de moi dans le lit, James remue. Sa main s'enroule autour de ma hanche, un geste semi-conscient, une habitude. Mes yeux se tournent vers le réveil. 6 h 34. Je veux m'épargner le son strident, une minute de plus ne changera rien à ce stade. Je me dégage doucement de James et file à travers la chambre. Il fait nuit noire, mais j'esquive le petit bureau sur la droite, le griffoir du chat, puis la pile de livres laissée devant la bibliothèque, et pousse doucement la porte qui donne sur le salon. La lumière du jour m'éblouit, je referme vite pour laisser James dormir, mais c'est alors que le réveil s'enclenche. Sa voix me parvient de manière étouffée.

— Noooooon, pas déjà...

Je souris et passe derrière le comptoir gris anthracite de la cuisine américaine. Placards pour les céréales, le pain de mie, le thé Mariage Frères. Le frigo pour le lait et les yaourts. En face, sur le canapé, Éden, siamois bien

plus calme depuis qu'il a passé la barre des huit ans, dort en rond. Chaque matin, c'est le même rituel, je sors les sets de table en bambou, ceux que la mère de James nous a offerts, le jour où j'ai emménagé chez lui. Nous habitons dans 40 m², au rez-de-chaussée d'un bel immeuble du XVII^e arrondissement. L'appartement est certes un peu sombre en journée, mais nous vivons dans un joli cocon tissé avec soin, à renfort d'allers-retours à Ikéa et Maison du Monde. La note plus personnelle, ce sont les objets rapportés de nos voyages annuels dans des destinations qui nous ont fait rêver des mois durant – Lisbonne, Madère, New York – et que l'on s'est octroyés gaiement chaque mois de juillet, avec nos deux semaines de congé gagnées à la sueur de nos fronts. Ou plutôt, aux dixièmes de vision perdus à plisser les yeux douze heures d'affilée sur des écrans.

— Je suis crevé...

Torse nu et en caleçon, James arrive dans la cuisine en se frottant les yeux. Il n'a jamais été du matin. Il lui faut toujours bien dix minutes pour émerger et cesser de soupirer fort. On dirait un petit garçon grognon qui ne veut pas aller à l'école. Un petit garçon grognon dans le corps d'un homme de trente-deux ans, buste large à la pilosité virile, barbe de trois jours bien entretenue, sourcils fournis qui intensifie le regard. Tout en posant les bols sur le comptoir, je consulte mon portable. Un rappel du calendrier : « Réunion point important Pyxis », à 9 heures, clignote. Je le chasse d'un mouvement du doigt. Ma poitrine se comprime légèrement. Je n'ai même pas un pied au bureau, et déjà, le stress monte. Depuis que Christophe Ménard, le P.-D.G., a envoyé cette invitation à tous les directeurs de service, je suis persuadée qu'une mauvaise nouvelle nous attend. Je n'ai aucun élément concret pour étayer cette intuition diffuse qui a grandi au fil des semaines. Mais il y a dans l'open space des regards plus graves, des messes basses inquiètes, un changement dans l'atmosphère de travail. Le genre de signaux flottants, qui ne reposent sur aucun fait, mais que j'ai appris à écouter attentivement.

— Youhou ! lance James. Je suis là !

Il agite sa main devant mon bol. Je range mon téléphone à contrecœur.

— Désolée, une réunion importante.

— Ouais, ben tu en as tous les jours, des réunions importantes. On ne se voit pratiquement pas en ce moment, alors ce serait sympa de petit-déjeuner sans penser boulot, non ?

— Oui, tu as raison.

Je force un sourire tout en ouvrant un yaourt, que je mange sans faim ou

plaisir, plus pour remplir mon ventre que je sens se nouer. Cela fait des mois que James me fait ce genre de reproches ; chaque fois, je m'excuse, mais pourtant mon esprit reste aiguillonné sur Pyxis, ce compte rendu à envoyer avant demain, le stand à vérifier pour Japan Expo, les responsables de l'E3 à relancer. Une *to-do list* s'étend à l'infini dans mon esprit et sature mon espace mental.

— Il faudra racheter des céréales, ajoute James. Et du gel douche, aussi.

— Je n'aurai pas le temps ce soir, je vais finir tard.

James hausse les sourcils.

— O.K. Ben j'irai au Monop', alors, j'ai un rendez-vous chez un client à 15 heures, je rentrerai direct après.

Il enfourne des céréales dans sa bouche, et ses dents cognent contre la cuillère. Je déteste ce son métallique. Chaque matin, j'ai envie de lui dire : « James, est-ce que tu peux manger sans faire de bruit ? Regarde, comme ça, les lèvres qui épousent la cuillère. Mes parents m'ont appris, pas toi ? »

Mais évidemment, je me retiens, car je sais comment cela sonne, comme la petite amie qui se transforme en maman pénible, qui fait des remarques sur tout. Pourtant, dans ces moments, lorsque pour la dixième fois la cuillère cogne sa dent, j'ai envie de tourner les talons, de partir, parce que vraiment, je ne supporte pas ce son, il m'agresse. Et je me sens ridicule, ridicule de la proportion que ce geste anodin prend, ridicule d'avoir envie de rompre cinq années de relation apaisée et tendre pour une cuillère cognée contre une dent. Mais en fait, ce serait plutôt des milliers de cuillères collées des milliers de fois contre la même dent. C'est comme si le son s'amplifiait chaque matin.

— Ça va ? demande James.

— Oui, juste un peu stressée à cause du boulot...

— C'est normal, tu sais.

— De quoi ? fais-je.

— Que tu sois aussi angoissée. Quand ils t'ont proposé de devenir directrice Com, on était tout fous, c'était une belle occasion. Mais c'est aussi une responsabilité de dingue, ça prend du temps de s'acclimater.

Je le regarde droit dans les yeux. Une douleur plane dans ses iris noirs, il essaie de retrouver la connexion invisible entre nous, il essaie vraiment.

— Oui, c'est sûr. Je suis désolée d'être si nerveuse, c'est vrai qu'on passe peu de temps ensemble en ce moment.

— Écoute, ce qu'on peut faire, c'est que ce soir je réserve un bon resto. Par exemple, l'italien qui fait l'angle, là, tu te rappelles comme on avait bien mangé la dernière fois ?

— C'est vrai que leur tiramisu est une tuerie...

— Comme ça, on se retrouve un peu.

Il sourit franchement de ses petites dents blanches, et je souris à mon tour, en miroir. James ne comprend pas forcément ce qui m'éloigne de lui en ce moment, mais ne lâche rien, il lance des amarres, pour m'empêcher de dériver, pour me ramener vers le port.

— Oui, d'accord, c'est une bonne idée.

*

Comme chaque matin, je dois traverser Paris en diagonale pour faire le trajet entre l'appartement et Pyxis. La ligne 3 du métro n'est pas la plus désagréable, mais à cette heure-ci, les couloirs fourmillent de Parisiens se rendant tous d'un même élan sur leur lieu de travail. Serrée entre des corps autour de la barre métallique, j'essaie de me créer une bulle mentale : écouteurs vissés sur les oreilles, livre tenu à hauteur de visage. Tout pour détourner son attention de la rame bondée, étouffante. Je n'ai même plus besoin de lever les yeux pour connaître le moment de mon arrêt, comme si mon corps avait enregistré inconsciemment le nombre de stops.

Pyxis se situe à la limite de Paris intra-muros, dans un quartier en pleine mutation : les rues aux bâtiments en vente, parfois délabrés, côtoient leurs voisines vitalisées par les entreprises, comprenant restaurants branchés et autres lofts d'artistes. J'arrive devant l'immeuble de cinq étages coiffé du logo géant de l'entreprise – trois cubes rouges imbriqués. Les portes automatiques s'ouvrent sur mon passage. Ghislaine, chargée de l'accueil, est campée derrière le long comptoir. Je n'ai jamais compris comment cette femme incapable de décrocher un sourire a obtenu ce poste. La rumeur dit que c'est une amie d'enfance de Christophe Ménard, ce qui expliquerait beaucoup de choses.

— Bonjour, Ghislaine !

Pas de réponse. La quinquagénaire garde son nez plongé entre les pages d'un magazine féminin, sa frange grisonnante dissimulant ses yeux. Sa mauvaise humeur contraste avec le hall peint de couleurs fluo. En dépit du

mur que rencontrent mes politesses chaque jour, je m'obstine à rester agréable.

Pression sur le bouton de l'ascenseur. Tandis que je contemple les chiffres défiler en attendant, une voix monte dans mon dos.

— Il paraît qu'il y a une réunion importante ce matin ?

Je fais volte-face. Alix passe une main nerveuse dans sa courte chevelure d'un bleu électrique, puis tire sur son chemisier pour le faire entrer dans son pantalon noir.

— Waouh, dis-je, tu t'es mise sur ton trente et un ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est parce que j'ai rendez-vous avec des agents japonais, susurre-t-elle, je me suis dit que j'allais éviter mon sweat Batman.

Nous nous engouffrons à l'intérieur de l'ascenseur. D'autres employés arrivent dans le hall, mais Alix appuie sur le bouton pour forcer la fermeture des portes.

— Je sais, dit-elle, c'est égoïste, mais je n'en peux plus d'être collée à des gens.

— Ça me va très bien.

— Et donc, la réunion ?

— Je n'en sais pas plus pour le moment...

— Je le sens mal.

Les portes s'ouvrent sur le couloir du 3^e étage, où se trouvent les services Communication, Édito et Graphique. Sans avoir besoin de dire un mot, Alix et moi longeons les paravents de l'open space jusqu'à la cafétéria, déserte à cette heure matinale.

— Thé vert ou thé jasmin ? demande-t-elle.

— Vert.

— Tu es monomaniaque.

— Je sais.

Alix passe derrière le coin cuisine américaine, actionne la bouilloire, ouvre la boîte laquée contenant un assortiment de thés rapportés de son dernier voyage à Tokyo. Je m'assois sur le haut tabouret et l'observe. Sa teinture criarde et uniforme, ses petits doigts boudinés, aux ongles rongés. Alix est l'une des premières personnes à m'avoir adressé la parole chez Pyxis, très exactement à cet endroit. Autrefois, ses ongles étaient impeccables, parés de

manucure Pikachu. Aujourd'hui, elle ne peut s'empêcher de les ronger. Alix est éditrice. Elle a réalisé son rêve le plus cher : publier des auteurs. Adolescente, elle dévorait tous les mangas de Pyxis, et passait son temps sur les forums de discussion sous le pseudonyme de Sakura89. Elle gère bien plus d'auteurs français et étrangers que son cher supérieur, Pierre Hoffman, le directeur éditorial. Elle est brillante, vive, réactive, passionnée. Un bourreau de travail. Quand je pense que j'ai gravi une marche de la hiérarchie à laquelle elle n'a pas accès, je me sens saisie d'un sentiment d'imposture. J'ai eu la chance d'être là au bon moment.

— C'est prêt ! s'exclame-t-elle.

Elle verse le thé dans des tasses à l'effigie des héros de *Red Blood*, l'un des univers phare de Pyxis. Je me souviens, lorsque j'étais à la fac, une amie m'avait prêté ce manga. Je l'avais ouvert avec un certain scepticisme, étant plutôt du genre à lire des pièces de théâtre classique pour les cours. Quelques heures plus tard, j'allais à la librairie en bas de chez moi acheter le tome 2. Durant des années, j'ai attendu chaque sortie avec impatience. Désormais, la série est terminée, alors Pyxis tente de la faire survivre à travers des jeux vidéo.

— Tu sais, dis-je, moi aussi, j'ai un mauvais pressentiment.

Alix boit une lente gorgée de thé, pensive, le regard parcourant cette cafétéria improbable : les poufs colorés, l'écran géant, le frigo encastré dans un mur végétal.

— Tu crois qu'on pourrait être virées, si ça tournait mal ? demande-t-elle.

— Je n'en sais rien. On n'en est pas là.

Nous savourons le silence, qui sera bientôt brisé par l'arrivée massive des autres employés venus glaner leur café matinal. Question de minutes.

— Ça va, avec Pierre ? fais-je.

— Avant, je t'aurais dit que c'était un type au caractère difficile, maintenant, je statue plus sur le connard fini.

— Je vois.

— Il m'a demandé d'ajouter des clauses scandaleuses dans les contrats de deux petites jeunes, là.

— Les auteurs de *Trames jumelles* ?

— C'est ça. Elles ont vingt-six ans, sont tellement euphoriques de ce qui leur arrive qu'elles signent tout les yeux fermés. Je me sens mal, je te jure...

Au même moment, une bande de stagiaires entrent dans la cafétéria, riant et parlant fort.

— Bon, fais-je, on en discutera plus tard. J’y vais.

— Tu me tiens au courant ?

— Bien sûr !

Je me lève et rince ma tasse dans l’évier.

— Ophélie ?

Mounir se sépare du groupe de jeunes pour venir vers moi. Avec toutes ces préoccupations, j’avais oublié que c’était aujourd’hui son premier jour de stage.

— Je suis désolé, la dame de l’accueil m’a dit de monter, je ne savais pas trop où aller, et puis on m’a proposé de prendre un café...

— Mais pas de problème, ne t’inquiète pas.

Il ne dit rien, mais à son petit rictus, je me doute qu’il a dû être refroidi par la convivialité légendaire de Ghislaine.

— Vous n’étiez pas joignable à votre poste, du coup je ne savais pas quoi faire, mais j’aurais peut-être dû attendre en bas ?

— Pas de « vous », dis-je, chez Pyxis, tout le monde se tutoie.

— D’accord.

— Et vraiment, ne t’en fais pas.

Je consulte ma montre.

— Par contre, j’ai une réunion importante...

Le visage du jeune homme se décompose. L’espace d’une seconde, les sentiments de mon premier jour remontent à la surface : impression d’être un intrus, de ne pas savoir où aller, quoi faire, et ma manager qui m’avait laissée complètement seule.

— ... Mais j’ai encore cinq minutes. Je vais te montrer ton bureau, suis-moi.

Je fais un petit signe de la main à Alix, qui m’adresse un clin d’œil, puis Mounir m’emboîte le pas. Je lui fais faire le tour de l’open space en égrenant des services, des noms et des intitulés de poste qu’il n’aura jamais le temps de mémoriser. Puis nous arrivons dans un angle protégé par des étagères où s’alignent des plantes aromatiques. Nos deux bureaux se font face : d’un côté, une table vide, un ordinateur éteint et un pot où trois crayons se battent en

duel, de l'autre, un double écran, des Polaroid de la dernière soirée de Noël, des figurines empilées les unes sur les autres, le mug Totoro qu'Alix m'a rapporté du Japon, des stylos collector, des dessins originaux dédiés...

Le vide du début face à des années d'accumulation.

— Installe-toi, dis-je, fais comme chez toi. Tu peux commencer par aller sur notre Intranet, @pyxis.com, pour prendre tes marques. À tout à l'heure.

Je pivote sur mes talons et fonce vers la cage d'escalier. La réunion a lieu dans la salle Red Blood, qui jouxte le bureau du P.-D.G. Au 4^e étage, l'ambiance change radicalement : parquet ciré, bureaux en bois massif, bibliothèques emplies de dossiers et de classeurs. Le cerveau de Pyxis, là où sont prises les décisions fondamentales. Derrière la vitre de la salle de réunion, une longue table aux angles arrondis, cernée de fauteuils matelassés. Christophe Ménard se tient debout, les mains derrière le dos. De taille moyenne, les joues impeccablement rasées, ses cheveux blancs forment une couronne autour de son crâne dégarni. Ils sont tombés d'un coup, il y a six mois, ce que bien sûr les employés ont commenté, y voyant le signe d'une âme tourmentée par les soucis. Autour de lui sont déjà présents tous les directeurs de service. Steven Ballmer, contrôle de gestion, Pierre Hoffman, éditorial, Mika Lâiné, pôle graphique, Jean-Manuel Imbert, ressources humaines, Hind Zaari, juridique, Olivier Vigne, service commercial, Camille Meilhac, marketing, Manuel Sanchez, informatique. Mal à l'aise comme un élève arrivant juste après le son de la cloche, je frappe timidement à la porte avant d'entrer.

— ... Merci à tous d'être présents, entame Christophe.

Je forme un « désolée » du bout des lèvres tout en me glissant entre Mika et Jean-Manuel. Christophe m'adresse un sourire bienveillant. Je suis la plus jeune de l'assemblée, et il a toujours un petit signe muet d'encouragement à mon égard. Ses yeux brillent d'émotion sous ses paupières tombantes, ce qui n'augure rien de bon.

— Si je vous ai réunis aujourd'hui, continue-t-il d'un ton solennel, c'est parce que Pyxis se trouve à un tournant crucial de son histoire. Je souhaitais vous en informer le plus tôt possible, avant que nous ne commencions une communication à plus grande échelle.

Pierre Hoffman et Steven Ballmer baissent la tête. Tous deux sont forcément au courant.

— Pyxis existe depuis vingt ans. Je ne vais pas vous refaire l'historique que vous connaissez par cœur, l'histoire de trois copains, Christophe, Pierre et

Steven, grands fans de mangas et de culture de l'imaginaire qui quittent leurs jobs pour fonder une petite entreprise. Petite entreprise qui devint rapidement grosse, jusqu'à être LA référence en France.

— Il faut croire que tu nous la re-racontes encore, lance Mika, taquin.

Quelques rires nerveux.

— Oui, je radote, mais ce n'est pas le sujet ! Ce que je veux vous dire aujourd'hui...

Christophe prend une inspiration profonde, douloureuse. Tous les regards sont braqués sur lui, en attente.

— Ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est que nous nous sommes battus pour garder notre audace et notre indépendance. En développant nos univers sur différents médias, notamment le jeu vidéo, nous avons réussi à être solides durant longtemps. Mais les dernières années ont été difficiles, ce qui explique que GameVision soit devenu actionnaire majoritaire de Pyxis. C'est une décision qui a inquiété nombre d'entre vous, et je me suis toujours montré rassurant sur notre capacité à rebondir. Hélas, après un très long moment de réflexion, j'ai compris que nous ne pourrions plus continuer ainsi.

Les questions brûlent les lèvres, mais personne n'ose les poser, laissant planer un silence respectueux. Je crois que nous connaissons tous la réponse, de toute façon.

Christophe pose ses deux mains à plat sur la table.

— GameVision va racheter Pyxis. L'opération est en cours.

Les regards s'aimantent, se cherchent, chargés de peur, de surprise, de lassitude ou d'ironie.

— Qu'est-ce que ça va changer, concrètement ? demande Camille.

— Je ne peux pas être précis sur le sujet, nous travaillons encore à cette fusion et à la restructuration qu'elle implique.

Ça y est, les mots-clefs sont lancés, ces mots techniques et froids qui cachent en réalité une cascade de réactions en chaîne : changements de politique, licenciements, suppressions de postes. Des images explosent dans mon esprit, des cartons emplis d'affaires de bureaux, un badge rendu à l'accueil, une convocation Pôle Emploi dans la boîte aux lettres...

— Comprenez que cela n'a pas été une décision facile, mais elle était inévitable. Pyxis avait des difficultés trop importantes pour s'en sortir seule. Il faut voir ce changement du bon côté : être chez GameVision va assurer la

pérennité de l'entreprise. En étant associé à ce géant, il y aura encore davantage de possibilités pour nous. C'est une nouvelle aventure qui commence.

Le silence retombe, épais, assourdissant. Je regarde le plus sanguin de nous tous, Mika, directeur du pôle graphique. Son visage ébène, aux pommettes saillantes, reste impassible, mais ses prunelles brûlent. *Nouvelle aventure*. Voici un bel euphémisme pour parler de ce qui attend cette entreprise et ses employés. L'inconnu. Le pouvoir entre les mains d'individus dont nous ignorons les intentions. Mais il serait bien naïf de penser que GameVision a racheté Pyxis par altruisme. À présent, l'entreprise sera aux services d'intérêts financiers de personnes que nous ne connaissons même pas.

— Je sais que tout cela est très soudain, continue Christophe, et je veux vous assurer que je veillerai personnellement à ce que l'équipe que nous formons reste soudée durant cette période de transition.

— Oh, vraiment ?

Les visages se tournent d'un même mouvement vers Mika. Il secoue la tête de gauche à droite, les lèvres pincées. Christophe redresse le menton, prêt à faire face à son tempérament volcanique.

— Mika, nous avons exploré toutes les possibilités, la meilleure chose que nous puissions faire à présent, c'est de rester positifs et solidaires. Ne commençons pas à...

— GameVision nous a bouffés ! l'interrompt-il. Tout le monde ici sait ce que ça implique, alors ne jouons pas les optimistes qui ne comprennent pas le scénario qui se profile. Ils rachètent un fonds de catalogue, ils se foutent bien de la création...

— Tu n'en sais rien, Mika, lance Pierre.

Le directeur du pôle graphique se lève d'un mouvement brusque. Il ajoute, sa voix grave se répercutant contre les vitres de la salle :

— Je n'ai pas toujours été d'accord avec les décisions que vous prenez vous trois concernant la ligne éditoriale de Pyxis. Mais nos divergences artistiques mises de côté, une chose est sûre : vous avez toujours réinvesti dans la boîte. Vous avez embauché. Parce que vous croyez en ce que vous faites. Vous avez fait des paris. GameVision, qu'est-ce qu'ils vont faire, à part exploiter ce qui existe déjà ? Distribuer des dividendes à leurs actionnaires, et réduire au maximum les coûts ?

— Mika, coupe fermement Christophe, je ne veux pas entrer dans ce débat.

— C'est pourtant de ça qu'on parle sans en parler, ajoute Manuel, de l'informatique.

Pierre et Steven jettent un regard alarmé à Christophe. Son front dégarni luit de sueur sous la lumière crue des néons.

— Je comprends vos inquiétudes, déclare le P.-D.G., et je tâcherai d'y répondre lorsque j'aurai davantage d'éléments entre les mains. Je voulais simplement que vous sachiez avant tout le monde. L'information risque de sortir dès demain, c'est pourquoi je veux que nous communiquions dessus en interne avant ce soir.

Il se tourne vers moi.

— Ophélie, peux-tu rédiger un communiqué, que je relirai et corrigerai ?

— Bien sûr, dis-je, je m'y mets tout de suite.

— C'est tout ? fait Mika. La réunion est terminée ?

Pierre et Steven gardent la tête baissée. Christophe tente d'accrocher l'attention de ses amis et cofondateurs, en vain. Après un soupir à peine perceptible, il répond :

— Pour le moment, oui.

2.

Have no place to go
Have no place to go
Darling
Have no place to go
Have no place to go
Goodbye baby
Yes I'm going
Goodbye baby
Yes I'm going
Be the girl you loved

C2C – Down the road

2 mai

Arthur

— Votre attention s’il vous plaît. Nous traversons actuellement une zone de turbulences. Merci de rejoindre votre siège et d’attacher votre ceinture.

Mais putain, qu’ils me laissent tranquilles. La tête tombée sur l’épaule, un morceau de tissu synthétique en guise de couverture, les jambes étalées sous le siège devant moi, j’avais enfin réussi à m’endormir. Ça y est, un fourmillement désagréable gagne le haut de ma cuisse. Quelle galère, de trouver une position à peu près confortable en classe économique. Ça change des voyages que je faisais habituellement avec ma famille, de l’autre côté du rideau rouge, où le siège se transforme en lit, où l’on sert champagne et repas gastronomique, et, comble du luxe, où il est possible de mettre ses pieds dans des chaussettes toutes douces. Il faut dire que je n’avais jamais fait attention au prix des billets jusqu’ici. Grande découverte : ça fait très mal au cul, la business. Plusieurs mois de loyer pour un seul vol. Pas le genre de folie que je peux me permettre hors du giron familial.

L’hôtesse de l’air passe entre les passagers pour vérifier si les consignes sont bien appliquées. Je garde les paupières closes, qu’elle me foute la paix. Je ne vois pas en quoi être attaché me sauverait en cas de crash aérien.

— Monsieur... s’il vous plaît, votre ceinture.

Je ne réagis pas. Elle ne va quand même pas me réveiller !

— Monsieur !

Elle me secoue doucement l’épaule. Bon, là, si je n’ouvre pas les yeux, ça veut dire que je suis évanoui ou mort. Pas crédible.

— Ah, oui, pardon, dis-je.

Je boucle la ceinture qui va me scier le ventre. La jeune femme m’offre un

sourire faux avant de poursuivre sa ronde. Je pousse un profond soupir et tente de changer de position sur l'étroit fauteuil. Onze heures de vol, c'est long. À côté de moi, dans l'allée centrale, une petite famille française qui rentre toute bronzée du Brésil. La mère reste silencieuse en regardant un mauvais film sur l'écran miniature encastré dans l'appui-tête – une comédie romantique à la con avec Ashton Kutcher. Le père n'arrête pas de gesticuler pour un oui ou pour un non. Cette fois-ci, il ouvre son sac pour donner aux gamins qui braillent des paquets de Pringles qui empestent l'oignon.

— Voilà, chuchote-t-il, mangez ça !

Les deux garçons se jettent sur les chips, ravis. La mère ôte ses écouteurs.

— Mais enfin ! s'énerve-t-elle. Ils vont bientôt servir le repas !

— Mais ils ont trop faim, ça va les calmer.

— Franchement... c'est n'importe quoi.

Les sourcils froncés, elle remet ses écouteurs et se replonge dans son film, histoire d'oublier quelques heures la banalité de son quotidien. Sans doute s'imagine-t-elle à la place de Mila Kunis, les kilos en trop qui s'envolent, la peau parfaite, le regard félin et la démarche sensuelle. Le père jette un œil désapprobateur au film, puis enfile le masque de sommeil. Le plus grand des garçons donne un coup de coude au plus petit, et lui prend sa ration de chips.

— Papa, Lucas il n'arrête pas de m'embêter !

Le père ôte son masque d'un geste agacé.

— Ça suffit ! Puisque c'est comme ça, vous êtes punis tous les deux !

— Mais c'est Lucas...

Pauvre gosse, quel âge peut-il avoir, six, sept ans ? Ses grands yeux se noient de larmes tandis que son frère retient un sourire de triomphe.

— Pour info, dis-je, c'est bien Lucas qui l'embête depuis tout à l'heure.

Le père tourne la tête vers moi, étonné, tandis que sa femme regarde Ashton Kutcher torse nu.

— Pardon ?

— C'est injuste, de punir l'autre, alors que son frère n'arrête pas de lui donner des coups dès que vous faites autre chose.

— Ah ! s'exclame le petit. Tu vois papa ! J'invente pas !

— Non mais, de quoi je me mêle ? Vous n'avez pas à me dire comment élever mes enfants !

La mère retire de nouveau ses écouteurs, prise dans le déluge de postillons de son mari.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Excusez-moi, madame, dis-je calmement, c'est juste que Lucas embête son frère depuis le début du vol, je suis témoin. C'est donc très injuste de les punir tous les deux.

— Mais ça ne vous regarde pas ! clame le père.

Son épouse me dévisage et remet aussitôt de l'ordre dans ses cheveux emmêlés.

— Merci monsieur, c'est gentil de nous prévenir.

— Gentil ? poursuit le père. Non mais tu plaisantes là ?

Les autres passagers, réveillés par la voix rauque, nous jettent des regards incendiaires. L'hôtesse de l'air accourt comme elle peut sur ses hauts talons, bousculée par quelques turbulences, et vient se pencher sur nous.

— S'il vous plaît, faites un peu moins de bruit...

— Bien sûr madame, dis-je, c'est ce que j'expliquais au monsieur, justement.

— Non mais ! Vous n'êtes pas gêné, vous !

— Sébastien, s'il te plaît, murmure sa femme, c'est embarrassant.

L'homme se rejette dans son siège, la mâchoire crispée par la colère. Sa femme m'adresse un sourire complice. Les petites ridules au coin de sa bouche trahissent son âge, mais pourtant il y a quelque chose de jeune et innocent dans son visage rond. Sans doute est-elle très jolie, coiffée et sans ce pull informe. Je lui plais. Voilà qu'elle déplace son fantasme de l'écran au jeune homme à côté d'elle, qui vient apporter une petite cassure dans son quotidien bien huilé. C'est tentant, mais pas envie de me faire péter la gueule alors que je n'ai même pas encore atterri en France.

Je ferme de nouveau les yeux et cherche le sommeil. Aucun répit. Des pensées m'assaillent, me harcèlent, m'empêchent de basculer vers le noir. Pourquoi est-ce que je rentre, déjà ? Ah oui, je n'ai plus d'argent, plus de plan, plus d'idées. Il suffirait d'un appel pourtant, à ma mère par exemple, qui serait si euphorique d'entendre ma voix qu'elle ferait tout ce que je demande, par exemple un virement sur mon compte. Je pourrais la baratiner comme je sais si bien le faire, lui dire que j'ai besoin de réfléchir, que je suis traumatisé par le divorce, que j'ai besoin d'un psy. Elle allongerait les billets tout en grinçant

des dents, trop heureuse que je reste dans son périmètre.

Mais je n'en ai pas envie. Pas envie de dépendre d'elle. Ce n'est pas une question de fierté mal placée, non, ni même d'humilité. Tout ça, je l'ai perdu il y a bien longtemps. C'est juste qu'avec ma mère rien n'est généreux, contrairement aux apparences. Tout ce qu'elle fait pour son cher fils est sous condition. La condition d'être très exactement celui qu'elle veut que je sois, une projection bien précise de fils sur mesure. Arthur Mareuil, beau garçon, costard, métier qui rapporte. Pour que le package soit parfait, il faut aussi une belle fille à épouser, de bonne famille, à laquelle elle pourra donner je ne sais quels bijoux des ancêtres. L'important pour ma mère, ce n'est pas de me comprendre ou de s'assurer que je vais bien, non. L'important, c'est que lors de son prochain dîner chez je ne sais quels amis, elle puisse brandir mes diverses réussites comme des trophées lui appartenant. *Arthur a eu un excellent bonus cette année ! Vous saviez qu'Arthur est pressenti pour devenir associé ? Arthur est parti deux semaines en Chine pour gérer la fusion de deux grandes entreprises, je ne peux pas en dire plus, mais c'était très important...*

Le jour où je lui ai dit que je démissionnais pour partir faire le tour de l'Amérique du Sud, j'ai cru qu'elle allait s'évanouir. Elle s'est offusquée, a cherché de l'aide auprès de mon beau-père, qui ne savait pas quoi dire. Elle m'a supplié de ne pas faire cette erreur, a hurlé de rage, jusqu'à finir par pleurer, comme une enfant à laquelle on refuse un caprice. J'avoue avoir ressenti un sentiment incroyable à ce moment précis.

Le sentiment de lui échapper, de ne plus être réceptif à son chantage.

Le sentiment d'être libre.

Alors je suis parti. J'ai fui.

Et me revoilà au point de départ.

*

— Mesdames et messieurs, nous sommes arrivés à Paris-Charles-de-Gaulle. La température extérieure est de 18 degrés. Nous espérons que vous avez effectué un agréable voyage, et espérons vous revoir très prochainement sur nos lignes.

Enfin, nous sortons de l'avion. Un vent froid pique mes bras nus – j'avais oublié l'air d'ici, vif, léger, en comparaison de la moiteur du climat

tropical. Encore quelques minutes à supporter l'agglutinement, puis ce sera la libération.

Le minibus nous conduit jusqu'au terminal. Mes anciens voisins de vol, comme bien d'autres passagers, se précipitent aussitôt vers les toilettes. Erreur de débutant. Ne jamais perdre de temps avant de franchir les douanes. C'est l'expérience qui parle. En fonction du nombre de personnes affectées au contrôle, on peut facilement attendre de nouveau une heure.

Je presse le pas, cours presque, afin de faire partie des premiers. Je remonte le serpentini vide, qui sera bientôt empli d'une file interminable, et dépose mon passeport d'un geste victorieux sur le comptoir. L'homme en uniforme m'analyse en un coup d'œil – blanc, français, certes mal rasé, mais bon, rien qui ne l'alarme – et me laisse passer.

Désormais, les passagers se précipitent vers le tapis roulant encore immobile, où les bagages sont annoncés. Autrefois, comme eux, j'aurais trépigé en espérant voir les franges de plastique cracher mon sac. Mais aujourd'hui, je ne ressens pas l'urgence de rentrer. Je m'assois sur un siège, croise les bras et observe les couples, les bandes d'amis, les familles et les loups solitaires former un cercle autour du tapis roulant.

Me voilà à Paris, à la « maison », paraît-il. Mais pour dire vrai, je n'ai pas le sentiment d'avoir un chez-moi qui m'attend. Ma seule certitude, c'est que je vais devoir me pointer chez Pyxis lundi prochain. On va dire que je ne suis donc pas complètement parachuté, j'ai retrouvé un travail, même si je ne suis pas certain d'y rester longtemps. Je ne saurais pas trop dire pourquoi j'ai accepté l'offre de Steven. Pyxis, c'est du réchauffé, un stage qui date, à l'époque où j'étais fasciné par cette boîte, leurs mangas, leurs jeux vidéo. Le boulot au contrôle de gestion était similaire à celui des autres entreprises : je passais mes journées à faire défiler des tableaux Excel infinis. La différence, c'est que je pouvais faire ce taf aliénant en jean, jouer à *Street Fighter* à la pause déjeuner, et rencontrer des personnes atypiques et originales. Il y avait par exemple cette nana, Alix, que j'avais surnommée Sapin de Noël. Cheveux colorés, accessoires geek, tee-shirts improbables. Pas le genre de profil qu'on croise lorsque l'on est senior chez PWC. Je souris malgré moi en repensant à cette époque qu'il me paraît avoir vécu il y a cent ans. On avait vingt-deux ans, qu'est-ce qu'on était jeunes ! Pas du tout adultes, en fait, quand j'y repense. Je nous revois tous, à l'Escale, le bar en bas des bureaux, à aligner les pintes de bière. Il y avait Hugues, le hipster qui se la pétaït, avec ses cheveux indisciplinés et ses fringues sorties de je ne sais quelle brocante. Pour autant, il ne renonçait pas à la veste Sandro offerte par papa et maman à Noël. Drôle

de mélange. Le petit-bourgeois qui voulait être artiste. Il s'entendait bien avec Ophélie. Mais Ophélie, c'est autre chose, pas envie de me souvenir. Qui est-ce qu'il y avait d'autre ? Ah oui, Vincent, le stagiaire qui était officiellement notre référent aux ressources humaines. Imaginez le bordel, quand vous voyez votre RH complètement ivre, vomir dans le caniveau, et qu'il doit le lendemain vous faire un point sur votre avenir professionnel. Belle crédibilité. Je ris tout seul sur mon siège, à l'aéroport, en le revoyant draguer maladroitement Enissa, la bombe du Marketing. Elle savait bien mettre sa poitrine refaite en valeur, et Vincent la matait sans discrétion. Qu'est-ce qu'on s'est marrés, tous les six. Six stagiaires toujours fourrés ensemble, à enchaîner les déjeuners à la cafétéria, se plaindre de nos boss, se questionner sur notre avenir, rallonger les afterworks jusqu'à 6 heures du matin. Je n'ai jamais retrouvé une telle ambiance dans les stages suivants.

Je vois nos ombres à l'Escale, lorsque le serveur éteignait les lumières, et qu'on dansait jusqu'à l'épuisement.

Ophélie, son mojito à la main – elle prenait toujours des mojitos –, qui se déhanchait tout en sirotant son cocktail. J'adorais l'embrasser. Sa bouche avait le petit goût sucré-amer de l'alcool.

Ça faisait très longtemps que je n'avais pas repensé à elle. Le rideau de cheveux châtain qui dissimulait son visage lorsqu'elle était gênée et qu'elle tournait la tête. Sa façon de retenir un sourire, lorsque je disais des conneries : ses lèvres pâles remontaient d'un côté et pas de l'autre. Au fond, je l'amusais vraiment, mais elle était trop coincée pour l'admettre.

Qu'est-ce qu'ils ont pu devenir, tous ?

Je sors mon téléphone portable et tape « Ophélie Dubois » dans la barre de recherche Facebook. Je trouve des homonymes, mais pas son profil. Bizarre. On était « amis Facebook » à l'époque du stage, pourtant. Est-ce qu'elle fait partie de ces gens révoltés par les réseaux sociaux, qui ont décidé de tout effacer ? Assez inhabituel, sachant qu'elle travaillait dans la communication. Je tente Alix. Impossible de me souvenir de son nom de famille. Heureusement, il n'y a pas quarante Alix dans mes contacts. Maunoury, ah, voilà, c'est ça. Pas de photo récente, évidemment, elle a opté pour une version d'elle-même dessinée, obtenue par le générateur d'avatars de l'illustrateur Boulet. Voyons voir ses photos récentes... La voici à Japan Expo, déguisée en Sailor Moon. Personne ne lui a dit que cette perruque blonde était affreuse ? Une chose est sûre, ses goûts n'ont pas changé. Photo suivante. Alix en tailleur noir, à côté d'une brochette de Japonais offrant des sourires constipés.

Le style vestimentaire s'améliore, elle est mieux comme ça, même si la coupe courte teinte en bleu me laisse dubitatif. En toile de fond, le logo géant de Pyxis. Cela signifie qu'elle travaille encore là-bas, et donc que je vais être amené à la recroiser. Marrant. À sa gauche, une fille pas mal du tout, dis donc...

Mais.

Ophélie ?

Je tente de zoomer, en vain. Je rapproche l'écran de mon visage.

Oui, c'est bien elle, en plus... femme. Élégante dans une robe noire près du corps – c'est moi, où elle a pris des seins ? –, sa coupe au carré change l'expression de son visage. Un air plus affirmé, assumé.

Il faut que j'en aie le cœur net. Je tape « Ophélie Dubois Pyxis » sur Google, et tombe sur son profil LinkedIn. Autre photo, de face, prise par un professionnel à en juger par la qualité du portrait et de la lumière. Ses yeux d'un bleu très clair fixent l'objectif avec détermination. Plus bas, l'intitulé de son poste : « directrice de la Communication chez Pyxis ».

O.K.

Directrice, carrément.

À l'époque où je l'ai connue, Ophélie venait de quitter la fac et la Bretagne pour Paris. Elle semblait perdue, au milieu de l'open space, des anglicismes et des règles de l'entreprise. Elle a cherché un appartement durant des mois, squattant à droite à gauche. Ses parents ne la soutenaient pas, je n'arrive plus à me souvenir pourquoi. Elle vivait avec sa gratification de stage et ses économies. Je ne pense pas qu'à l'époque je pouvais réaliser la galère financière que c'était. Je vivais chez ma mère, dans le I^{er} arrondissement, et mon stage faisait office d'argent de poche. Autant dire que le mot besoin ne figurait pas dans mon vocabulaire. C'est moi qui avais trouvé un studio à Ophélie, par coïncidence. Je draguais une fille en boîte – alors que j'étais en couple, oui, j'étais (suis ?) un connard, je sais – et celle-ci déménageait et cherchait justement un repreneur. J'ai mis les deux en relation, et victoire ! Ophélie a pu s'installer à Bastille. Un studio propre, pas mal du tout, en plus. Ma tendance à l'infidélité a trouvé un toit à la directrice de la Communication, lorsque celle-ci était en bas de l'échelle. C'est bon, ça, non ?

Et les autres, alors ? En quelques clics, j'ai un aperçu de ce qu'ils sont devenus. Vincent travaille comme RH dans un cabinet de conseil, le job bien comme il faut. À en croire Gossip-Facebook, il est en couple. En voilà, une

révolution. Apparemment, Hugues est en doctorat « création artistique » à New York. Rien de bien surprenant. Sur sa photo de profil, il embrasse un jeune homme. Provocation ? Coming out ? Je me suis toujours demandé s'il n'était pas gay. Quant à Enissa... chargée de Com au Wanderlust, boîte branchée électro au bord de la Seine. Comprendre : elle enchaîne les stages dans l'événementiel et couche avec ses patrons. Je ne suis pas misogyne, je sais juste comment agissent les quadragénaires libidineux qui tiennent ce genre d'endroits. Elle a troqué les décolletés vulgaires contre un tee-shirt à motifs géométriques et une frange bien parisienne.

Conclusion ? Des évolutions étonnantes, d'autres totalement attendues.

Ce qui me surprend le plus, j'avoue, c'est l'ascension fulgurante d'Ophélie. Il y a cinq ans, elle partait de rien, et là voilà en haut de la pyramide, avec son bagage universitaire en littérature anglaise ou je ne sais quoi. C'est fou. Mes contacts d'école de commerce, bardés d'expérience dans des multinationales, n'ont pas monté tant d'échelons au même âge. C'est qu'il y a peut-être encore quelques exceptions qui arrivent à prendre l'ascenseur social.

Je regarde de nouveau son profil LinkedIn et ses grands yeux clairs, intenses, pétillants. Ça me fait plaisir de me dire qu'elle s'en est aussi bien sortie. Elle a toujours été courageuse, de toute façon. Bien plus que moi, soyons honnêtes.

Sur le tapis roulant, il ne reste plus que quelques valises qui tournent désespérément. Je me lève, attrape mon gros sac à dos et le hisse sur mes épaules. Reste à savoir où dormir ce soir. Un Airbnb, ce sera très bien comme transition, en attendant de trouver plus stable. Après une rapide recherche, je tombe sur un appartement à louer pour la semaine dans le quartier de Pyxis, 30 m², un écran géant et une Playstation 4, c'est tout ce dont j'ai besoin.

C'est une excellente idée de revenir chez Pyxis. Oui, vraiment une excellente idée. Savoir que je vais y revoir Ophélie me réjouit de façon totalement inattendue. Peut-être la nostalgie du début de la vingtaine, quand tout était encore possible, alors que l'on se rapproche maintenant dangereusement de la barre symbolique des trente ans.

C'est improbable, de se retrouver de cette façon, cinq ans plus tard.

Voilà qui promet d'être intéressant.

3.

Oh it's such a perfect day
I'm glad I spent it with you
Oh such a perfect day
You just keep me hanging on
You just keep me hanging on

Lou Reed – *Perfect Day*

2 mai

Ophélie

Trouver les mots justes. Communiquer. Faire passer une information. Influencer. Voilà l'essence même de mon métier.

J'ai rédigé sept versions différentes de l'annonce du rachat de Pyxis par GameVision, aucune ne convenait à Christophe. Trop sincère, trop alarmante, trop édulcorée, trop dure... j'ai beau tourner et retourner les mots, ce qu'il ne semble pas comprendre, c'est que je n'ai pas le pouvoir de tordre la réalité. Aucun communiqué ne pourra éviter la tempête d'émotions et de réactions. Car peu importe l'enrobage, les nuances, les circonvolutions, l'information reste la même : tout va changer.

Pour la première fois depuis mon arrivée chez Pyxis, je dois gérer une situation de crise. Des années de newsletters, d'articles, de plans de communication, d'événements, de conventions, me paraissent soudain complètement dérisoires en comparaison des quelques lignes que je dois rédiger aujourd'hui. Je lis et relis avec application, la gorge nouée, tandis qu'en face de mon bureau mon stagiaire regarde autour de lui, hagard. Il s'ennuie, ne sait pas quoi faire. Je comprends son désarroi, mais pourtant, je n'ai ni le temps ni l'énergie de le former. Ces dernières années, si j'ai bien appris une chose, c'est à gérer mes priorités. Et la priorité en cet instant est ce communiqué à finaliser et envoyer, selon le bon vouloir de Christophe.

— Ophélie...

Je redresse la tête. Mounir me fixe, l'air navré.

— Oui ?

— Je ne veux pas du tout donner l'impression de manquer de motivation, dit-il timidement, mais c'est juste qu'il est déjà 20 heures, et comme on ne

m'a rien donné à faire, je me demandais si je pouvais rentrer ?

— 20 heures ?

Je regarde aussitôt les chiffres en haut à droite de mon écran : oui, il ne ment pas. Une bouffée de stress m'envahit. James. Le restaurant.

— Excuse-moi Mounir, je n'ai pas fait attention. Bien sûr que tu peux rentrer. Je suis navrée, tu arrives dans un moment délicat, on reparle demain.

— Pas de problème ! À demain.

Il enfile sa veste et s'en va. Je contourne les étagères, non pas pour le suivre, mais pour jeter un coup d'œil à l'open space, déserté à cette heure-ci. Seuls quelques inconditionnels restent rivés sur leurs ordinateurs. J'aperçois d'ailleurs l'ombre d'Alix à travers le paravent en plastique qui marque la délimitation du pôle Édito. Je retourne derrière mon bureau et consulte mon téléphone portable. Trois appels en absence de James, que je rappelle aussitôt. Après quelques sonneries, sa voix grave se fait entendre.

— Quoi ?

Son ton abrupt n'annonce rien qui vaille. Pour ne pas déranger les personnes aux alentours, je parle à voix basse.

— Mon chéri, je suis navrée, la journée a été compliquée...

— Ah ouais ? On devait aller au resto italien dont on a parlé ce matin, j'avais réservé ! J'ai annulé, figure-toi.

Un silence pesant s'étire, chargé de reproches, de colère, de moments ratés.

— Je sais, dis-je avec douceur, c'est simplement que j'ai une véritable urgence et...

— Arrête avec tes urgences ! crie-t-il. Tu as toujours mieux à faire que de passer du temps avec moi !

— James, ce n'est pas ça, c'est qu'il est arrivé quelque chose de grave aujourd'hui chez Pyxis...

— Quoi encore ? coupe-t-il. Encore un communiqué à la con auquel tu donnes une importance démesurée ? Ça va ! J'en ai marre !

Ma réponse reste coincée à l'orée de mes lèvres. Le silence de l'open space contraste avec le bouillonnement de l'autre côté du fil. Je voudrais lui parler. Lui raconter cette journée infernale, que l'on se soutienne et que l'on se reconforte, que l'on soit plus forts à deux. Mais je sens derrière son inflexion mordante une impossibilité, une cassure, un refus d'écoute qui pulvérise ma patience. La colère arrive au galop.

— Ne me parle pas comme ça.

— Et en plus, tu vas m'en vouloir d'être énervé ! Tu me saoules, Oph ! Tu me SAOULES !

Je retire le téléphone de mon oreille. Coupure. J'ai déjà absorbé bien trop de tension dans les bureaux pour en plus supporter un tel orage à la maison. Si mon refuge n'en est plus un, où s'abriter ?

Je reprends l'écriture du communiqué, les doigts légèrement tremblants. Une fenêtre de discussion instantanée s'affiche.

Alix Maunoury

Je n'arrive toujours pas à y croire.

Comme beaucoup, Alix a eu vent du rachat bien avant la communication officielle. Dans une entreprise, les nouvelles confidentielles ne sont que des secrets de polichinelle qui atteignent toutes les oreilles en quelques heures.

Ophélie Dubois

Moi non plus.

Alix Maunoury

Quelle journée de merde !

Ophélie Dubois

À qui le dis-tu ? Je viens de m'engueuler avec James.

Alix Maunoury

Ah bon ?

Ophélie Dubois

Oui. Il faut dire que j'ai oublié qu'on devait dîner au resto ce soir.

Alix Maunoury

Ah ouais... mais ça va, entre vous ?

Je fixe la dernière ligne de la conversation, tape plusieurs phrases de justifications alambiquées, puis supprime tout pour répondre, en toute honnêteté :

Ophélie Dubois

Non.

Alix Maunoury



Ophélie Dubois

Je n'ai même pas envie de rentrer.

Alix Maunoury

Tu veux venir dormir à la maison ?

La proposition de mon amie me décroche un sourire. Elle me connaît assez pour savoir que je n'oserais pas le lui demander, de peur de déranger.

Ophélie Dubois

Je n'ai pas de fringues pour demain, pas de brosse à dents...

Alix Maunoury

Ça s'achète. Allez, viens.

Ophélie Dubois

Merci Alix 😊

À la perspective d'éviter le conflit avec James, le soulagement m'envahit. Soulagement qui se meut aussitôt en culpabilité. Qu'est-ce qui m'arrive ? Où se sont envolées nos premières années de relation, celles où chaque moment où je le retrouvais était synonyme de joie ? Aujourd'hui, je ne veux pas rentrer à la maison. Je préfère dormir ailleurs. Un constat d'une banalité effarante, ce scénario que l'on entend depuis l'enfance, raconté par un oncle aigri ou prononcé sans conviction par un personnage de sitcom. Le désir qui s'émousse, le lien qui se rompt, ce moment où la personne tant aimée s'est fondue dans le paysage, où elle a perdu de son attrait.

Mon attention se reporte sur ma dernière version du communiqué. Je la relis une nouvelle fois, y plonge pour oublier le dossier rigide de la chaise, la lumière crue des néons, cette boule logée au creux de mon ventre. Toute mon énergie est dirigée vers ce texte officiel. Christophe va sans doute encore me demander des modifications, mais tant pis, je le lui envoie, dans l'espoir qu'il se lasse de ces allers-retours chronophages.

Aussitôt le mail parti, le rideau de concentration se déchire, laissant apparaître toute ma vie, cette vie construite avec tant d'application, cette vie à laquelle il faut retourner. Le bureau, le poste de directrice, les tâches du quotidien, ce lit dans lequel je me glisse tard pour retrouver James, parfois en train de lire, parfois déjà endormi. Mais voilà qu'en acceptant d'aller chez

Alix, je fais un pas de côté, je sors des rails de mon quotidien.

Une notification. Christophe Ménard.

De : christophe.menard@pyxis.com

À : ophelie.dubois@pyxis.com

Objet : Re : re : re : re : re : re : re : re : re : re : Communiqué // Gamevision

O.K. pour moi. Tu peux envoyer à tout Interne.

Enfin. Je copie-colle donc le fameux communiqué dans un nouveau mail, entre l'adresse qui me donne chaque fois des sueurs froides : interne@pyxis.com. Autant dire que lorsqu'on s'adresse à l'entreprise entière, aucune maladresse ou coquille ne doit subsister. Le message doit être assemblé, mis en forme, martelé, ciselé, estampé. Un travail d'orfèvre.

Encore une dernière relecture, mes yeux scannent, bondissent, cherchent le moindre accroc. Aucun. Tout est parfait.

En appuyant sur le bouton « Envoyer », j'ai la sensation de presser une détente.

Alix Maunoury

Voilà, c'est officiel maintenant.

J'attrape mon sac, éteins l'ordinateur, et retrouve Alix derrière le paravent de l'espace Édito. Mon amie me regarde avec une vive compassion, puis s'étire en poussant un soupir de soulagement.

— Allez, dit-elle, j'ai terminé mes retours ! Allons-y.

Quelques minutes plus tard, nous marchons d'un pas traînant dans la rue. Autour de nous, la cacophonie des klaxons, ces piétons pressés qu'il faut éviter sur le trottoir, l'arche lumineuse du ciel dans l'écrin des immeubles.

Rien n'est pressé, rien ne nous attend. Alix garde un mutisme chargé de pudeur et de délicatesse. C'est l'une de ses grandes qualités : elle fait partie de ces personnes qui n'ont pas peur du silence. Elle ne se sent pas obligée de meubler les conversations artificiellement, à renfort de banalités. Non, Alix laisse le silence s'installer, se dilater, prendre l'ampleur nécessaire. Un blanc, une pause, où chacune se réfugie dans ses pensées.

Sans rien avoir besoin de nous dire, nous nous retrouvons le long du canal

Saint-Martin. À présent, les fenêtres, les lampadaires et les phares de voitures percent l'obscurité. Après un passage dans une épicerie de quartier, nous nous asseyons sur le bord du canal. Alix fouille dans le sac plastique, me propose de choisir entre les Mikado, les Dinausorus et la tablette de chocolat Milka. Le genre de sucreries que l'on engloutissait au goûter durant notre enfance. Les marques vues à la télé que les parents achètent, par réflexe ou poussés par le caprice de leur progéniture dans le labyrinthe d'une grande surface. Ces emballages que l'on voyait défiler avant un épisode des *Totally Spies*, le générique de *Batman* ou une chanson des Minikeums. Malgré les reportages dévoilant les saloperies que contiennent ces barres chocolatées aux emballages colorés, nous ne pouvons nous empêcher de céder aux sirènes de ce goût associé au retour à la maison après l'école. Un conditionnement alimentaire. Notre madeleine de Proust est chargée en additifs commençant par la lettre E.

— Ça a toujours été improbable, James et toi, déclare Alix en croquant dans un biscuit.

— Je sais.

La nuit avançant, l'air se rafraîchit. J'enfile ma veste, le regard rivé sur la Seine qui reflète les éclats mordorés des lampadaires.

— Tu te souviens, au début ? Tu ne pouvais pas l'encadrer !

— Je ne voyais que ses blagues lourdes et son côté brut de décoffrage, dis-je.

— Il te draguait à sa façon, et tu ne voyais rien.

— Mais non, il ne me draguait pas.

Un sourire espiègle étire les lèvres d'Alix.

— Sérieux, il me draguait ?

— Mais oui !

— Mais non, il n'y avait rien avant, on a couché ensemble pour la première fois par accident. La soirée des quinze ans, on était tous les deux bourrés...

Mon amie pousse un soupir.

— Ah, Oph... ça faisait un moment que tu lui plaisais, j'en suis sûre. Il n'arrêtait pas de te taquiner pour savoir ce qui se tramait entre Arthur et toi.

Arthur. Autrefois, entendre ce prénom faisait systématiquement jaillir une horde de souvenirs brûlants. Désormais, les voici sans vie, éteints, fanés, quelque part derrière la bordure séparant le passé du présent. Comme quoi, le

dicton trivial du temps qui guérit les blessures se révèle juste.

— Mais non, dis-je, James a toujours été curieux.

— Il te draguait à sa façon, en te saoulant. Le gamin turbulent qui tire les cheveux de la première de la classe.

— Il s'en passait des choses, n'empêche, quand on était en stage...

— C'est clair, on sortait tout le temps ! Et maintenant... voilà où en est.

— Oui. Toi et moi, à manger des Mikado, preuve de notre grande maturité.

Alix éclate de rire.

— Oph, si tu en étais à refuser ça contre une bonne petite soupe à la maison, je te cataloguerais définitivement dans la case des filles en couple chiantes et rangées.

— Peut-être que c'est ce que je suis devenue.

— Mais ne dis pas n'importe quoi ! s'offusque-t-elle. Ça fait combien de temps, avec James ?

— Quatre ans et demi.

Mon amie a un haussement de sourcil.

— Ah, quand même.

Je ne réponds rien, n'ayant pas le cœur à rire de la situation. Alix me donne un coup de coude.

— Je déconne, hein, tu sais ?

— C'est ma plus longue relation, ça doit être normal de ressentir ça.

— Ressentir quoi ?

J'aimerais lui décrire cette sensation confuse, celle de deux continents qui dérivent, d'un gouffre qui s'agrandit, de trajectoires qui s'éloignent. Mais en prononçant ces mots, ce serait comme leur donner une forme de réalité. Comme énoncer à haute voix une sentence.

— Tu t'ennuies ? insiste-t-elle.

— Même pas. J'aime ma vie de couple, vraiment. Un mardi soir pluvieux, cuisiner ensemble, se raconter nos journées devant une série, se créer nos petits mondes... Je comprends que ce soit lassant pour certains, mais je dois dire que c'est ma vision d'une vie sereine. Une vie qui me plaît. Retrouver celui qu'on aime le soir et rattraper le temps qu'on a passé éloignés.

À côté de moi, Alix hoche lentement la tête.

— Quoi ? Tu trouves ça trop... rangé ?

— Non, je ne juge pas. C'est simplement complètement inconnu pour moi, tu sais bien. Célibataire endurcie.

Soudain, je me sens stupide d'étaler le malaise de ma vie de couple devant elle, qui je le sais, déploie une grande énergie à chercher quelqu'un dès que son emploi du temps le lui permet. Alix a des phases : durant un mois, les hommes sortent de son vocabulaire. Ils n'ont plus aucune existence. En général, à ce moment-là, elle planifie un projet de congélation d'ovule ou se renseigne sur l'adoption d'enfants au Népal. Puis, la semaine suivante, la voilà qui s'inscrit sur tous les sites de rencontres possibles, remplissant chaque parcelle libre de sa vie de rendez-vous galants avec de parfaits inconnus. Durant nos pauses-café, des prénoms masculins reviennent, disparaissent, en fonction de l'évolution de ses relations qui n'en sont pas réellement.

— Qu'est-ce que ça a donné, avec Little Snake ? demandé-je.

Son visage se contracte en une grimace de dégoût. Les récits des nombreuses aventures d'Alix nous ont permis de redoubler de créativité lorsqu'il s'agit d'inventer des surnoms – bien plus amusant que de tenter de différencier la horde de Julien, Romain et autres Sébastien.

— Bah, ne m'en parle pas ! J'ai essayé de recoucher avec lui mardi, impossible. Je ne sentais rien. Mais rien de rien.

— C'est dommage, il te plaisait bien, non ?

— Mais oui ! s'exclame-t-elle. Enfin un mec qui connaissait *Death Note* et qui a détesté le *Star Wars* de J. J. Abrams ! Mignon, sympa, intelligent, et puis...

— ... et puis le drame sexuel.

— Ce n'est même pas un drame, Oph. C'est un non-événement. C'est ce diamètre.

Elle brandit son petit doigt à quelques centimètres de mon visage.

— O.K., O.K., ça va, je visualise.

— Et avec James ? s'enquit-elle. Comment ça se passe à ce niveau ?

— Il y a toujours eu de l'alchimie.

— Non mais je veux dire, c'est vrai tout ce qu'on raconte ? La routine, l'usure, blabla ? Après presque cinq ans...

Soudain, j'essaie de me rappeler la dernière fois que nous avons fait l'amour, James et moi. Une succession de soirées me reviennent en tête, ces

soirées que j'ai décrites comme idéales, notre petite chorégraphie nocturne, moi derrière le comptoir de la cuisine, ses mains autour de mes hanches, un baiser dans le cou, moi sur le canapé, les genoux contre la poitrine, lui qui va dans la salle de bains : *ça va mon amour oui ça va et toi tiens tu as racheté des oignons mince j'ai oublié pas grave on improvisera tu as envie de regarder quoi ce soir je ne sais pas et alors cette réunion ça a été oui on bosse sur un projet génial et ta mère a appelé elle aimerait qu'on bloque une date pour ses soixante ans tiens j'ai regardé les billets pour New York en février c'est encore accessible n'oublie pas de lancer une machine je suis crevée moi aussi on éteint ?*

Ces phrases du quotidien résonnent comme une sorte de litanie, à la fois répétitive et rassurante.

— On n'a pas fait l'amour depuis bien... trois semaines, dis-je.

— C'est peut-être ça, le souci, suppose Alix. Après tout, James et toi, c'est parti sur une rencontre très physique. Peut-être que vous avez perdu ça, et qu'il suffit de le retrouver.

Je lui lance un regard sceptique.

— Je sais, je sonne comme un de ces magazines féminins débiles que je décrie à longueur de temps, mais je fais ce que je peux, compte tenu de mon manque d'expérience, pour être l'amie à l'écoute et qui te donne des conseils.

Une vibration dans ma poche. Pas besoin de consulter mon téléphone pour savoir qu'il s'agit de James. Une envie fulgurante me traverse : jeter mon portable le plus loin possible, là en face, dans le canal, pour faire taire ce que je ressens comme un appel strident. Dans mon sac à main, une brosse à dents encore emballée, achetée à l'épicerie.

Seul à l'appartement, sa colère retombée, James doit être paniqué de ne pas me voir rentrer.

Oui, car pour la première fois en plus de quatre ans, ce soir, je ne rentre pas à la maison.

4.

I'm gonna pop some tags
Only got twenty dollars in my pocket
I'm, I'm, I'm hunting,
looking for a come up
This is fucking awesome

Macklemore – *Thrift Shop*

6 mai
Arthur

Regard sûr, déterminé, de celui qui maîtrise ses sujets ? Non, trop agressif. Allez, un demi-sourire audacieux, pour entrer dans la peau du jeune pétri d'ambition. Mouais. Chez moi, le demi-sourire me donne surtout l'air d'un petit con arrogant. Je prends du recul pour m'évaluer dans le miroir en pied. La chemise froissée ouverte sur le torse, c'était confortable durant le *road trip*, mais là, c'est clairement trop, même pour une entreprise à la cool comme Pyxis. Quant aux cernes sous les yeux... il faudra faire avec. Le résultat des insomnies de ces derniers jours. Corps détraqué, encore calqué sur l'autre bout du monde. J'aurais dû prendre quelques comprimés de mélatonine pour tromper mon horloge interne. Trop tard.

Je rapproche mon visage de mon reflet, frotte la barbe qui envahit ma mâchoire. La raser ou non ? Oui, ma vie est chargée de grandes questions métaphysiques. Mais ce n'est pas si simple de revenir à la réalité du monde du travail, après tout ce temps passé à marcher, prendre des bus, s'arrêter, sans autre but que de découvrir le monde et rencontrer des gens. Ce voyage n'a pas été une révélation profonde ou l'expérience initiatique que je m'étais imaginée, mais je dois admettre que quelque chose a changé en moi. Pour tout dire, cela faisait un moment que je ne m'étais pas regardé dans un miroir. Pas besoin. En Amérique du Sud, très rapidement, j'ai arrêté de me poser la question du regard des autres. L'épisode de la turista en plein cœur de la forêt amazonienne a fait sauter les derniers verrous de mon éducation catho et rigide. Chier devant son guide, plié de douleur, en le suppliant de surveiller s'il n'y a pas une bestiole mortelle dans le périmètre, voilà qui remet les idées en place. Et c'est aujourd'hui, là, maintenant, en reprenant le travail, que je comprends à quel point faire attention aux jugements avait disparu de mes préoccupations. *Avait*, oui. Parce que voilà que cette crainte revient,

forcément, le matin de mon premier jour de boulot.

Un œil sur mon téléphone. Sept appels en absence. Maman. Elle me harcèle depuis mon retour. Merci qui ? Louis-Alain, mon cousin, qui lui a fait le rapport de mon dernier statut Facebook. Il n'a pas autre chose à foutre, celui-là ? Cela explique peut-être pourquoi sa start-up a foiré. Trop occupé à espionner la vie des autres au lieu de s'occuper de la sienne.

8 h 32. L'heure d'y aller.

Après tout, la barbe me donne quelques années de plus. Certains diront que ça fait négligé, mais si je me sens bien comme ça, autant assumer. Assumer. Nouveau mot dans mon vocabulaire, tiens. Pour la première fois, j'ai la sensation que ma vie m'appartient véritablement. Que je suis maître à bord, et non pas que quelqu'un d'autre conduit pour moi. J'admets volontiers que de laisser le volant est très confortable. Éviter de réfléchir, de regarder les conséquences, de prendre des décisions. Le train de mon existence filait droit vers l'horizon, il suffisait de se laisser porter, de voir passer les arrêts tranquillement installé au fond de mon siège. Stage, CDD, CDI. Gravir les échelons, écraser quelques collègues concurrents pour devenir associé d'une grande entreprise. Salaire mensuel à cinq chiffres, prêt sur le dos, achat d'appartement. Relation longue avec une fille d'école de commerce, bien comme il faut, du même milieu social. La tromper de nombreuses fois, par ennui, par besoin d'adrénaline, par pulsion inconsciente de tout foutre en l'air. Et puis l'épouser, parce que, entre vingt-cinq et trente ans, c'est ce que font tous mes semblables, les clones à mèche de la rive gauche. Organiser une fête financée par les deux familles. Voir les deux clans s'étriper sur le choix du plan de table. Se retrouver devant un prêtre alors que je ne suis pas croyant, mais pour ne pas froisser la grand-mère qu'on soupçonne d'avoir Alzheimer. Et puis, finir par prononcer « oui », sans trop savoir pourquoi.

Eh non. J'ai déraillé. Ou plutôt, j'ai sauté du train en marche, roulé dans un fossé, et depuis, je tente de me frayer mon propre chemin. À pied. Un chemin plus long, difficile, tarabiscoté, sans raccourci. Mais c'est le mien. Ce chemin de traverse que je cherchais depuis si longtemps.

Après cette décision libératrice, je ne veux pas que rentrer à Paris soit synonyme de retour à la case départ. Autant que ne pas reprendre cet uniforme que je détestais tant – costume, cravate, sourire forcé.

Alors je garde ma barbe, c'est décidé. Pyxis aurait aussi pu inventer le slogan *Venez comme vous êtes*. Autant appliquer la culture d'entreprise. Et si ça les dérange, je pourrai ricaner intérieurement de leur double discours.

J'attrape la sacoche de cuir neuve et arrache l'étiquette. Pas de crayon, ni de carnet, mais ils en auront bien à me filer là-bas. On dirait un lycéen dilettante un jour de rentrée scolaire. Un rapide coup d'œil à l'appartement : fringues qui traînent, couette en boule, vaisselle qui déborde de l'évier, capote usagée sur le parquet flottant. J'ai quand même réussi l'exploit d'accumuler un bordel monstre dans 40 m² en quelques jours. C'est sûr que sans femme de ménage, on est bien obligé de faire face à tout ce qu'on sème sur son passage.

Ce soir, j'ai intérêt à ranger, je dois rendre les clefs à la propriétaire de l'appartement.

Un dernier coup d'œil derrière moi. Sur le lit, le sac à dos ouvert déverse son flot de chaussettes, pantalons et caleçons sales. Mon seul bagage. Rien d'autre.

L'esprit léger, je claque la porte.

*

Toujours le même bâtiment de briques, ce logo aussi moche que gigantesque. À droite, perdu au milieu des nouveaux restaurants coquets, un vieux troquet à la terrasse couverte d'une bâche déchirée par endroits. L'Escale survit malgré l'invasion bobo-chic-vegan d'un quartier que j'ai connu aux prémices de sa gentrification.

Le passé me saute à la gorge. Je ne m'y attendais pas. Impression d'être propulsé cinq ans en arrière. De débarquer ici pour la première fois, dans cette rue, à la recherche d'une expérience différente. Ce stage chez Pyxis représentait une première rébellion pour moi. J'avais choisi les jeux vidéo plutôt que la banque, imaginez le stress de ma famille espérant que ce ne soit qu'une lubie éphémère. C'était déjà un pas de côté.

Je respire un grand coup et franchis les portes automatiques.

Vision fantomatique : toujours la même secrétaire vissée derrière son comptoir, avec sa frange qui lui masque les yeux. Je l'avais oubliée, celle-là. La mal-baisée. Aussi aimable qu'une porte de prison. Le hall, en revanche, semble différent. Plus de statue de personnage de manga, une bibliothèque vide et des colonnes de cartons.

Malgré ma réticence, je m'apprête à aller dans la direction de la secrétaire cerbère, quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur Steven, les bras grands ouverts.

— Arthur ! *Welcome, buddy* !

Il m'empoigne la main, un sourire faux vissé aux lèvres. Exactement le genre de sourire que je ne peux plus donner.

— Ghislaine ! s'exclame-t-il. C'est Arthur, tu te souviens ?

Le secrétaire se détourne de son ordinateur pour me regarder de haut en bas, sans la moindre émotion.

— Non.

— Mais si, poursuit Steven, il a travaillé chez nous...

— Pas grave, dis-je pour couper court, c'est normal, vous avez dû en voir défiler, des stagiaires, pas vrai ?

— Ah ça, confirme-t-elle, ce n'est pas ce qui manque ici.

Steven ponctue cet échange insipide d'un rire nerveux. Anticipant une avalanche de platitudes et de silences gênés, je rentre dans le vif du sujet.

— C'est quoi ces cartons ? Vous déménagez ?

— Oui, répond-il, *on* déménage. Tu as entendu la nouvelle, j'imagine.

— Le rachat par GameVision...

Il jette un regard embarrassé à Ghislaine, qui fait mine de s'intéresser à son écran tout en tendant l'oreille.

— *Come on*, allons ailleurs.

Au 4^e étage, des flux d'employés se croisent, se hâtent, parlent à voix basse. L'open space vivant et coloré s'est métamorphosé en un champ de bataille. On démonte les paravents, des plantes s'empilent dans un angle, deux femmes transportent un écran géant à bout de bras jusqu'à l'escalier. Pas d'éclats de rire, pas de discussions animées. Juste ce silence pesant, inhabituel. Où est passée l'ambiance décontractée de Pyxis ?

Steven pousse un caisson laissé en travers de l'allée, enjambe des piles de dossiers, puis m'invite à entrer dans une salle de réunion. La table ayant manifestement déjà été embarquée, il ne reste que deux tabourets devant un tableau blanc sur lequel s'étaient des chiffres à demi effacés.

— *Well*, c'est un peu inhabituel comme contexte, mais tu dois avoir l'habitude de ce genre de choses, toi qui as bossé en fusion-acquisition.

À travers la vitre, le ballet du déménagement se poursuit. J'observe ces gens à la recherche d'un visage familier, mais il n'y a que des inconnus.

— Tu sais, dis-je, quand ça se produit, je suis derrière mes fichiers Excel et

avec les patrons, pas dans... tout ça.

— Oui, oui, je me doute bien ! Tiens, je suis passé à la boulangerie.

Il brandit un sachet empli de croissants. Cette vision me fait frémir.

— Non merci, pas de croissant.

— Comme tu veux.

Il croque dans une viennoiserie avant de poursuivre :

— C'est vrai que le contexte est particulier. Ne t'inquiète pas, tu auras ton matériel dans la journée pour bosser.

— Et... où est-ce que Pyxis va aller ?

— Chez GameVision, près d'Opéra.

Évidemment. Au revoir la proche banlieue, bonjour l'hypercentre.

— Tu vas voir les locaux, poursuit Steven, c'est encore un cran au-dessus d'ici... Normalement, tout sera prêt pour nous accueillir d'ici lundi.

— Ah ouais, c'est allé vite.

— Pas de temps à perdre.

Lui qui m'avait habitué à ses relents dépressifs et ses plaintes perpétuelles, aujourd'hui, son excitation est palpable. À croire qu'il attendait ce changement pour retrouver sa foi en son travail et sa motivation.

— Et ça va ? demandé-je. Comment l'annonce a été reçue ?

— La boîte est en pleine restructuration suite au méga *deal*. Il faut encore passer en revue les *due dil'* financières et légales, mais on touche au but.

Ce n'est pas ce que j'ai demandé, mais tant pis. Jolie pirouette. Steven s'assoit et déplie son ordinateur portable sur ses genoux. Manifestement, on zappe les étapes du café et du petit récit des retrouvailles pour aller à l'essentiel. Ce n'est pas pour me déplaire. J'ai envie de savoir ce que Pyxis attend de moi, concrètement.

— L'informatique a récupéré ton ancienne adresse mail, explique-t-il, je te *forwarde* les docs. Tu auras pour mission de travailler sur le rapprochement des entités, la consolidation financière, les synergies potentielles... Ah, attends deux secondes.

Il me place d'autorité son ordinateur entre les mains, se lève d'un bond et fonce dans l'open space. Derrière la vitre, je reconnais le P.-D.G., Ménard. Marrant, il est plus petit que dans mes souvenirs. Les deux hommes restent à bonne distance mais parlent en bougeant les mains.

C'est alors que je la vois.

À gauche du P.-D.G.

Elle se tient debout, très droite, avec ce même port de tête altier que je lui ai connu. Ophélie.

Sa bouche fine, d'un rouge vif, bouge à toute allure. Impossible d'entendre, mais elle articule, en insistant, paraît marteler ses paroles. Ce n'était pas le genre à mettre du rouge à lèvres, quand je l'ai connue. Ménard et Steven l'écoutent avec une grande attention, comme si coulait de ses lèvres une vérité très précieuse dont il ne fallait pas perdre une goutte. Le P.-D.G. hoche la tête, l'air grave, puis se retire. Steven revient dans le bureau.

— Désolé, comme tu l'imagines, c'est une situation de crise...

— J'imagine, oui.

Ophélie se retourne pour parler avec d'autres employés. Tous se massent autour d'elle, s'interrompent. La voilà qui recule de façon imperceptible, pour garder son espace vital. Au centre de cet essaim en quête d'informations, elle parle avec des gestes doux. Mais il y a dans son attitude une assurance, une résolution, qui me la rend si familière et étrangère en même temps. Son corps tout entier fait rempart. Sa jupe montante dessine sa taille, je revois ma main sur sa hanche, mes doigts entre ses cuisses...

— Arthur ?

— Oui, excuse-moi, je t'écoute.

— Donc, comme tu t'en doutes, GameVision compte sur nous pour rationaliser la plupart des dépenses.

— Vous comptez couper dans les postes ?

— Yes, confirme-t-il. Pas le choix.

Pas de langue de bois. Steven scrolle un tableau Excel interminable. Pyxis résumé en chiffres d'affaires, bénéfice, *cash-flow*, marge brute, masse salariale... des lignes et des formules qui scelleront bien des destins.

— Bon, et quand même, il faut que je te dise, à propos du... *dress code*.

Il me dévisage intensément, scrute ma réaction comme pour jauger jusqu'où il peut aller. Je reste silencieux, ne comptant pas lui faciliter la tâche.

— *Well well*, la barbe, le jean...

— Très Pyxis, hein ?

— Oui, c'est sûr, mais même si GameVision est une entreprise de jeux

vidéo, on va être au contact de nombreux financiers et banquiers. Tu vois ce que je veux dire ?

Est-ce que je devrais commenter les auréoles de sueur qui marquent sa chemise blanche ? Face à mon silence prudent, il me donne une grande tape amicale dans le dos.

— Je ne dis pas ça pour t’offenser, hein. Tu sors de la jungle, après tout.

Et voilà qu’il rit de nouveau, de ce petit rire saccadé et nerveux qui sonne faux. Message reçu. Je pensais échapper à la cravate, eh non, il faudra de nouveau la passer autour du cou, malgré le cadre prétendument cool. Crédulité de ma part. L’entreprise a grandi, la voici qui elle aussi doit entrer dans le monde adulte pour s’intégrer au puissant groupe GameVision. La récréation est terminée. Pyxis ne sera plus jamais cet espace de prétendue liberté. Non pas que j’y aie cru, soyons d’accord. Les frontières floues entre la vie privée et la vie professionnelle, l’infantilisation des employés, la famille de substitution... Peut-être que ce cadre idyllique était établi sur une première impulsion sincère de ses fondateurs. La bande de copains qui veut créer une entreprise différente, qui veut s’amuser, faire bouger les lignes. Jusqu’à ce qu’une ambiance devienne une stratégie de manipulation. Les fondateurs ne sont pas des parents ou des âmes charitables. Ils ont une entreprise à faire tourner, des bénéfices à dégager. Les relations décomplexées entre salariés et supérieurs, les bonbons à volonté à la cafétéria, les consoles de jeux vidéo... Tout est étudié, pensé, afin que les employés se sentent bien, restent le plus de temps possible entre les murs. Qu’ils ne travaillent plus pour vivre, mais qu’ils vivent pour travailler.

J’ai toujours su que Pyxis était un mirage, sans pour autant m’empêcher de me sentir attiré.

En quelques heures, le vocabulaire barbare de la fusion-acquisition entre de nouveau dans mon crâne. *Target, deal, due diligence, data room, info memo, success fees, propale*. Steven Ballmer les balance avec aisance. Lui que j’ai connu coquille vide, le voilà survolté, en pleine possession de ses moyens. Le financier qui renaît de ses cendres.

Cette fusion avec GameVision va briser des espoirs. Peut-être des vies. La transition ne peut qu’être violente, avec tant d’affect impliqué. Les personnes travaillant ici ne sont pas que des salariés qui exécutent des tâches et retournent à leur quotidien. Ils ne comptent pas leurs heures, ont tout donné au temple du divertissement. Ils pensent avoir trouvé leur place dans le monde, avoir été adoptés par une famille de semblables, geeks et autres passionnés.

Mais une famille pense à votre bien-être, à votre individualité. Pas à ponctionner toute votre énergie. Pas à son propre intérêt uniquement.

Dans cette salle de réunion vide, j'entends sans écouter.

N'est-ce pas un retour à la case départ ?

5.

Is someone in the crowd the only thing you really see ?
Watching while the world keeps spinning 'round
Somewhere there's a place where I find who I'm gonna be
A somewhere that's just waiting to be found

La La Land – Someone in the crowd

11 mai

Ophélie

Mes paupières s'ouvrent sur le plafond du salon. Sur mon ventre, Éden dort, roulé en boule, sa tête enfouie dans sa queue. Mon Ouroboros félin. Chat apaisé, apaisant, qui bouge, réveillé par mes mouvements pourtant précautionneux. Lui se fiche du son strident du réveil, cette sonnerie qui m'arrache à la chaleur des draps, à la douceur d'une nuit brodée de rêves absurdes ou réconfortants.

Ce matin, aucun bras chaleureux, aucun baiser furtif sur la bouche. Je plie la couverture et la dépose sur le canapé. Derrière la porte, dans l'unique autre pièce, James dort encore. Depuis mon retour, un froid glacial s'est coulé entre nous. Nous n'avons eu aucune explication, aucun dialogue. Le quotidien a repris son cours, la liste des courses, les post-it sur le frigo, quelques récits de nos journées. Des récits beaucoup moins vivants, habités. Les non-dits gonflent, les douces trivialités se sont métamorphosées en tranchants reproches.

Je passe dans la salle de bains et verrouille la porte, alors que pourtant, James n'entrerait pas sans frapper. Drôle de réflexe. Je contemple la vasque sous le miroir, le rasoir électrique, la jolie baignoire surmontée de mosaïques bleu et jaune. La première fois que j'ai franchi le seuil de cette salle de bains, c'était le lendemain de l'anniversaire des quinze ans de Pyxis. Quand je repense à cette soirée, je souris, avec un amusement authentique, rattrapée par les souvenirs joyeux du début de notre histoire. Le miroir me renvoie l'image d'une jeune femme sortie du sommeil, pâle, vulnérable, le regard doux. Je me lance dans le rituel des peintures de guerre : mascara pour intensifier le regard, eye-liner pour me donner une expression plus stricte, rouge à lèvres carmin pour correspondre à ce que l'on attend de la femme travaillant dans la communication. Coquette. Bien apprêtée. Mon armure pour me protéger en

cette période de tempête, encaisser les coups des employés mécontents, paniqués. J'ai pour consigne de me montrer calme, à l'écoute, mais de rester campée sur mes positions : jouer le jeu de tout-va-bien-ne-vous-en-faites-pas. Christophe Ménard m'a demandé d'incarner la figure consolatrice. Il refuse de perdre la face, d'accepter le mauvais rôle malgré le tsunami qui se profile. Alors bien sûr, il faut une infirmière pour faire tampon entre lui et le reste du monde, et qui d'autre que moi ? La jeune ambitieuse, appréciée, qui incarne le visage humain et compatissant de Pyxis. J'applique ses demandes en essayant de me convaincre du bien-fondé de mes paroles, de leur pouvoir guérisseur.

Sans savoir pourquoi, je m'habille à la hâte, passe mon manteau et ferme doucement la porte d'entrée. Pas un au revoir. Un départ discret, comme une voleuse. Une petite voix intérieure me crie de m'enfuir de cet appartement, de retourner chez Alix, et je ne parviens pas à savoir d'où elle vient, ce qu'elle me veut.

Comme chaque matin, je prends la ligne 3, mais sans me laisser porter par le flot confortable de la routine. Je redouble de vigilance, car hier, j'ai raté l'arrêt d'Opéra. Ancien réflexe qui me conduisait jusqu'à la correspondance. Ce sont des années d'habitudes à détricoter, un nouvel itinéraire à intégrer.

GameVision possède un splendide immeuble haussmannien, sur l'avenue qui débouche sur la coupole de l'opéra Garnier. Je pousse la porte cochère. Deux jeunes femmes en tailleur me saluent, polies, derrière le comptoir de l'accueil. Ghislaine viendrait presque à me manquer. Elle a été licenciée, non pardon, remerciée, c'est le terme que l'on doit utiliser. L'annonce a eu lieu au moment du déménagement, alors que tout le monde était encore entre deux lieux. Je l'ai vue sortir du bureau des ressources humaines, le pas lourd, les larmes aux yeux. Christophe s'est précipité à sa suite, l'a invitée à boire un café, avant de me charger de faire passer une enveloppe dans l'open space afin de récolter de quoi lui faire un cadeau de départ. Sans surprise, les cotisations furent maigres, chacun ayant son grief contre la secrétaire, qui ne se fendait jamais d'un bonjour, oubliait des rendez-vous, perdait des badges... Elle n'était guère avenante, sans aucun doute. Pas à sa place, diront certains. Mais en imaginant son ressenti, après vingt ans dans la même entreprise, au même endroit, sans jamais avoir émis le désir de partir, je ne peux m'empêcher de compatir.

La Communication se trouve désormais perchée au 6^e étage, mélangée aux équipes de GameVision. Plus de paravents ou de plantes grimpantes, mais de grandes pièces dotées de plafonds vertigineux rehaussés de moulures. Le son des talons est étouffé par l'épaisse moquette bordeaux. Notre service est

désormais coupé des autres pôles. Alix et moi sommes séparées par un mur et un interminable couloir. J'ai échangé mon bureau Ikea pour un meuble en acajou précieux, auquel j'ai tenté tant bien que mal de donner un aspect plus personnel à l'aide de quelques figurines et photographies. Comme tous les stagiaires ici, Mounir est relégué dans un coin, isolé, pour bien montrer qu'il n'est que de passage. Pour le moment, notre équipe reste intacte, et il n'a pas encore été question de la fusionner avec le service Communication de GameVision. Christophe m'a assuré que nous garderions notre indépendance, que je n'aurais à me référer qu'à lui. Cette information me rassure, je ne me sens pas encore prête à rendre des comptes à de nouvelles personnes.

— Ophélie, la vidéo est prête, je l'*upload*e sur la chaîne YouTube ?

Malgré l'heure matinale, Mounir occupe déjà son siège, contrairement aux autres. Le jeune stagiaire est bien décidé à montrer qu'il veut s'impliquer.

— Je préfère la valider avant, dis-je, envoie-la-moi.

— D'accord.

— On en est où, pour l'interview des auteurs de *Trames jumelles* ?

— J'ai fixé le rendez-vous avec elles le 20 juin.

— Tu as vérifié dans l'agenda si j'étais libre ?

— Oui, bien sûr, c'est bon pour Alix aussi.

— Parfait.

Quel confort de pouvoir déléguer en toute confiance, sans se demander en permanence si le travail sera bien fait. Pour bien démarrer la journée, je m'autorise un passage au dernier étage. La cafétéria se niche sur le toit reconverti en gigantesque terrasse, prouesse qui permet de changer d'univers en quelques secondes depuis l'ascenseur. L'endroit que je préfère dans les nouveaux locaux. Une moitié se trouve couverte sous une véranda transformée en espace moderne et design, l'autre découverte est cernée par un écran de verdure offrant une vue imprenable sur tout Paris. Piscine extérieure, hamacs, billard, alcôves abritant des matelas pour une éventuelle sieste... GameVision a poussé le curseur de l'entreprise-maison à son maximum. À côté, Pyxis fait pâle figure. Nous avons clairement changé de dimension.

De l'autre côté de la vitre, la piscine d'un bleu limpide étincelle sous les rayons du soleil levant. Ce point d'eau encerclé de tables en bois et d'arbustes ferait presque oublier que nous sommes à Paris.

Je me tourne vers l'îlot de la vaste cuisine ouverte, pioche dans la pyramide de tasses estampillées du logo de GameVision : une spirale noire. Je me

demande ce qu'il adviendra du nôtre, de logo. Une identité pensée, travaillée, développée... qui survivra ou se fera aspirer par le géant du jeu vidéo.

Perdue dans un nuage de pensées, j'actionne la bouilloire.

— J'en veux bien aussi.

Ce timbre grave, posé.

Déchirure dans le temps.

Je fais volte-face.

Un jeune homme se trouve accoudé à l'îlot de la cuisine. Arthur. Enfin, je crois. Oui, c'est bien lui. Son visage aux traits fins, réguliers, est aujourd'hui mangé par une barbe blonde qui le vieillit.

Un brasier jaillit au creux de mon ventre, remonte en trait de feu le long de mon échine. Sa peau nouvellement hâlée fait ressortir ses yeux noisette, chargés de malice. Je reste pantoise, le fixe intensément, comme pour m'assurer de la réalité de sa présence.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandé-je sèchement.

Il regarde autour de lui, porte sa main à sa cravate pour la desserrer.

— Bah... je travaille.

— Tu es chez GameVision ?

Je m'étonne de mon ton si sec, tranchant.

— Non, chez Pyxis. Enfin, ça revient un peu au même, maintenant.

Il arbore un sourire mi-figue, mi-raisin, ce sourire charmeur que je l'ai vu tant de fois dégainer face à la gent féminine. Le voir là, en chair et en os, me donne une sensation curieuse d'irréalité.

— Et toi ? lance-t-il avec décontraction. Quoi de neuf, depuis le temps ?

Quoi de neuf ? Non mais, sérieusement ? Le summum de la banalité, après toutes ces années. Et puis, comment fait-il pour agir aussi naturellement ?

— Je suis directrice de la Communication.

Sans le vouloir, je dresse fièrement le menton, comme pour l'éclabousser de ma réussite.

— J'ai appris. Super impressionnant.

Mon cœur bat dans mes tempes. Fuir. Je dois fuir. Mettre le plus de distance possible entre lui et moi.

— Si tu veux bien m'excuser, j'ai beaucoup de travail.

Je file d'un pas rapide à travers la véranda.

— Et ton thé ?

Je me retourne. Debout, le bras tendu vers la bouilloire, il paraît sincèrement désarçonné. Sans rien dire, je m'engouffre dans l'ascenseur, retourne au 6^e étage et pousse la porte des toilettes. Enfermée dans l'une des cabines, je m'adosse à la cloison, tente de prendre de profondes inspirations.

Les souvenirs bouillonnent, forcent le barrage du passé, envahissent mon esprit. Ces lèvres pleines et pâles, si bien dessinées. Ces lèvres qui rencontraient les miennes cinq ans plus tôt. Je peux presque sentir de nouveau leur brûlure. Nos corps et nos souffles se sont rencontrés tant de fois, jusqu'à s'emmêler.

Tout se superpose. Arthur il y a quelques instants, élégant dans son costume, et le jeune homme en jean, un soir d'octobre, devant la machine à café. Ce jeune homme qui me taquinait et me donnait un numéro de téléphone pour un appartement. Un simple numéro, oui, mais des chiffres de lumière au regard de la situation critique dans laquelle j'étais. Stagiaire. Précaire. Sans toit. Seule. Parents loin, très loin, en Bretagne, m'incitant à abandonner mes ambitions et mes rêves. J'étais arrivée à Paris avec une petite valise d'affaires, mais surtout une détermination débordante comme bagage le plus précieux. Je me revois avec cette petite valise justement, que je trimbalais d'un point à l'autre de Paris, en fonction de qui acceptait de m'héberger. Après le travail, je patientais souvent dans des cafés, dans l'attente d'un message de confirmation, prenant la consommation la moins chère tout en voyant mon compte en banque fondre comme neige au soleil. Dans ces moments, j'attendais sans trop savoir quoi, en rêvant d'avoir enfin mon *chez-moi*, cette zone de sécurité, où je serais enfin à l'abri. Une personne privée de refuge est coupée de tout ressourcement, n'a pas de peau pour la protéger du monde. J'avais vingt-deux ans, je fonçais dans la vie pour trouver ma place, sans avoir peur de saigner, alors que tout mon être était à vif.

Quand je repense à cette période, des larmes me piquent irrésistiblement les yeux. Malgré les amitiés de circonstances, la solitude restait immense, douloureuse, dans cette capitale inhospitalière. C'est aujourd'hui, alors que j'ai construit un foyer, tissé des liens profonds, obtenu un travail stable, que je prends conscience de la violence de ce que j'ai vécu. Une funambule sans filet, qui marchait au-dessus du vide car elle n'avait même pas pris la peine de baisser la tête pour voir ce qu'elle risquait. Échouer, faire demi-tour, n'était pas une hypothèse envisageable. Je voulais travailler chez Pyxis, et je m'en

donnais les moyens. Une volonté pure, puissante.

Déjà à l'époque, dans ces moments où les émotions débordaient au travail, je trouvais refuge dans les toilettes, le dos contre la cloison, exactement comme aujourd'hui. Une sorte d'automatisme de repli, lorsque l'armure de la guerrière s'effrite.

Mon téléphone vibre. Je ne me sens toujours pas apaisée, et pourtant, il n'est pas question de rester une minute de plus ici. Les tâches prioritaires peuvent très rapidement se transformer en urgence. À contrecœur, je quitte ma cachette pour regagner mon bureau. Mounir, Rachel et Jérémy sont tous à leur place, les yeux braqués sur leurs écrans. Je me glisse derrière mon ordinateur, ouvre un communiqué de presse à corriger... et ne parviens pas à me concentrer.

Jamais je n'aurais imaginé revoir Arthur, et encore moins dans le cadre de Pyxis. Lui, l'étudiant d'école de commerce qui tentait de me séduire en dépit de sa petite amie, m'agaçait profondément. Ils formaient le couple stéréotypé tout droit sorti du moule de l'EDHEC, jeunes, beaux, riches, presque plus papier glacé qu'humains. Je ne comprenais pas ce qu'il avait à me courir après. L'amour du jeu ? Une pulsion autodestructrice ? Plus je le repoussais, plus il insistait, comme un boomerang qu'on lance loin et qui revient d'autant plus vite. Un soir, j'ai cédé, par curiosité, par désir, par envie de nouvelles expériences. Quoi qu'il en soit, sa copine a fini par le découvrir et le quitter, ce qui nous a conduits à une violente dispute. Il avait hésité à rester chez Pyxis, mais a finalement accepté un stage dans un grand cabinet à San Francisco, poussé par sa famille. Nos chemins se sont séparés à ce moment-là, un matin, dans le métro, après une dernière nuit ensemble.

Et si je suis un tant soit peu honnête avec moi-même, son départ m'a fait souffrir. Un départ qui s'est transformé en absence, en rancœur, en colère, en phrases jamais dites qui auraient voulu sortir. En vide.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Cela ne me ressemble pas, d'être parasitée à ce point dans mon travail.

Je dois en parler à quelqu'un qui comprendra.

Ophélie Dubois

Tu ne devineras jamais qui je viens de croiser à la cafet.

Alix Maunoury

?

Ophélie Dubois

C'est du 10/10 sur l'échelle de l'improbabilité.

Alix Maunoury

À ce point ?

Ophélie Dubois

Arthur.

Alix Maunoury

QUOI ??? WTF ! Arthur ? Arthur Mareuil ?

Ophélie Dubois

Celui-là même.

Alix Maunoury

Qu'est-ce qu'il fout ici ? Il n'est pas censé être devenu le P.-D.G. de je ne sais quelle banque ?

Ophélie Dubois

Apparemment pas. Il est revenu chez Pyxis.

Alix Maunoury

Oph...

Ophélie Dubois

Quoi ?

Alix Maunoury

Un connard reste un connard. Ne l'oublie pas.

Rester les mêmes. Changer. Évoluer. Trente minutes plus tôt, dans cette cafétéria, je n'étais plus sûre d'être la femme confiante que je suis devenue, j'ai senti poindre une Ophélie ancienne, bouleversée, aux sentiments exacerbés. Qu'est-ce que l'Ophélie de vingt-deux ans a en commun avec celle de vingt-huit ? Qu'est-ce qui les unit, qu'est-ce qui les sépare ?

Ces moments partagés avec Arthur, je les croyais morts, enfouis, fossilisés. Les voici ranimés en une fraction de seconde, accompagnés d'un cortège de détails et d'émotions. Se souvient-il seulement de ces nuits passionnées ? De nos discussions un jour tendres, l'autre virulentes ? Il paraissait si détaché, comme s'il retrouvait une vague connaissance, comme si rien d'intense n'avait jamais eu lieu entre nous. Peut-être n'ai-je fait qu'effleurer son existence, tandis que lui a marqué profondément la mienne, d'une manière

que je ne parviens pas à m'expliquer.

C'est ce qui demeure douloureux, sans doute.

Faire un tel effort pour oublier, c'est déjà admettre combien l'autre fut mémorable.

6.

Is someone listening ?

O.K.

Let me tell you this story

Of that guy

First you loved,

Then you promised

Two of us losing control, crazy night, intense sex

Feder – *Goodbye*

29 mai

Arthur

Maman

Tu es en France depuis un mois, et tu n'as toujours pas pris le temps de m'appeler ! Louis-Alain se marie le 15 juillet, tu n'as pas répondu à son faire-part. Tu seras là, au moins ? 19 : 12

Encore. Ce n'est que le centième message. Pourtant, il me semble assez clair que mon silence constitue déjà une réponse. Je coupe mon téléphone portable en entrant dans la salle de réunion. À cette heure-ci, je devrais déjà être rentré chez moi – enfin, dans le studio Airbnb de la semaine – mais cette rencontre a été organisée en urgence. Steven est le premier derrière la longue table cernée de luxueux fauteuils en cuir. À en juger par son teint cireux, les nuits sont courtes, en ce moment.

— Tu as mis à jour le tableau ?

— Oui, tu me l'as déjà demandé deux fois, c'est toujours la même réponse.

— *Sorry*. C'est juste que là, ça ne va pas être le *meeting* le plus *fun* du monde.

Je m'installe à côté de lui, sors de ma sacoche tous les documents dont nous avons besoin. La baie vitrée offre une vue plongeante sur l'avenue de l'Opéra dans le crépuscule, les files de voitures et des bus, les passants patientant au feu... Aucun son ne traverse l'excellent double vitrage. J'aimerais faire comme tous ces gens. Quitter le travail.

— Bon, je te préviens, M. Durand sera là.

On ne se permet pas d'appeler le directeur financier de GameVision par son prénom. Des gouttes de sueur perlent sur le front de Steven. Il faut dire qu'entre son boulot planplan chez Pyxis et ses nouvelles responsabilités, il a redécouvert ce que le mot pression signifie. Depuis mon retour, j'exécute les

tâches avec efficacité mais sans me fixer d'objectifs démesurés, contrairement à lui. La journée, je les vois tous s'agiter, s'inquiéter, sûrement jusque chez eux. Les enjeux pour Pyxis sont certes importants, voire graves, mais en quoi est-ce mon problème ? Je ne sais même pas si je veux rester.

La vague commence à arriver : Christophe Ménard, le crâne encore plus dégarni qu'il y a quelques semaines. Steven et lui se regardent en chien de faïence. Je ne sais pas ce qui couve entre les fondateurs, mais l'entente n'est pas au rendez-vous. Nous sommes rejoints par un homme qui entre dans la salle de réunion avec l'aisance du prédateur en terrain connu. La cinquantaine, costume sur mesure, silhouette svelte typique du type qui enchaîne les marathons, lunettes de vue Prada. Pas besoin de faire les présentations pour comprendre de qui il s'agit. Le directeur financier s'installe dans l'un des profonds fauteuils, croise les jambes avec décontraction. Jean-Manuel, des ressources humaines de Pyxis, arrive à son tour, pose un gobelet de café devant M. Durand. Ce dernier ne remarque pas le geste courtois, l'œil rivé sur son iPhone.

— Tout le monde est là ?

— Il manque encore la Communication, signale Steven.

— La Communication ? s'étonne le directeur financier. Pour quoi faire ?

— Vous savez, c'est une transition délicate pour Pyxis, explique Christophe, nous voulons mettre au point la bonne stratégie pour annoncer les changements à venir.

Ophélie apparaît derrière la porte vitrée, toque puis ouvre. Son regard balaie la salle, s'arrête sur moi, avant de reprendre sa ronde. Son visage reste fermé, inexpressif. Depuis que nous nous sommes croisés à la cafétéria, je l'ai revue de temps à autre dans les couloirs, mais elle m'a superbement ignoré. Je suis sûr qu'elle le fait exprès. Pas de bol, elle ne va pas pouvoir m'esquiver, cette fois. Nous voilà six autour de la table, M. Durand président.

— Merci à tous d'être ici, entame Christophe d'un ton solennel. Sachez tout d'abord que cette réunion est strictement confidentielle, et j'insiste là-dessus : ce qui se dit dans cette pièce ne doit pas en sortir.

Ophélie hoche frénétiquement la tête tout en dégainant un carnet et un stylo. Les circonstances qui nous poussent à nous retrouver de force aujourd'hui sont malheureuses, mais pourtant, cela me fait plaisir de la revoir.

— Nous vous avons réunis afin de faire le point sur un changement important qui aura lieu dans les prochaines semaines, continue Christophe.

Pyxis est obligée de se résoudre à se séparer d'un certain nombre d'employés.

Si le directeur financier pianote sur son téléphone, totalement absent, Jean-Manuel et Ophélie se décomposent. Étrange qu'ils soient si surpris. Lorsque l'on connaît un minimum les arcanes d'un rachat d'entreprise, le scénario paraissait pourtant inévitable.

— Que veux-tu dire par un certain nombre ? demande Jean-Manuel, nerveux.

— Steven, lance Christophe, est-ce que tu peux préciser ?

— Vingt-trois postes.

Ophélie se tourne vers Christophe, ses yeux d'un bleu intense se voilent d'inquiétude et de reproche, pourtant, l'ancien P.-D.G reste de marbre, impuissant.

— Mais c'est une catastrophe ! s'exclame-t-elle.

Sa voix monte dangereusement dans les aigus. Enfin, son masque de redoutable *working-girl* tombe.

— En effet, confirme Christophe, c'est pour cela que le Contrôle de gestion, les Ressources humaines et la Communication doivent travailler en étroite collaboration pour amorcer cette transition.

— C'est un tiers des emplois, fait Jean-Manuel, vous vous rendez compte ?

M. Durand lâche enfin son téléphone pour nous accorder son attention.

— Tout ça sera étudié pour être légal, ne vous en faites pas.

— Mais pourquoi ? demande Ophélie.

Ses petites mains se crispent sur son carnet. Attention, Ophélie, ne perd pas les pédales, tu ne sais pas à qui tu as affaire... ce type est un requin. Dans ma carrière, j'ai croisé des dizaines de ses clones, des machines à trancher, tricher, contourner, optimiser. Tu vas parler humanité, lui rentabilité. Il n'y a pas de dialogue possible entre vous.

— On a dressé une cartographie des postes dans l'entreprise, explique Steven, et comparé aux services de GameVision, à situation comparable, le coût des départements diffère.

Ophélie dévisage désormais Steven, les sourcils froncés, les narines palpitantes. Jamais je n'avais vu une telle colère dans la palette des émotions que je lui connais.

— Mais vingt-trois postes ? reprend-elle, tendue.

Christophe émet un petit raclement de gorge discret, mais audible, pour lui signifier de retenir ses commentaires. Le directeur financier remarque soudain le café, et le boit à petites gorgées, sans chercher à savoir par quel miracle il est apparu.

— Allons, allons, dit-il, je comprends bien votre situation : Pyxis est une entreprise familiale. Durant tout ce temps, vous avez été dominé par l'affect. Même s'il a pu y avoir des erreurs de casting ou des fautes d'employés, vous avez laissé couler. C'est normal, c'est une autre échelle. Mais là, avec Christophe, le Contrôle de gestion et les RH, nous avons tout de même trouvé six personnes ayant un dossier permettant de justifier un licenciement pour faute.

Ah, le bel enfoiré. Je ne peux plus me taire. Tant pis.

— Il faut dire que vous avez demandé de les chercher, les fautes.

M. Durand me fixe tout à coup. Un pli d'agacement se forme au coin de sa bouche. Alerte. J'ai franchi une limite invisible.

— Oui, vous n'êtes pas sans savoir que le but d'une fusion comme celle-ci est d'amortir au maximum les coûts pour pouvoir permettre à Pyxis de survivre.

— Yes, intervient Steven, Arthur sait, il vient de chez PWC.

Le directeur financier se radoucit.

— Oh, formidable ! Quel service ?

— Fusion-acquisition.

— Bien ! Belle recrue ! Tu salueras Gérard de ma part, c'est un bon copain.

Il m'adresse un clin d'œil de connivence. Gérard, un associé du célèbre cabinet d'audit, pas étonnant qu'ils s'entendent bien. Le milieu de la finance est un petit écosystème. Prononcer le nom d'untel ou d'untel vous fait brusquement entrer dans le cercle des privilégiés. Enfin, Ophélie daigne me regarder, avec un mépris évident cette fois. Elle pense sûrement que je fais partie des adoubés, que je suis ravi d'être à cette table. Mais elle se trompe.

— Tout ça pour dire que certains départs ne seront pas aussi doux que nous l'aurions voulu, dit Christophe, ce qui demande une stratégie de communication.

— C'est sûr qu'un scandale d'anciens employés mécontents serait mauvais pour l'image de Pyxis, confirme M. Durand. Ophélie, c'est ça ?

— Oui, répond l'intéressée, intimidée.

— Je compte sur vous pour gérer cette communication de crise. Nous allons vous donner un certain nombre d'instructions.

Son iPhone vibre. Il décroche et quitte la salle à toute allure en nous adressant un geste d'excuse. Christophe hésite un instant avant de s'éclipser dans la foulée, manifestement trop chamboulé pour supporter les remarques et les plaintes.

— Steven, souffle Jean-Manuel, comment tu as pu laisser ça se produire ?

— Ce n'est plus nous qui décidons, maintenant.

La tête basse, Ophélie feuillette son carnet aux pages noircies. Les autres remballent leurs affaires et prennent le chemin de la sortie, mais elle reste immobile, comme sous le choc. Je me plante devant elle.

— Ça va ?

Elle papillonne des paupières.

— Ça va.

Elle regarde autour d'elle, remarque que nous sommes désormais seuls, et se lève aussitôt, comme si un insecte l'avait piquée. Bon, allez, ça suffit ces gamineries.

— Ça te dit, un verre à l'Escale, pour digérer tout ça ?

Elle secoue la tête de droite à gauche, exaspérée, tout en rangeant son carnet dans son sac à main.

— Franchement Arthur, je...

— Non mais en fait, ce n'est pas négociable. Un verre à l'Escale.

Je ne sais pas si c'est l'heure tardive, le contrecoup des nouvelles ou bien le désespoir, mais après un long soupir, elle murmure :

— O.K. Comme tu veux.

— J'aime l'enthousiasme que ça déclenche chez toi.

*

Odeur d'eau de javel mêlée au tabac. Banquettes rouges trouées par endroits. Tables de bois brut marquées de cicatrices. Pas de doute, l'endroit n'a pas changé d'un iota. Derrière son comptoir, Jako ajoute du tabasco sur un mojito. Tout comme son troquet, lui aussi est resté le même : grand, élancé, son nez aquilin toujours penché sur un verre.

— Jako ! m'exclamé-je.

Il fronce les sourcils en me détaillant.

— On se connaît ?

Ah d'accord. D'abord Ghislaine, maintenant lui... Personne ne se souvient de moi. Déception.

— Qu'est-ce que tu veux, beauté ? demande-t-il à l'adresse d'Ophélie.

— Un thé à la menthe.

— Tu es sérieuse, là ? fais-je.

— Ce n'est pas parce que j'ai accepté de prendre un verre avec toi que je vais te suivre dans ton alcoolisme mondain.

— Mon... quoi ?

Sans rien dire, elle pivote sur ses talons et va s'installer au fond du bar, à une table de quatre.

— Bon, reprend le barman, et toi, tu veux quoi ?

— Une pinte.

Il me dévisage, claque des doigts, puis s'écrie :

— Ah mais attends ! Ça me revient ! Le mec qui s'était endormi dans les chiottes.

Eh merde. Triste célébrité.

— Non mais, j'étais jeune...

Il actionne la tireuse, un sourire narquois aux lèvres.

— Mais oui, tu avais abusé de certaines substances, non ? Parce que franchement, il faut être au bout du rouleau pour confondre une cuvette et un oreiller.

— Oui, bon...

— Premier afterwork en plus, il me semble ? Bonjour l'affiche ! J'en ai vu des trucs pourtant ici, mais ça, c'est dans mon top.

— Allez, ça va, ça va.

Je lui arrache des mains la chope de bière fraîchement remplie, et vais trouver place près d'Ophélie.

— Je ne suis pas alcoolique.

— Oui, oui.

Depuis quand est-elle devenue aussi condescendante ? Jako lui apporte une théière et une tasse. Son regard se promène de ma pinte à son sachet de thé.

— Et j'ai arrêté la drogue, ajouté-je.

— Hein, hein.

D'un geste délicat, elle verse l'eau bouillante dans sa tasse. O.K., je pensais qu'elle serait un peu moins braquée. Ne pas se laisser démonter.

— Bon et sinon... ça va ? Pas trop retournée par la réunion ?

— Si, mais qu'est-ce que tu veux ? soupire-t-elle. Si je comprends bien, on ne peut rien faire pour contester les décisions de licenciements. Il va falloir trouver le bon angle de communication pour éviter un esclandre.

— Tu es devenue... résignée.

— Dit celui qui est derrière les chiffres ?

— Franchement, je ne pense pas rester ici bien longtemps. Je ne cautionne pas du tout ce qui est en train de se passer.

Elle hausse les épaules.

— Pourquoi ? C'est comme ça que le système marche, non ? Et puis, je fais confiance à Christophe, il a toujours bien mené sa barque. S'il y avait d'autres solutions, il les aurait choisies.

— Tu crois vraiment qu'il est encore aux commandes ?

— Bien sûr que oui, réplique-t-elle vivement. Il est l'âme de Pyxis.

— *L'âme de Pyxis...* Dans le contexte de l'entreprise, personne n'est irremplaçable, tu sais.

— Christophe, si. C'est lui qui a fait de cette boîte ce qu'elle est aujourd'hui. Il m'a donné ma chance, tu sais.

— Ta chance... tu étais déjà très douée dans ton boulot quand on s'est rencontrés. Tu ne dois rien à personne, tu t'es battue et tu as beaucoup travaillé.

Engoncée dans la banquette, elle croise les bras et me scrute avec défiance.

— Bon, pas la peine de tourner autour du pot. Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce que je veux ? Juste parler. On ne s'est pas vus depuis longtemps, maintenant on se retrouve à bosser ensemble.

— Et alors ?

— Alors... raconte un peu. Ta vie, tout ça.

Elle prend une petite gorgée de thé et repose sa tasse dans un tintement de porcelaine.

— Tout va très bien. J'ai un boulot passionnant, d'importantes responsabilités, et...

Elle vrille ses yeux dans les miens.

— Je suis en couple.

Ah. Pourquoi est-ce qu'elle me dit ça de cette façon, avec insistance ? Je fais un effort pour sourire.

— Super ! Je le connais ?

— C'est James.

— James ?

— Oui, James.

— Le James de Pyxis ?

— Oui.

Alors ça, c'est la meilleure. J'essaie de me figurer le mec du Marketing que j'ai connu, expert en blagues graveleuses, avec elle. Difficile, d'autant plus qu'elle a l'air encore plus coincée qu'à l'époque. Et dire que sur nos pauses, James me demandait des détails sur mes nuits avec elle... L'envie de la charrier est forte, mais je m'abstiens.

— On habite ensemble, ajoute-t-elle avec fierté, ça se passe très bien. On va sûrement se marier.

— Ah ouais, le mariage, carrément... Bah c'est cool... Moi, le célibat. Je reviens d'un an en Amérique du Sud.

— Génial.

Elle plonge son visage dans sa tasse de thé. Un silence pesant s'installe, et elle ne semble pas décidée à le meubler. Drôle de rendez-vous. En l'invitant, je pensais qu'on briserait vite la glace, peut-être même qu'on rirait. Mais elle est tellement sur la défensive ! Je me lance :

— Tu t'es retirée de Facebook ? Je ne t'ai pas trouvée, je voulais prendre de tes nouvelles.

— Non, je t'ai viré de mes amis puis bloqué.

Comment peut-elle paraître aussi douce et m'en foutre autant plein la gueule en cinq minutes ?

— Mais pourquoi ? demandé-je, penaud.

— Tu veux que je te rafraîchisse la mémoire ?

— Non mais attends Ophélie, je ne crois pas avoir été un connard avec toi, si une fille peut se plaindre, ce serait plutôt mon ex.

— Non mais tu déconnes ?

Elle secoue la tête de droite à gauche, excédée, et lève la main pour attirer l'attention de Jako. Ce dernier rapplique aussitôt.

— Oui ?

— Vodka.

J'écarquille les yeux alors que le barman ramène un shot. Ophélie s'en empare, me jette une œillade dédaigneuse, puis avale l'alcool fort d'une traite.

— La même chose ? propose Jako.

— Euh... non merci, on bosse demain.

Le serveur se retire aussi rapidement qu'il est venu. Ophélie se lève d'un bond et enfile sa veste.

— Tu vas où ?

— Tu habites où ? demande-t-elle.

— Euh... Un studio près de République. Je loue un Airbnb.

— On va chez toi, alors.

Bon alors là, je ne comprends plus rien. Mais rien de rien. Face à mon air décontenancé, elle incline la tête sur le côté, avec une certaine malice.

— Ça pose un problème ?

— Attends, ça veut dire quoi ?

Elle roule des yeux agacés, vient tout près de moi, sur la banquette. Ses mains entourent mon visage, sa bouche rencontre la mienne, sans la moindre hésitation. Ce goût. Sa salive. Nos langues se mélangent, ses dents s'enfoncent dans ma lèvre inférieure. Aïe. Mes mains agrippent ses hanches. Retrouvent ses hanches. Gaule instantanée.

Elle se recule de quelques centimètres. J'essuie le rouge à lèvres qui déborde sur son menton.

— Tu comprends mieux, là ?

— Oui. C'est très clair.

Pression de l'interrupteur. La lumière dévoile mon chez-moi de la semaine, un 20 m² tapissé de linoléum vert, au canapé-lit déplié. Je m'apprête à lui faire la conversation de circonstance, mais elle m'embrasse de nouveau, avec fougue. J'aurais presque préféré parler, pour avoir l'impression que ce qui se passe est naturel et normal. On ne s'est pas vus depuis une éternité, premier verre, elle me dit qu'elle va se marier, et la voilà qui me chauffe à blanc.

Je ne m'y attendais pas. Vraiment pas.

Je ne suis même pas sûr que c'était ce que je voulais.

Ce que je suis en train de faire, là, c'est mal, non ?

Allez, vos gueules les questions existentielles. Pas le moment. Trop envie d'elle. Mes doigts se faufilent sous son chemisier. Elle me repousse fermement pour ôter elle-même ses vêtements et les jeter au sol. Pas de pudeur. J'aime. Elle déborde d'assurance, l'assurance de la femme bien dans son corps, qui sait déclencher le désir comme on ouvre une vanne. Me voilà sur elle. En elle. Ses ongles se plantent dans mon dos. Douleur aiguë. Son souffle balaie mon oreille. Je l'embrasse encore, encore et encore, encore et encore. Ma bouche dévore la sienne.

Le plaisir monte sans crier gare, me foudroie.

Bon. Ça arrive, pas vrai ?

Je roule sur le côté, essoufflé, et retire le préservatif. À ma gauche, Ophélie reste immobile, sur le dos, les paupières closes. Dans la pénombre, je crois voir une expression douloureuse sur son visage.

— Oph ?

— Quoi ?

Sa voix est lasse, presque brisée.

— Pourquoi ?

Elle ne répond pas et se retourne de l'autre côté du lit, comme s'il fallait mettre le plus d'espace possible entre nous. C'est con, mais j'ai envie de la serrer fort, de me blottir contre elle, de l'envelopper. J'ai baisé quelques fois depuis mon retour à Paris, des rencontres légères, des corps anonymes. Et d'un coup, j'éprouve un besoin urgent de tendresse, une soif de réconfort, d'enlacer quelqu'un que je connais. Ça n'est pas arrivé depuis très, très longtemps.

Je pourrais essayer. Voir comment elle réagit. Mais j'ai l'impression qu'il n'y a pas que des centimètres de draps entre nous, mais un mur immense,

infranchissable. Un mur qui n'existait pas auparavant.

Oui, le temps a passé.

*

Insupportable sonnerie de réveil. J'appuie sur la touche « Répéter », pour gagner encore quelques minutes de sommeil. Dans mon dos, des froissements de tissu. J'entrouvre un œil vitreux.

Ophélie est déjà debout, sa silhouette se dessine dans la lumière du matin. Je reluque ses seins ronds, qui pointent avec insolence. Elle agrafe son soutien-gorge en dentelle noire.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je.

— Ça ne se voit pas ? J'y vais.

— Ah O.K. Même pas un petit déjeuner, rien ? On n'est pas des étrangers, quand même.

Elle ramène en arrière ses cheveux emmêlés par nos ébats.

— Je dois repasser chez moi.

— Tu veux dire, chez toi et James.

Aucune réaction, elle ramasse sa culotte et l'enfile.

— Tu sais que tu ne l'aimes plus, quand même ?

Ophélie se fige.

— Pardon ?

— Ce qui vient de se passer. Ça ne serait pas arrivé si tu l'aimais.

— Quoi, je n'ai pas le droit de tromper, moi aussi ? Pourquoi ? Parce que je suis une femme ?

— Mais pas du tout ! Parce que ça ne te ressemble pas, c'est tout. Je te connais un peu.

— Arthur Mareuil a le monopole de l'infidélité ?

O.K., vas-y, mets-en-moi encore plein la tronche. Mais c'est incroyable à quel point elle prend la mouche vite. Elle murmure un « tsss » méprisant tout en remettant sa veste. Je quitte le lit, et m'approche d'elle, nu.

— C'est marrant, quand même, fais-je.

— Quoi ? demande-t-elle avec détachement.

— Maintenant, tu es en couple, moi je vis dans 20 m². On a échangé nos vies, en fait.

Elle attrape son sac à main noir, le genre de pochette élégante à la mode en ce moment. Sans doute un cadeau de son cher James. Sa main se pose sur la poignée de la porte, et sans se retourner, elle lance :

— Bonne journée, Arthur.

Un claquement sourd. Le silence retombe dans le studio. Je me sens soudain seul, très seul. Bien plus seul que durant ma longue randonnée en Terre de Feu, où je ne croisais pas âme qui vive pendant des journées entières, avant de faire une pause chez l'habitant pour dormir dans un lit chaud.

C'est insensé d'être dans une ville si palpitante, de croiser tant de personnes, de les toucher même, d'être en elles parfois, et pourtant de garder cette solitude collée à la peau.

Je consulte mon téléphone pour retarder encore le réveil.

Maman

Arthur, sans même parler du mariage de Louis-Alain, je te demande de me répondre. Je sais que ces dernières années ont été difficiles, le décès a été un choc pour toi. J'aimerais que nous ayons une discussion. Viens dîner à la maison.

Putain. Comment ose-t-elle aller sur ce terrain ? C'est dégueulasse. Si elle croit que je ne reconnais pas les phrases toutes faites crachées par son psy. D'ailleurs, il fout quoi, celui-là ? Il ne pouvait pas lui faire prendre conscience de son besoin constant de manipuler, contrôler, pour que les gens correspondent à ce qu'elle désire ? On appelle ça comment, déjà ? La perversion narcissique ? C'est le concept sorti à toutes les sauces par les magazines féminins, la dénomination que m'ont donnée pas mal de filles de l'école de commerce. Il y a peut-être une raison : j'ai pendant toute ma vie cru que cette façon de fonctionner était normale.

Je presse l'oreiller sur mon visage pour bloquer la lumière du jour. Des images de la Patagonie explosent sous mes paupières : des promontoires de roche noire, les cimes dentelées des monts enneigés, les spectaculaires glaciers...

Là-bas, sur les routes, mon horizon s'ouvrait en grand. Comme si jusqu'ici, je n'avais vu l'existence qu'au travers d'une très mince longue-vue, que j'avais enfin laissée tomber pour découvrir l'étendue magistrale du monde. La multiplicité des possibles.

Depuis que je suis rentré à Paris, mon horizon se rétrécit de jour en jour.

7.

Moi je t'offrirai
Des perles de pluie
Venues de pays où il ne pleut pas
Je creuserai la terre jusqu'après ma mort
Pour couvrir ton corps d'or et de lumière
Je ferai un domaine
Où l'amour sera roi, où l'amour sera loi
Où tu seras reine
Ne me quitte pas

Jacques Brel – *Ne me quitte pas*

12 juin
Ophélie

L'Ethnologue noctambule : un blog au design travaillé, où se succèdent des photographies de qualité et de longs textes à la mise en page soignée. Le dernier article date d'il y a deux ans. Je *scrolle* encore et encore, en ayant du mal à me dire que je suis l'auteur d'autant de mots. Hugues et moi avons alimenté ce projet durant un certain temps, le blog a rencontré un succès confidentiel, mais j'aimais y livrer mes réflexions, qu'il illustrait toujours avec ses talents de graphiste.

Je pense fort à lui aujourd'hui, même si nous nous parlons très peu depuis son emménagement à New York. Lui me livrait ses expériences de soirées, de débauche et de libertinage avec aisance. J'en riais, en me disant intérieurement qu'il devait être bien perdu pour être aussi changeant. Je ne comprenais pas ce qui le poussait dans les bras de tant d'hommes différents, comment il pouvait vivre une sexualité si décomplexée, pourquoi il ne choisissait pas une seule et unique personne. De nous deux, j'ai toujours été la sage, la moralisatrice même.

Depuis une dizaine de jours, je travaille, enchaîne les réunions tardives, dors parfois chez Alix, parfois chez James – enfin, chez nous. Ballottée entre différents lieux, sans plus aucun repère fixe, je garde le secret de ma tromperie à la fois comme un précieux trésor et un acte honteux. Jamais je ne me serais crue capable de faire cela. Jamais. Quand je suis rentrée tôt le matin, après cette nuit auprès d'Arthur, je pensais que l'adultère allait se lire sur moi, comme une trahison si grave qu'elle ne pourrait que transpirer de ma façon d'être. James m'a demandé comment allait Alix, j'ai répondu que très bien, brodé même un ou deux mensonges sur ce que nous avons prétendument fait. Il n'a pas remarqué ma respiration qui s'emballait, mes mains moites. Peut-être ne voulait-il pas savoir, tout simplement. Et le quotidien a repris son

cours, ce quotidien étrange, fragmenté, comme si mon couple se délitait lentement, sans que plus aucun des deux ne tente quoi que ce soit pour le réparer. Mes habitudes ont changé : j'ai toujours des affaires de rechange dans mon sac, je ne précise même plus à quelle heure je rentre. Je n'ai parlé de mon aventure à personne, pas même à Alix, craignant son jugement. Pourtant, cette nuit avec Arthur revient sans cesse danser à la lisière de ma conscience. Ce désir incontrôlable que j'ai éprouvé, brûlant, puissant. Je me suis sentie si vivante près de lui, dans ses bras. C'est le seul homme que j'aie connu avec qui les étreintes étaient intenses, évidentes. J'y suis retournée sans trop savoir pourquoi, pour vérifier si cette passion s'était effacée, pour démystifier des souvenirs. Contre lui, j'ai retrouvé des sensations anciennes, cette même manière de s'embrasser, pleine de sensualité. Le lendemain matin, j'avais l'impression que les cinq années entre la dernière fois et celle-ci n'avaient jamais existé. Notre esprit oublie, refoule, réprime, mais le corps lui sait et parle. Peu importe le temps qui s'écoule, l'intimité déjà partagée demeure. Peut-être que l'on reprend une histoire inachevée exactement à la page à laquelle on l'avait laissée.

Au bureau, l'équipe a enfin trouvé ses marques, un certain ronronnement s'installe : Mounir qui m'envoie des demandes de validation, Rachel qui ne parle pas avant son café du matin, Jérémy qui partage avec nous les messages les plus délirants de certains fans de Pyxis... Pourtant, derrière mon ordinateur, les journées ont perdu leur couleur, sont devenues fades. Mes pensées divaguent, tournent, pour revenir à *cette nuit-là*. Ophélie, vingt-huit ans, directrice de la Communication, qui fantasme comme une adolescente en pleine effervescence hormonale.

Je dois en parler à quelqu'un. Ce n'est plus possible. Je suis à l'endroit le plus tranquille du bureau : personne ne peut voir mon écran. Être en haut de la hiérarchie apporte son lot d'avantages. Je me rends sur le profil Facebook d'Hugues, épie les dernières photos que j'ai ratées. Lui, assis à la terrasse d'un café branché, une cigarette dans une main, l'autre passée dans ses cheveux bruns indisciplinés. Je remarque un tatouage de méduse qui court sur son avant-bras. Voilà qui est nouveau. Ensuite, il pose sur un *selfie* avec un homme à la barbe fournie, aux pavillons d'oreilles percés de boucles. Sur un autre cliché, le voilà qui rit aux éclats dans un amphithéâtre aux gradins en bois. Hugues et moi avons le même âge, pourtant il reste l'éternel étudiant, errant de cursus en cursus.

Ophélie Dubois

J'ai besoin de parler.

Voilà, c'est fait. Avec le décalage horaire et sa vie trépidante, il y a peu de chances qu'il me réponde immédiatement, mais la bouteille est jetée à la mer. À ma grande surprise, quelques minutes plus tard, une notification apparaît.

Hugues de Rieux

Qu'est-ce qui se passe ?

Voir son nom s'afficher m'inonde d'un soulagement inattendu. À croire qu'il me manque plus que je ne peux le soupçonner, à présent qu'il construit sa vie de l'autre côté de l'Atlantique.

Ophélie Dubois

J'ai trompé James.

Hugues de Rieux

Oh. Et ?

Ophélie Dubois

Et je me sens coupable et en même temps non. Je ne sais pas si c'est normal.

Hugues de Rieux

Allons allons ! Ça n'a rien de dramatique ! Certaines personnes ont des relations libres...

Ophélie Dubois

Tu me trouves trop conventionnelle ?

Hugues de Rieux

Chacun fait comme il veut, mais personnellement ça ne me choque pas plus que ça. Vous êtes ensemble depuis longtemps, personne n'est à l'abri d'un écart !

Ophélie Dubois

Je sais... mais bon. Ça ne me ressemble pas.

Hugues de Rieux

Ça ne veut rien dire, cette phrase ! Tout le monde change, évolue, c'est comme ça. Et puis on est des êtres humains, le désir est bien mystérieux.

Ophélie Dubois

Mais ce n'est pas honnête envers lui.

Hugues de Rieux

Alors dis-lui, et tu verras bien sa réaction.

Ophélie Dubois

Il le faut, oui, mais je n'ai pas réussi jusqu'ici. Je ne sais pas de quoi j'ai peur. Bref, comment ça va, toi ?

Hugues de Rieux

Toujours le PhD en création artistique. Je rédige plein d'articles sur les *gender studies*, mais là, je dois avouer que cela commence à me lasser...

Ophélie Dubois

Pour changer... éternel insatisfait ;)

Hugues de Rieux

Je veux dire, New York est une ville hyper dynamique, cosmopolite ! Mais j'ai déjà l'impression d'avoir fait le tour des soirées *underground*. Au moins, j'aurai vraiment progressé en anglais !

Ophélie Dubois

Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

Hugues de Rieux

Aucune idée. Paraît-il que je devrais commencer à trouver un job « normal » ;) C'est ce que tout le monde fait, en tout cas.

Ophélie Dubois

Mais Hugues n'est pas tout le monde.

Hugues de Rieux

Exactement !

Un sourire involontaire étire enfin mes lèvres. Quel plaisir de lui reparler, de me sentir moins seule à porter ce poids immense. En quelques phrases, il arrête le manège de questions angoissées qui tourne dans mon esprit depuis des jours.

*

Jamais je n'avais autant détaillé la porte palière : les vantaux de bois, la peinture verte égratignée près de la serrure, le paillason au crin abîmé. Cette porte qui fut si longtemps synonyme d'entrée dans mon refuge, mon cocon, s'est transformée en un obstacle difficile à surmonter.

Je reste immobile, faisant tinter mes clefs, sans oser rentrer dans l'appartement dans lequel je suis censée vivre. Les paupières closes, je cherche, creuse en moi, pour faire jaillir des étincelles de courage. Après

quelques instants, enfin, je tourne la clef dans la serrure.

Assis sur un tabouret haut, derrière le bar de la cuisine, James me regarde droit dans les yeux. Il a le teint brouillé des insomnies. Sur la table basse, un gigantesque pot contenant des orchidées papillon blanches, tirant vers le rose. Mes fleurs favorites.

— C'est pour toi, lance-t-il de son ton bourru.

— C'est... c'est très gentil. Il ne fallait pas.

— Si. Il fallait. Enfin, il faut.

J'ôte mon manteau, pose mon sac, puis m'approche de lui avec précaution. Nous voici chacun d'un côté du bar, l'un en face de l'autre, cernés par nos rancœurs. Se superposent dans ma mémoire toutes les fois où nous nous sommes retrouvés très exactement au même endroit. Notre chorégraphie du matin et du soir, cette danse joyeuse où les mains se frôlaient, la parole affluait... jusqu'à être devenue aujourd'hui hésitante, entrecoupée, tarie.

— Oph...

Il prononce ce mot avec gravité, prend une inspiration légèrement tremblante. Je l'écoute, très attentive, osant à peine esquisser un mouvement.

— J'ai beaucoup réfléchi.

— Moi aussi, dis-je.

Je lui souris pour désamorcer cette tension insoutenable. Il me sourit en miroir.

— On s'est un peu éloignés ces derniers temps, toi et moi, continue-t-il. C'est moche.

Il gratte le comptoir du bout de l'ongle, soucieux. Depuis que l'on se connaît, je ne l'ai jamais vu aussi nerveux. Une part de moi voudrait le toucher, me couler dans ses bras, son parfum. Pourtant, tout contact physique me semble impossible. J'ai l'impression qu'il est si vulnérable qu'il pourrait se fendre en deux. Lui avouer maintenant pour Arthur serait criminel.

— Ça arrive, de s'éloigner, poursuit-il, et j'ai beaucoup réfléchi pendant ce temps. Beaucoup, beaucoup réfléchi. Je ne veux pas te perdre.

Il baisse la tête, palpe son pantalon, puis pose un écrin de velours rouge entre nous. Je cesse de respirer. Les doigts de James s'avancent vers la petite boîte, l'ouvrent. Un anneau d'or blanc cerclé de diamants étincelle sur du satin noir.

— Oph... est-ce que tu veux qu'on se marie ?

Je reste pantoise, les yeux braqués sur la bague. L'information se fraie brusquement un chemin dans mon cerveau : James me demande en mariage. Dans ce chaos, ces non-dits, ces échecs, il me propose l'engagement ultime. Alors c'est cela, la solution qu'il a trouvée pour tenter de sauver notre histoire ? Dégainer une bague ? Cette bague stéréotypée que l'on trouve dans les magazines, ce symbole de l'étape des trentenaires qui décident de se ligoter ensemble ? On se dispute, on offre des fleurs. On est ensemble, on se marie. Ces actions-réactions sont des lieux communs qui ne disent rien de nous deux. À croire qu'il a tapé sur Google « comment ne pas perdre ma copine », sans réfléchir une seconde. Tout crie la superficialité, le manque de recul, de perspective. Depuis quand une bague efface-t-elle le mal-être, la coupure de communication ?

Est-ce que tout cela a le moindre sens ?

James est-il seulement assez conscient de lui-même pour savoir faire le tri entre ce qu'il veut et ce que lui impose la société ? Et suis-je assez consciente de moi-même ?

Soudain, l'appartement m'apparaît comme un décor artificiel. Les photos de soirées sur le frigo, l'écran géant de la télévision qui a toujours pris trop de place à mon goût, le meuble ancien offert par sa mère qui contraste avec le design moderne du salon... les quelques objets qui m'appartiennent sont noyés parmi ceux de mon petit ami. À peine existent-ils. Le jour où j'ai emménagé chez lui, il m'a fait une petite place. J'ai lentement superposé ma vie à la sienne.

Mais ce n'est pas MA vie.

Chaque seconde de mon silence sculpte davantage d'effroi sur le visage de James.

— Non, réponds-je franchement.

— Quoi ? souffle-t-il.

— J'ai couché avec Arthur.

James fronce ses épais sourcils, abasourdi.

— Tu... ?

— Oui. Je t'ai trompé.

— Écoute, je... O.K., ça arrive ce genre de trucs, c'est pas...

La colère monte, trace un trait de feu dans ma gorge.

— Non mais tu m'entends James ? Tu m'écoutes ? Tu me vois ? Non. On

cohabite. On se croise. On ne partage plus rien.

— Les couples vivent des crises, dit-il avec conviction. J'ai lu ce bouquin que m'a prêté Louis, *Les hommes viennent de Mars et les femmes viennent de Vénus...*

— Pitié. Ne trouve pas d'excuse à deux balles pour masquer la vérité. Homme ou femme, ça n'a rien à voir. On est deux êtres humains, on s'est trouvés, on s'est perdus. Un truc s'est cassé, je ne sais pas quoi. Je n'en sais rien. Simplement, je n'y arrive plus, même après un temps de distance. Je ne me retrouve plus en nous. Je ne veux plus rentrer dans cet appartement. Ce n'est plus ma maison.

— Mais on peut déménager ! s'offusque-t-il.

De lourdes larmes roulent dans sa barbe. Et à mesure que je parle, que je déverse des émotions réprimées, ce n'est pas la tristesse qui domine. Non. C'est le soulagement. La sensation de me libérer de liens qui m'étreignent, m'étouffent. Oui, je casse tout, je brise, je saccage, je brûle. Mais j'en ressens le besoin dévastateur, et je ne peux plus revenir en arrière, je ne peux plus le faire taire.

— Ce n'est pas le matériel, le problème. C'est ce que j'éprouve.

James encaisse sans rien dire. Entre nous, les diamants continuent de briller.

— Tu n'es pas assez patiente, murmure-t-il. Tous les couples traversent des difficultés.

— Peut-être que je ne suis pas assez patiente. Peut-être que je suis immature. Tu sais quoi ? Tant pis. J'ai besoin de partir. C'est comme ça. Je ne peux rien faire contre. Quatre ans et demi. On a été bien ensemble, on ne l'est plus. J'ai essayé, pas de doute là-dessus, et maintenant, je ne peux plus. C'est au-dessus de mes forces.

Je suis incapable de lui sortir des excuses décousues, des pansements hypocrites. Voilà mon ressenti, brut, sans filtre, sans précaution. J'aimerais qu'il hurle, qu'il me dise de partir, qu'il me haïsse. Mais James reste penaud, comme si, au fond, il voyait se produire un accident qu'il avait toujours su inévitable.

D'un geste lent, douloureux, il referme l'écrin.

8.

Oh, we said our dreams will carry us
And if they don't fly we will run
Now we push right past to find out
Oh, how to win what they all lost

Santigold – *Disparate youth*

18 juin
Arthur

Les pieds calés sur la table basse, le téléphone à la main, je bois un thé vert. Oui, un thé vert. Depuis qu'Ophélie m'a fait des réflexions l'autre fois, j'essaie de bannir l'alcool de mon quotidien et de tester de nouvelles habitudes. Il paraît que ce thé japonais protège de nombreuses maladies, en plus d'être un puissant antioxydant. Rien à perdre, après tout. Quand je repense à mon mode de vie décadent, je me dis que mon corps doit être bien abîmé à l'intérieur. Autant tenter de gratter un peu d'espérance de vie. Alors que je lis un article sur les bienfaits de la méditation, une notification s'affiche sur mon écran.

SOIRÉE DES ANCIENS DE L'EDHEC !

Organisée par Anne-Cécile Fillot

Aujourd'hui – 18 juin

22 °C – Ensoleillé

Le Perchoir

14, rue Crespin-du-Gast, Paris

Tiens, j'avais oublié cette invitation. Je fais défiler la liste des participants. Toutes ces têtes familières offrent des sourires Ultra Brite de jeunes actifs devant afficher leur réussite sociale. Ils bossent dans le même genre de domaines : marketing, finance, ressources humaines, et toujours pour des entreprises prestigieuses. Quelques rares rescapés ont monté leur propre boîte, mais là encore, on retrouve une autre forme de cliché : la start-up. Le rêve de

tous les jeunes voulant s'émanciper du salariat et devenir « entrepreneurs ». Comprendre : ils passent leur temps à sucer les bites des mêmes patrons qu'ils ont voulu éviter, en quête désespérée de financements. Bien sûr, la majorité travaille dans le conseil, comme moi. En général, quand vous dites cela à quelqu'un qui n'a pas fait d'école de commerce, votre interlocuteur a une petite exclamation intéressée mais n'a strictement aucune idée de ce que vous faites concrètement. Ce n'est pas si difficile à expliquer : dans le conseil, on donne des conseils. D'ailleurs, cela m'a toujours semblé absurde que des gosses tout juste sortis de stage se retrouvent à éructer de grandes leçons à des P.-D.G. de boîtes à renfort de PowerPoints. Comme quoi, le costume cravate aide à s'octroyer de l'importance.

Revoir tous ces noms familiers m'agace et m'amuse. Je suis surpris qu'Anne-Cécile m'ait invité. Même si cela demandait un simple clic Facebook, on ne peut pas dire qu'elle me porte dans son cœur. Comme beaucoup d'autres personnes dans la promo, cela dit. Anne-C était la meilleure amie de mon ex, Juliette, et, comment expliquer ? Je me suis tapé les deux dans une temporalité assez rapprochée. Pour ne pas dire quasi simultanée. C'était ça, ma vie d'avant, enchaîner les soirées et les conneries, puis les camoufler à Juliette avec une habileté très douteuse. Malgré tout, on formait un groupe soudé de potes. Malsain, très certainement. Mais soudé. De toute façon, comment est-ce que des relations entre étudiants peuvent démarrer sur de bonnes bases en école de commerce ? Le bizutage, les associations, les réputations, la concurrence... sans parler des open-bars. Ces structures prétendues éducatives encouragent des gamins de vingt piges à se déchirer la gueule chaque semaine, en fournissant elles-mêmes l'alcool gratuitement. Peut-être que ces écoles ont des partenariats secrets avec Bacardi et Heineken pour distiller l'alcoolisme chez les jeunes. Tout en me faisant cette réflexion, je regarde avec une certaine fierté ma tasse de thé. Le nouvel Arthur est bel et bien là.

Parmi les participants, je repère Yves, mon ancien meilleur pote. On s'est rencontrés en 5^e, au collège Sainte-Élisabeth. Avec lui, j'ai séché une centaine de cours de français, fumé des joints planqué dans des parcs, menti à propos de ma première fois parce que j'en avais marre que les 3^e me traitent de puceau. On s'est suivis : collège donc, puis lycée, jusqu'à l'EDHEC, ne sachant l'un l'autre pas trop quoi faire après notre bac ES en poche, obtenu tous les deux avec la mention « Assez bien », la mention qui sonne comme « peut mieux faire ». Et on pouvait mieux faire en amitié aussi, c'est clair. Yves était le genre de mec moyen en tout. Physiquement, ni moche ni beau,

intellectuellement, pas con mais pas brillant. On n'avait pas d'affection particulière l'un pour l'autre, on s'était trouvés et on tuait le temps ensemble. Notre seul point commun restait les jeux vidéo, qui ont occupé une bonne partie de nos week-ends d'ados boutonneux. Puis la puberté est passée, le sébum aussi, et je suis devenu ce qu'on appelle un « beau gosse ». Je crois que je continuais de traîner avec Yves parce qu'il me rassurait, ne me faisait pas d'ombre. Un truc de lâche. Quand j'y repense, on se faisait toujours des coups bas. Quand je m'intéressais à une nana, il la draguait systématiquement dans les jours qui suivaient, pour tenter de me couper l'herbe sous le pied. En 4^e, il a dû s'absenter deux semaines à cause d'une appendicite, et je lui ai donné seulement la moitié de mes cours, en toute conscience, ayant sans doute trop peur qu'il me coiffe au prochain devoir. À l'EDHEC, il était témoin de mes tromperies, je lui mettais la pression pour garder le secret. Lui, de son côté, allait toujours reconforter Juliette ou lui dire des vacheries sur moi dès qu'il en avait l'occasion. Un jour, il m'a balancé à l'association de l'école chargée du magazine à potins. Mes dérapages se sont retrouvés publics, écrits noirs sur blanc, dans ce torchon envoyé à chaque étudiant. Ce jour-là, Juliette m'a quitté pour de bon, et les autres m'ont fait la gueule. Comme s'ils apprenaient soudain mon comportement de connard, alors que tous l'avaient cautionné en silence durant des années.

Cet épisode a marqué la fin de mon amitié médiocre avec Yves, polluée de jalousies et de rancunes depuis le début. De mon côté, cela m'a permis de couper les ponts une bonne fois pour toutes avec l'ambiance école de commerce. Une des meilleures décisions de ma vie – bon, une décision subie, certes, mais peut-être pas tant que cela. J'ai enchaîné les stages à l'étranger : San Francisco, New York, Nouméa... jusqu'à décrocher ce foutu diplôme. J'ai vite oublié ces gens qui avaient été omniprésents dans mon quotidien durant mes études, ce qui en dit long sur la profondeur de nos liens. Hors de question d'aller à cette fête des anciens.

Je clique sur le profil d'Yves pour voir ce qu'il devient. Même si nous ne sommes plus amis Facebook, je peux quand même accéder à ses photos et quelques informations. Toujours aussi efflanqué, et en plus, une calvitie précoce lui bouffe le devant du crâne. Il est marié à...

Juliette Latour.

QUOI ?

Non. C'est impossible.

Non. Mais non. NON !

Je clique sur l'onglet photos, les fais défiler, puis tombe sur le cliché. Yves et Juliette dans une décapotable à la sortie d'une église, noyés sous un déluge de cotillons. Lui, petit et maigrelet dans son costume trois-pièces, les mains crispées sur le volant, affiche le sourire comblé de l'homme ayant enfin obtenu ce qu'il voulait. Elle, robe bustier blanche, fleurs dans son chignon, maquillage marqué et faux cils, agite la main telle une reine de beauté dans son carrosse.

Bordel. Je n'arrive pas à le croire. C'est bien vrai. PUTAIN ! Yves, mon pote d'enfance. Yves s'est marié avec Juliette, mon ex. La fille avec laquelle j'ai eu la relation la plus longue de mon existence. Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez eux ? Le monde n'était pas assez vaste, sérieusement ? Combien de fois m'a-t-il dit qu'elle ne l'intéressait pas, qu'elle était comme une sœur pour lui ? Une sœur ! Mais bien sûr, Jamie et Cersei Lannister dans *Games of Thrones*, oui !

Je regarde ma tasse. Non ! Je ne peux pas rester un samedi soir seul à lire des articles sur Bouddha en sirotant du thé vert pendant que Juliette et Yves font la fête. Impossible. Il faut que j'en aie le cœur net, que je les voie de mes yeux. O.K., on ne se parle plus depuis des années, mais j'existe encore, merde ! Même pour Anne-Cécile, qui m'a envoyé l'invitation, c'est dire.

Je jette mon peignoir et attrape un jean. Je vais revenir là-bas, briller comme le phénix qui renaît de ses cendres. Et puis surtout, je vais semer le bazar dans l'esprit de Juliette. Quand elle va me voir débarquer, plein d'assurance, puis qu'elle va regarder son fade mari, elle ne pourra que regretter. Yves en sera malade. Rien qu'à imaginer la scène, un sourire de vengeance étire mes lèvres.

*

Le Perchoir fait partie des bars branchés à la mode, qui doit sa réussite à son *rooftop*, petit plus rare dans la capitale française. Autant dire que dès que les températures remontent, l'endroit devient vite blindé. Les fêtards veulent ce décor qui leur rappelle leurs séries américaines préférées. Ils sirotent des cocktails hors de prix sans regarder la vue à 360°.

Je monte péniblement les marches de l'escalier en fer. L'ascenseur était déjà pris. Malgré un petit vent, il fait bon en cette nuit de juin. Je débouche sur le toit-terrasse où une centaine d'anciens étudiants se réunissent autour des tables hautes, près d'un bar cerné de lampions. Je me faufile dans cette foule

uniforme : costards et robes sorties du Bon Marché, hors soldes. Je n'avais pas anticipé un code vestimentaire aussi guindé pour une soirée de retrouvailles... Le jean passe encore, mais c'est limite. Heureusement que j'ai rasé ma barbe, sinon, les videurs ne m'auraient peut-être pas laissé entrer malgré mon nom sur la liste. Les anciens de l'EDHEC forment des petits cercles qui bavardent entre eux, une coupe de champagne à la main. Voilà voilà, j'y suis. Et maintenant, quoi ? Qu'est-ce qu'on fait déjà, dans ce genre de soirées ?

Je reste debout au milieu de ce beau monde, sans trop savoir où me mettre. Aucune trace de Juliette et Yves pour le moment. Dommage. Je repère quelques visages connus, mais tous sont tellement repliés sur eux-mêmes qu'il est impossible de débarquer dans la conversation sans passer pour un gros lourd. En désespoir de cause, je bouscule quelques personnes pour atteindre le bar. Au bout de vingt minutes d'attente, enfin, un serveur me sert un Pisco Sour, soi-disant leur spécialité péruvienne. Je goûte le cocktail, plus citronné qu'alcoolisé, qui ne me rappelle rien de ce que j'ai goûté durant mon voyage. Arnaque. La musique à plein régime et le brouhaha saturent mes oreilles. Comment je faisais pour supporter ça, avant ? Un étai serre mon crâne. Je ne suis plus habitué, il faut croire. Alors je fais comme tout le monde : je bois parce que je m'emmerde.

— Arthur !

Je me retourne. À quelques mètres, Anne-Cécile agite son bras, faisant tinter ses bracelets. Je réponds d'un petit geste hésitant. Elle n'a pas beaucoup changé : cheveux châtons plaqués par des barrettes, nez pointu de musaraigne, une taille 34 due à une anorexie connue de tous. Elle s'excuse auprès de ses interlocuteurs et se fraie un passage entre les groupes compacts.

— Ça fait plaisir de te revoir. Ça fait un bail, pas vrai ?

Elle doit souffrir d'amnésie pour montrer un tel enthousiasme.

— Ouais, ouais, ça fait un bail... qu'est-ce que tu deviens ?

— Ça va super bien ! Je pète trop la forme ! Trop contente de revoir tout le monde, ça fait trop plaisir !

Elle ne lésine pas sur les *trop*. Ce degré d'excitation est soit factice, soit créé par la cocaïne. Je ne crois pas si bien dire : elle passe un doigt sous ses narines, geste bien connu des sniffeurs de blanche. Intéressant, cela signifie qu'elle en a... Non, non. Fini les conneries. Et surtout pas ce genre-là. J'ai mis trois mois à me sevrer. Hors de question de replonger là-dedans.

— J'ai vu que tu bosses chez PWC ! continue-t-elle.

Elle le prononce à l'anglaise, pideubeulyoussi.

— Oh, oui, bossais, en fait. J'ai démissionné. Il faut que je mette à jour mon profil.

— Oh.

Une déception passe sur son visage, puis elle redevient souriante.

— Tu as collaboré avec l'associé Gérard Enckell, non ? continue-t-elle.

— C'est ça.

— Écoute, c'est une coïncidence trop marrante, mais justement, je postule actuellement à une offre de CDI dans son équipe.

Nous y voilà. Son invitation et son exaltation prennent tout leur sens. Elle est forte, pendant trente secondes, j'ai presque cru qu'elle était sincèrement contente de me revoir. Mais non. La demoiselle, comme moi, a un objectif très précis pour cette soirée.

— Tu pars d'où ? demandé-je.

— Alors, je ne pars pas exactement de quelque part. Tu vois, j'ai vécu une année hyper intense, plein d'entretiens pour des jobs de malade chez Chanel, Airbus, Ladurée...

— Des entretiens ? Tu es au chômage, quoi.

— Non, non, pas exactement !

Soudain gênée, elle regarde ailleurs et se racle la gorge. Eh oui, la crise économique touche aussi les jeunes BAC+5 privilégiés. Papa et maman ont vidé leur compte en banque au profit d'une école garantissant un boulot prestigieux une fois le diplôme obtenu, et résultat des courses... *nada*.

— Tu cherches un travail ?

— Oui, confirme-t-elle.

— C'est bien ce que je dis. Il n'y a pas de honte à ça.

— Non, non, bien sûr, mais je ne suis pas au chômage dans le sens où je ne reste pas affalée dans mon canapé'. Je cherche activement.

— Parce que tu crois que les gens au chômage ne cherchent pas activement eux aussi ?

— Non mais, ce n'est pas ce que je... enfin, on se comprend, non ?

Cette fois-ci, elle me jette un regard désespéré. Même si elle m'irrite, compte tenu du sale coup que je lui ai fait par le passé, je peux essayer au moins de me rattraper. Je sors mon téléphone et cherche les coordonnées de

Gérard.

— Je t'ai envoyé son numéro. Appelle-le de ma part. Je suis dans ses petits papiers, il aurait voulu que je reste.

Elle sort son téléphone, vérifie le message, puis me fixe avec une vive reconnaissance.

— Arthur, franchement... c'est trop sympa, merci.

— De rien. Tu n'aurais pas vu Juliette, par hasard ?

— Euh... si, si, dit-elle, indécise. Elle est arrivée. Avec... Yves.

Après un temps, elle ajoute :

— Son... mari.

— Ouais, je sais, j'ai appris.

— Je l'ai vue de l'autre côté, près du coin canapé.

— Merci. Allez, bonne soirée.

Elle a obtenu ce qu'elle voulait et moi aussi. Échange de bons procédés. C'est comme ça que les relations ont toujours fonctionné dans cette école, de toute façon. Je quitte le bar et retourne dans la foule étouffante. Dans un recoin, une succession de divans avec vue sur Paris.

Enfin, je les trouve.

Debout, si proche désormais, je croise les bras et ne bouge pas.

Juliette et Yves sont assis côte à côte. Il parle fort avec d'autres mecs, en riant à gorge déployée. Elle s'est enfoncée dans le canapé, ses longues jambes croisées font remonter sa jupe blanche haut sur ses cuisses. D'un geste las, elle touille son cocktail à l'aide d'une ombrelle en papier. À ses pieds, des Louboutin aux talons vertigineux. Sa coupe n'a pas changé : cheveux fins, au carré. Je la revois dans sa salle de bains, tenter tant bien que mal de leur donner du volume. Malgré la distance, je repère une ride qui marque prématurément la commissure de ses lèvres. Elle n'a pas les ridules joyeuses du coin des yeux, celles qui révèlent des moments de joie, mais cette barre nette, la trace d'une contrariété répétée et ancrée.

Contrairement à ce que j'imaginai, la voir près d'Yves ne me donne pas envie de foutre des baffes. Je les trouve plutôt pathétiques, tous les deux, sur ce canapé. Lui qui fait son intéressant, qui a pris ma place de mâle alpha du groupe. Elle qui ne parle pas, tout éteinte et fanée. Bien plus fanée qu'avant. J'ai plutôt l'impression d'être le rescapé d'une vie que je n'aurais au fond jamais voulue.

Pourquoi est-ce que je suis venu ici ? Quelle idée ridicule. Une réaction d'ego éraflé, c'est tout. Ça ne m'avance à rien. Ma vanité m'écoeure.

Juliette lève ses yeux noisette de son verre et me voit. Son joli visage se décompose. Je fais volte-face et commence à m'éloigner, dans l'illusion qu'elle ne m'a pas reconnu.

— Arthur !

Je me retourne avec lenteur. Elle s'est levée, marche à petits pas serrés à cause de ses talons aiguilles. Je ne vais pas y échapper.

— Juliette, dis-je, crispé.

— Je ne savais pas que tu venais...

— Moi non plus.

Elle replace une mèche derrière son oreille, l'air chamboulé.

— Ça va ? demande-t-elle.

— Ouais. Bien, bien.

Yves surgit derrière elle, ses joues pâles rougies par l'ivresse, souriant de toutes ses petites dents blanchies et bien alignées. Manifestement, il est passé par la case orthodontie adulte.

— Arthur ! s'exclame-t-il. Ça par exemple ! Mec !

Il place sa main autour de la taille de Juliette. Celle-ci baisse la tête, confuse.

— Je ne te présente pas ma petite femme ! s'esclaffe-t-il.

— Non, non, en effet.

— Viens avec nous, continue-t-il, on a de la place sur le canap'.

— Ça va, écoute, je passais seulement en coup de vent, j'ai une autre soirée...

— C'est quoi ce vieux jean, mec ? Tu te la joues *roots* maintenant ?

Il explose de rire tandis que Juliette me dévisage avec insistance. O.K., là, maintenant, j'ai une légère envie de lui en mettre une. Il ne m'aide pas à conserver le peu de maturité que j'essaie de gagner.

— Allez, Arthur ! Mon pote d'enfance ! Viens, allons causer un peu.

Il passe son bras par-dessus mon épaule et m'entraîne un peu plus loin. Juliette reste plantée au milieu des anciens, toujours en remuant son cocktail.

— C'est ouf de se revoir ! T'es pas fâché pour Ju, hein ?

— Non, dis-je en retirant son bras, de l'eau a coulé sous les ponts.

— Viens avec moi, j'ai un truc à te montrer.

Je lui emboîte le pas, sans trop savoir pourquoi. Une vieille habitude, sans doute. Il pousse la porte des toilettes des hommes, désertes.

— Je veux voir qui a la plus grosse, maintenant, ricane-t-il.

Je ne souris pas. Il cesse de rire.

— Je déconne. Tiens.

Il ouvre sa veste de costard et en tire un petit pochon blanc.

— On tape ensemble, comme au bon vieux temps ?

L'ultime tentation. La poudre excitante. Le shoot.

— Franchement, je ne sais pas...

— Mec ! Je ne te reconnais pas ! Allez !

Il va dans l'une des cabines sans fermer la porte, rabaisse la cuvette, forme son rail avec sa carte bleue HSBC. Le malade. Il n'a pas peur que quelqu'un débarque. Autant dire qu'il doit déjà être bien attaqué. Je le vois inspirer à pleins poumons, renifler plusieurs fois. La sensation me manque. L'inspiration piquante, qui fait monter les effets directement au cerveau. Je pourrais en prendre un peu, après tout. Cela fait tellement longtemps. Rien de mal à ça. Et puis franchement, ça me ferait passer une bien meilleure soirée...

Yves se redresse, cogne son poing sur sa poitrine dans une démonstration ridicule de virilité.

— Youhou ! Ça fait du bien ! C'est parti pour une soirée énoorme !

Soudain, il me coupe l'envie. Je ressemblais à ça alors, avant ? Mais quel petit con.

Il s'approche de moi. Je distingue le blanc de ses yeux, rougi par des petits vaisseaux pétés.

— Allez, mec ! Toi et moi, les meilleurs potes, comme avant !

— On n'était pas de vrais potes, Yves.

La phrase m'a échappé. Je n'ai même pas eu le temps d'y penser qu'elle a bondi de ma bouche. Il fronce les sourcils, contrarié.

— T'es trop con de dire ça, après tout ce qu'on a vécu...

— Tu parles d'exploits.

— Non mais Arthur, détends-toi...

— Tu voulais être comme moi ? Bravo. Tu as réussi. Et je peux le dire, maintenant que je suis extérieur à tout ça : ce n'est pas beau à voir.

Il me jette un regard incendiaire, lance le pochon que je rattrape au vol, par je ne sais quel réflexe. Sans rien ajouter, il quitte les toilettes et claque fort la porte derrière lui.

J'ouvre doucement mes doigts, observe la poudre blanche prisonnière du plastique. Il y a bien deux grammes. Malgré tout, je reste un fin connaisseur. Il faut que je m'en débarrasse. Je m'approche des toilettes, suspends le pochon au-dessus. Hésite. Quand même, ce serait du gâchis. Je pourrais toujours le revendre.

Je le range dans ma poche.

Quelques minutes plus tard, la fête des anciens bat son plein. C'est à se demander comment Le Perchoir pourrait supporter ne serait-ce qu'une personne de plus. Je retrouve le chemin jusqu'à l'escalier extérieur en colimaçon, et entame ma descente vers la libération.

— Je t'attendais.

Je m'arrête net. La voix provient d'un étage plus bas.

— Juliette ?

Je descends quelques marches, et la trouve sur l'un des paliers, en train de tirer sur une cigarette.

— Tu n'es pas avec Yves ?

— Non. Je voulais te parler, il m'a dit que tu partais.

— Oui, je n'ai plus grand-chose à faire ici.

— Qu'est-ce que tu penses de ma robe ?

Elle tourne sur elle-même, me laissant admirer à loisir ses formes moulées dans le tissu gainant.

— Très belle.

— Merci.

Long silence gênant. Je plante les mains dans mes poches, triture le petit pochon, puis esquisse un pas vers la marche suivante.

— Bon bon... eh bien, profite bien.

— Attends ! dit-elle vivement. Ne pars pas comme ça, on n'a même pas eu le temps de discuter. Qu'est-ce que tu fais, maintenant ?

— Je suis retourné bosser chez Pyxis. Je ne sais pas si tu te souviens, la

boîte de jeux vidéo...

La ride au coin de sa bouche s'accroît brutalement.

— Pyxis ? Oui, je me souviens bien... L'autre pute y est toujours ?

— L'autre pute ?

— Oui. La pute avec laquelle tu as baisé.

— Ah, Ophélie ? Mais ce n'est pas une pute.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle secoue la tête de droite à gauche, blasée.

— Écoute Juliette, je n'ai pas envie de m'engueuler, je ne suis pas venu pour ça...

— Tu te rends compte de ce que tu m'as fait subir pendant deux ans ? Tu crois que je pouvais te revoir, te faire la bise, après tout ça ?

Elle balance sa cigarette à demi entamée par-dessus le parapet, puis croise les bras, furieuse. J'ai l'impression de revenir en arrière, lorsqu'elle me faisait ses crises de colère – souvent justifiées. Sauf que maintenant, plus rien ne m'oblige à vivre ce genre de scènes caricaturales.

— Je suis désolé, Ju. Franchement désolé. J'ai mal agi avec toi, c'est sûr. Je n'étais pas prêt à m'engager, je ne pensais qu'à moi, c'est comme ça. Je ne peux pas réparer ça.

— Tu as sauté Anne-C ! s'écrie-t-elle. Ma meilleure amie !

Sa voix porte et résonne entre les murs de la cour d'immeuble. Finalement, nous n'avons jamais eu cette discussion. Elle a découvert les tromperies, a hurlé des insultes et quitté la chambre. Fin de l'histoire.

— Je sais. J'avoue tout. Plus de mensonges. Si ça peut te consoler, jamais je ne me suis remis en couple depuis tout ce temps, je préfère être seul, ça me va très bien comme ça. Je ne fais plus souffrir personne.

— Tu la vois encore ?

— Qui ?

— La pute.

— Ophélie ? Bon, arrête de l'appeler comme ça.

— Tu la défends, en plus ?

— Mais qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu es mariée, je te signale.

Elle essuie rageusement quelques larmes. Je ne pensais pas qu'elle éprouvait encore des sentiments pareils. Ça me fait de la peine de la voir dans un tel état, les nerfs prêts à lâcher. Maintenant, en plus, il n'y a plus d'enjeu, plus de relation à perdre ou à sauver. Je caresse affectueusement son bras.

— Je suis désolé, Ju. Profondément. Tu n'as pas eu de chance de tomber sur moi, et je n'ai jamais compris comment tu as tenu aussi longtemps.

— Je le savais, tu sais, murmure-t-elle. Que tu me trompais. Je n'étais pas stupide. Mais c'était plus facile de gober ce que tu racontais. Tu n'as pas idée à quel point je t'ai aimé.

Ses lèvres pulpeuses s'approchent dangereusement des miennes. Je recule aussitôt. Non, là, je suis sûr de ne pas vouloir ce baiser. Plus de répétition. Pitié.

— Tu devrais remonter, dis-je, ton mari t'attend.

Elle me considère d'un air sidéré, comme si je venais de lui porter la plus grande injure de toute notre histoire.

— Ah, et tu rendras ça à Yves.

Je sors le pochon et le place d'autorité dans sa main. Elle le regarde, abasourdie, tandis que je dévale l'escalier de fer à toute allure.

Chaque marche m'éloigne un peu plus de cet univers.

Cet univers dont je n'ai jamais voulu, mais dans lequel je me suis fondu, pour tout un tas de raisons.

Chaque marche fait grandir une joie entière, indescriptible.

C'est terminé. Je ne veux pas rechuter. J'en suis incapable.

J'ai de la force intérieure. Je ne peux plus percevoir les choses comme avant, avec inconscience.

Ce voyage m'a transformé, en fin de compte. On ne perd pas la lucidité acquise.

Il n'y a pas de retour en arrière possible.

9.

I've got love for you
If you were born in the 80's, the 80's
I've got hugs for you
If you were born in the 80's, the 80's

Calvin Harris – *Acceptable in the 80's*

20 juin

Ophélie

L'une écrit, l'autre dessine. L'une est blonde, l'autre brune. L'une solaire et populaire, l'autre timide et solitaire. En tout cas, elles se décrivent de cette façon, et c'est l'axe de communication que j'ai choisi afin de travailler leur image de tandem créatif. Sonia Pradier et Lou Hauet sont les jeunes et brillantes auteurs de la série de mangas à succès *Trames jumelles*. Installées dans de luxueux fauteuils, toutes deux regardent autour d'elles, impressionnées par les locaux. Pour l'occasion, Rachel s'est improvisée maquilleuse, et se charge de poudrer leurs visages. Alix se tient derrière la caméra en pied, les bras croisés, tandis que Mounir, transformé en chargé vidéo, s'occupe des réglages. L'interview des deux jeunes filles est très attendue sur la chaîne YouTube de Pyxis. Actives sur les réseaux sociaux, à travers leur blog et Instagram, Sonia et Lou sont rapidement devenues très connues, avant même de sortir leur premier ouvrage. Des auteurs typiques de la génération Web : travailleuses, talentueuses, touche-à-tout. Depuis le premier tome, je me charge de leur communication et déploie une grande énergie à les mettre en valeur. C'est cependant la première fois que je les rencontre en chair et en os, et elles sont exactement comme je les avais imaginées : jolies, douces, bien élevées. Toutes deux font face à la caméra, souriantes bien qu'un brin stressées. Leurs yeux pétillent de joie et de reconnaissance, cette belle énergie qu'Alix et moi avions à nos débuts de salariées chez Pyxis, lorsque la réalité du système n'avait pas encore abîmé nos rêves.

— Lou, tu as pris tes planches ? demande Alix.

— Oui, bien sûr !

La jeune fille à la coupe à la garçonne ouvre un carton à dessins et en sort

de splendides feuilles A4, sur lesquelles s'épanouissent des cases et des personnages en couleurs. La particularité de leur manga est d'être hybride, mélangeant les codes japonais et français. Une originalité qui leur a permis de rafler un certain nombre de prix.

— Vous êtes prêtes, les filles ? demande Alix, pleine de bienveillance.

— Oui, répondent-elles en chœur.

— Alors ça tourne.

Mounir lance l'enregistrement, concentré sur sa tâche. Alix, derrière le moniteur, enclenche l'interview, très à l'aise dans son rôle. Je ne suis ici que pour superviser la ligne éditoriale de la vidéo, par principe. Mon amie se débrouille très bien. Sa façon de couvrir ses auteurs est touchante, toujours attentionnée, voulant les mettre à l'aise. Je sais combien elle aime le contact avec les créateurs.

Tandis que les auteurs répondent aux questions avec fluidité, rayonnantes sous le feu des projecteurs, je consulte mes mails, anxieuse. Christophe m'a avertie que la vague de licenciements aurait lieu la semaine prochaine. Durant quelque temps, le sujet était sorti de nos discussions, donnant l'illusion que Pyxis avait repris une activité normale, que chacun s'acclimatait au rachat. J'aurais presque pu croire que la réunion au sommet, avec Arthur, n'avait jamais existé. Depuis que le sujet est remonté à la surface, une pression me comprime la poitrine chaque fois que j'arrive au travail. Compte tenu de la confidentialité, je n'ai bien évidemment parlé à personne de ce qui se profile, pas même à Alix. Cela pourrait constituer une faute professionnelle grave. Un secret qu'il m'est d'autant plus douloureux de garder du fait que j'ai déposé mes valises chez elle depuis ma décision de rompre avec James. C'est la seule solution qui se présentait en attendant de me trouver un nouvel appartement. Nous vivons donc à trois dans une petite surface en rez-de-chaussée, elle, mon chat et moi. Le seul avec qui je pourrais discuter du drame à venir serait Arthur, mais autant dire que c'est hors de question.

— Franchement, c'est super ! s'exclame Alix. Vous avez été toutes les deux très bien, très naturelles.

— Tu crois que j'en ai assez dit sur la thématique de l'amitié ? demande Sonia.

— Oui, ne t'en fais pas, on a tout ce qu'il nous faut.

Les deux jeunes filles échangent un sourire chargé de fierté. Au même instant, Pierre Hoffman, le directeur éditorial, entre dans la pièce d'un pas

conquérant. Les années ont greffé sur son ventre une bedaine qui tend à présent ses chemises.

— Alors, comment vont mes auteurs favorites ?

Les deux jeunes filles se lèvent d'un bond, intimidées, pour lui serrer la main.

— Je voulais venir vous voir en personne pour vous dire combien Pyxis est fier de vous avoir dans son écurie, déclare-t-il.

Écurie. Quel drôle de terme. Comme si elles étaient des chevaux de course sur lesquels il avait misé.

— Merci, répond Sonia, c'est nous qui sommes fières !

— Je vous aurais bien invitées au restaurant pour déjeuner, mais mon emploi du temps ne me le permet pas... Votre train pour Lyon est à quelle heure ?

— 15 heures.

— Je vois. Eh bien, le stagiaire va se charger de vous raccompagner.

Il esquisse un geste pressé à l'adresse de Mounir, qui commence tout juste à replier les parapluies de lumière.

— Je peux m'en charger, intervient Alix, Mounir a déjà beaucoup de travail avec le montage...

— Non, refuse Pierre, j'ai besoin de toi ici, il y a un BAT à valider d'urgence. Sonia, Lou, c'était un honneur de vous voir ! Si vous voulez bien suivre Mounir...

Ce dernier m'adresse un regard interrogateur, j'approuve l'ordre de Pierre d'un hochement de tête, ne voulant pas de conflit avec lui. Dans l'entreprise, il n'y a pas plus fourbe et hypocrite que Pierre Hoffman.

Sonia et Lou rassemblent leurs affaires, font la tournée des au revoir, puis Mounir les guide vers la sortie. Alix reste visiblement contrariée. Je termine le travail de démontage qu'avait commencé mon stagiaire. Pierre jette un coup d'œil dans le couloir, ferme la porte, puis se plante devant Alix.

— Bon, fais-leur rapidement signer des contrats pour trois prochains tomes, avec les mêmes à-valoir, les mêmes pourcentages, et renouvelle la clause de préférence.

— Mais... compte tenu du succès des ventes, on devrait les augmenter un peu, tu ne crois pas ?

Il balaie la proposition d'Alix d'un éclat de rire moqueur.

— Quoi ? Mais attends, ces deux nanas, c'est la poule aux œufs d'or ! Jeunes, très douées et Bisounours, le combo parfait. Regarde, ça marche depuis deux ans, elles n'ont jamais demandé quoi que ce soit.

— Je sais qu'elles n'osent pas demander, réplique vivement Alix, je travaille avec elles. Ce sont des filles assez sensibles et elles ne connaissent pas le système...

— Et ça nous arrange bien.

Je range le trépied de la caméra, devant me faire violence pour ne pas intervenir dans la conversation. Pierre l'éditeur chaleureux s'est transformé en tyran froid et distant en un claquement de doigts. Je voudrais souffler à Alix de se méfier, de faire profil bas, surtout dans une période aussi compliquée. Elle ne connaît pas tous les tenants et aboutissants de cette fusion pour les employés, moi si.

— Mais Pierre... Je suis proche d'elles maintenant, je travaille avec elles, je les accompagne dans leur succès, je...

— Oui, Alix, tu penses être leur amie. Le beau scénario de la relation affective auteur-éditeur, laisse-moi te dire, après vingt ans d'expérience : c'est du pipeau. On peut parler bons sentiments devant eux, mais derrière, ce qui compte, c'est la rentabilité. C'est Pyxis, Alix. Une entreprise. On sert les intérêts de cette entreprise, il va falloir que tu te mettes ça dans le crâne, quand même, une bonne fois pour toutes ! Donc, tu les appelles demain, tu leur poses des questions sur leur vie comme tu sais si bien le faire, tu rigoles, et hop, tu leur dis qu'il faut signer les contrats suivants, O.K. ?

Il pousse un soupir agacé, comme s'il avait face à lui une demeurée. Alix ne bouge pas, statufiée. La température semble avoir perdu quelques degrés.

— Bon, ajoute-t-il, ce n'est pas le tout, mais le BAT attend.

Alix serre les dents. Nous échangeons un regard bref, mais par lequel transitent une myriade de pensées : *quel connard, oui je sais, mais garde ton calme, franchement Oph, je n'en peux plus, oui, mais ne perds pas ton sang-froid, à plus tard.*

Mon amie tourne les talons et quitte la salle sans un au revoir. J'ai l'impression de l'abandonner au moment où elle a le plus besoin de moi. Je sais néanmoins que nous pourrons toutes les deux en parler ce soir. À peine est-elle partie que Pierre Hoffman se tourne vers moi.

— Son comportement est inadmissible.

— Pardon ?

— Alix. Ce n'est pas la première fois. Cette insolence déplaît en haut, je peux te l'assurer. Quand on fait des vagues, il y a des conséquences.

En haut. Des conséquences. Je reste sans voix, ne m'attendant pas à une menace aussi frontale.

Mon téléphone affiche une notification, me rappelant que j'ai une réunion importante pour Japan Expo. Glas salvateur.

— Je dois y aller, dis-je simplement, la gorge nouée.

— Oui, vas-y, et on compte sur toi pour mettre le paquet sur les deux petites surdouées.

Je me contente d'un vague sourire et quitte cette pièce.

En haut.

Des conséquences.

Comme si quelque part, une *direction* indéfinie, abstraite, mélange de toutes les autorités, nous surveillait, nous épiait. Qu'est-ce que cette phrase signifie ? Alix est-elle sur cette fameuse liste des futurs licenciés ? Vingt-trois postes. C'est beaucoup. Je me demande qui a accès à ces informations. Arthur, peut-être. Non, il faut oublier Arthur. Et puis, qu'est-ce qui me prend ? Depuis quand vit-on dans cette atmosphère de... peur ?

Je passe du deuxième au quatrième étage. Si cet immeuble haussmannien impressionne par sa beauté, en revanche, trouver une salle libre s'avère être un calvaire. S'est engagée une guerre de réservations sur le calendrier commun de l'entreprise. Même Christophe a du mal à obtenir des créneaux, malgré son statut, et il nous a fallu décaler cette réunion deux fois déjà, alors qu'elle concerne un événement majeur à venir : Japan Expo. Après cinq éditions, j'ai pris l'habitude, appris à gérer les aléas d'organisation de cette étape cruciale. Malgré les enjeux importants, je me sens confiante : plan de communication prêt, anticipation de problèmes éventuels, budget solide.

Dans la salle de réunion, Christophe, Rachel et Jérémy sont déjà présents. J'entre et me place en bout de table, près de l'écran sur lequel je vais montrer mon projet. Mounir, qui voulait tant assister à ce moment qu'il a aussi préparé, ne pourra pas être présent. Je culpabilise de ne pas avoir su tenir tête à Pierre Hoffman. Ce n'est pas dans mes habitudes de m'écraser.

En haut.

Conséquences.

Avant même sa menace explicitée, je sentais que le contexte actuel demeurerait trop incertain pour s'autoriser une confrontation de ce registre.

— Tout le monde est prêt ? demandé-je.

— On attend encore quelqu'un.

— Ah bon ? s'étonne Jérémy. Qui ?

Un inconnu franchit le seuil de la porte, de taille moyenne, les cheveux poivre et sel, la peau couleur pain d'épice. Il s'installe sur l'un des sièges sans la moindre hésitation. Face à mon air circonspect, Christophe fait les présentations :

— Ma chère équipe de communication, je vous présente Manólis Pikrammémos, le directeur événementiel Worldwide de GameVision.

Du monde entier, rien que ça. L'homme, manifestement d'origine grecque, à en juger par son patronyme, nous détaille chacun notre tour tout en arborant un sourire paisible.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, dit-il.

Il s'exprime de façon claire et posée, d'une voix à la couleur chaude et profonde. Tout à coup, Rachel se tient plus droite, mettant en avant son décolleté pigeonnant.

— Ophélie, reprend Christophe, tu peux démarrer ta présentation.

— D'accord, dis-je, décontenancée.

Je lance mon PowerPoint et commence un exercice auquel je suis bien rodée. Présentation du stand, liste des auteurs en dédicaces, activités prévues, conférences de presse, statistiques de l'année précédente... Le dénommé Manólis m'observe avec attention, dans une attitude d'écoute, tout en prenant des notes sur un carnet estampillé du logo de GameVision. Alors que je fais défiler les *slides*, une question me taraude : qu'est-ce que le directeur événementiel fait ici ? Va-t-il avoir une influence sur mon travail ? Est-il seulement observateur ? Une fois ma présentation terminée, je clôture par la classique interrogation :

— Voilà ce qui est prévu. Des questions ?

— C'est excellent, commente Christophe, je suis bluffé.

Il se tourne vers Manólis, dont le long nez nubien reste plongé dans ses notes.

— Ophélie est un élément incroyable, nous avons une chance immense de l'avoir. Très jeune et exigeante, qui a su faire évoluer de façon significative

cet événement chez Pyxis.

— Je n'en doute pas, déclare-t-il d'un ton chaleureux, on sent beaucoup d'aisance et d'expérience dans ce que vous dites.

— Merci, dis-je, soulagée.

— Si je puis me permettre quelques suggestions... trois fois rien, bien sûr, mais il faut bien que j'apporte mon expertise. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Non, bien sûr. Je suis ouverte aux remarques.

C'est bien la première fois que quelqu'un me vouvoie dans le cadre du travail. Chez Pyxis, le tutoiement est implicitement obligatoire, pour créer une proximité. Manólis reprend son carnet. Je ne peux m'empêcher d'étudier ses mains carrées, aux doigts longs et aux ongles parfaitement coupés.

— À mon sens, il faut envisager une étape au-dessus, voir encore plus grand et ambitieux.

— Je suis d'accord sur le principe, mais nous sommes soumis à une donnée pragmatique : le budget. J'ai déjà fait de mon mieux avec la somme allouée.

— Je sais, Ophélie, je sais, mais justement, GameVision est là pour aider Pyxis à grandir. Et moi, Manólis, je suis là pour vous aider dans cette mission. J'ai une idée pour cette année, qui pourrait résoudre vos limites. Ce serait de fusionner nos deux stands.

Toute l'attention se focalise sur Christophe, qui, de son côté de la table, reste silencieux, une expression indéchiffrable planant sur ses traits. Sa passivité m'étonne. En tant que P.-D.G., il est censé réagir, approuver ou non.

— Eh bien, dis-je, ce n'était pas ce qui était prévu...

— Je sais bien, je sais bien, soupire Manólis, mais en toute sincérité, je pense que ce serait le mieux pour Pyxis, une belle occasion d'étendre la visibilité des titres au catalogue.

Rachel et Jérémy attendent une réaction de notre chef, tout aussi décontenancés que moi. Enfin, Christophe intervient :

— Je n'y vois pas d'objection.

— Excellente nouvelle ! s'enthousiasme le directeur événementiel. J'ai conscience que cette période est particulière pour tout le monde, mais justement : œuvrons ensemble, main dans la main, afin d'apporter le meilleur à Pyxis.

En quelques minutes, des mois de travail viennent d'être remis en question.

Aussi étrange que cela puisse paraître, face à la délicatesse de Manólis, toute protestation sonnerait comme agressive, déplacée. L'homme s'est glissé discrètement à un coin de table, pourtant, son calme véhicule une puissance inexplicable. Debout près de l'écran où gît mon plan de communication devenu caduque, je ne parviens pas à savoir si je suis enchantée ou insurgée par ce qui vient de se produire. Si mon territoire vient d'être piétiné ou agrandi.

*

Sur la table basse en bois, deux boîtes bento d'un noir laqué piqueté de fleurs de cerisier. Dans les petits compartiments, du riz, des makis saumon, des tranches de thon ainsi que des légumes vapeur. Autrefois, le studio d'Alix croulait sous les consoles de jeux vidéo, les peluches de mascottes de manga et autres déguisements suspendus aux poutres. L'été dernier, secouée par une prise de conscience après la lecture d'un livre sur le rangement, elle a entreposé la majorité des objets à la cave pour épurer son espace. Résultat : nous mangeons ce soir à même le sol, les genoux sur le tatami, à côté de deux futons encore roulés. Mon amie manie les baguettes avec dextérité, faisant disparaître dans sa bouche les morceaux de poisson à une vitesse effrénée, tandis que je fais tomber par trois fois mon maki. La patte de mon chat surgit pour tenter de profiter de la maladresse de sa maîtresse avec une discrétion relative.

— Éden, va-t'en ! On mange !

— Le Japon me manque, souffle Alix. Vivement le Tokyo Game Show, Pierre voudra sûrement qu'on en profite pour revoir les agents japonais... Rien qu'à l'idée de retourner en voyage avec lui, ça me gâche mon plaisir. Tu as entendu ce qu'il a dit tout à l'heure ?

— C'est sûr que c'est loin d'être un ange.

Doux euphémisme. La prévenir, ne pas la prévenir ? *En haut. Les conséquences.* Ces quelques mots tournent en boucle dans mon esprit. De simples mots, oui, mais comment les prendre, les interpréter ?

— Justement, dis-je, fais attention.

Elle redresse vivement la tête, inquiète.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Comme ça. Tous ces changements...

Alix hoche la tête et gobe un autre maki. Si je lui relate cette conversation, elle va exploser, faire un scandale. Je l'entends déjà : *Tu déconnes ? Tu sais ce que c'est, ça, Oph ? De l'intimidation !* Elle n'a que quelques pièces du puzzle, quand je peux voir l'image entière. Les licenciements. Je connais tellement bien Alix, sa personnalité entière, sincère, courageuse. Des qualités indéniables, mais qui la rendent vulnérable face à un homme sans scrupule comme son boss.

Nous mangeons toutes deux, murées dans un silence chargé de pensées. Un silence qu'Alix brise tout à coup, d'un ton tendu :

— Tu as entendu parler de quelque chose ?

— Non, non, pas du tout...

— Tu me le dirais, hein, s'il se tramait un truc pas clair ?

Je prends le temps de mâcher. Une bouffée d'affection me pousse à la protéger, mais d'un autre côté, je ne peux pas en dire trop, briser la confidentialité. Et tout lui dire, est-ce que ce ne serait pas la mettre davantage en danger ?

— Bien sûr. Simplement, il vaut mieux être prudent.

— Je m'en fiche d'être prudente. Tu te rends compte de ce que Pierre me demande de faire ? Ça s'appelle de la manipulation ! De l'abus de faiblesse !

Je me plonge dans ma nourriture pour éviter de mentir davantage. Vient le moment d'attaquer le riz. Comment font les Japonais pour attraper les grains avec ces petits bâtons ? Résignée, je plante mes baguettes dans ma ration.

— Tu n'as pas une fourchette ?

Alix écarquille les yeux et arrache mes baguettes du monticule de riz.

— Ça ne va pas, non ?

— Quoi ?

— Ne fais jamais ça ! Ça porte malchance ! Ce geste fait directement référence au rite funéraire bouddhiste.

— Ah, d'accord... Quoi qu'il en soit, si tu veux mon avis, tu devrais te préserver un peu.

— Me préserver ? Attends, je ne peux pas rester sans rien faire en entendant des horreurs pareilles ! Je ne fais pas ce métier pour entuber des artistes ! Non, si on n'est pas solidaires avec les plus vulnérables, qu'est-ce qui reste, Oph ?

Les cas de conscience d'Alix vis-à-vis de ses auteurs font partie de mon

paysage depuis longtemps. Pas un mois ne s'écoule sans que Pierre Hoffman prenne une décision radicale qui l'écœure : arrêter une série en cours de parution, préférer des fausses promesses à l'égard d'un jeune illustrateur, rémunérer moins les traductrices que les traducteurs. Mon amie tente toujours d'arrondir les angles, de réparer. Bien sûr, elle est conduite par ses valeurs et ses convictions, mais cela me fait de la peine de la voir s'épuiser ainsi face à de tels obstacles. Elle passe ses journées à coller des rustines sur une fontaine. Chaque petite victoire est engloutie par une nouvelle injustice, plus révoltante encore que la précédente.

Par charité, Alix donne sa dernière tranche de thon à Éden. Le siamois engloutit son trésor, tachant au passage le tatami. Je m'empare d'une éponge pour nettoyer. Mon amie débarrasse la table basse, je prends mon tour de vaisselle. La chorégraphie du soir s'est métamorphosée, je cherche de nouveaux repères, encore perturbée par cette rupture nette dans un tissu d'habitudes cousu au fil des jours. Il aura fallu un seul aller en voiture avec Alix pour récupérer toutes mes affaires. En une après-midi, le déménagement était bouclé. James s'est effacé du quotidien. Passé l'intensité du sentiment de libération, les difficultés concrètes reprennent le dessus : que vais-je faire ? Où vais-je aller ?

Je sèche mes mains sur un torchon et retrouve Alix à même le sol, pour notre thé vert rituel.

— Si on t'avait demandé d'imaginer comment tu serais à l'approche de tes trente ans, tu aurais imaginé ça ? demandé-je.

— Non, sourit-elle. Je visualisais un pavillon dans une banlieue américaine, tu sais comme dans *Edward aux mains d'argent*, avec un labrador, deux enfants en bas âge, et un gentil mari qui part au travail avec son attaché-case.

— Tu avais les cheveux bleus et courts comme aujourd'hui ?

— Non, je m'étais teinte en blond, façon Britney Spears.

— Eh bien, on en est loin...

— Oh oui. Célibataire, mon salaire n'est pas si mal mais je suis encore loin de pouvoir m'acheter le moindre mètre carré, et j'héberge ma collègue dans un une-pièce.

Elle boit une gorgée, puis me sourit avec tendresse.

— Et tu sais quoi, Oph ? Même si ce n'est pas idéal, cette vie me convient plutôt pas mal. Après tout ce que j'ai vu, je n'ai toujours pas perdu espoir. Et

je travaille chez Pyxis. Pyxis.

Je savoure la chaleur de la tasse dans ma paume, puise un réconfort solaire dans ce moment partagé ensemble. Depuis mon arrivée à Paris, Alix demeure mon phare dans la mer agitée des changements. Même si d'autres repères disparaissent, que des liens se distendent, voire se rompent, elle demeure présente, solide, fiable. *Trames jumelles*. Ces auteurs ont trouvé un joli titre à leur histoire, qui pourrait aussi convenir à Alix et moi, dans une certaine mesure. Nous brodons nos existences côte à côte, en parallèle.

Minuit déjà. Nous repoussons la table basse et déroulons les deux futons, qui occupent désormais la presque totalité de l'espace. Une fois glissée sous ma couverture, j'allume mon téléphone pour vérifier s'il n'y a aucune urgence.

Hugues de Rieux

Yo briseuse de cœurs ! Bon, tu vas te moquer de moi, mais je plaque tout de nouveau. Le doctorat me gave. Je rentre à Paris la semaine prochaine. Ça te dit, une coloc ?

10.

My heart will never feel
Will never see
Will never know

Oh, heart
And then it falls
And then I fall
And then I know

Grimes – *Genesis*

1^{er} juillet

Arthur

Maman

Mes plus affectueuses pensées en ce jour bien difficile.

Je regarde la date sur mon portable. 1^{er} juillet. Déjà. Un an tout pile. En une pression du doigt, le message de ma mère disparaît, englouti dans le néant numérique. Hors de question de penser à cela maintenant. Je dois me concentrer sur mon tableau Excel. Essayer de trouver un moyen pour éviter la deuxième vague de suppression de postes.

La première phase du carnage a eu lieu hier : douze licenciements. Et derrière ces licenciements, quelques noms que j'ai retenus. Manuel Sanchez, Ludivine Corraini, Alex Laîné. Les convocations dans les bureaux des RH se sont succédé entre 10 heures et 12 heures, à intervalles le plus proches possible pour éviter de faire monter un suspense cruel inutile durant la journée. Dans les différents services touchés, les employés ont remballé leurs effets personnels dans des cartons. Certains, trop choqués, n'ont rien dit. D'autres ont crié au scandale, exigé un rendez-vous avec Christophe Ménard, qui les a reçus avec patience. Mais rien n'a changé. Ils ont quand même dû rendre leur badge à l'accueil, le soir même.

J'ai appris une chose fondamentale de mon expérience de consultant financier : on peut faire dire ce que l'on veut aux chiffres. Tout dépend de la façon de les présenter, de les tourner. Si les données demeurent des informations objectives, l'interprétation humaine, elle, laisse une marge de manœuvre. Selon l'angle choisi, une entreprise peut paraître en légère difficulté ou à l'agonie. Si nous défendons telle boîte, la baisse de ses ventes peut être due au contexte malheureux d'un attentat, si nous cherchons à la dévaloriser, nous prouverons qu'elle est moins compétitive que son

concurrent. Tout dépend de ce qu'on veut se raconter. Comme le répétait l'associé chez PWC : un bon *business plan* est avant tout une bonne histoire.

— Steven, j'ai peut-être trouvé quelque chose.

Mon manager quitte son ordinateur pour se pencher sur le mien.

— Voilà, si on réduit les coûts d'intérim et qu'on ne renouvelle pas les postes vacants, alors on fait autant d'économie que si on virait cinq personnes.

— Euh... O.K., mais tu n'es pas en train de bosser sur l'actif immobilisé ?

— Je vais le faire, mais je voulais vérifier qu'on avait exploré toutes les possibilités pour conserver la masse salariale.

— Arthur... *It's great, really*, mais ça ne sert à rien.

— Pourquoi ?

— Parce que GameVision insiste pour couper dans la masse salariale. Toi et moi, on n'a pas la *big picture* de ce qui se passe, donc on ne peut pas tout comprendre. Mais c'est ce qui a été demandé par M. Durand.

Il me donne une tape amicale sur l'épaule avant de retourner sur sa chaise pivotante. Je garde la bouche ouverte, accablé. À croire que je suis devenu naïf. Je pensais que ce plan de licenciement était uniquement dû à des coupes budgétaires justifiées par la rentabilité et le pragmatisme économique. Manifestement, une stratégie bien plus pernicieuse plane derrière.

Dépité, je ferme l'onglet du tableau Excel. Au moins, j'aurai essayé. Une bien maigre consolation pour les personnes concernées, je sais. Le mec qui tente de se donner bonne conscience, puis qui va reprendre le fil de sa journée. Les décisionnaires restent loin, très loin de la réalité de terrain. Ils jugulent leur empathie pour ne pas voir en face les conséquences du jeu de la rentabilité : un domino tombe pour quelqu'un, une cascade de conséquences s'ensuit. On préfère fantasmer sur un employé qui se reconvertira plutôt que sur la pauvreté, l'angoisse, le divorce, et toutes les galères qu'entraîne un licenciement brutal. D'autant plus dans le cas de Pyxis, où vie personnelle et vie professionnelle sont si profondément imbriquées pour les salariés.

Déjà 18 heures. Je me replonge dans l'actif immobilisé. Mes pouvoirs ici restent bien limités, il faut l'accepter. Steven attend mon mail. Une rasade de café, pencher la tête pour faire craquer le cou, doigts sur le clavier. Impossible de me concentrer. Je pense à ceux qui vont apprendre la mauvaise nouvelle. Quelques colonnes dans un fichier informatique bousculent leurs vies. Des chiffres, une analyse, un clic, et la décision est scellée. Après deux, cinq, dix ans dans la même entreprise, le rejet. Bien sûr, tout se relativise : le CDI n'est

pas éternel, rien n'est immuable, le changement peut devenir source de redécouverte de soi, blabla. Mais malgré toutes les pirouettes mentales que l'on peut trouver pour dédramatiser, je ne suis pas à l'aise avec ce qui se passe. Non, pire encore, je suis totalement contre. Pourquoi virer des gens investis lorsque l'on a les moyens de les garder ? J'ai creusé, vérifié, comparé... J'avais trouvé une solution.

Mon téléphone sonne. Pas ma mère, heureusement, mais un numéro que je n'ai pas enregistré, en 01. Je décroche, réjoui de me trouver une diversion au travail.

— Oui allô ?

— Bonjour monsieur Mareuil, monsieur Lelard à l'appareil, votre banquier.

— Un instant s'il vous plaît.

Eh merde. Ce n'est manifestement pas aujourd'hui que je vais fuir les financiers. Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ? Si c'est pour me refourguer je ne sais quel placement en Bourse, il se trompe de client. Je quitte mon bureau et cherche une salle de réunion libre. Aucune. En désespoir de cause, je m'isole dans le placard où sont stockées les fournitures, et me glisse entre une photocopieuse et des palettes de feuilles blanches A4.

— Je vous écoute, dis-je.

— Je vous appelle car... Voilà, nous avons constaté que vous êtes à découvert depuis deux mois.

— Ah... je... ah bon ?

Ce n'est pas de la mauvaise foi. Je n'ai pas regardé mon solde bancaire depuis mon retour en France. Même pas sûr de savoir où j'ai foutu mes identifiants de compte, d'ailleurs.

— Cela n'étant pas dans vos habitudes, poursuit le banquier, j'aimerais vous rencontrer pour que nous discutons de votre situation.

— Ma... situation ?

— Oui, nous avons également constaté que vous avez vidé vos différents livrets durant l'année.

Mais de quoi je me mêle ?

— Nous savons que vous êtes un excellent client, monsieur Mareuil, nous connaissons très bien votre mère aussi. Nous sommes donc très indulgents vis-à-vis de votre découvert, mais il nous paraît important d'en parler avec vous pour régulariser tout cela.

— Bien sûr...

— Êtes-vous disponible samedi matin ?

— Oui. 10 heures.

— Parfait, rendez-vous à l'agence. Excellente journée à vous.

— À vous aussi.

Je raccroche. Il ne manquait plus que cela. Je savais que cela allait finir par arriver, mais pas aussi vite. Le moment où je serais à sec, réellement à court, sans plus d'économies nulle part. Enfin, économies... Ce n'est pas comme si c'était moi qui avais mis de côté un centime. Merci aux années d'accumulation de chèques à Noël et d'anniversaire, dans les proportions démentielles de mes parents rivalisant à renfort de zéros derrière les chiffres. Des adultes se vengeant encore de leur divorce à coups de cadeaux dispensés à leur fils unique. Pas des adultes donc, des gosses. *Maman t'a donné combien ? Attends, je peux te donner aussi tu sais, avec mon métier, j'ai les moyens, et puis douze ans, ça se fête. Comment ça, ton père t'a acheté un nouvel ordinateur ? C'était censé être MON cadeau. Bon, tant pis, je te vire l'équivalent sur le compte.*

Pas de quoi se plaindre, quand l'argent coule à flots de cette façon. Ce serait probablement indécent de sortir les violons. Un mariage sur deux conduit au divorce quand on vit dans une grande ville, j'étais donc un enfant bien dans les statistiques.

Mes parents se sont rencontrés à HEC, ma mère avait vingt ans, mon père vingt-cinq. Dans la foulée, ils échangeaient des alliances dans une église, allez savoir pourquoi ils se sont engagés si vite. Quelques années plus tard, ma mère s'est retrouvée enceinte durant ses études. La grossesse, l'accouchement et un bébé ne l'ont pas empêchée d'obtenir son diplôme. Je voyais mes parents tous les jours, entre 7 h 10 et 7 h 30, puis le soir entre 19 h 30 et 21 heures, puisqu'ils travaillaient beaucoup. Le reste du temps, j'étais ballotté de nounou en nounou. Florence, Iman, Rawane, Claudia, Hiba, Nathalie... Elles se succédaient, l'une restait un mois, l'autre six, avant que ma mère la congédie pour des raisons qui m'échappaient complètement. Ma préférée a été Rawane, celle qui a tenu le plus longtemps. C'était une petite femme ronde, aux longs cheveux tressés, qui sentait toujours bon. Elle venait du Gabon et me racontait des contes africains avant de dormir, avec des livres qui appartenaient à ses propres enfants, aux pages écornées ou tachées par endroits. Les animaux qui parlaient, les sorciers, les esprits, les tortues, les léopards... Je revois encore les splendides illustrations, dans des tons bleutés.

J'avais six ans quand mes parents m'ont appris qu'ils divorçaient. Je m'en souviens très bien, parce que c'était la première semaine d'école primaire. Ils m'ont appelé de la cuisine. Sur le coup, à leurs expressions graves, j'ai cru qu'ils avaient compris que c'était bien moi qui avais cassé le vase chinois de la chambre parentale, et non pas « le fantôme de l'appartement », comme je l'avais expliqué avec aplomb. Immense soulagement quand ils ont commencé par dire que rien de ce qu'ils allaient m'annoncer n'était de ma faute. Je n'ai aucun souvenir de leurs explications ou justifications sur la séparation. Je suis resté bloqué sur l'idée que ma terrible bêtise n'était pas découverte.

Mon père est parti, et une guerre sanglante a démarré. Les armes ? Des avocats creusant, fouinant, cherchant le moindre élément pouvant porter préjudice à l'autre. La procédure de divorce a duré cinq ans. Non pas pour savoir qui obtenait ma garde, non, mais afin de se partager les biens immobiliers dans lesquels ils avaient investi ensemble. Notamment un superbe studio sur l'île Saint-Louis, que ma mère a finalement réussi à obtenir en pointant les offenses dont elle avait été victime. Comprendre : adultères nombreux et variés. Dans ce genre de bataille interminable, tous les coups sont permis. Ma mère m'avait demandé de dire aux juges que papa m'avait frappé à plusieurs reprises, lorsque je n'étais pas sage. Gamin, mais pas totalement influençable, j'avais refusé, sentant confusément que ce mensonge serait très grave. Quand je pense qu'elle est allée dans la rue manifester contre le Mariage pour Tous, arguant que les homosexuels allaient instrumentaliser de pauvres enfants... Elle avait décidément la mémoire très courte sur sa propre façon de vivre. Divorce, procédures atroces pour récupérer le plus d'argent possible, utilisation de son fils dans ce sordide combat d'adultes. Pas un instant l'un ou l'autre de mes parents n'a pensé à me préserver. Bonjour la famille. Pas très catholique, tout ça. L'hypocrisie à son paroxysme.

Appuyé contre une étagère, je fixe pensivement mon téléphone. Il y a six mois, j'ai découvert un virement de 20 000 euros sur mon compte, provenant de ma mère. Malgré la tentation de le garder, je lui ai aussitôt fait le virement dans le sens inverse, voulant briser ce cycle infernal de l'achat du lien humain par l'argent. Tous ces pseudo- cadeaux ne m'ont jamais rendu plus proche d'elle, et ne m'ont jamais fait l'aimer davantage. L'inverse s'est plutôt produit. C'est sans doute cliché, banal et niais, mais pourtant vrai. Il m'a fallu un certain temps pour le comprendre. Je ne peux plus agir comme auparavant, prendre ce qu'elle me donne en pensant que ça n'a pas d'effet sur moi. Coincé. Je suis coincé. L'argent illimité avait au moins un avantage : me donner une liberté, quand j'ai su la saisir. Maintenant, j'ai vraiment besoin de

mon job chez Pyxis. Je deviens comme tout le monde.

Soudain, la porte du placard s'ouvre. Je me retrouve nez à nez avec Ophélie, qui porte une liasse de papiers. Elle se fige en me découvrant dans la pénombre. Son visage surpris me fait sourire. Mes ruminations s'envolent.

— J'ai besoin de la photocopieuse, dit-elle, celle d'en bas est en panne.

— Toi, moi. La photocopieuse. On dirait le début d'un mauvais porno.

— Pitié, Arthur, ne commence pas...

Agacée, elle me contourne dans l'espace exigü, soulève le capot et place ses feuilles sans se préoccuper de ma présence.

— Ça va ? demandé-je.

— Oui.

— Bientôt le mariage avec James ?

— L'été prochain, sans doute.

— Je serai invité ?

— Non.

La machine crache feuille sur feuille. Je la revois dans mon lit, le matin. Son dos nu et pâle.

— Tu es fâchée ?

Elle se retourne et me lance un regard désabusé.

— Non. Pourquoi je le serais ?

— Je n'en sais rien. Tu attendais peut-être que je te rappelle.

Elle arrache presque les dernières feuilles et se dirige vers la porte. Bon, manifestement, elle n'est pas réceptive à mon humour.

— Oph, attends... Écoute... Je déconne, tu sais ?

Sa tête se tourne légèrement vers moi alors que sa main se pose sur la poignée.

— Je passe une mauvaise journée, n'en rajoute pas.

Je me retrouve de nouveau plongé dans l'obscurité. Je dois avoir l'air pathétique, seul dans ce cagibi, à écouter mon banquier ou à ressasser mon enfance. Voir Ophélie une petite minute m'a fait un bien fou. Je l'aime bien, cette fille. Je l'aimais déjà bien à l'époque du stage, un peu trop même. Elle a changé, son caractère s'est encore affirmé, mais je suis sûr de la connaître mieux qu'elle ne le pense. Ce qu'on a partagé était fugace, mais vrai. Je l'ai

connue provinciale simple, qui contrastait avec les autres nanas sophistiquées qui couraient les afterworks. Maintenant, elle s'est transformée en Parisienne dans le coup, bien sapée, bien maquillée. Jolie sans être renversante, elle a toujours eu ce truc inexplicable, une aura, une façon d'être, qui attire sans qu'on sache pourquoi. Durant mon périple en Amérique du Sud, j'ai rencontré des chamans qui m'ont parlé d'énergie. Jamais je n'ai versé dans l'ésotérisme, mais il faut bien avouer que certaines personnes sont comme éclairées de l'intérieur. Ophélie en fait partie. J'en ai croisé peu dans ma vie. Sa lumière se ressent dans ses yeux clairs, dans sa façon de bouger, même de faire l'amour. Une lumière qui s'est décuplée avec les années.

J'ai envie de passer du temps avec elle. Rien à faire. Si je suis honnête envers moi-même, voici la vérité.

J'abandonne ma cachette pour retourner à mon bureau.

— Tu étais où ? interroge Steven.

— Une urgence. Je termine ce soir, ne t'en fais pas.

— Je dois filer, j'ai promis d'aller au ciné avec Alyson.

Pendant qu'il va retrouver sa fille, je reste en tête à tête avec mon écran d'ordinateur. Plus de choix possible. Je dois venir à bout de cet actif immobilisé. Après des heures de calcul, je décroche enfin.

22 h 30.

Par curiosité, je tape le nom d'Ophélie dans la barre de recherche de Communicator. Pastille verte. Elle est encore ici malgré l'heure tardive. Il faut que je lui parle. Je ne peux pas laisser la situation se dégrader à ce point. C'est ridicule. Pyxis et ses employés sont dans une merde noire. On a été jeunes, on a déconné, on s'est fait du bien et du mal. C'est comme ça. En attendant, dans cet environnement hostile, elle et moi sommes des survivants. Toutes ces piques lancées, ces dérobades, ces portes claquées sans se retourner... J'aimerais qu'elle comprenne que c'est du gâchis.

Arthur Mareuil

Oph, tu es là ?

Après quelques instants, une réponse.

Ophélie Dubois

Quoi encore ?

Arthur Mareuil

Je suis désolé que tu passes une mauvaise journée.

Ophélie Dubois

O.K.

Arthur Mareuil

La mienne n'est pas géniale non plus.

Ophélie Dubois

J'en suis navrée.

Arthur Mareuil

Tu ne veux pas qu'on fasse la paix ?

Ophélie Dubois

La paix ? Tu as cru qu'on avait cinq ans ?

Arthur Mareuil

Parfois, ça donne cette impression. Toi et moi, on est les seuls à savoir ce qui va bientôt arriver. On se connaît.

Ophélie Dubois

Et alors ?

Arthur Mareuil

Café.

Ophélie Dubois

Quoi, café ?

Arthur Mareuil

Viens prendre un café à la cafet' avec moi. S'il te plaît.

Plus aucune réponse. Trois points apparaissent, disparaissent, réapparaissent, signe qu'elle écrit et corrige quelque chose.

Ophélie Dubois

O.K. Maintenant alors.

Je prends l'ascenseur et me retrouve au dernier étage. La cafétéria est déserte à cette heure-ci. Le silence donne l'impression d'évoluer dans un immeuble fantôme. Je me dirige vers la machine à café, et appuie sur le bouton « thé ».

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je sursaute. Le visage à quelques centimètres de mon épaule, Ophélie regarde le gobelet tomber de la machine avec malice.

— Je me suis mis au thé, figure-toi. J'aime bien.

— Ben voyons. On va dehors ? Il fait encore bon.

Nous passons de la véranda à la terrasse. Éclairée de nuit, la piscine forme un rectangle bleu éblouissant. Ophélie se laisse tomber sur un banc de bois et contemple les vaguelettes avalées par les striures du rebord.

— Tu t'es déjà baignée ?

— En maillot de bain devant les collègues ? Mais bien sûr, quelle bonne idée.

— Ils ne savent pas ce qu'ils ratent.

— Arrête avec tes flatteries. Je connais tes techniques. Si tu veux qu'on recouche ensemble, dis-le directement, hein.

Je reste ahuri, mon gobelet de thé à la main.

— Je ne veux pas qu'on recouche ensemble, dis-je. Enfin, j'en ai envie, on ne va pas se mentir, mais j'aimerais éviter que ça se reproduise.

— Ah bon ?

— Oui. Ça va dégénérer, et après, on ne sera plus amis.

— Parce qu'on est amis ? Première nouvelle.

— On pourrait l'être.

Ophélie pousse un long soupir.

— On ne sera jamais amis, Arthur.

— Pourquoi ?

— À cause de notre... passif.

— Si tu ne m'avais pas sauté dessus l'autre fois, aussi...

— Pardon ? Je vais te rafraîchir la mémoire : TU es venu me chercher le premier, je te signale.

— Il y a cinq ans, ouais. Et puis c'est ta version, ça. À peine arrivée chez Pyxis, tu avais largué ton Breton... c'était louche.

— Tu dis n'importe quoi.

— Tu ne veux pas l'admettre, mais je te plaisais depuis le début.

— Tu veux la vérité ? Non, tu ne me plaisais pas. Tu me faisais pitié, à t'éclater la gueule et à tromper Juliette à tout bout de champ. Le syndrome de l'infirmière.

— Ça va, la leçon de morale ? Je te signale que tu n'es pas hyper bien placée en ce moment, question fidélité.

Houlà. Je suis peut-être allé trop loin, là. Pourquoi est-ce que cela tourne toujours mal, dès qu'on discute ? Ses iris brûlent de colère quand elle ouvre la bouche :

— Tu es juste incapable d'assumer ce que tu fais, c'est tout. On te pardonne tout le temps tes conneries, pas vrai ? Tu sais quoi, Arthur, moi, on ne me l'a jamais donné, le droit à l'erreur, alors je me le donne toute seule !

Elle se redresse, attrape le bas de sa robe, puis la passe par-dessus sa tête. Une boule de tissu me frappe de plein fouet. Un « plouf » sonore retentit, et la silhouette d'Ophélie ondule dans l'eau.

— Tu craques complètement, en fait !

Joli spectacle aquatique. Je quitte le banc pour m'asseoir au bord, les genoux contre le torse. Dans l'eau, ses cheveux mouillés forment une étoile mouvante. Ses jambes s'agitent, rendues d'un blanc spectral par les faisceaux des projecteurs. C'est simple. Mais c'est beau. Elle est tellement... présente, folle, imprévisible. Vivante. Oui, elle est vivante, elle.

À cette pensée, des larmes me montent aux yeux. Je les réprime. C'est crétin. Je me suis promis de ne pas y penser. Pas aujourd'hui. Ça ne sert à rien.

La tête d'Ophélie crève la surface, elle reprend son souffle.

— Tu sais qu'il y a sûrement des caméras ? dis-je.

— Ils ne pourront pas faire la différence entre un maillot de bain et des sous-vêtements, non ?

— Pas faux.

Elle nage jusqu'à moi, agrippe le rebord. Les lumières de la piscine éclairent son visage par en dessous, dessinant des ombres sur son nez et son menton.

— Elle est froide ! s'exclame-t-elle.

— Évidemment qu'elle est froide.

Je lui tends la main, qu'elle saisit, et l'aide à remonter. Grelottante, elle se précipite jusqu'à sa robe laissée près des tables, qu'elle enfle sans prendre la peine de se sécher. Ses pieds ont laissé des empreintes humides sur les lames

en bois. Dans quelques minutes, elles seront sèches. Disparues.

— Oph... Il faut que j'aïlle quelque part ce soir.

Elle entortille ses cheveux, puis les essore avec force.

— Ça va te paraître bizarre mais... j'aimerais bien que tu m'accompagnes.

— Où ça ? demande-t-elle.

— Si je ne te le dis pas, ça te pose problème ?

Son mascara a laissé d'épais sillons sur ses joues. Je n'ai pas envie de le lui dire. Je la préfère comme cela, je crois. Plus humaine. Plus comme quand je l'ai connue. Elle me dévisage, troublée. J'ai à peine pleuré. Cela ne peut pas se voir.

— Je te suis, dit-elle, avec une grande douceur cette fois.

*

Le Uber nous dépose à l'adresse indiquée, rue des Graviers. Nous le remercions et descendons de la BMW. Ophélie a gardé une poignée de bonbons dans sa poche, qu'elle sort une fois le chauffeur parti. Je me garde de commenter son humeur rebelle de la soirée. La petite rue à sens unique est éclairée par quelques lampadaires.

— Où est-ce qu'on est ? demande-t-elle.

— À Neuilly.

— Tu m'emmènes à Neuilly passé 23 heures. J'espère que ce n'est pas un rendez-vous galant, parce que là, tu vas clairement perdre des points.

D'un côté, des immeubles modernes. De l'autre, un mur dévoré par du lierre et des glycines, qui court tout le long de la rue. Par chance, il n'est pas très haut. Et les glycines ont l'avantage d'étendre des ramifications solides. Je prends appui sur l'une des branches et commence à grimper.

— Qu'est-ce que tu fais ? susurre-t-elle, affolée.

— Fais-moi confiance.

— S'il y a un mur, c'est que c'est une propriété privée...

En deux poussées, je me hisse au sommet, puis m'assieds à califourchon sur le mur. Ophélie vérifie de chaque côté de la rue, paniquée. Ses sous-vêtements mouillés ont formé des zones humides sur sa robe.

— Allez Oph, monte !

Elle recule. Je lui tends de nouveau la main.

— Tu as confiance en moi ? fais-je, dans une imitation assez convaincante d’Aladdin.

— Tu es très con, tu sais.

Sa paume se retrouve dans la mienne. Je la soulève de toutes mes forces, tandis que son pied prend appui sur l’une des branches. Nous nous retrouvons tous deux en haut. Un coup d’œil en bas : de l’herbe. Sans la moindre hésitation, je saute.

— Je ne peux pas, souffle Ophélie.

Je repère un arbre collé au mur, qui peut aider. Elle enroule ses bras autour du tronc, et descend avec précaution, à la manière d’un singe maladroit. Une fois le pied à terre, elle m’assassine du regard.

— Où est-ce qu’on est ?

— Regarde autour de toi.

J’allume la lampe torche de mon téléphone portable, et balaie les alentours. Derrière les feuillages fournis apparaît une allée cernée de caveaux.

— Un cimetière ? chuchote Ophélie. Tu es sérieux, là ?

— Viens.

Je lui prends le bras avec douceur et l’entraîne à ma suite. Des statues de Vierge Marie noircies par la pollution, des tombeaux éternellement fleuris de plastique, des chapelles funéraires aux cavités aménagées. Sordides petites maisons.

— C’est interdit d’être ici quand c’est fermé, tu sais, dit-elle d’une voix inquiète.

— Sans blague.

Je compte les allées. Pas évident de se repérer dans l’obscurité. Ophélie se libère de mon étreinte et passe devant moi pour ouvrir la marche, peu effrayée. À une intersection, je bifurque.

— C’est par là.

Enfin, nous y sommes. Pierre tombale de marbre gris veinée de blanc. Ornaments funéraires de goûts douteux. Je braque ma lampe sur la plaque dorée.

BERNARD MAREUIL

Un mari et père aimant.
12 avril 1954 - 1^{er} juillet 2014

Ophélie s'arrête près de moi, lit l'inscription, puis me dévisage. J'ignore le poids de son regard et reste concentré sur la tombe. Surréaliste de se dire que mon père se trouve sous mes pieds, dans un cercueil. Corps décomposé. Squelette. Immobilité.

Enfin, je lui aurai rendu visite le jour de ce tragique anniversaire.

J'éteins la lampe.

Dans le noir, Ophélie et moi restons côte à côte sans bouger. Silencieux.

11.

Caprices d'artiste
Qui trahissent
Un genre de goût
J'dévisse, J'rap'tisse
Je suis à bout

Exotica – *Une miss s'immisce*

5 juillet

Ophélie

Mon portable émet une musique entraînante en guise de sonnerie. Mes doigts cherchent ceux de James, rencontrent du vide. Retour au présent, à la réalité. Il n'est plus là. Je suis dans ma nouvelle maison.

Dimanche. 6 heures du matin. Les rayons du soleil filtrent à travers les voilages fixés à la fenêtre. Les rideaux translucides ont le mérite d'être jolis, mais je reste dubitative quant à leur capacité à protéger mon sommeil. L'été rend le réveil matinal moins douloureux qu'en hiver, lorsqu'il faut se lever et que l'obscurité engloutit encore la ville. Là, au moins, mon cycle circadien est calé avec les astres. Malgré la fatigue, je m'étire de tout mon long et sors du petit lit une place jouxtant un bureau Ikea immaculé, dont les tiroirs mal montés dépassent d'une façon peu harmonieuse. Je n'ai pas encore eu le temps de terminer le rangement de mes vêtements, qui errent entre une petite commode et ma grande valise. Je traîne des pieds jusqu'à la salle de bains, passe sous le jet bouillant de la douche, tente en vain de régler la température, et en ressorts la peau rougie, vaincue par le robinet capricieux. Une serviette de bain enroulée autour de la poitrine, je me maquille en fredonnant une chanson joyeuse, pour me donner du courage. Dimanche. Dernier jour de Japan Expo. Ce soir, une fois le stand démonté, je me promets de dormir au moins douze heures d'affilée. Je maudis Christophe, qui a refusé que l'équipe réserve des chambres à l'hôtel près du Parc des Expositions de Villepinte, jugeant la dépense non nécessaire. Il paraît évident qu'il ne s'est jamais levé aux aurores cinq jours d'affilée pour attendre le RER B bondé, surchauffé ou immobilisé à cause d'un colis suspect, selon les circonstances, afin d'atteindre l'événement perdu au fond de la banlieue parisienne, et qu'il n'a non plus jamais fait le chemin inverse le soir, alors que des hordes de visiteurs forment une file interminable serpentant dans toute la gare.

Dans la petite cuisine, le plan de travail maculé de taches est encombré d'une pile d'assiettes sales. Hugues a dû inviter du monde hier, et n'a pas pris la peine de faire la vaisselle. Agacée, je me refuse à ranger pour lui. Si la colocation commence de cette façon, je vais me voir attribuer le rôle de femme de ménage de l'appartement.

J'ouvre le petit frigo : trois carottes, une tomate abîmée, un fond de taboulé. Entre le travail et le déménagement, je n'ai pas eu le temps de faire les courses depuis mon arrivée. S'étant décrété vegan depuis quelques mois, Hugues a banni de son alimentation la viande, le poisson, les crustacées, les œufs, le miel, le fromage, le lait. Je suis ravie de diminuer ma propre consommation de produits animaliers, mais il y a sûrement des solutions pour rendre les légumes plus appétissants. Au mur, une feuille accrochée, listant tous les additifs alimentaires dangereux pour la santé. J'ouvre un placard, jette un œil à la composition des barres chocolatées, soupire et les abandonne à regret.

Soudain, un bruit de porte qui claque.

Je me statufie.

Qui d'autre peut avoir les clefs ?

Marie, l'ancienne locataire ?

Des épisodes de *Faites entrer l'accusé* défilent à la vitesse de l'éclair dans mon esprit.

Le cœur battant à tout rompre, j'attrape un couteau. Quelques rires éclatent du salon. Avec prudence, je jette un coup d'œil depuis l'embrasure.

Hugues titube, hilare, en embrassant un jeune homme au crâne rasé. Je lève les yeux au ciel, soulagée. Mon ami ôte son tee-shirt, se cogne contre la table basse et étouffe un cri. Son amant du soir me voit, pointe son index dans ma direction. Hugues le suit du regard. Je lui fais un petit signe amical.

— Ah merde, Oph, on t'a réveillée ?

— Non, tu sais bien que je me lève aujourd'hui. Japan Expo.

— Ah ouais, c'est vrai... J'avais totalement zappé. C'est pas humain, ça. Qu'est-ce que tu fais avec ce couteau ?

— J'ai cru que vous étiez des cambrioleurs. Ou des *serial killers*.

— Non, non, c'est juste nous. Je te présente, euh...

Il fixe le jeune homme en plissant les yeux, les lèvres pincées, tentant de se souvenir du prénom, probablement noyé dans les brumes de l'alcool. Vexée, sa conquête répond sèchement :

— Nelson. Je te l'ai déjà dit deux fois sur le trajet.

— Nelson ! C'est ça, exactement. Dis-moi, tu me donnes cinq minutes ? Je te rejoins dans ma chambre, au fond à droite.

Hugues émet un rire nerveux cette fois. Debout au milieu du salon, torse nu, je ne peux m'empêcher de jeter un œil à ses abdominaux bien dessinés. Le régime vegan a ses avantages.

— Vous vivez ensemble ? questionne l'inconnu.

— Oui, répond Hugues, on est en coloc.

— D'accord, d'accord... Mais en coloc... c'est-à-dire ?

Hugues et moi échangeons un regard sceptique.

— Je veux dire, ajoute Nelson, tu n'es pas bi, rassure-moi ?

Je contiens tant bien que mal une exclamation accablée. Ce garçon doit avoir très mal cerné Hugues pour sortir une phrase pareille. Je retourne discrètement dans la cuisine, préférant éviter la scène qui va suivre. Anticipant les prochaines minutes, j'enclenche la bouilloire et pioche une tisane dans un assortiment.

— Qu'est-ce que ça pourrait bien faire, si j'étais bi ? demande Hugues, tendu.

— Non mais... Moi je suis gay, tu vois. Je n'ai pas de doute.

— Qu'est-ce que c'est que cette vision binaire ? Tu n'as jamais entendu parler de l'échelle de Kinsey ?

— Non mais c'est juste que moi, les mecs qui ne savent pas qui ils sont et ce qu'ils veulent...

— Je te demande PARDON ?

Je prends un plateau sur lequel je dispose une tasse, un sachet, un tube de citrate de bétaine. Je verse tranquillement l'eau bouillante. Question de secondes maintenant.

— Tu devrais rentrer chez toi, dit Hugues.

— Quoi ?

— Je ne peux pas saquer la discrimination anti-bi.

— Non mais attends, ce n'est pas de la discrimination, je dis juste que les bi ne savent pas ce qu'ils veulent, c'est connu tu vois...

— Pars. S'il te plaît.

La porte claque fortement. J'entre dans le salon, mon plateau à la main. Assis sur le canapé, Hugues prend sa tête entre ses mains criblées de tampons fluorescents.

— La soirée a été bonne ?

Il attrape la tasse chaude avec reconnaissance, et souffle dessus.

— L'Orphée, puis le Cabaret Sauvage, et j'ai commis l'énorme erreur de me rabattre sur le Queen. Le désespoir de la barre de 3 heures du matin.

Nous avons grandi, lui et moi. Mais malgré les diplômes accrochés dans sa chambre, Hugues ne change pas. Derrière le fêtard invétéré, je capte toujours l'ombre du petit garçon fragile, pour qui j'éprouve une tendresse infinie.

— J'avais oublié que tu bossais ce dimanche, dit-il. Désolé. J'aurais dû aller chez lui...

— Mais non, ce n'est pas grave. Et puis franchement, tu crois que ça aurait été une bonne idée ?

— Tant qu'on ne parlait pas, ça allait.

Il plonge un comprimé de citrate de bétaine dans un verre d'eau, puis contemple la réaction effervescente de ses yeux azur, l'air absent. La vision de son visage pâle, aux traits marqués par la fatigue, me serre douloureusement le cœur. Hugues sort presque tous les soirs, s'éclate la nuit et dort le jour. Il vit encore comme l'étudiant d'autrefois, musique électro à plein régime, rendez-vous underground et évasion par l'ecstasy. Une liberté de son corps qu'il embrasse avec un appétit féroce, sans se soucier de la morale collective. Je l'ai toujours admiré pour son ouverture d'esprit, sa curiosité débordante, son intelligence aiguisée. Seulement, parfois, j'ai l'impression que cette capacité à voir au-delà des normes de la société le rend vulnérable aux autres, et surtout, à lui-même.

— Tu as pris quelque chose, ce soir ? demandé-je.

— Non, trois fois rien.

Il ment, bien entendu, très irrité par mon instinct protecteur. Ses pupilles dilatées ne trompent personne.

— Des nouvelles d'Arthur, depuis l'épisode *creepy* du cimetière ? questionne-t-il pour changer de sujet.

— Non, aucune.

La scène s'est gravée dans ma mémoire, à la fois touchante et irréelle. Je revois Arthur, stoïque, planté devant la tombe de son père. Cette tristesse

contenue, ankylosée, endormie, qui émanait de lui. Nous sommes restés sans bouger ni prononcer un mot pendant très longtemps. Et dans ce silence interminable, vertigineux, je n'ai ressenti aucun malaise. Plutôt un cocon doux, confortable, enveloppant. Pas de langage, non, mais je sentais un courant circuler entre nous. Je ne saurais pas comment l'expliquer, mais j'ai eu la certitude que, pour une fois, lui et moi nous comprenions. Lorsque j'ai tenté de raconter cela à Hugues, il a éclaté de rire, y voyant un mélodrame à la Arthur. Le décor sordide pouvait sembler tiré d'un mauvais film, pourtant, rien ne sonnait faux dans le déroulé. J'ai vu de nombreuses fois Arthur mentir, embellir la vérité, jouer la comédie. Et dans cette expédition nocturne, impulsive, sans une plainte sur ce qu'il avait vécu, il y avait une pudeur sincère.

— Tant mieux s'il ne te relance pas, parce qu'il ne s'arrange pas avec les années, celui-là, conclut-il.

Je ne rebondis pas, chérissant secrètement ce moment dans la bibliothèque de mes souvenirs.

— Et sinon, ça se passe bien, Japan Expo ?

— Je ne sais pas trop. L'édition est un succès, mais le nouveau directeur événementiel, Manólis, m'a fait changer toute la formule au dernier moment. Bonjour le stress.

Hugues se redresse.

— Manólis ? Tu veux dire, LE Manólis ?

— Comment ça ?

— L'acteur qui vient d'Electronic Arts ! Le type est une star du divertissement. Je l'ai cité dans ma thèse, à propos des personnalités qui avaient cassé les représentations sexistes dans les spots de pub de jeux vidéo.

J'imagine qu'il n'y a pas trente personnes travaillant dans le domaine portant ce prénom. Après une recherche sur Google image, des centaines de photos flatteuses de lui s'affichent. En plus d'avoir cumulé des postes de rêve dans des multinationales, l'homme a joué dans plusieurs séries américaines à succès. J'épluche sa page Wikipédia, impressionnée.

— C'est ton boss ? fait Hugues, admiratif.

— Non, non, Christophe reste le patron, mais on travaille ensemble sur des projets avec GameVision, du coup.

— Il est canon.

Il faut avouer qu'il est particulièrement photogénique. J'imagine que ses rides ont été gommées par quelques retouches de logiciel. J'en profite pour vérifier son âge : trente-neuf ans.

— Il est célibataire ? se renseigne Hugues.

— Je n'en sais rien. Dix ans de plus que nous, c'est un vieux, tu sais.

— Tu déconnes ? Il fait super jeune, pour son âge.

— Bon, je te laisse, je vais être en retard. Repose-toi.

— Oui maman...

Je m'empare de mon sac à main, vérifie ma coiffure dans le miroir de l'entrée.

— Amuse-toi bien avec Salakis ! lance Hugues en ricanant.

— Non, pitié, ne lui donne pas un surnom.

— Au bon lait de brebis...

— Va dormir.

*

À l'horizon, le parc des expositions étend ses gigantesques halls. Armée de mon badge exposant, je trotte d'un pas déterminé sur la gauche, vers l'entrée VIP, loin des files interminables patientant devant le temple de la culture japonaise. Déjà haut dans le ciel, le soleil se réverbère sur la verrière, transformant le long couloir en four. Après avoir montré patte blanche à une série de vigiles, j'atteins le haut de l'escalier. Plus bas, des courants bariolés d'adolescents et jeunes adultes déguisés avancent en direction des stands surmontés d'écrans géants. Plus de deux cent mille visiteurs, une foule incroyable, une chaleur suffocante, et pourtant, jamais un incident à déplorer. Les fans de pop culture sont de toute évidence pacifiques. Le brouhaha ambiant emplît les oreilles, promettant une migraine ce soir. Je prends une profonde inspiration, rassemble mon courage, puis descends les marches pour me mêler à cet impressionnant cortège. Les étals croulent sous les peluches de Pokémon, les consoles de jeux vidéo et autres Totoros. Heureusement, le stand de Pyxis se trouve près de l'entrée, à droite. Un meilleur emplacement obtenu grâce à la fusion avec GameVision. Un ballon d'hélium géant entrelaçant les deux logos flotte dans les airs, permettant de m'orienter dans ce dédale vivant. Je me faufile entre un Pikachu et un Spiderman, et parviens enfin à mon

objectif. Dans cet océan humain, le stand de Pyxis apparaît comme une île salubre. Je repère la chevelure bleue d'Alix près d'une pyramide de mangas. Cette dernière est en train de conseiller *Trames jumelles* à deux jeunes filles. Pour une fois, mon amie semble moins excentrique que la majorité des personnes présentes.

— Je vous assure que vous ne serez pas déçues, c'est une excellente histoire, signée par deux talentueuses auteurs... Si vous voulez une dédicace, elles seront là à 17 heures.

Je souris en discernant ces arguments entendus maintes et maintes fois durant des événements. La passion contagieuse d'Alix en fait une vendeuse hors pair. Les piles d'ouvrages et de jeux vidéo forment une muraille entre le personnel et l'affluence continue. Au centre, la réserve constitue l'ultime oasis de tranquillité : une minuscule pièce de 3 m² entourée de placo, comportant un fauteuil, des portemanteaux et un ventilateur. Je m'y engouffre aussitôt pour placer mon visage devant les pales, appréciant le vent frais. Pierre Hoffman occupe le seul fauteuil. Les jambes croisées, il consulte son téléphone portable. Un instant, j'hésite presque à lui dire bonjour, étant donné qu'il ne m'a pas saluée, puis je me ravise.

— Tu es déjà là ? dis-je, étonnée.

— Ouais, ouais, répond-il sans lever les yeux, quelques trucs importants à régler aujourd'hui.

— Tu as vu, la journée a été excellente hier, douze interviews pour Lou et Sonia, la remise de prix...

— Oui, bravo, tu assures ! Ça va booster les ventes, ça ! Qu'est-ce qu'on ferait sans toi ?

Il prononce toujours ses louanges avec un enthousiasme si débordant qu'on pourrait le croire honnête. Mais des années à côtoyer cet homme m'ont appris à ne jamais croire un seul mot qui sort de sa bouche. Je souris donc, jouant ce jeu de rôles hypocrite des congratulations, et retourne devant les piles de livres. Dès que j'ai un moment entre deux interviews pour des auteurs, j'aide les libraires improvisés. En tant que stagiaire, Mounir a d'ailleurs été mobilisé en ce dimanche. Des gouttes de sueur perlent sur son large front. Il présente nos offres promotionnelles avec audace :

— Pour deux mangas achetés, un poster offert !

Je l'observe à la dérobée, fière de ses progrès. D'abord effacé, il a peu à peu pris confiance en lui. J'aimerais tellement que Pyxis lui propose un poste.

— Déjà sept *Trames jumelles* partis depuis l'ouverture ! s'exclame Alix.

— Bonjour, quand même...

— Excuse-moi, je suis à fond !

Elle attrape un éventail à l'effigie de la mascotte de *Red Blood* et l'agite avec frénésie pour tenter de créer un filet d'air. Pierre Hoffman passe une tête depuis la réserve.

— Alix, je peux te parler deux secondes ?

— Bien sûr.

Elle m'adresse une œillade complice avant de disparaître. Manólis arrive à son tour sur le stand, sa chemise blanche et impeccablement repassée contraste avec les cosplays. Être habillé comme tous les jours dans un tel carnaval donne la sensation d'être anormal. À cause d'Hugues, je repense à ce stupide slogan de publicité, *Salakis, au bon lait de brebis*. Je me mords la lèvre inférieure pour retenir un sourire amusé.

— Ophélie ! clame-t-il avec joie. Tout se déroule comme tu le souhaites ?

Il s'approche de moi et me fait la bise. Son parfum raffiné, avec des notes de vanille, caresse mes narines. Avoir fait ces recherches sur lui me rend nerveuse en sa présence. Comme si la célébrité l'auréolait tout à coup.

— Très bien, très bien...

— Tu as vu, les comédiens costumés ont fait un carton hier !

— Oui, tu as eu une excellente idée.

— Allons, allons, Ophélie, c'est toi qui as tout mis en place.

Sa voix douceuse calme et apaise instantanément. J'épie les ridicules qui s'épanouissent au coin de ses yeux anthracite. C'est vrai qu'il ne fait pas son âge.

— Tu n'as pas vu Pierre ? demande-t-il.

— Dans la réserve.

— Merci beaucoup. Et encore bravo pour l'organisation. Chapeau.

Si Manólis est manifestement connu, il n'en reste pas moins sympathique et accessible. Je me demande quel effet cela doit faire, d'être aussi exposé au monde, à travers les médias ou Internet. Qu'autant de gens connaissent votre nom, votre visage, alors que vous ne savez rien d'eux. Un déséquilibre d'informations qui doit donner lieu à des situations saugrenues. Le regard des autres sur vous change forcément. La preuve, moi-même, en découvrant que

Manólis est associé à autant de noms prestigieux, je n'arrive plus à le percevoir comme auparavant. Comme s'il venait d'un autre monde, un monde plus beau.

Alors que j'aide Mounir à ranger des sacs en plastique, Alix sort en trombe, le visage écarlate. D'un geste brusque, elle attrape son sac à dos, puis, sans se retourner, fonce hors du stand. Un instant foudroyée par cette vision insolite, je la regarde fendre la foule costumée. Comprenant confusément que quelque chose de grave s'est produit, je pars à sa suite sans réfléchir. Sans plus aucun sens des convenances, je bouscule les groupes, joue des coudes pour avancer plus vite.

— Excusez-moi ! Pardon !

Ses cheveux. Trouver ses cheveux. Là ! Une comète bleue se fond parmi les costumes et autres épées.

— Alix ! crié-je à pleins poumons.

Elle ne se retourne pas, continue de fuir. Je contourne une mère et sa poussette aux couleurs de Zelda. Plus loin, mon amie s'engouffre dans l'escalier menant aux toilettes. Essoufflée et en nage, je gravis les marches quatre à quatre.

Alix se trouve dans le corridor, adossée au mur blanc, silhouette triste au milieu du va-et-vient des visiteurs. J'arrive à sa hauteur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ses iris noisette se posent sur moi, chargés d'une douleur sourde, ardente.

— Je pars.

Je fronce les sourcils, plongée dans l'incompréhension. Il y a quelques minutes encore, Alix rayonnait sur le stand.

En haut. Les conséquences.

Les voici donc, les conséquences.

— Pierre m'a dit que j'avais commis une faute professionnelle grave.

De lourdes larmes noient ses yeux, s'égarant sur ses joues rebondies. La voir souffrir ainsi me transperce. D'une voix enrouée, elle poursuit :

— Il m'a dit que Sonia et Lou veulent renégocier leurs contrats car je les ai informées qu'elles pouvaient obtenir mieux. Que c'est de ma faute, que j'ai dépassé les limites. Que je suis mauvaise. Que je suis virée.

Non. Non, pas elle, pas Alix, pas ma chère Alix. Je prends ses mains dans

les miennes, les frotte sans trop savoir pourquoi, par réflexe, pour lui transmettre tout mon soutien, toute mon affection. Elle essuie son nez d'un revers de bras tout en répliquant :

— Il a dit, très exactement : « De toute façon, tu vas l'apprendre demain par les RH : tu dégages. »

Les mots se fichent dans ma chair, d'une violence inouïe. Font éclater un brasier de colère.

— Il t'a balancé ça, comme ça, à Japan Expo, un dimanche matin ?

— Oui.

Je me vois faire demi-tour, retourner sur le stand, sauter à la gorge de Pierre Hoffman, lui hurler dessus jusqu'à faire éclater mes poumons. Alix Maunoury. Inconditionnelle de Pyxis depuis son adolescence, employée dévouée, éditrice exigeante et compétente. Depuis quand renvoie-t-on les gens comme cela, en week-end, durant du temps bénévole sacrifié pour l'entreprise ? Et puis depuis quand renvoie-t-on quelqu'un comme Alix ? En quelques phrases, un matin de convention, il a brisé son CDI, ce CDI si durement gagné.

— Tu n'as pas l'air surprise, souffle mon amie.

Son regard débordant de peine me perfore.

— En tant que directrice de Communication, j'étais au courant de quelques éléments...

— Tu savais... pour moi ?

— Non, non... juste...

— Juste quoi ?

Je prends une inspiration douloureuse.

— La seconde vague de licenciements. Et ce n'était pas tangible, mais j'ai trouvé Pierre très agressif avec toi, je te l'ai dit, d'être prudente...

— Tu savais et tu me l'as caché, lâche-t-elle avec dégoût.

Elle retire promptement ses mains des miennes.

— Alix, ce n'est pas si simple, et parler des futurs renvois aurait constitué...

— ... une faute professionnelle, achève-t-elle. Et les principes, alors ? Et l'humanité ? Et l'amitié ? Oui, j'ai commis une faute en disant aux auteurs de ne pas se laisser faire face à ce connard, et puis quoi ? Qu'est-ce qui est le plus important, au fond, hein ? Aller au boulot le matin, ou pouvoir se regarder en

face ?

La voir autant en colère contre moi m'empêche de formuler la moindre réponse logique. Je ne suis pas son bourreau. Je suis son amie. Des émotions contradictoires font rage en moi, je tente de les maîtriser. Alix est en état de choc.

— Je n'avais aucun nom, je t'assure qu'à ma façon j'ai essayé de te mettre en garde, surtout avec Hoffman, on sait combien il est tordu...

— Me mettre en garde ? Tu es directrice de la Com, Oph ! Comment tu peux être d'accord avec ce qui se passe en ce moment ? C'est d'une violence !

— Mais je ne suis pas d'accord !

— Ça ne t'empêche pas d'obéir comme un gentil toutou, de faire ce qu'on te dit et de tourner des vidéos YouTube sur la merveilleuse vie en entreprise chez Pyxis, depuis le rachat par GameVision...

— Je fais mon job !

Son visage rond se déforme d'un chagrin insoutenable. J'ai l'impression qu'elle va se craqueler devant moi.

— Tu as changé, Oph. Toutes les deux, on avait des valeurs quand on est arrivées.

— Non, je suis simplement obligée de suivre les règles, j'ai des responsabilités importantes.

— Tu m'as menti, souffle-t-elle.

Elle me contourne et dévale les marches.

— Alix !

La comète bleue s'éloigne à toute allure parmi la mosaïque de couleurs vives. Je la regarde s'éloigner, impuissante.

12.

Home is not a harbour
Home home home
Is where it hurts

Camille – *Home is where it hurts*

11 juillet

Arthur

— Ah ben tiens ! Qui voilà !

Paule ouvre en grand ses bras potelés. Après une hésitation, j'accepte l'étreinte. Elle m'écrase contre sa poitrine opulente, m'empêchant de respirer. Je lui tapote le dos, mal à l'aise. Après un an d'absence, je retrouve l'odeur familière de cire, si caractéristique de cet appartement.

— Ça me fait aussi plaisir de te revoir...

— Il est de retour ! s'égosille-t-elle en me lâchant enfin.

Paule est le genre de femme qui n'a pas changé d'un iota en quinze ans. Visage patibulaire sans âge, cheveux gris coupés court, duvet noir au-dessus d'une bouche étroite. C'est sans aucun doute la personne que j'ai le plus vue dans le nid familial depuis mon adolescence.

— Il faut que je sorte faire des courses rapides, j'ai terminé la bouteille de Harpic...

— D'accord, dis-je.

— L'avantage depuis que tu es parti, c'est qu'il n'y a plus de poils noirs dans la baignoire. Pour ça, tu ne m'as pas manqué !

Elle part d'un grand rire guttural tout en traînant derrière elle son caddie en tissu. Je la regarde s'engager dans la cage d'escalier de sa démarche chaloupée. Sacré personnage, cette femme de ménage. Je plains en effet toutes les fois où elle a nettoyé derrière moi, en particulier après des soirées bien arrosées faites ici même en l'absence de ma mère.

Toujours retirer ses chaussures pour ne pas abîmer le parquet stratifié, si bien astiqué qu'il luit à la lumière des lampes aux abat-jour à coins creux. Ici, tout le mobilier est dans le style Louis XV : commodes sauteuses, fauteuils à

châssis, sultanes à dossier. Pour avoir accompagné ma mère dans un certain nombre de ventes aux enchères, j'ai assimilé un vocabulaire d'antiquaire qui ne me servira sans doute jamais. Je m'avance dans le salon d'un pas hésitant.

Une centaine de textos sans réponse et d'appels manqués, et pourtant, me voici. J'y suis. J'ai craqué. J'ai accepté de dîner chez ma mère.

— Tu es en retard.

Mon beau-père est assis dans le fauteuil près de la vertigineuse bibliothèque, *Le Figaro* sur les genoux. Dans son dos, la baie vitrée offre une vue imprenable sur le Louvre éclairé de nuit.

— Désolé... Beaucoup de boulot.

— Ah, parce que tu as retrouvé un emploi ? demande une voix. Excellente nouvelle ! Où ça ?

Ma mère surgit de la pièce adjacente, une bouteille de champagne à la main. Sa peau est encore plus orangée que d'habitude. Soit elle a forcé sur les UV, soit elle a encore pris quelques semaines de vacances à Hawaï. Ou bien les deux. À peine le temps d'échanger des nouvelles, de se demander comment ça va, elle bondit sur son sujet de prédilection.

— Chez Pyxis.

— Ah, lâche-t-elle, déçue.

Mon beau-père a un haussement de sourcils méprisant. Hors de question de me laisser diminuer ou intimider ce soir.

— Ça pose un problème ?

— Non, non, dit précipitamment ma mère, aucun. On est tellement contents de t'avoir pour dîner, ne parlons pas de choses qui fâchent. Passons à l'apéritif !

— De choses qui fâchent ?

Elle confie la bouteille à Thierry, qui lâche enfin son journal pour l'ouvrir. Un « pop », et l'alcool coule dans les coupes taillées en cristal Saint-Louis. Mais pourquoi est-ce que je suis venu ? La culpabilité s'est immiscée en moi après le passage au cimetière. Revoir la tombe de mon père a ouvert une vanne. Au début, tant qu'Ophélie m'accompagnait, ça allait. Puis nos chemins se sont séparés, je suis rentré dans mon Airbnb, et là, j'ai chialé des heures d'affilée, sans pouvoir m'arrêter. J'ai compris que je le ne reverrais plus. Plus jamais. Fini. Ça m'a pris d'un coup, comme ça. À la fin, j'avais tellement sangloté que mes côtes me faisaient un mal de chien. Il y a plus d'un an, alors

que j'étais au fin fond de l'Amazonie, mon père est mort. Je pensais que lorsque l'un des membres de votre famille partait, vous pouviez le ressentir, même à distance. Un tiraillement, une intuition, quelque chose qui prouve que l'on est unis de manière invisible. Mais rien. Ma seule préoccupation était de guérir de ma turista et d'éviter les serpents venimeux. J'ai pu allumer mon portable seulement cinq jours après sa mort, lorsque je suis retourné à Manaus. J'ai su tout de suite que quelque chose de grave était arrivé en voyant la centaine d'appels manqués. J'ai écouté la série de messages vocaux, les voix tremblantes de ma grand-mère, ma tante, ma belle-mère... D'abord navrées, puis paniquées, énervées, de ne trouver au bout du fil qu'un message automatique de répondeur. De l'autre côté du monde, parfaitement ignorant du drame, j'ai raté l'enterrement. Passé le choc, j'ai voulu savoir de quoi il était mort. J'ai pensé à un arrêt cardiaque, un cancer qu'il m'aurait caché... Mais non, rien d'aussi dramatique. Mon père est parti d'une façon aussi triviale qu'absurde. Un matin, en réunion, il s'est étouffé avec un croissant. Oui, un croissant. Un morceau resté coincé en travers de la gorge, obstruant les voies respiratoires. Ses collègues ont tenté de le sauver, mais aucun d'entre eux ne connaissait les gestes de premier secours en cas d'étouffement. Cela paraît aberrant dit comme cela, presque drôle. Après quelques minutes d'agonie, la vie l'a quitté. Les secours ont tenté une réanimation qui n'a pas fonctionné. Il s'est éteint un lundi matin comme les autres au travail, lors d'une réunion, en parlant chiffres autour d'une table. Chaque fois que j'essaie de visualiser la scène à laquelle je n'étais pas, la quinte de toux, ses yeux exorbités, sa lutte pour respirer, des frissons d'effroi me parcourent. Est-ce qu'il s'est dit que c'était fini ? Qu'il allait mourir ? Là, comme ça ? À quoi a-t-il bien pu penser en dernier ?

J'étais censé aller le voir. En tout cas, c'était ce qui était convenu depuis plusieurs mois, sans que jamais de dates aient été fixées. Une promesse floue qui planait entre nous, mais dont personne ne s'emparait réellement. Cela faisait longtemps qu'il vivait aux États-Unis, à Miami, avec ma belle-mère, de douze ans sa cadette. Mon périple sur le continent américain était donc une bonne occasion de venir voir leur appartement donnant sur Miami Beach. Cela ne se sera jamais produit.

— Arthur ? fait ma mère. Tu es avec nous ?

— Oui, oui.

— Trinquons, alors !

Elle me tend une coupe.

— Je ne bois plus d'alcool.

— Quoi ?

— J'ai arrêté. Tu n'as pas du thé, plutôt ?

— Du thé ? marmonne mon beau-père.

— Oui. Du thé.

Ma mère prend une longue inspiration.

— Paule est partie faire des courses...

— Ça va, je peux me le faire tout seul.

Je me rends dans la cuisine aménagée, ouvre plusieurs placards, et trouve les coffrets Mariage Frères. Ces beaux immeubles haussmanniens sont certes chics, mais mal insonorisés. Je les entends chuchoter :

— Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle lubie ?

— Thierry, s'il te plaît... Faisons en sorte que ça se passe bien.

— Oui, oui, tu fais ce que tu veux. C'est ton fils, pas le mien.

— Ne dis pas ça ! Je te signale qu'il n'a plus de père...

— Oh, arrête, tu vas pleurer sur le sort de ton ex maintenant qu'il n'est plus là ? C'est la meilleure.

Je retourne dans le salon avec ma tasse de thé, que ma mère et mon beau-père scrutent avec incrédulité.

— Alors mon chéri, reprend ma mère, parle-nous un peu de toi.

— Je suis rentré, donc, comme vous le voyez. En un seul morceau.

— Et c'est un soulagement, dit-elle, si tu savais comme j'ai eu peur qu'il t'arrive quelque chose...

Elle porte ses doigts cuirassés de bagues à son collier de perles de culture.

— Et chez Pyxi-machin, que fais-tu ? demande Thierry.

— Du conseil financier.

— Ah ! s'exclame ma mère. Très bien. Mais pourquoi ne pas être retourné chez PWC ?

— Parce que bosser chez Pyxis ça paraît un peu plus... concret que ce que j'ai fait avant.

— Les mangas et les jeux vidéo, ça te paraît concret ?

Elle prononce ces mots d'un ton faussement innocent, en trempant ses

lèvres injectées d'acide hyaluronique dans le champagne. Je connais son petit manège par cœur. Sous cette douceur apparente, cette tolérance feinte, elle tente de tirer les ficelles. Plus le temps passe, plus je pense que c'est à travers elle que j'ai appris la duplicité. Bien pratique, d'ailleurs, que de dire aux autres ce qu'ils désirent entendre, afin d'avoir la paix ou de satisfaire leurs attentes.

— Oui, ça me paraît concret, dis-je franchement.

— Les jeux vidéo, ça peut être très négatif, ça déconnecte de la réalité, tu sais.

— C'est quoi la réalité, en fait, quand on y réfléchit ? L'argent par exemple, c'est réel parce qu'on l'a décidé. Les jeux vidéo, ce n'est pas plus virtuel que l'argent.

Mon beau-père replonge dans son exemplaire du *Figaro*. Très délicate, ma mère repose sa coupe de champagne, puis explique :

— En attendant, l'argent, tu es bien content qu'on en ait, alors il faut penser à ça aussi. Les métiers dans l'industrie culturelle ne sont pas bien payés, et aux dernières nouvelles, les utopistes n'ont jamais bien gagné leur vie.

J'écoute, mais ses paroles glissent, ne m'influencent pas, ne m'atteignent pas. Cette période est révolue.

— D'ailleurs, ajoute-t-elle, on est allés à l'opéra avec M. Lelard hier, apparemment, tu as quelques difficultés...

Putain. Je n'en reviens pas. Est-ce que c'est déontologique de la part d'un banquier d'évoquer la situation d'un client avec un tiers ? Je revois sa petite tronche de fayot lors de notre rendez-vous. Qu'il aille se faire foutre.

— Si tu as besoin, Arthur, je peux te dépanner.

— Non, merci.

— Enfin voyons, ne fais pas l'enfant, pourquoi refuser si tu as des problèmes ?

— Je n'ai pas de problème.

Elle coule un regard désabusé en direction de Thierry, qui ne prête même pas attention à la conversation.

— Si tu le dis mon chéri, si tu le dis... En tout cas, tu sais qu'on est là.

— Oui, oui. Comment va grand-mère ?

Ma mère prend une expression de profond recueillement, théâtrale.

— Ce n'est pas facile. Ils lui ont diagnostiqué la maladie à corps de Lewy. C'est une neurodégénérescence apparentée à Alzheimer.

Pas facile pour qui ? Pour sa mère, ou pour elle ? Je connais la réponse.

— On l'a fait placer en maison, heureusement. Mais tu sais que ça coûte une fortune !

— Maman, tu peux essayer, juste pendant deux minutes, de ne parler ni de boulot ni de fric ?

Elle redresse son buste, offusquée.

— Je te demande pardon ?

— Tu devrais t'enregistrer, juste une fois, pour comprendre. On pourrait parler d'autre chose. La vie. La mort. Les émotions.

Je l'ai dit. Enfin. Déstabilisée, elle cherche du soutien de côté de son conjoint, qui ne décroche pas de sa lecture.

— Mais on parle de tout cela, fait-elle d'un ton mal assuré.

— Pourquoi vous avez divorcé, avec papa ?

Elle me dévisage comme si je venais de prononcer la pire des insanités devant tous ses meilleurs amis.

— C'est vrai ça, vous ne m'avez jamais dit, je crois.

— Mais enfin !

— Il te trompait ? Tu ne l'aimais plus ? Comment on en arrive à ce degré de haine de quelqu'un qu'on a aimé, avec qui on a fait un enfant ? J'aimerais bien savoir, en fait. Pour éviter de reproduire certaines erreurs. L'expérience, ça sert à être transmis, non ?

Mon beau-père fixe ma mère avec inquiétude. Élégante dans son tailleur Chanel, elle serre ses petits poings comme une enfant.

— Comment oses-tu poser des questions pareilles ? Je ne t'ai pas éduqué comme ça !

— C'est quoi, être éduqué ? Dire bonjour, merci, faire des courbettes ? J'ai beaucoup réfléchi en Amérique du Sud, tu sais. J'en ai marre de faire semblant. D'être conforme. Tu sais ce que j'aurais voulu ? Des parents qui essaient d'apprendre à me connaître, plutôt que de vouloir me modeler pour devenir ce qu'ils veulent que je sois. Qu'on m'apprenne à comprendre qui je suis, ce que je sais faire, ce que j'aime. Raté. Je me rattrape comme je peux, du coup. Mais j'ai une bonne nouvelle : je ne suis plus un pantin. Fini. M'en

fous de tes virements, tu peux m'en faire autant que tu veux, je te les rendrai. Grand-mère t'en a filé pendant toute ta vie du fric, non ? Est-ce que ça fait que tu vas lui rendre visite souvent, maintenant qu'elle est enfermée dans son mouvoir ? Non. Tu te forces à y aller une fois par mois par politesse, tu paies sa maison de retraite par pseudo-sens du devoir. C'est ça, l'amour familial ? Je ne crois pas. Grand-mère est toute seule. C'est ce qui arrive aux gens qui passent leur temps à manipuler les autres. Et tu sais quoi ? Je n'ai pas envie de finir comme ça. Pas envie d'être comme vous. Et au fond, j'espère que je ne le suis pas. Pour moi-même et pour les autres, aussi, parce que c'est un putain de poison de faire croire qu'on est quelqu'un d'autre que ce qu'on est. Sur ce...

Je pose ma tasse entre les deux coupes de champagne vides. Ma mère et mon beau-père me dévisagent, médusés, tandis que je cours presque jusqu'à la sortie.

— Bon appétit, moi, je n'ai plus faim.

*

Allongé sur le canapé-lit dépliant, je contemple le plafond effrité par endroits. Cette semaine, j'ai atterri dans le XVIII^e arrondissement, en bas de la butte Montmartre. De la fenêtre, j'entrevois un morceau du dôme du Sacré-Cœur, nimbé par la lueur de la lune. Parfaite carte postale parisienne.

Ce dîner n'était pas une si mauvaise idée que cela, tout compte fait. Il m'aura fallu vingt-huit ans, mais j'aurai enfin réussi à tenir tête à ma mère. À dire le fond de ma pensée. Des jugements tristes, laids, violents. Mais ce sont mes sentiments, ceux que je trimballe depuis toujours. Je n'y peux rien. Je n'en pouvais plus de ce déguisement de jeune homme idéal, de la cravate et des dîners prétendument familiaux où l'on trinque finalement avec des étrangers. Ce n'est pas faute d'avoir multiplié les conneries pour attirer l'attention. Je pouvais saccager l'appartement familial, finir à l'hôpital après m'être battu dans la rue, cacher des pochons de cocaïne qu'elle faisait semblant de ne pas voir. Là, plus d'évitement possible. C'est bien moi, Arthur Mareuil. Pas un fils à maman bien sous tous rapports, non, un gosse de riche avec pas mal de bagages. J'imagine que les ouvrir, c'est déjà s'en débarrasser un peu. J'espère.

Je consulte mon téléphone.

Une nouvelle demande d'ami.

Je clique.

Ophélie Dubois.

Il faut croire qu'elle a fini par me débloquent. J'accepte aussitôt la requête.

Petite réjouissance. Je suis content qu'elle soit venue avec moi au cimetière. Un peu délirante, cette expédition nocturne. Glauque, aussi. Mais elle n'a pas semblé trouver la promenade trop bizarre. De toute façon, c'est une fille particulière. Parfois, je me demande si elle va vraiment bien, sous ses airs de directrice accomplie que rien ne touche. Je ne me lasse pas de sa répartie bien sentie. Je dois bien aimer qu'on m'envoie bouler, en fait. Ça change. Je repense à elle, en sous-vêtements dans la piscine de Pyxis. Sa chute de reins, ses seins. Je n'ai pas baisé depuis un petit moment. On est samedi soir, le jour des sorties et des excès. Juliette et Yves doivent se déhancher au Showcase avec leurs amis les connards en costard. Moi, je mate des séries seul, dans un studio temporaire.

Aux grands maux, les grands remèdes. J'ouvre l'application Tinder, fais défiler les visages féminins. D'office, j'élimine les nanas ne mettant qu'une photo, c'est toujours suspect. Un chasseur averti sait traquer les arnaques photoshopées, repérer un corps bien foutu en quelques indices. Je glisse mon doigt à droite pour « aimer » toutes les partenaires potentielles. Bienvenue dans le supermarché du sexe. On peut commander quelqu'un de son lit. Aussi facile qu'effrayant. Tiens, un match. C'est allé vite. Il faut dire que j'ai choisi une photo de moi où je suis à mon avantage, bronzé, torse nu dans la jungle. Elle date d'il y a six mois. À peine un mensonge. De quoi me donner un petit côté aventurier.

Aurélie, 26

Salut !

En voilà une qui ne perd pas de temps. C'est parti pour quelques échanges fastidieux ayant pour seul objectif de mener à une rencontre physique. Rapidement si possible.

Arthur, 28

Salut, tu vas bien ?

Aurélie, 26

Sa va super & toi ?

Houlà non. Je ne lui demande pas d'être un Bescherelle, mais quand même.

Je laisse tomber la conversation et reprends les *swipe* à la chaîne.

Kathy, 24

Salut beau gosse !

Arthur, 28

Arrête, tu vas me faire rougir !

Kathy, 24

Hihi ! Tu vis dans la jungle ?

Arthur, 28

Non, j'ai mis une photo datant pour faire genre.

Kathy, 24

Ça marche bien !

Arthur, 28

Il paraît ! Qu'est-ce que tu cherches sur Tinder ?

Kathy, 24

Comme plein de gens, m'amuser, faire des rencontres... Et toi ?

Arthur, 28

M'amuser essentiellement.

Kathy, 24

Ça me va ! Tu es dispo ce soir ?

Arthur, 28

Oui. Et toi ?

Kathy, 24

Aussi ! Ça te dit, un verre ?

Arthur, 28

Avec plaisir ! J'habite près du Sacré-Cœur.

Kathy, 24

Romantique ;) 22 h 30 au pied de la butte, ça te va ? J'aurai une robe bleue.

Arthur, 28

Noté ! À tout à l'heure.

Et voilà, une affaire rondement menée. La partie du verre m'ennuie d'avance, mais bon, c'est une étape obligatoire. Avec un peu de chance, on s'entendra bien, et je n'aurai pas à subir des causeries ennuyeuses. Mon dernier *date* était une Instagrameuse *a priori* assez connue. Elle m'a annoncé de but en blanc avoir 150 000 abonnés, avant de prendre cinquante photos différentes de nos cocktails. Il a même fallu que je choisisse celle qui selon moi était la meilleure et le filtre à appliquer. Un enfer.

Ophélie Dubois

Tu es là ?

Je fixe le message, étonné.

Arthur Mareuil

Oui, pourquoi ?

Ophélie Dubois

Je peux être chez toi dans 20 minutes.

Ah non. Qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas envoyé de message avant, aussi ? Maintenant, j'ai un rendez-vous avec la jolie Kathy.

Arthur Mareuil

C'est urgent ?

Ophélie Dubois

O.K., laisse tomber.

Arthur Mareuil

Non, mais qu'est-ce qui se passe ?

Ophélie Dubois

Laisse tomber, je te dis.

Arthur Mareuil

J'ai bougé, je suis dans le XVIII^e maintenant, 12, rue Seveste.

Plus aucune réponse. Je consulte de nouveau le profil de sexy Kathy et son décolleté plongeant. Et puis merde.

Arthur Mareuil

Viens. Interphone Richard.

Ophélie Dubois

D'accord.

Qu'est-ce qu'elle me fait encore, comme plan chelou ? Elle n'est pas censée se marier bientôt ? Pauvre James, il a du souci à se faire. La jeune ingénue est devenue une redoutable prédatrice. Je n'aimerais pas être à sa place.

Non sans regret, j'envoie un message d'annulation à la parfaite inconnue. Ce n'est pas si grave, mais quand même, j'espère qu'Ophélie a une bonne raison pour vouloir débarquer à l'improviste. Histoire de ne pas faire mauvaise impression, je cache les caleçons sales et me brosse les dents. Mon séjour se termine dans quatre jours, il va encore falloir trouver un nouveau toit. Crêcher d'un appartement à l'autre commence à me fatiguer. J'aimerais bien débarrasser mes affaires pour de bon. La vie nomade me plaisait en Amérique du Sud, car tout était nouveau, différent. Lorsque l'on est vissé à son travail, la liberté de circuler n'existe plus. Tous les déplacements doivent converger vers un seul et même point central. De quoi donner envie de se construire un petit abri, une zone à soi.

La sonnerie retentit alors que je lance un nouvel épisode de *The Leftovers*. Je presse le bouton de l'interphone, soudain soucieux. Et si elle posait des questions sur mon père ? Pas du tout envie d'en parler, en particulier ce soir.

J'ouvre la porte. Même pas le temps de dire un mot, sa bouche épouse la mienne. Goût sucré-acide de mojito. Je romps le baiser. Appuyée sur la rambarde de l'escalier, une main sur la hanche, Ophélie tente de garder l'équilibre.

— Tu es bourrée ?

— Oui. On a un peu trop bu à la coloc avec Hugues.

— O.K...

Elle entre et balance son sac à main sur le canapé-lit.

— Attends, la coloc ? Tu ne vis pas avec James ?

— Non. J'ai rompu.

J'hallucine. Elle pouffe tout en essayant tant bien que mal de déboutonner son chemisier.

— Mais tu ne devais pas l'épouser ?

— Je t'ai menti.

Je ne me souvenais pas que son rire partait autant dans les aigus quand elle avait bu. C'est que je devais moi aussi être dans un état d'ébriété trop avancé

pour m'en rendre compte. Elle tente d'ôter ses bas, pousse un juron, puis finit par les filer sur toute leur longueur.

— Pourquoi est-ce que tu es venue ? demandé-je.

— Pour baiiiiiiiiser !

Elle s'avachit de tout son long sur le canapé-lit, un sourire goguenard aux lèvres. O.K. Jamais je ne l'ai vue comme cela. Je m'installe prudemment à côté d'elle. Elle se relève et plonge sa main dans mon jean.

— Non mais Oph, attends deux secondes...

— Quoi ? Pourquoi ?

Je la repousse fermement cette fois.

— On est des amis, tu te souviens ?

— Des amis ? Mais non, on est des amants. Un mélange des deux si tu veux. Des amiants.

— Sérieux, qu'est-ce qui se passe ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je n'ai pas aussi mes pulsions ?

— Si, merci, je suis au courant. Mais tu es en coloc avec Hugues ? Il est rentré en France ?

— Oui ! Il ne fait pas beaucoup la vaisselle, mais ça va.

Elle attrape mon ordinateur portable et regarde avec scepticisme l'arrêt sur image de la série en cours. Le temps d'avoir une vue plongeante sur son shorty en dentelles.

Tant pis pour l'amitié.

*

Je me réveille. Il est seulement 8 heures, mais mon corps garde le rythme de la semaine en week-end. Ophélie dort en chien de fusil, le plus au bord du lit possible. À croire que je pue. Son joli dos me nargue. J'entends le souffle régulier de sa respiration apaisée. Je n'ose pas bouger, de peur de faire trop de bruit. Alors en attendant, je compte ses grains de beauté. Plein de petits sur l'omoplate, un plus grand près du coccyx...

Cet espace qu'elle met entre nous m'insupporte. Pendant des heures, nos corps se rencontrent, se percutent, se caressent. Mon sexe dans son sexe, ses doigts mêlés aux miens, ma langue qui explore sa chatte. La fusion, l'intimité

totale, et le lendemain, plus rien. Ça n'a rien à voir avec des va-et-vient mécaniques. Je les connais, les parties de jambes en l'air kleenex. Là, on se touche avec passion, on s'emprisonne du regard, emboîtés, enchevêtrés. Les souvenirs flottent au-dessus du lit défait.

C'est spécial elle et moi. Voilà.

Allez, j'essaie. Je me rapproche, passe un bras autour de sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Un câlin.

Elle gigote pour rompre le contact.

— Ah non, pas de ça ! On a dit du sexe. Juste du sexe. Ne commence pas à tout mélanger.

— C'est moi qui mélange tout ? Hé oh, ça va, je ne suis pas qu'un objet sexuel.

Vexé, je roule pour regagner ma place. Elle tourne vers moi sa bouille du matin, à la peau marquée de quelques rougeurs au niveau des joues. Là où j'ai frotté ma barbe. Sans toutes ces couches de maquillage, on dirait qu'elle a vingt ans. Même sans mascara, ses yeux bleus sont toujours aussi intenses. Oui, la force d'Ophélie, ce sont ses yeux. Des yeux perçants, qui vous traversent, vous voient réellement.

— J'ai mal au crâne, gémit-elle.

— Tu étais ivre à ce point ?

— Peut-être...

— Tu vas de nouveau me bloquer sur Facebook ?

— Je ne sais pas encore.

— Tu avais bu beaucoup de verres, hier ?

— Quatre mojitos.

— Quatre ? Eh ben tu sais que ta limite est à deux.

— Roh, ça va...

Elle se place sur le dos, remonte le drap pour couvrir sa poitrine. Cette pudeur à rebours me fait sourire.

— Alix a été virée, murmure-t-elle.

Une larme se forme au coin de sa paupière, roule sur sa tempe. Enfin un éclat d'émotion.

— J’ai appris, dis-je. Sapin de Noël ne méritait pas ça.

— Sapin de Noël ?

— C’est le surnom que je lui avais donné. Rapport à ses accessoires.

— Elle a des surnoms agréables pour toi aussi, tu sais.

— Je m’en doute.

La tête enfoncée dans l’oreiller moelleux, Ophélie tourne lentement son visage vers moi.

— Elle s’est mise en arrêt maladie. Pas de pot de départ, rien. Elle a disparu. Je ne l’ai même pas vue partir.

— Tu as essayé de l’appeler ?

— Oui, elle ne répond pas. On s’est engueulées parce qu’elle m’a reproché de ne pas l’avoir prévenue des prochains licenciements.

— Mais tu ne pouvais pas savoir qu’elle en faisait partie !

— Je pense que j’avais compris, au fond. La façon dont Pierre Hoffman parlait d’elle.

Elle se mordille la lèvre inférieure, tourmentée.

— Peut-être que tu avais senti. En attendant, Oph, ce n’est pas toi qui l’as virée.

Elle reste silencieuse, le regard accrochant un point invisible.

— Tu verras, elle reviendra. Laisse-lui le temps de digérer.

— Arthur... Tu crois que j’ai changé ?

Mon petit doigt se colle au sien, sur le drap. Elle ne l’écarte pas.

— Oui.

— Comment ?

— Tu es devenue plus... forte. Froide, aussi.

Ses sourcils se froncent. Je peux presque voir se bousculer mille pensées dans son esprit.

— Mais ce n’est pas grave, hein, dis-je. On évolue tous. Et puis avec tes responsabilités, c’est normal de se blinder.

— Je ne veux pas devenir insensible...

— Tu n’es pas insensible, j’en suis sûr.

Je la retrouve enfin, l’autre Ophélie, celle que j’ai connue. Sans artifice.

Combinée à l'autre, plus femme, plus dure. Les deux me plaisent. Les deux me manquent.

Allez. Je me lance. Rien à perdre, si ce n'est un peu d'amour-propre.

Je pose ma paume sur le dos de sa main.

Sans rien dire, ses doigts glissent entre les miens.

13.

Everytime I close my eyes

It's like a dark paradise

No one compares to you

I'm scared that you won't be waiting on the other side

Lana Del Rey – *Summertime sadness*

22 juillet

Ophélie

Pyxis : du conte de fées au cauchemar

Pyxis ! Les fans de mangas et jeux vidéo connaissent tous ce nom, synonyme de sagas best-seller. La *success story* de l'entreprise a de quoi faire rêver : trois amis fondent une boîte pour s'amuser, et se retrouvent vingt ans plus tard à la tête d'un empire. Mais après être entré au capital, le géant GameVision vient désormais d'en prendre les manettes. Une « étape cruciale dans le développement de l'entreprise », selon le communiqué de presse. Christophe Ménard, l'un des fondateurs, se réjouit : « Une collaboration qui s'annonce fertile et positive pour nos talents. » Ambiance fun, jeune et dynamique, friandises gratuites, salle de sport... De quoi faire rêver ! Seulement, derrière les paillettes, la vérité semble tout autre. Depuis plusieurs jours, une déferlante de témoignages vient mettre à mal la réputation de l'entreprise. Abus de pouvoir, harcèlement moral, violences psychologiques, licenciements abusifs... la liste des accusations est longue. D'anciens salariés s'expriment sur les réseaux sociaux, et le hashtag #FuckPyxis était hier dans le top des tendances de Twitter.

Alix Maunoury, ancienne employée, a livré son expérience dans une vidéo qui a déjà dépassé les 100 000 vues en vingt-quatre heures. Sur son blog, la jeune femme témoigne : « J'ai été renvoyée du jour au lendemain, après cinq années de bons et loyaux services, pour avoir été simplement honnête avec des auteurs. On me l'a annoncé alors que je travaillais bénévolement sur un salon, un dimanche. Pendant des années, j'ai tout donné, de mon temps, de mon

énergie, souvent bien au-delà de ce qui est légal. On me répétait que Pyxis était une famille, que je faisais partie de ceux qui fondaient l'âme de la boîte, qu'il fallait donc que je donne plus, toujours plus. J'y ai cru. Je ne suis pas la seule dans ce cas. Nous sommes une dizaine d'anciens salariés à avoir décidé de porter plainte. Nous sommes déterminés, et nous irons jusqu'au bout. La justice tranchera. »

En dépit de ce *bad buzz* qui prend de l'ampleur, Pyxis et GameVision ne se sont toujours pas exprimés.

Cet article n'est que le dixième de la journée. Mounir ne cesse d'abreuer ma boîte mails de nouvelles occurrences qui apparaissent sur le Net, démolissant Pyxis, sa vague de licenciements et ses pratiques managériales dénoncées comme tyranniques, abusives, infantilisantes et manipulatrices. En directrice de la Communication, je dresse une liste scrupuleuse des médias reprenant l'information. Même avec le succès de séries comme *Red Blood*, jamais l'entreprise n'avait eu une couverture presse aussi importante. Un bond de visibilité qui n'aura pas d'effets positifs, bien au contraire. Ces crises digitales ont de véritables impacts sur la réputation et les ventes.

Depuis hier soir, je me suis passé la vidéo d'Alix en boucle. Mon amie, pixélisée, face caméra, le teint brouillé de fatigue, les yeux chargés de désespoir, qui livre au monde ses reproches et son traumatisme de ce studio dans lequel je dormais il n'y a pas si longtemps. La voir ainsi, loin derrière l'écran, m'a fait pleurer de tristesse. Il paraît qu'étymologiquement, « courage » vient de « cœur ». Alix a toujours eu beaucoup des deux.

En une poignée d'heures, celle qui fut l'ambassadrice la plus dévouée de Pyxis est devenue sa plus redoutable détractrice. Jamais l'image de l'entreprise n'a été aussi écornée en deux décennies. J'ai ma première situation de communication de crise à gérer. Rien à voir avec les quelques dérapages ou communiqués de presse qui me semblaient à une tout autre époque une urgence absolue. L'heure est grave, et c'est ma responsabilité de directrice de proposer des solutions, de préserver l'image de Pyxis.

Vingt minutes.

Le compte à rebours est enclenché. Le créneau de la réunion au sommet, surligné dans mon agenda, est inévitable. En attendant, cette posture d'observatrice stupéfiée me permet de réfléchir. J'ai beau tourner et retourner la situation dans mon esprit, ma lucidité ne parvient pas à adoucir la réalité de

ce qui va se produire. Pyxis doit se défendre. Répondre. Se protéger. Les anciens salariés, autrefois des alliés, deviennent des ennemis. Rien qu'à cette idée, mon ventre se serre douloureusement. Sensation que l'on tricote mes entrailles. Je connais mon métier, ce qu'il implique, mes prérogatives et mes missions. Je suis la directrice de la Communication, la gardienne de la réputation de Pyxis. Mais je suis aussi Ophélie, un être humain doté de valeurs, de sensibilité, de compassion, qui ne cautionne pas les agissements actuels de mon employeur. Et également, Oph, l'amie d'Alix, qui brûle de la reconforter, de la défendre. Tant d'identités réunies en une seule et même personne. Laquelle prévaut ? Comment peuvent-elles cohabiter en un pareil moment ?

Une migraine éclate dans mon crâne. Infernal bourdonnement. Je me masse les tempes pour tenter en vain de l'apaiser. Je revois James dans le lit, Éden blotti contre lui. J'irais bien me lover entre eux deux, me réfugier loin des remous du monde. Abandonner ces responsabilités écrasantes. Un réflexe courant chez moi, lorsque mon angoisse revient au galop : ce besoin de se réfugier entre des bras masculins rassurants. Quentin, James. Finalement, mes deux ex avaient en commun d'être devenus des présences masculines apaisantes, un refuge familial dont j'ai tant manqué. J'ai été heureuse, avec James. Nous avons veillé l'un sur l'autre, nous nous sommes soutenus, jusqu'à cet éloignement si tristement irréversible. C'est cruel de me dire que je l'ai aimé fort, si fort, et que ce sentiment a filé petit à petit, comme du sable glissant entre les doigts. Je ne pouvais pas rester avec lui par confort, par habitude. Non, il fallait que j'affronte la vérité, quitte à me retrouver de nouveau seule et non pas à deux.

Je prends une profonde inspiration. Ne pas craquer, pas maintenant, à si peu de temps d'une réunion qui s'annonce difficile. J'ai appris à apprivoiser l'anxiété, écouter ses signaux avec attention mais la tenir à distance lorsqu'elle devient trop envahissante. Je dois la faire taire. Elle ne peut avoir de place en un pareil contexte.

Dix minutes.

Je dois jouer mon rôle.

Mounir quitte son bureau, l'air soucieux, et se penche au-dessus de mon ordinateur pour murmurer :

— Ophélie... l'article de *Rue89* a été repris par *Le Monde*.

Mon sang ne fait qu'un tour. La puissance d'Internet dans ce qu'elle a de plus sublime ou terrifiant. L'information diffusée, reprise, copiée, parfois

déformée, exagérée, pour créer cet effet boule de neige, qui devient avalanche, dévaste tout sur son passage.

— Merci Mounir, je vais regarder cela.

Mes mains tremblent sur le clavier. Je découvre l'article en page d'accueil du *Monde*, illustré par une capture d'écran de la vidéo d'Alix. Voir son visage à chaque fois me serre la poitrine. Je lis les propos du journaliste avec attention. Évaluation des dégâts pour Pyxis : considérables.

— Oph, lance Jérémy, je ne sais plus quoi faire, le compte Twitter de Pyxis est taggué toutes les minutes, les gens sont hors d'eux...

— J'attends de savoir quelle solution sera prise...

Il secoue la tête de gauche à droite, excédé.

— C'est n'importe quoi, un silence aussi long, plus on attend, plus ça prend des proportions incroyables !

La notification de la réunion clignote. Je me lève avec lenteur, rassemblant toute mon énergie pour affronter le moment qui va suivre.

— Jérémy, merci de ta remarque, mais je ne peux prendre aucune décision pour le moment sans validation de la hiérarchie...

Il soupire bruyamment, blasé.

— Je sais que c'est difficile pour toi en tant que Community Manager, je t'assure que l'on y verra plus clair d'ici peu.

Je quitte le bureau à l'atmosphère tendue. J'essaie de me souvenir de la dernière fois où j'ai eu un échange léger avec l'un de mes collègues, mais ne trouve pas. La bonne humeur qui régnait chez Pyxis semble bel et bien envolée depuis que nous avons emménagé dans ces locaux.

Je passe dans les toilettes pour repoudrer mon teint et rehausser ma bouche de rouge à lèvres. Mes peintures de guerre pour faire disparaître la tristesse et les doutes. En apparence, seulement, car tout en moi hurle à l'aide. Dans le miroir, je rencontre mon propre regard, y décèle une détermination chancelante.

Menton dressé, maintien droit, talons qui claquent. Je pénètre dans la salle de réunion. Autour de la table, M. Durand, Pierre, Christophe, Manólis ainsi que Hind, la directrice juridique, affichent des expressions graves. J'ignore ce que Manólis fait ici, je ne vois pas en quoi l'événementiel concerne cette situation de crise. Il m'adresse un sourire complice et détendu, que je lui rends par automatisme.

— Quel beau merdier, lance M. Durand en guise de préambule.

En bout de table, les bras croisés, Christophe paraît plus fermé et brisé que jamais.

— Alix a toujours été une chieuse, rebondit Pierre, je ne pensais pas que ce serait à ce point... Heureusement qu'on s'est débarrassés d'elle.

Chieuse. Je vomis ce terme. Alix est une femme lucide, professionnelle, qui ne se laisse pas abuser et voulait rééquilibrer un peu le rapport de forces entre Pyxis et ses auteurs. Une colère sourde enflamme mes joues. Comment ose-t-il parler d'elle de cette façon après ce qu'il lui a infligé ?

— La Com peut nous faire un compte rendu ? demande M. Durand.

Je déglutis péniblement, luttant pour conserver mon calme.

— On totalise plus de quarante-deux articles sur le sujet, relayant les propos de l'ancienne employée Alix Manoury, sans compter les blogs. Nous avons reçu plus d'une centaine de coups de téléphone, auxquels nous n'avons pas donné suite pour le moment.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, juridiquement ? demande M. Durand.

Hind Zaari feuillette une liasse de documents.

— Eh bien, il faudrait commencer par questionner votre positionnement au sujet de... la vidéo.

— Ce n'est pas illégal, de poster ça sur le Net ? questionne Pierre. Elle nous discrédite !

— On peut tout à fait considérer cela comme de la diffamation à l'encontre de Pyxis, confirme la juriste.

— Ophélie, il faut que tu écrives à YouTube pour signaler la vidéo d'Alix, ordonne Pierre.

Je me tourne vers Christophe, qui reste muré dans le silence.

— Est-ce que ce ne serait pas mauvais pour notre image ? demandé-je. On pourrait considérer que nous la censurons, alors qu'elle utilise sa liberté d'expression.

— Selon la jurisprudence, explique Hind, YouTube a une activité d'hébergeur, ce qui lui permet de ne pas voir sa responsabilité engagée trop fortement. Mais ils peuvent être tenus responsables s'ils ne retirent pas un contenu tout en le sachant illicite. En signalant la diffamation, cela devrait suffire à la faire supprimer.

Je prends des notes, davantage pour me donner une contenance que pour mémoriser les informations. Cette discussion me retourne le ventre.

— Supprimer la cause du *bad buzz*, d'accord, reprend M. Durand, mais comment on fait pour arrêter tout ça ?

Tous les regards se braquent sur moi, la prétendue spécialiste.

— On ne peut pas faire machine arrière, expliqué-je avec pédagogie, le mal est fait. Je suis contre le fait de retirer la vidéo, car quelque part, en agissant de cette manière, c'est comme si Pyxis confirmait avoir des choses à se reprocher. Sans parler de la différence de pouvoir entre une employée tout juste licenciée et une entreprise aussi importante... Cela pourrait être perçu comme écrasant, et nous donner le mauvais rôle.

— Mais elle nous dénigre ! clame Pierre Hoffman.

— La diffamation est punissable d'une amende de 12 000 euros, ajoute la juriste, je pense que cela devrait suffire à effrayer l'ancienne salariée et éviter qu'elle continue de salir l'image de Pyxis.

J'ai la sensation de recevoir un coup de poing. Imaginer Alix dans son petit studio recevoir une telle menace me vrille le cœur. Ma raison m'ordonne de me taire, de laisser les mots glisser sur moi. Mais je ne peux pas. Je ne peux plus. Je prends la parole avec un flegme feint :

— Hind, peux-tu nous donner la définition de la diffamation ?

— La diffamation est une fausse accusation qui porte atteinte à l'honneur et à la considération d'une personne.

— D'accord, une fausse accusation. Pourquoi personne ici ne se demande si l'accusation d'Alix est vraie ?

Christophe redresse soudain la tête.

— Ophélie, ce n'est pas le sujet.

— Ah bon ? Quand même, il me semble important de l'aborder.

Pierre balaie mon intervention d'un revers méprisant de la main.

— Pffff... non mais attends, tu es de quel côté, là ?

Tout en lui me débecte. Ne pas se laisser impressionner.

— J'étais présente sur le stand, Pierre, dis-je.

Je plante mes yeux accusateurs dans les siens. L'assemblée paraît gênée.

— Non mais, excusez-la, intervient Christophe. Ophélie et Alix sont proches, cela trouble son jugement.

J'encaisse un second coup, sidérée. Christophe parle de moi comme d'une enfant turbulente avec laquelle les adultes doivent être indulgents.

— Oublions les questions juridiques, reprend M. Durand, cela viendra dans un second temps. Il faut nous concentrer sur comment rectifier le tir et sauver ce qui peut l'être.

Tous échangent des idées, sans plus se préoccuper de mon opinion. En quelques secondes, en émettant un simple doute, j'ai perdu toute légitimité. Je tente d'avancer de nouveaux arguments stratégiques en faveur des excuses publiques, de la proposition d'un dialogue, mais mes idées sont automatiquement refusées. Finalement, la décision tombe : supprimer la vidéo, envoyer un courrier menaçant de diffamation les anciens employés, et laisser les avocats prendre le relais.

Pressé, M. Durand quitte la réunion pour suivre son agenda surchargé. Christophe m'adresse un regard de reproche avant de partir à son tour. Ma colère retombe, se meut peu à peu en honte. Honte de m'être exprimée aussi franchement, d'avoir reçu un tel mépris. Je me sens comme une petite fille qui se serait mal conduite à un repas de famille, que l'on punit en l'ignorant.

Je retourne dans mon bureau d'un pas lourd, la nuque courbée. Rachel, Jérémy et Mounir m'attendent avec impatience.

— J'ai encore dû prendre douze coups de téléphone, dit mon stagiaire.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? s'empresse Jérémy.

Je leur explique le protocole à suivre. Tous s'énervent, dénoncent la stupidité et la cruauté de ces décisions. J'écoute sans même avoir la force de répliquer quoi que ce soit, moi-même assommée par ce qui vient de se produire. Dois-je envoyer un message à Alix ? La prévenir ? Est-ce que je ne m'exposerais pas moi aussi ? Je me sens désorientée, perdue.

Pour la première fois de ma carrière, Pyxis m'effraie.

Je m'assieds derrière mon écran, encore engluée dans ce sentiment de honte. La scène de la réunion repasse en boucle dans mon esprit : le moment où j'ai pris la parole de façon frontale, où j'ai défendu mon point de vue. Était-ce une faute si grave ? Est-ce que je risque une sanction ?

L'heure tourne, le soleil décline jusqu'à disparaître. Au fur et à mesure, Mounir, Rachel, puis Jérémy s'en vont. Ils retrouvent leur vie personnelle, laissent derrière eux les soucis. Pour ma part, je ne peux me résoudre à m'en aller. Trop de responsabilités pèsent sur mes épaules. Je rédige le communiqué de presse selon les instructions de mes supérieurs. Taper sur chaque touche

pour écrire des mots pareils déchire un peu plus mon estime de moi-même. Un instant, je songe à contacter Arthur sur la messagerie interne. Comme l'autre fois, nous pourrions nous retrouver à la cafétéria, nous confier. Très vite, je rejette ce scénario. Pourquoi est-ce que j'ai ce truc avec lui, cette montée de dopamine quand on se voit qui me fait ensuite redescendre si bas ? Pourquoi est-ce que j'étais heureuse toute la journée après cette nuit d'amour ?

Recoucher avec lui était une grave erreur. Une de plus. Car, à présent, une envie de le revoir apparaît. La tendresse d'un réveil côte à côte est un embryon de relation amoureuse et, avec Arthur, je sais que cela conduira forcément à l'avortement des espoirs. Alors je ne veux pas être suspendue à une attention virtuelle ou réelle. Je n'y crois plus, je suis usée, fatiguée. S'attacher à lui ne peut se solder que par de la souffrance. Je tranche net tout élan dans sa direction. Me recroqueville.

Je n'ai pas pris la peine d'allumer les lumières et reste plongée dans le noir, l'ordinateur m'éclairant d'une lueur blanche. En face, les fenêtres des immeubles s'éteignent une à une.

— Il y a quelqu'un ?

Manólis entre. Je me relève aussitôt et presse l'interrupteur.

— Tu te caches ? demande-t-il.

Je me sens étrangement embarrassée, sans trop savoir pourquoi.

— Non mais... beaucoup de boulot... Toute cette histoire de *bad buzz*...

— Écoute, ça tombe bien, parce qu'il faut que je parle avec toi d'un événement important. Si tu le permets.

Il s'installe sur l'une des chaises pivotantes. Je reste debout, sans trop savoir quoi faire de mes bras.

— Tu n'es pas trop secouée par ce qui s'est dit tout à l'heure ?

— Non, ça va, je prépare le nécessaire pour la communication.

— Je me doute, je me doute...

Il croise les jambes d'un mouvement précis et élégant.

— Tu sais Ophélie, si je puis me permettre bien sûr, la vie est parfois semée d'occasions qu'il faut saisir.

— C'est-à-dire ?

— Christophe m'a expliqué plus en détail ton amitié avec l'ancienne salariée.

Son ton doux se veut rassurant, pourtant, je n'ai aucune envie d'avoir une pareille discussion avec lui. Je ne veux plus parler de mon amie avec qui que ce soit chez Pyxis.

— J'estime que cela n'a rien à voir avec la situation, dis-je sèchement, j'ai simplement agi de manière professionnelle en mentionnant certains faits.

— Bien sûr, bien sûr... Mais tu sais, nous ne sommes que des êtres humains, il est tout à fait normal d'être en proie à certaines émotions quand cela touche la sphère privée. Seulement, voilà la réalité : Alex est désormais partie.

— C'est Alix.

— Oui, Alix, pardonne-moi.

Face à mon attitude butée, il paraît hésitant, humecte à plusieurs reprises ses lèvres épaisses, à l'arc de cupidon prononcé.

— Ophélie... je ne t'apprends pas que tu es considérée ici comme un élément très précieux. Cela fait un moment désormais que je sévis dans ce milieu, j'ai roulé ma bosse, si tu me pardonnes l'expression. J'ai rarement croisé quelqu'un comme toi. Tu as déjà une carrière incroyablement solide et aboutie pour quelqu'un de ton âge.

L'entendre prononcer de tels compliments m'apaise, fait reculer les craintes qui noircissaient ma soirée. Je reste muette, ne sachant que répondre.

— J'imagine que tu traverses une période difficile. Mais crois-en mon expérience, la roue va tourner, cette polémique sur Pyxis va s'apaiser, ton amie Alix va passer à autre chose et retrouver un autre travail. À l'heure actuelle, tu ne peux plus rien faire pour elle.

— Je sais...

Il me considère avec bienveillance. Je relâche ma vigilance, abaisse mes défenses.

— Une belle carrière est parfois composée de sacrifices difficiles, ajoute-t-il. Le secteur du divertissement est hyperconcurrentiel. Je ne te parle même pas du système capitaliste dans lequel nous sommes. Ce sont les règles du jeu. En étant ici, tu les as acceptées. La question, Ophélie, est la suivante : veux-tu continuer à jouer ?

Ses paroles me touchent, réveillent mon ambition endormie depuis quelques semaines.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je suis persuadé que tu as le potentiel d’aller très, très loin.

Les prunelles grises de Manólis pétillent d’un appétit féroce. Il poursuit :

— Une partie de l’équipe de GameVision se rend à Tokyo le mois prochain, car nous avons un projet vidéo très ambitieux à tourner sur place. C’est une mission de la plus haute importance, avec de prestigieux partenaires. J’aimerais que tu m’y accompagnes, si tu le souhaites bien évidemment.

— Moi ?

— Oui, toi. Je pense que tu serais parfaite.

Parfaite. Le mot s’inscrit en lettres lumineuses dans mon esprit. Après tout, pourquoi devrais-je tourner le dos à des opportunités ? Ce n’est pas moi qui ai renvoyé Alix, je n’ai pas à me sentir responsable. En quelques instants, je me projette à Tokyo, ville que j’ai toujours rêvé de visiter. Un projet enthousiasmant, un voyage à l’autre bout du monde... la proposition panse mes blessures, répare la brèche de ma confiance.

— Tu veux le temps d’y réfléchir ? demande Manólis.

— C’est tout réfléchi. J’accepte.

14.

Oh, Ophelia

You've been on my mind, girl, like a drug

Oh, Ophelia

Heaven help the fool who falls in love

The Lumineers – *Ophelia*

3 septembre

Arthur

À LOUER – RUEIL MALMAISON

Maison non mitoyenne de 255 m² habitables. Terrain paysagé 850 m². Entrée, triple séjour de 60 m² de plain-pied sur terrasse et jardin ouest, cheminée, cuisine familiale récente, entièrement équipée. 6 chambres dont 1 suite parentale avec salle d'eau. Dressings aménagés, grenier, 2 salles d'eau, 4 w.-c. Garage double.

3 600 euros/mois.

Je fais défiler les photos de l'intérieur impeccable : design moderne, beaux volumes, cuisine aménagée. En un passage sur Photoshop, j'ai réussi à rendre le tout bien plus lumineux que cela ne l'est réellement. L'annonce est désormais en ligne. Plus qu'à attendre les coups de téléphone. D'après ce que j'ai pu voir, j'ai situé le loyer un peu en dessous du marché. Tant mieux, cela attirera d'autant plus vite de futurs locataires. Ma description de la maison reste très factuelle, mais je ne savais pas quoi ajouter. Mes souvenirs de cet endroit restent flous, lointains. J'ai dû y dormir quelques nuits durant mon enfance. Je sais simplement que la demeure se situe dans un quartier chic et recherché de Rueil-Malmaison. Mon père y a vécu trois ans avant de déménager aux États-Unis. Il l'a laissée vide pour s'en servir de point de chute dès qu'il rentrait en France pour affaires ou voir la famille.

Déjà minuit. Au-dehors, la nuit a fait disparaître le jardin qui ceinture la maison. Certains diraient qu'il a besoin d'entretien. Auparavant, mon père faisait régulièrement venir un jardinier. Pour ma part, j'apprécie les herbes hautes et les arbres aux branches folles. Cette après-midi, j'avais presque l'impression que toute cette végétation me protégeait. Là, de nuit, j'avoue me

sentir un peu moins à l'aise.

Les clefs de la maison ressortent sur la table en verre laqué. Je n'ai pas encore compris exactement à quoi chacune servait, mais l'essentiel, c'est que je puisse m'enfermer pour cette nuit. Compte tenu de l'heure et du peu de RER pour Paris, j'ai préféré rendre mon actuel appartement Airbnb pour passer le week-end ici. Ce n'était pas de trop pour prendre mes marques et m'organiser. Pour tout dire, la convocation chez le notaire m'a surpris. Je savais que le processus de succession était en route depuis l'année dernière, mais les démarches étaient tellement longues et ardues que j'avais presque fini par l'oublier. Je sais, cela peut paraître absurde. Oublier son héritage. Il faut dire que ma relation avec mon père était tellement distendue que, quelque part, je trouve absurde que ses biens me reviennent. Le notaire s'est chargé de dresser l'inventaire du patrimoine et de démêler les revendications familiales. Je me suis donc tenu à distance du déroulé des étapes, me sentant à peine concerné même si c'était bien de moi qu'il s'agissait.

Il y a quelques semaines, j'ai refusé le prêt proposé par le banquier. M'endetter simplement pour vivre, cela ne me plaisait pas. Je commençais à réfléchir à des solutions alternatives, et bim. Enfin, la succession s'est débloquée. Une maison me tombe dessus. Sans compter les liquidités.

Meryl, la nouvelle femme de mon père, s'est battue pour garder la villa de Miami. Je n'ai pas lutté une seconde. Ma belle-mère a acheté ma part pour pouvoir devenir la seule propriétaire. L'argent m'a servi à payer les frais de succession délirants et m'a permis de conserver la maison de Rueil. Quelque part, avec des parents comme les miens, je pourrais dilapider sans compter, j'aurais toujours un matelas de sécurité. Hallucinant.

Passage dans une salle luxueuse, signature électronique sur une tablette, certificat d'hérédité, attestation immobilière de propriété et remise des clefs. Durant des mois, le flou, le silence, et d'un coup, tout se débloque. Cette passation abstraite devient réelle. Une étape officielle qui m'a plus secoué que je l'imaginais. Lire les documents signés, voir le nom de Bernard Mareuil apparaître, décrypter ce jargon juridique m'ont rappelé que mon père n'existe plus. Pour de vrai. Je ne peux plus, sur un coup de tête, me rendre à l'aéroport, prendre l'avion, atterrir à Miami et le voir. Lui rendre cette visite dont on parlait tant. C'est ce qui me fait le plus mal. Toutes ces promesses jamais tenues. Je ne lui jette pas la pierre. Je n'ai pas plus fait d'effort que lui. S'il ne m'a pas tendu la main, j'aurais pu essayer de mon côté. Je ne l'ai pas fait. Et ça ne pourra plus jamais arriver. Terminé. J'avais des questions à lui poser. Des milliers. J'aurais aimé chérir quelques souvenirs, des moments que

j'aurais pu raconter à mes propres enfants.

Mes enfants. Mes enfants ne connaîtront pas leur grand-père.

Les larmes me piquent les yeux. Je suis débile. Je pleure pour des gamins qui n'existent même pas. Respirer, allez. Ce serait mentir de dire que mon père me manque. Oui, c'était mon père. Quand son père meurt, on nous dit ce qu'on est censé ressentir : deuil, douleur insoutenable, vide atroce. Mais tout dépend de ce qu'on a tissé avec ce fameux père, non ? Si on l'a à peine connu, n'est-ce pas normal de ne pas avoir un trou béant dans son existence ? Son absence est plutôt périphérique. C'est ça, périphérique. Quelque part, très loin de mon quotidien, je sais qu'une pièce du puzzle manque. Qu'elle ne reviendra pas.

Voilà ce que la mort nous apprend. Certaines choses sont irréversibles.

Maintenant, je me retrouve dans cette maison qui était la sienne. Maison qui m'appartient désormais. J'ai encore du mal à m'y faire. Ici, tout paraît vide, espacé, aseptisé. Meubles immaculés, sculptures contemporaines, placards coulissants, béton ciré. Pas une photo dans un cadre. En venant dans cette maison, je pensais trouver une trace de mon père, de ses goûts, de ses habitudes. Rien. À croire qu'il venait ici comme on dort dans un hôtel. Est-ce que je ne fais pas la même chose ? Je passe d'appartement en appartement, avec pour seule possession mon sac à dos.

Ce point commun entre lui et moi me frappe. Me dérange.

Je ne veux pas suivre la même voie que lui. Non. Pourtant, malgré le voyage, je suis retourné en France, dans la finance, et maintenant dans cette baraque bourgeoise de banlieue parisienne. Vertige.

Je monte à l'étage. Il me reste encore deux chambres à explorer. Je commence par la suite parentale, impressionnante par la hauteur sous plafond et le lit à baldaquin placé au centre. L'endroit sent le renfermé et les produits ménagers. J'ouvre la fenêtre basculante pour aérer. Au loin, les lumières de la ville transpercent la nuit. Un vent fort agite la frondaison des arbres. Je possède désormais mon lopin de terre. Je me serais bien vu planter des légumes. D'ailleurs, ça me fait penser que je n'y connais rien : j'ai appris la semaine dernière l'existence du mot potimarron, en regardant des recettes sur le Web. Le fantasme de la petite vie tranquille à Rueil-Malmaison s'efface. Une famille viendra vivre ici, tandis que je retournerai dans la capitale. Pour faire quoi ? Aucune idée. Le fait de toucher un loyer aussi mirobolant m'ouvre de nouvelles perspectives. Je ne suis plus enchaîné à Pyxis. Je pourrais repartir en voyage. Pourquoi pas le Transsibérien Express ? Je me suis renseigné sur

l'itinéraire. Moscou – Kazan – Ekaterinbourg – Novossibirsk – Krasnoïarsk – Irkoutsk et lac Baïkal – Oulan-Oude – Oulan-Bator – Beijing. Russie, Sibérie, Mongolie, Chine. Rien que d'imaginer les paysages défiler, le ballotement du train, les paysages à couper le souffle, je respire mieux.

Retour dans cette chambre. Le lit est parfaitement bordé, les coussins rebondis. Je vais dans la salle de bains. Miroir mural, vasques en marbre, baignoire d'angle balnéo. Sur le rebord, une montre abandonnée. La montre de mon père. Je l'attrape. L'examine. Boîtier en or, lunette satinée, chiffres romains gravés, bracelet de cuir marron. Je la revois à son poignet, la dernière fois qu'on a passé un moment ensemble. À combien de temps cela remonte ? Trois ans ? Il faisait beau et chaud, c'était sans doute l'été. Oui, je me souviens. Nous avons dîné dans un restaurant italien, un peu désuet, avec candélabres et tout le bazar. Je prenais l'avion le lendemain pour Shanghai, mon père restait une semaine pour une mission. Je luttais contre une terrible gueule et bois et la descente engendrée par un week-end trop festif.

— *Tu as mauvaise mine.*

— *Fatigué.*

— *Tu travailles beaucoup ?*

— *Oui.*

Sa voix résonne dans mon esprit. Je revois la lueur des bougies jeter des éclats sur sa montre chaque fois qu'il portait la fourchette à sa bouche. Il avait pris un sacré coup de vieux. La bedaine, les rides, le double menton.

Je m'assois en tailleur sur le carrelage froid, le dos contre la baignoire. Tripote la montre. Il a dû la retirer avant de prendre un bain, puis l'oublier. Un instant, j'ai l'impression qu'il pourrait rentrer dans la salle de bains, venir la chercher. Me dire *Attention Arthur, ne touche pas ça, cette montre vaut une fortune !*

Mais rien ne se produit. Putain. C'est ça, le drame. Sa présence plane à travers ce simple objet, cet objet délaissé, qui devrait trouver sa place autour de son poignet.

Une montre. Rien d'autre.

La seule trace de son être, de sa vie si rangée, organisée.

Papa.

Où est-ce que tu es ?

Pourquoi est-ce que je ne peux même pas trouver tes empreintes ? Ton

odeur à toi ?

J'enfourne la montre dans ma poche et m'écrase dans le lit. Des larmes me brouillent la vue. Si j'avais eu un frère ou une sœur, on aurait pu revenir ensemble dans cette maison. Chasser le passé, les souvenirs, pour faire revivre un peu notre père. On se serait disputés pour l'héritage, peut-être. Des jalousies enfantines qui auraient ressurgi.

Mais je n'ai personne avec qui me déchirer. Personne avec qui partager ce moment.

Ophélie. Son dos, ses grains de beauté. Son sein dans ma paume, la douceur de ses cheveux. À elle, je pourrais m'ouvrir, lui raconter. Contrairement à Yves ou tous les prétendus amis que j'ai cru avoir, elle ne rirait pas, ne se moquerait pas, ne me dirait pas que je suis un gosse pourri gâté.

Je sais qu'on ne doit pas se plaindre, quand la vie nous offre autant d'argent.

Mais je suis quand même seul dans cette maison vide.

Et je n'ai pas connu mon papa.

Mon petit papa.

*

— Tout à fait, c'est une superbe demeure, très conviviale et chaleureuse. Que diriez-vous de samedi prochain pour la visite ? Je ne vous cache pas que j'ai déjà eu d'autres appels. Bien sûr, je peux attendre. Parfait, samedi midi, c'est noté.

Je raccroche en sortant du métro. L'annonce suscite déjà de l'intérêt. Bientôt, la maison sera relouée, je n'aurai plus à m'en soucier. Dans les placards, je n'ai retrouvé aucun effet personnel, seulement du pratique. J'ai laissé tout l'équipement : micro-ondes, lave-vaisselle, frigo, assiettes, mixeurs, four. Ce n'est pas comme si j'allais en avoir une quelconque utilité à l'heure actuelle. En revanche, j'ai gardé la montre. Je n'ose pas la porter, mais je l'ai mise dans mon sac à dos, à l'intérieur d'une chaussette roulée.

Retour chez GameVision/Pyxis. Je regagne ma place devant mon bureau, face à Steven. Le temps d'un week-end, j'avais oublié l'atmosphère tendue. Depuis que Sapin de Noël a joué les journalistes Mediapart, les boss sont sur les nerfs. Sur ce coup-là, elle m'a impressionné. Il fallait avoir un sacré courage pour balancer à ce point sur son ancien employeur sans avoir peur des

retombées. Ces gens-là ne plaisaient pas avec la polémique. Plusieurs fois, j'ai hésité à envoyer un message à Ophélie pour prendre de ses nouvelles. Et puis je n'ai pas osé, de peur de me prendre encore un vent ou une baffe. Avec l'accélération côté notaire, les rendez-vous, ces histoires de succession, les difficultés de Pyxis m'ont paru encore plus éloignées de moi. Tous s'agitent, s'énervent, brassent de l'air. Ils offrent ce qu'ils ont de plus précieux à l'entreprise : leur temps de vie. Je ne sais pas si je tiendrai encore très longtemps entre ces murs. Après tout, je n'ai plus besoin de salaire. Je suis devenu rentier, sans avoir besoin de ma mère. Mais l'idée de ne plus travailler me culpabilise. Ce serait comme profiter d'un confort que je ne mérite pas.

Un mail de la communication interne me détourne des tableaux Excel. Je sais qui se trouve derrière cette adresse impersonnelle. Une image colorée invite tous les employés à venir à un buffet à volonté ce midi, à la cafétéria. Bonne idée. Histoire de profiter des derniers rayons du soleil, avant que l'on s'enfonce dans la grisaille de l'automne. Je jette un coup d'œil à Steven. Mon manager pianote furieusement sur son clavier, une mèche de cheveux gras lui masquant une partie du visage. Je ne lui propose pas de m'accompagner et prends l'ascenseur.

La terrasse est noire de monde. Des étalages de traiteurs proposent des spécialités japonaises. Les salariés, joyeux, se précipitent vers la nourriture, bols et baguettes à la main. Apparemment, le thème des festivités est le Japon. Rien de très étonnant. Dans la foule, je repère rapidement Ophélie, qui se tient près de la piscine. Je tente d'aimer son regard, pour échanger un sourire de connivence. En vain. La jeune femme discute avec un homme, plutôt petit et trapu. Elle éclate de son rire cristallin, repasse une mèche de cheveux derrière son oreille.

Non mais, j'hallucine.

Elle le drague ? Ou alors il la drague ?

D'accord, il y a beaucoup de monde, mais je les trouve quand même très collés l'un à l'autre. L'autre, qui est-il, d'ailleurs ? On dirait un vieux beau, avec sa peau trop bronzée. Alors qu'Ophélie se retourne pour attirer l'attention d'un serveur, je vois le type lorgner son haut échancré. Il lui mate les seins. Là, comme ça, avec sa méthode de fourbe. Elle revient à lui et il la fixe droit dans les yeux. L'expert. La voir si proche d'un autre attise ma jalousie. Non mais, n'importe quoi. Elle et moi, on s'envoie en l'air de temps en temps, c'est tout.

Qu'est-ce que je fais ? Allez, j'attrape un verre sur un plateau histoire de

faire le gars dans les festivités, et j'y vais. Sans aucune considération pour les politesses, je débarque dans leur conversation.

— Oph ! Comment ça va ?

Son sourire lumineux se fige, elle se raidit.

— Ça va...

— Tiens, je ne crois pas qu'on se connaisse ?

Je tends la main au pervers. Ce dernier la saisit et la serre avec sympathie.

— Manólis, enchanté. Et toi ?

Manólis ? Sérieusement ? Qu'est-ce que c'est que ce prénom ?

— Arthur. Mavolis, j'ai bien compris ?

— Ma-nó-lis, répète-t-il avec patience. C'est grec.

— Aaaaah ! Grec ! Génial !

Je me rapproche d'Ophélie de façon imperceptible. Elle recule légèrement. C'est bien ce que je pensais. Elle en pince pour le vieil Apollon. Eh merde.

— Manólis est le directeur événementiel de GameVision, dit-elle froidement.

— C'est exact, Ophélie et moi travaillons ensemble sur des projets très enthousiasmants.

— Des projets ? Quel genre de projets ?

— C'est confidentiel, réplique-t-elle aussitôt.

— Non, non, n'exagérons rien... on peut lui dire ?

Il lui demande confirmation en haussant ses sourcils épilés. Genre, le vieux couple. Est-ce qu'il va chez l'esthéticienne ? Je remarque alors quelques résidus de poudre blanche sur son col. Infimes. Il faut connaître pour repérer. Je pourrais jurer qu'il prend de la cocaïne, et pas que.

— Vas-y, dit Ophélie.

— Nous partons à Tokyo jeudi, annonce-t-il, pour une mission qui s'annonce très excitante.

« Excitante ». Il a bien prononcé le mot « excitante ». O.K., je dois garder mon calme, là.

— Le Japon ! m'exclamé-je. C'est génial ! Oph, tu as toujours rêvé d'y aller, non ?

Elle se racle la gorge et hoche la tête. Manólis nous regarde

successivement. Il a une lueur malsaine dans les yeux. Un truc animal, difficile à expliquer.

— Vous vous connaissez bien ?

— Un peu, répond-elle.

— Un peu, un peu... On se connaît depuis cinq ans, quand même.

— Oui, mais on ne s'est pas vus depuis longtemps.

— On était en stage ensemble, ajouté-je.

Manólis se contente de nous écouter. Je remarque alors un étrange phénomène. À intervalles réguliers, des personnes se mettent à le scruter. Homme ou femme. Comme s'il s'agissait de quelqu'un de très important, auquel on tente de grappiller ne serait-ce qu'une seconde d'attention.

— Enfin bon, reprend Ophélie, j'ai encore faim, je vais chercher des sushis.

Elle s'éloigne sans me laisser le temps de la rattraper. Super. À peine est-elle partie qu'une femme prend sa place face à Manólis.

— Excuse-moi... Je sais que ça va faire un peu groupie, mais est-ce que je peux avoir un autographe ?

— Mais bien sûr.

Un autographe ? Il sort un stylo de sa chemise et signe une feuille volante d'un geste délié. La fan plie son morceau de papier avec délicatesse, comme s'il s'agissait de la septième merveille du monde. Bientôt, d'autres personnes l'assaillent. Il leur répond sans plus se soucier de ma présence.

Mais qui est ce type ?

Je dégaine mon téléphone et entre son prénom sur Google. Manólis Pikrammémos. Non seulement directeur événementiel, mais aussi influenceur et acteur. Je comprends mieux. Comme quoi, on peut être célèbre et avoir un nom de merde. Ce n'est pas incompatible.

Plus loin, Ophélie trempe ses pieds dans l'eau fraîche de la piscine tout en engloutissant un sushi. J'hésite. Je ne suis pas son mec, après tout. De quoi je me mêle ? C'est simplement plus fort que moi.

Je retire mes chaussures, m'installe à côté d'elle et mets à mon tour mes pieds dans l'eau en poussant un soupir de contentement.

— C'était quoi, ça ? demande-t-elle à brûle pourpoint.

— Ça quoi ?

Les mains en arrière, je ferme les yeux et profite de la chaleur du soleil.

— Ta petite scène devant Manólis.

— Je n'ai pas fait de scène...

— Mouais. Je te rappelle que c'est l'un de mes collègues. Tu pourrais être plus discret.

— Je suis sûr qu'il ment sur son âge.

Elle bat des jambes dans l'eau.

— Qu'est-ce qui te prend, Arthur ?

— Rien.

— Tu me fais une crise de jalousie ?

— Non mais, tu plaisantes ? J'observe, c'est tout. On est potes.

— Bien sûr...

— C'est toi qui gloussais comme une ado devant une rockstar.

— Alors là, pas du tout !

— Tu savais que ton Grec prenait de la C ?

Cette fois-ci, elle se décale sur le bord de la piscine. Je me rapproche.

— Je suis formel, chuchoté-je.

— Tu racontes n'importe quoi.

— Moi, James, maintenant lui... En fait, tu as un penchant pour les séducteurs.

— Arthur, la ferme.

— Attends, je te rends service, là, je te fais gagner trois ans de psychanalyse.

— Tu veux qu'on parle de ta faille narcissique, c'est ça ? Du fait que de me voir m'intéresser à quelqu'un d'autre que toi appuie là où ça fait mal ?

Elle se relève, secoue ses pieds et enfile ses escarpins.

— Je te dis que Pikra-machin est cracra !

Ophélie s'assure que personne n'a entendu ce que je viens de dire. Les gens sont bien trop occupés à discuter et s'empiffrer.

— Je suis une grande fille, tu sais, lâche-t-elle en partant.

Je penche la tête et me mire dans mon reflet. Mine déconfite. Oui, j'avoue, je suis jaloux. Rien à faire.

Bien sûr qu'Ophélie est forte, qu'elle sait se défendre.

Mais j'aurais bien aimé qu'elle ait besoin de moi. Rien qu'un peu.

15.

Easy, easy
Pull out your heart
To make the being alone
Easy, easy
Pull out your heart
To make the being alone
Easy, easy
Facile, facile

Son Lux – *Easy*

10 septembre

Ophélie

— *Kon'nichiwa* ! Champagne ? Jus d'orange ?

L'hôtesse fait glisser son chariot dans l'allée spacieuse. Enfoncée dans un fauteuil de cuir protégé d'une coque capitonnée, je découvre les avantages de la classe Business. Repas gastronomique, grand oreiller, trousse de toilette, chaussettes douces, possibilité d'incliner le siège pour le transformer en lit... J'ignorais qu'il existait une telle façon de voyager. L'idée de pouvoir passer une bonne nuit me rassure, cela me permettra d'arriver en pleine possession de mes moyens.

L'hôtesse japonaise déplie la tablette et me sert un grand verre de jus de fruits. À ma gauche, dans son propre cocon, Manólis parcourt le *New York Times*. Me retrouver avec lui durant près de douze heures de vol me met légèrement mal à l'aise. Nous allons devoir dormir pratiquement côte à côte. Si la classe Business donne un peu plus d'intimité qu'en économique, nous restons tout de même des êtres humains alignés dans un espace restreint.

Plusieurs fois, par réflexe, je m'empare de mon portable. Aucun réseau, bien évidemment, à douze mille mètres au-dessus du sol. Brutalement, l'écran ne permet plus de retrouver ces autres, toujours présents à travers les réseaux sociaux ou un message. Cette coupure me fait prendre conscience d'automatismes bien ancrés : vérifier son téléphone, encore et encore. Bien qu'entourée de personnes dans cette cabine, j'ai soudain le sentiment d'être en autarcie, quelque part perchée dans la stratosphère. Que sans cette connexion offrant une zone de sociabilité virtuelle, je suis isolée, seule. Ma dépendance à Internet me contrarie.

À peine ai-je terminé mon verre que l'hôtesse de l'air arrive, et jette une nappe blanche sur la tablette.

— Ce soir, nous vous proposons un menu signé par le chef étoilé Guy Martin, qui a souhaité mettre l’accent sur les saveurs du Japon.

— Cela s’annonce succulent, déclare Manólis. Pouvez-vous me servir un verre de Saint-Émilion en accompagnement ?

— Mais bien sûr.

— *Arigatōgozaimashita.*

Le directeur événementiel s’exprime en japonais avec aisance. En attendant l’arrivée des plats, je reprends mon guide linguistique, espérant ne pas commettre d’impair une fois arrivée à Tokyo. Rien que de voir des *kanjis* m’évoque Alix, son studio, les planches de manga qu’elle me faisait relire... Des souvenirs qui accentuent d’autant plus le vide de son absence. La culpabilité plante ses griffes dans mon abdomen, m’empêche de respirer calmement. Les voyages au Japon étaient l’apanage d’Alix, pas le mien. J’ai presque l’impression de voler sa place, même si je ne suis pas responsable de son licenciement. Une part de moi voudrait profiter de ce moment, se laisser aller à cette effusion de luxe si inhabituelle, mais je ne peux m’empêcher de penser au coût de mon billet d’avion. Combien sauve-t-on d’emplois avec une somme pareille ? Est-ce obligatoire de s’octroyer de tels avantages ? D’un autre côté, après tous ces efforts depuis des années, n’ai-je pas mérité un pareil instant ?

L’hôtesse sert de splendides plateaux-repas, aux mets raffinés et délicats. Manólis lève son verre pour apprécier la robe du vin, le fait tourner, puis le goûte d’un geste expert.

— C’est très bien.

La femme achève de le servir, avant de passer au voyageur suivant.

— À la tienne, Ophélie ! C’est ta première fois à Tokyo ?

— Oui, en Asie tout court.

— Merveilleux ! Tu vas voir, c’est une ville fascinante.

— Tu y vas souvent ?

— Trois fois par an environ, j’ai mes petites habitudes. Si tu veux te sentir bien, endors-toi dans une heure maximum, cela t’aidera à lutter contre le décalage horaire.

En disant cela, il tire un flacon de sa poche et gobe des gélules qu’il arrose d’un trait de vin.

— La mélatonine aide, explique-t-il, tu en veux ?

— Non merci.

Je n'ai pas envie de prendre une substance pouvant dérégler mon corps et dont je n'ai pas l'habitude. Ce terrain du voyage professionnel est déjà nouveau pour moi, autant ne pas ajouter d'autres facteurs. Je termine les quelques sushis savamment disposés, trouvant cela un peu léger.

— Ne t'en fais pas, dit Manólis, ce n'est que l'entrée.

— Ah, d'accord, je n'étais pas sûre...

— Oui, certaines personnes ont tendance à se faire avoir. Garde de la place pour la suite.

— Tu voyages beaucoup ?

— Oh oui, répond-il, si tu savais... New York ou Los Angeles pour les tournages, en parallèle de mon métier pour GameVision. J'ai un agenda assez complexe. Il y a deux semaines encore, j'ai fait un aller-retour Paris-Montréal, pour un partenariat que nous envisageons de développer avec le Québec.

Cela ne m'étonne pas. Dans son attitude, sa façon de s'adresser au personnel, on sent qu'il a l'habitude de faire des trajets dans un tel confort. J'imagine un instant le film de sa vie, l'homme désirable et désiré, pour qui le quotidien se découpe entre le travail, les fans hystériques et les attentes dans les aéroports. Aucune alliance à son doigt. Peut-être est-ce difficile de garder une relation stable dans un tel malstrom d'événements. Je replonge dans la lecture de mon guide, tente d'apprendre par cœur des formules de politesse. Bientôt, la luminosité de la cabine baisse. Les pieds engoncés dans mes confortables chaussettes, je me dirige vers les toilettes. Je verrouille la porte, ouvre la coquette trousse offerte par Air France : brosse à dents, lime à ongles, bain de bouche, cotons-tiges, démaquillant... Tout est prévu. J'affronte mon reflet dans le petit miroir. Pas le choix, si je veux préserver ma peau, il va falloir me démaquiller. Je n'aime pas l'idée que Manólis me voit dépourvue de mon masque. Je me montre désormais à très peu de personnes sans fond de teint, mascara ou eye-liner. James, auparavant. Alix, bien sûr, lorsque nous parlions encore. Hugues à présent. Mes parents, lorsque je rentre quelques jours en Bretagne, ce qui arrive très rarement compte tenu de ma charge de travail.

Une fois rafraîchie, je retourne à ma place, en prenant soin de ne pas croiser le regard de mon voisin. Manólis, très respectueux, ne cherche pas à nouer le contact lorsque je me montre fermée. J'incline le siège, qui devient une banquette confortable, pose le masque de sommeil sur mes yeux, et tente de m'endormir

Le son sourd du moteur dans les oreilles, sans plus aucun contact avec mes proches, une certaine tristesse m'envahit. Visiter Tokyo devrait être source d'émulation, de réjouissance. J'ignore notre programme exact là-bas, tout est géré par Manólis de A à Z, me donnant l'impression que le projet m'échappe. Je ne m'en veux pas de ne pas éprouver ce que j'attendais. Le temps m'a appris à être plus indulgente avec mes émotions : ce sont mes gardiennes.

En me répétant ce mantra, je me laisse peu à peu bercer.

*

— Mesdames et messieurs, nous venons d'atterrir à Tokyo. Il est exactement 17 h 20, heure locale, et la température extérieure est de 27°. Nous vous remercions d'avoir choisi notre compagnie. Air France et tout son personnel de bord vous souhaitent un agréable séjour.

Les hôtesse soulèvent les caches des hublots, laissant entrer la lumière rasante du soleil couchant. Le Japon. J'y suis, pour de vrai. Pour le moment, je ne vois que les pistes d'atterrissage et l'alignement des avions. Rien de bien différent encore. La tristesse de la nuit laisse enfin place à une certaine excitation. Mes premiers pas à l'autre bout du monde, et ce grâce à mon travail. Une chance immense.

Manólis et moi rassemblons nos affaires, puis sortons de l'avion, déphasés. Parmi la foule pressée, nous marchons sur des tapis roulants, dans un interminable couloir. Dans les haut-parleurs, certaines annonces en japonais rythment ma démarche pressée. La lueur crue des éclairages doit révéler les imperfections de ma peau. Tant pis pour la vanité, je n'ai pas eu le temps de me pomponner avant de sortir. Alors qu'en temps normal j'aurais entretenu la discussion avec Manólis, au moins par politesse, j'esquive soigneusement son regard. Décidément, sans mes artifices, ma confiance s'envole. En dépit des heures de sommeil dans l'avion, une puissante fatigue tombe sur mes épaules, tire mes jambes. À la douane, j'articule maladroitement quelques mots en japonais, peu sûre de moi. Après vérification de nos passeports, nous allons chercher nos bagages. Avantagés par la classe Business, ces derniers sont les premiers à arriver. En deux temps trois mouvements, nous nous rendons à la station de taxis, nos valises derrière nous. La nuit est déjà tombée, ce qui me perturbe d'autant plus. Je ne sais pas quelle heure il est en France et ne suis pas sûre de comprendre quelle heure il est ici. Mon corps est resté coincé entre deux fuseaux horaires.

— Ça va ? s'assure Manólis. Tu n'es pas très bavarde.

— Oui, oui, simplement crevée...

Un taxi s'arrête à notre hauteur, nous nous glissons sur les sièges en cuir confortable. Très organisé, Manólis tend un plan de la ville de Tokyo, où l'hôtel est encerclé de rouge. Le chauffeur acquiesce, entre l'adresse dans son GPS, puis fait vrombir le moteur.

La tête appuyée contre la vitre, je regarde défiler les gratte-ciel sur lesquels se découpent des milliers de carrés de lumière. Les routes sont larges et propres, la circulation peu chargée. Étrangement, je m'attendais à une sensation d'étouffement, de vertige. Tokyo a la réputation d'être une ville surpeuplée. Au contraire, les immeubles n'ont rien d'écrasant ou d'intimidant. Quelques écrans géants coiffent de temps à autre un bâtiment, ajoutant des couleurs psychédéliques au ballet des lumières. Je souris. Mon imaginaire du Japon, irrigué par les mangas, les jeux vidéo et les animés, se superpose enfin à la réalité.

— Où est-on logés ? demandé-je.

— À l'hôtel The Peninsula, dans le quartier Ginza. Cet hôtel est très bien situé, au cœur du quartier d'affaires, en face du Palais impérial et du parc Hibiya.

J'acquiesce d'un air connaisseur, alors que je ne sais absolument pas quelle image associer à ces noms.

— J'aime beaucoup cet hôtel, explique-t-il, je m'y rends chaque fois que je suis là. Les chambres sont spacieuses, la cuisine de qualité.

— Et quel est le programme de demain ?

— Nous allons sur le tournage du clip.

GameVision a passé un partenariat avec Aki Shiratori, icône de la chanson pop japonaise. Son album sort en fin d'année, ce qui la placera d'emblée en tête du hit parade pour plusieurs mois, comme à chaque fois. Flairant donc le coup, GameVision a signé un contrat avec la maison de disques pour développer un jeu vidéo inspiré de la vie de la star, poussant les liens jusqu'à coproduire le clip de la chanteuse afin d'y placer son futur produit en avant-première. En comparaison, les projets et les actions marketing de Pyxis font bien pâle figure.

La voiture s'arrête sur une petite place dallée. Nous réglons la course et descendons. Je lève la tête et découvre l'immeuble haut d'une centaine de mètres, embrasé par des éclairages orangés. Aussitôt, le personnel de l'hôtel

se saisit de nos bagages, signe d'un service exigeant. Embarrassée, je les laisse emporter la valise, tandis que nous nous engouffrons dans la porte tambour. À ma grande surprise, rien d'automatisé, un jeune homme vêtu de l'uniforme de l'hôtel – haut et pantalon blancs, chapeau assorti – fait lui-même tourner les ailes vitrées. Le luxe ne semble pas près de s'arrêter. Le hall de marbre s'allonge devant nous. Nous avançons sous un lustre de cristal, aux ampoules éclatées comme autant de feux d'artifice. Manólis se dirige avec détermination jusqu'au comptoir, en bon habitué, tandis que des grooms inclinent le dos sur notre passage. En voyant mon collègue arriver, le regard d'une hôtesse d'accueil s'éclaire. Elle semble le connaître. Il montre ses papiers d'identité, je fais de même.

— *Watashi wa hoteru no heya o yoyaku shimashita*, dit-il avec aisance.

— *Hai*, répond aussitôt la jeune femme, intimidée.

Tandis que l'on nous demande une série de documents, je vois le prix de la nuit de la chambre d'hôtel. 70 000 JPY. Près de six cents euros la nuit. Un mois de mon loyer parisien, lorsque j'étais étudiante dans un clapier. À mon grand soulagement, Manólis dégage la carte bleue de GameVision. Je n'aurais pas été capable d'avancer des sommes pareilles, notes de frais ou non. Je récupère la carte magnétique de ma chambre. La 2202. Je me répète le chiffre pour ne pas l'oublier. Une fois ces formalités accomplies, l'hôtesse nous accompagne jusqu'à l'ascenseur, et presse le bouton du vingt-deuxième étage.

— Tu te sens comment ? demande Manólis.

— Fatiguée, pour être honnête...

— Tu ne veux pas manger quelque part ? Je connais des petits restos très sympas dans le coin, cela te permettra de te fondre dans l'ambiance tokyoïte.

Mon corps hurle, réclame le repos qui lui est dû, encore dérégulé de se retrouver projeté à l'autre bout du globe. Manólis me fixe droit dans les yeux, un sourire bienveillant aux lèvres. Je ne peux pas résister.

— D'accord, pourquoi pas.

— Parfait ! Disons rendez-vous 20 heures dans le lobby, le temps de se poser.

Nos chemins se séparent devant l'ascenseur, chacun cherchant sa chambre dans la série de couloirs. J'entre dans la mienne avec un véritable soulagement, ayant l'impression de pénétrer enfin dans un sas de décompression. Connaissant la question du manque d'espace à Tokyo, je

m'attendais à un endroit minuscule, mais découvre avec surprise une vaste suite. Un couloir central distribue les pièces : à gauche, un grand dressing en bois laqué, composé d'une banquette, d'un bureau, de tiroirs, de tringles à vêtements. J'y retire mes chaussures. À droite, une salle de bains en marbre, au centre de laquelle trône une massive baignoire blanche, cernée par deux rangées de lavabos, une douche italienne et des toilettes. J'y abandonne mes vêtements, me séparant avec délice de mon soutien-gorge qui me comprime le dos depuis des heures. En face, la pièce principale, un lit gigantesque, à la literie moirée, fait face à un canapé taupe qui croule sous les coussins rebondis. L'immense baie vitrée crée un arrière-plan d'un noir profond. Je m'approche, et parmi les éclats de la ville, distingue la silhouette des arbres du fameux Palais impérial.

Premier réflexe : il faut que j'en aie le cœur net. Je retourne dans la salle de bains, m'installe sur les toilettes. La légende dit vrai : au mur, des dizaines de boutons permettent de choisir un certain nombre de modes. Une telle invention me fait pouffer de rire. Ne parvenant pas à décrypter les caractères japonais, mon doigt se promène sur des touches au hasard. Je découvre les bienfaits de la cuvette chauffante et des jets d'eau tout en entrant le code WiFi de l'hôtel sur mon téléphone. La joie que j'éprouve à retrouver Internet me met face à l'étendue de mon addiction. Aussitôt mon code Pin entré, une vague de messages déferle sur l'écran. L'un d'entre eux retient mon attention.

James Juvet

Coucou Oph, j'ai reçu plein de courriers pour toi. Comment on fait ? On se voit ? Tu veux que je te les envoie ? Bisous.

Voir ces quelques phrases me coupe le souffle une fraction de seconde. Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu ce prénom. Auparavant, James apparaissait sans cesse sur mon écran, revenait encore et encore. Il est désormais relégué dans le fond de mon historique, et surgit d'un coup, brusquement, sans crier gare. Soudain, j'éprouve le besoin urgent de regarder nos échanges plus anciens, comme pour faire un bond dans le passé, remonter le fil de notre histoire. De notre vie de couple, que reste-t-il ? Des souvenirs épars et ces traces numériques. Mon pouce glisse sur l'écran, encore et encore, pour aller loin, très loin, des années en arrière. Je retrouve nos premiers messages.

James Juvet

Ça va ? 😊 Tu fais quoi ? *Lost* ce soir ?

Ophélie Dubois

Je sors juste du boulot, il faut absolument que je passe voir comment va mon chat, mais je viens après. Ça ne fera pas trop tard ? 😊

James Jouvet

Non ! J'ai commandé du jap ! 😊

Ophélie Dubois

Super 😊

En relisant ces mots, je me revois chez Pyxis, à mon bureau, inquiète, ne sachant pas encore si j'allais rester en CDI ou bien si mon CDD signerait la fin de mon parcours là-bas. J'étais euphorique d'avoir vu le nom de James apparaître dans mon champ de vision. Dans ces smileys, cette perspective simple d'un japonais partagé devant une série, se déployait une joie immense, la joie d'une histoire qui débute. Des années plus tard, nos messages restent triviaux, cordiaux, car James et moi sommes ainsi, pas du genre à nous fâcher, à nous détester. Pourtant, il s'agit de rendre du courrier, de rendre ce qui arrive encore chez lui et qui ne devrait pas. J'ai du mal à prendre conscience du fait qu'il y a peu de temps encore, nous vivions ensemble. Vivre ensemble. Peut-être ne vivions-nous pas ensemble, d'ailleurs, c'est un abus de langage dans notre cas, nous habitons ensemble. C'était sans doute cela, le problème. Et aujourd'hui, en plein milieu d'une semaine de septembre, je suis à Tokyo, au vingt-troisième étage d'un immeuble, au cœur de cette ville tant fantasmée. Si l'on m'avait dit, ne serait-ce que quelques mois plus tôt, que Pyxis serait racheté par GameVision, que je serais de nouveau célibataire et que j'irais au Japon pour le travail, jamais je ne l'aurais cru.

La fatigue m'assomme un peu plus. Je fais encore le tour de la suite, respire l'odeur des fleurs dans un vase, teste le panneau de contrôle tactile, caresse les serviettes moelleuses. Ce luxe ostentatoire impressionne, mais apaise aussi, tant la beauté ravit les sens. Je me fais couler un bain, vide les échantillons parfumés de gel douche, et me glisse dans l'eau chaude. Mes mains jouent avec la mousse pétillante, la traversent. Aller chercher le courrier en personne ? Je n'ai pas envie de revoir James. J'aimerais pouvoir tenir le passé à distance, faire peau neuve, renaître. Car oui, je me sens entourée d'une membrane usée, prête à se craqueler. Qui ne protège plus. De la baignoire, je peux voir mon téléphone s'éclairer par intermittence. En France, la matinée s'achève, les problèmes continuent d'affluer. La polémique se calme peu à peu, absorbée dans les méandres du labyrinthe médiatique. Quelque part, je

sais que je peux partir sans trop me ronger les sangs, grâce à Mounir. Je peux compter sur le jeune homme. Brillant, réactif, à l'analyse fine. Le drame est de savoir que, compte tenu du gel des recrutements, je ne pourrai même pas lui proposer un poste à la fin de son stage. À cette idée, je culpabilise de prendre ne serait-ce que quelques instants de répit. Je sors de mon bain, passe un peignoir et ouvre ma valise. Un dîner avec Manólis. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir porter ? Nous sommes dans un hôtel de luxe, mais il a parlé d'un boui-boui, alors autant éviter d'en faire trop. Une robe noire, assez ample, qui masque les formes. Très bien. Je me surprends malgré tout à choisir mes sous-vêtements les plus affriolants. Ce n'est pourtant pas comme s'il était prévu que qui que ce soit les voie. Après tout, sait-on jamais. Mes habitudes de célibataire reprennent le dessus.

20 heures. Comme convenu, je patiente dans le spectaculaire hall, au sol si astiqué que l'on peut s'y mirer, en répondant à mes messages.

Hugues de Rieux

Saaaaalaaakiiiiis ! Au bon lait de Brebiiiiis !

J'éclate de rire.

— Qu'est-ce qui est si drôle ?

Manólis se tient devant moi, souriant. Je range mon téléphone à la vitesse de l'éclair.

— Rien, rien, un ami.

— On y va ?

— Je te suis.

Nous sortons, et je pense à ce jeune homme qui fait tourner encore et encore la porte tambour. Ses journées doivent être longues et répétitives, sans parler de la douleur à rester ainsi debout...

— Le quartier de Ginza n'est pas le plus animé, explique-t-il, mais il y a un petit coin sympa pas loin du métro, où vont tous les salarymen.

— Les « salarymen » ?

— C'est comme ça que les Japonais désignent les travailleurs acharnés, qui terminent à pas d'heure. Au lieu de rentrer chez eux, surmenés, ils vont souvent dîner dehors et boire quelques bières...

— Charmant.

En fait, je pourrais tout à fait faire partie de la catégorie des « salarymen ».

Les reproches de James me reviennent en mémoire. Lui qui attendait que je rentre tandis que je m'acharnais sur une revue de presse. J'ai sacrifié une partie de mon intimité pour Pyxis. Comme beaucoup.

L'air doux de la nuit m'enveloppe, je regarde partout autour de moi, à l'affût de tout ce qui est différent. Je m'attendais à une ville bruyante, survoltée. Au contraire, Tokyo se révèle très calme : les habitants marchent d'un pas pressé, puis attendent sagement au feu. Nous traversons une route que je trouve immense, sous les écrans où défilent des publicités hypnotiques pour Chanel, Gucci ou Harmani. Nous sommes au Japon, oui, pourtant le contraste avec un autre pays n'est pas flagrant. Les mêmes marques envahissent mon champ de vision.

Manólis nous fait bifurquer dans une ruelle en marge d'un grand axe, d'où monte le brouhaha joyeux des conversations. De minuscules restaurants s'alignent les uns après les autres. Une délicieuse odeur de friture vient réveiller mon appétit. Attablés à même le trottoir, des individus en costume, hommes pour la plupart, parlent bruyamment, lèvent leurs verres et trinquent. Nous nous installons sur de petits tabourets branlants, serrés contre plusieurs groupes de collègues sortant manifestement du travail. J'attrape la carte. Tout est inscrit en japonais, bien évidemment, sans image ou traduction anglaise. Je me sens stupide de ne pas maîtriser ne serait-ce que quelques hiragana.

— Qu'est-ce que tu veux ? demande Manólis.

— J'adore les gyozas.

Il pousse une exclamation amusée.

— Quoi ?

— Les gyozas viennent de Chine, Ophélie.

— Ah bon ?

— Oui, tu t'es fait avoir par des restos prétendument japonais à Paris. Essaie quelque chose de vraiment traditionnel. Pourquoi pas des tempuras ?

— Je te suis.

Manólis interpelle un serveur débordé pour passer notre commande. Une fois cela fait, la conversation retombe entre nous comme un soufflé. Après tout, nous nous connaissons peu, et nous voici en tête à tête pour dîner. J'observe l'immeuble en face du restaurant, aux appartements éteints mais à la cage d'escalier éclairée. Une femme vêtue d'un kimono monte les marches avec lenteur. Curieuse apparition de tradition au milieu de la modernité.

— Alors, tes premières impressions ? demande Manólis.

— Difficile de se faire une idée.

— Ginza n'est pas très représentatif, il faudra que tu ailles te promener à Shinjuku ou Chibuya.

Nos plats arrivent. Manólis commence à manger. En dépit du voyage, il porte une chemise bleue sans le moindre pli. Ses ongles sont toujours aussi impeccables : limés, sans stries ou cuticules. Mes yeux glissent alors sur mes mains, pour remarquer que mon vernis rouge s'est écaillé par endroits. Face à un homme aussi soigné, je me sens presque négligée. Je m'empare de mes baguettes. Un instant, la présence d'Alix me frôle. Jamais planter les baguettes dans le riz, c'est elle qui me l'a appris. Elle aurait sûrement beaucoup de choses à m'apprendre sur les tempuras. Manólis attrape les beignets avec dextérité. De mon côté, je ne parviens pas à en coincer un entre mes baguettes. Malédiction. Très poli, mon collègue fait mine de ne pas remarquer ma maladresse.

— Tu verras, le tournage est un moment passionnant, dit-il, l'équipe est professionnelle.

— Et qu'est-ce que nous devons faire, concrètement ?

— Superviser que tout se déroule bien, que la production respecte les *guidelines* de GameVision.

J'approuve, mais tout cela me paraît très abstrait encore.

— Et où en est le *bad buzz* des anciens employés ? ajoute-t-il.

— Je crois que cela commence à s'apaiser, mais l'image de Pyxis a été très abîmée, et celle de GameVision par effet domino.

Bien sûr, ce n'est pas la première pensée qui me vient, mais je vais sur son terrain, parle son langage.

— Je suis très content de partager cette expérience à Tokyo avec toi, en tout cas. Sache-le.

Je reste pantoise. Il me fixe intensément. Ce regard sans détour, continu, je le connais bien. Cet instant où deux personnes se voient réellement, tissent un lien. Pourtant, un décalage existe entre nous, indéniable. La dizaine d'années qu'il a de plus, ce temps vécu, chargé d'une densité d'événements incroyables. Les expériences qui l'ont façonné sont impossibles à appréhender pour moi, qui ne suis pas passée par ce chemin. Je ne parviens pas à me sentir son égale.

— Ça me fait plaisir aussi, dis-je.

— Tu sais, le milieu de l’audiovisuel est très particulier. Les relations sont toujours superficielles, on se demande comment ça va, sur quoi on est en ce moment... Tout le monde est soi-disant meilleurs amis, se fait la bise pour se poignarder dans le dos dès qu’un rôle entre dans l’équation. Il y a beaucoup de carton-pâte. C’est comme ça. Par moments, je ne suis pas sûr que ça me ressemble.

Il s’arrête net dans son élan.

— Excuse-moi, je ne sais pas pourquoi je te dis ça.

— Pas de problème.

Il ne le sait pas, mais j’ai l’habitude que les personnes s’épanchent. J’ignore ce qui déclenche cela, probablement ma capacité d’écoute, le fait que je laisse de l’espace à la parole, que je n’interromps pas.

— Tu me donnes l’impression d’être une fille sincère, continue-t-il, et je dois admettre que c’est très rafraîchissant.

— Rafraîchissant ?

— Oui, le terme est peut-être mal employé, je te prie de m’excuser... Je ne veux pas jouer le type connu qui se plaint de son succès, mais crois-moi, la célébrité n’a pas que du bon.

— C’est curieux, parce que c’est le rêve de la plupart des gens. Ça me fait penser à une interview d’Alan Moore.

— Alan Moore ?

— Tu ne connais pas ? Un scénariste de B.D. génial, qui a écrit entre autres *V for Vendetta*. Il dit qu’autrefois, au XIX^e siècle, l’aventure était de prendre un bateau, de découvrir le monde, alors qu’aujourd’hui l’aventure est de partir en quête de notoriété...

— Très pertinent.

Il repose ses baguettes tandis que je n’ai pas réussi à manger plus de deux tempuras.

— Être connu est très étrange, soupire Manólis. Soudain, des personnes vous reconnaissent, veulent que vous leur donniez quelque chose. Chaque fois. Consciemment ou non. C’est toujours pareil. On vient me parler, on est très sympathique avec moi, mais il y a en permanence une attente.

— Quel genre d’attente ?

— Cela peut prendre pléthore de formes différentes. Une mention sur Twitter, parce que la personne voit que vous avez deux cent mille abonnés, le

contact d'un agent, parce qu'on sait que vous êtes représenté par untel qui est prestigieux, bref ! Comme si en ayant réussi, je me retrouvais soudain le détenteur d'une sorte de secret, d'un pouvoir magique qui m'aurait permis d'atterrir là. Pour certains, même ceux que vous aimez, vous voir au sommet est insoutenable, parce que cela les plonge dans l'ombre. Être connu, c'est perdre beaucoup de personnes. Beaucoup.

Il se racle la gorge, gêné.

— Cela ne donne pas très envie, murmuré-je.

— Non. Mais comme je te dis, je n'ai pas envie de me lamenter, je sais combien de personnes voudraient être à ma place. À trente-neuf ans, j'ai beaucoup de chance d'avoir travaillé sur autant de projets enthousiasmants. Mais la vérité sur le succès, c'est qu'il vous rend extrêmement seul. Au bout d'un moment, vous n'arrivez plus à discerner si les personnes vous apprécient avec sincérité, pour ce que vous êtes, ou bien si c'est uniquement pour votre réputation ou votre argent.

Je me mordille la lèvre. Si je suis honnête avec moi-même, je dois admettre que lorsque Hugues m'a appris qui il était, j'ai commencé à le percevoir d'une autre façon. À ressentir une attirance.

— Nous vivons dans un drôle de monde, dis-je.

Une fois le repas achevé, nous rebroussons chemin jusqu'à l'hôtel. À côté de moi, Manólis marche avec lenteur, les sourcils froncés.

— Je suis désolé d'avoir tant parlé, déclare-t-il, je t'ai assommée...

— Non, non, pas de problème.

— Tu dois me prendre pour quelqu'un d'incapable d'apprécier ce qu'il a.

L'homme mûr, toujours calme et en pleine maîtrise, semble perdre ses moyens, être réellement inquiet du jugement que je peux me formuler.

— Tout va bien, je ne sais pas ce que c'est.

— Oui, mais je ne veux pas que tu croies que je ne me réjouis pas de tout ce qui m'arrive. C'est une chance.

Nous traversons le hall sous les politesses exagérées d'un service pointilleux. Une fois dans l'ascenseur, je sens le regard de Manólis peser sur moi. Je crois qu'il me drague, sans parvenir à en être certaine.

— Tu as une grande maturité, tu sais, ajoute-t-il.

— Merci.

— Je le pense, c’est admirable, tu as beaucoup de recul.

Je me contente de sourire. S’il avait la moindre idée des émotions contradictoires qui se bousculent en moi, il ne serait pas aussi catégorique. Mais cela signifie que je parviens à donner le change. Tant mieux.

— Au fait, quel est ton numéro de chambre ?

Cette fois-ci, je tourne mon visage vers lui et le regarde sans être intimidée. Quelque part, notre discussion a effacé un peu de mon sentiment d’infériorité.

— 2202.

— Moi, je suis en 2211.

Les étages défilent en silence. La voix d’Arthur se fraie un passage, éclate à mes oreilles. *Moi, James, maintenant lui... En fait, tu as un penchant pour les séducteurs.* J’ignore si mon instinct me lance un avertissement, ou bien si les paroles d’Arthur ont plus d’impact sur moi que je ne peux l’imaginer.

— Bonne nuit, Manólis.

— Bonne nuit, Ophélie.

Nous nous séparons dans le couloir. Une fois dans ma chambre, je laisse échapper un profond soupir. Qu’est-il en train de se passer, très exactement ? Je défais le lit, me faufile sous les draps propres et parfumés. Les rencontres se succèdent, les personnes entrent et sortent de nos existences. J’ai grandi. Ma naïveté s’est envolée il y a bien longtemps. Je sais très bien où Manólis veut en venir. J’ai passé l’âge des sous-entendus et des ambiguïtés. Une bouffée d’orgueil me monte aux joues. Mais ai-je seulement envie de me rapprocher de lui ? À bientôt trente ans, je me sens déjà habitée par tant de voix, ces voix de ces autres avec lesquels je suis entrée en collision. Je me suis mélangée, beaucoup. Je peux anticiper une partie des étapes suivantes, les rapprochements jusqu’à arriver ici même, dans le lit. Deux êtres qui s’attirent et se trouvent, rien de plus simple quand on y réfléchit.

À croire que plus nous avançons dans la vie, plus des strates d’histoires s’accumulent les unes sur les autres, s’empilent tout au fond de nous.

16.

Mais il faut pas que tu désespères

Perds pas espoir

Promis juré qu'on la vivra notre putain de belle histoire

Ce sera plus des mensonges

Quelque chose de grand

Qui sauve la vie qui trompe la mort qui déglingue enfin le blizzard

Fauve – Nuits fauves

11 septembre

Arthur

La file forme des serpentins le long du trottoir. Rien que d'estimer le temps d'attente, j'ai envie de me barrer. Pourquoi est-ce que j'ai accepté, déjà ? Ah oui. On est samedi soir, je m'emmerde, et je n'avais pas envie d'aller à un énième afterwork des contrôleurs de gestion. Je me suis dit que cela changerait. Tu parles.

— Je n'arrête pas d'appeler Enissa, soupire Vincent, ça ne répond pas...

— Attends, j'essaie.

Je cherche le numéro de téléphone qu'elle nous a laissé dans la discussion de groupe. L'ancienne stagiaire, extatique à l'idée de se pavaner dans son rôle de chargée de communication d'une boîte branchée, a invité tous ses potes à venir ce soir. Enfin, potes, après tout, difficile de jauger le degré réel d'amitié entre elle et la liste de noms incluse dans le message. Si elle est aussi proche des autres que de Vincent et moi, ce n'est pas gagné. Mon ancien RH jubile, engoncé dans un costume dans lequel il transpire. Bien sûr, il n'est pas repassé par chez lui, de peur que sa petite femme ne l'empêche de sortir. Tel un ado rebelle, il sèche le dîner familial rituel pour venir s'encanailler au Wanderlust. Une invitation de l'ancienne bombe de Pyxis, ça ne se refuse pas, même cinq ans après et la bague au doigt.

— Ça fait tellement longtemps ! s'exclame-t-il.

Je crois que c'est la dixième fois qu'il s'en étonne, comme si nous n'avions rien d'autre à nous dire. Ce soir, nous sommes des compagnons de circonstance. Il porte maintenant des lunettes rondes, à la Harry Potter, qui accentuent encore plus son côté premier de la classe.

— J'appelle, fais-je.

Une sonnerie. Elle décroche.

— Allô ? Arthur ?

Voix chaude, noyée par le son des basses.

— Ouais ? Comment tu sais ?

— J'avais gardé ton numéro ! Vous êtes où ?

— Dehors... Franchement, il y a un monde dingue, je ne sais pas si...

— Bougez pas.

Eh merde. J'aurais tout aussi bien pu rentrer, mater une série. Après quelques minutes, Enissa arrive. Brassière noire, shorty montant, pendentif de dauphin fluorescent. Le petit accessoire pseudo-décalé, qui pourrait être qualifié de ringard si tout le monde n'avait pas décidé que cette année, ce serait cool. Le look parfait de la teuffeuse électro.

— Les mecs ! Ça fait plaisir !

Elle enlace Vincent et moi à tour de rôle. Sans doute est-elle sous MD.

— Venez, je vous fais rentrer.

Nous lui emboîtons le pas, grillant par la même occasion toute la queue. Enissa a toujours des jambes de déesse. Elle échange un mot avec le vigile, qui nous laisse entrer. Derrière le cordon de sécurité, tous les Parisiens ont décidé de profiter de l'été indien. Le Wanderlust se trouve au bord de la Seine, au sein de la Cité de la mode et du design. Étrange bâtiment d'un vert pétant, à l'architecture moderne, qui fait penser à un vaisseau posé sur l'eau. La musique sature l'air, des clubbeurs debout ou assis sur des chaises boivent dans des gobelets en plastique.

— Alors Enissa, quoi de neuf ? demande Vincent, maladroit.

— Je M'ÉCLATE dans ce job ! C'est exactement ce que je voulais...

— ENISSA !

Un trentenaire barbu, au lobe d'oreille criblé de piercings, l'appelle de l'étage. Elle fait volte-face.

— Je vous retrouve plus tard. Mon boss.

Notre hôtesse disparaît. Je l'avais prédit, patron connard qui se la tape. C'est que j'en ai fréquenté, des boîtes. De nouveau, il n'y a plus que Vincent et moi. Pour atteindre le bar, il faut encore faire la queue pendant bien une demi-heure. Absurde.

— Ça te dit, on va au bord de l'eau ? proposé-je.

— Ouais, bonne idée.

Idée de génie, oui. Le réflexe de tous les Parisiens dès qu'il y a un rayon de soleil. Il suffit de voir le canal Saint-Martin l'été, des brochettes de gens agglutinés autour d'un bassin à l'eau dégueulasse. C'est qu'on se contente de peu, quand même, dans la capitale. Nous nous installons côte à côte à même le sol, faute d'avoir trouvé un siège de libre. Vincent défait sa cravate.

— Pfff... je ne vais pas rester longtemps, la petite me manque trop.

— La petite ? fais-je.

— Oui.

— Tu es papa ?

— Bah oui, tu ne savais pas ?

— Mais non ! Tu déconnes ?

— Je suis sérieux. Regarde.

Il fait défiler des photos d'une petite fille brune, à la peau mate et au sourire candide. J'avoue, elle est trop mignonne.

— Elle a quel âge ?

— Un an.

— Mais waouh !

Cela m'impressionne plus que n'importe quel intitulé de poste. Vincent a un enfant. Un enfant.

— Tu veux dire qu'un jour toi et ta copine avez baisé, et puis neuf mois plus tard...

— Eh ouais Arthur, c'est comme ça qu'on fait les bébés.

— C'est quand même dingue ! C'est un être humain. Un être humain que tu as créé. Le mélange de ta copine et toi.

— Oui, c'est comme ça que ça marche. Et toi alors ?

— Houlà, tu sais, moi...

— Comment s'appelait ta copine déjà...

— Juliette ? Non, c'est terminé depuis un bail.

Il fixe la photo de sa fille avec une immense tendresse. La vache, j'aimerais regarder le visage de quelqu'un avec un tel amour. Je l'ai jugé un peu vite, en pensant qu'il venait faire n'importe quoi en soirée. Vincent est devenu un père de famille qui essaie de s'extraire de temps à autre de son quotidien. Rien de

grave là-dedans. Il a l'air heureux. Vraiment heureux.

— Ça fait quoi, d'être père ? demandé-je, très curieux.

Il soupire tout en promenant son regard sur la Seine.

— C'est difficile à décrire... on ne peut pas l'imaginer avant de le vivre. C'est très puissant.

— Sois plus précis. Je veux savoir.

— O.K. Ça change tout. D'un coup, tu deviens totalement dédié à ton bébé. Responsable, tu vois. C'est très flippant mais, en même temps, ça te fait tout relativiser. Ce qui te paraissait grave avant le semble beaucoup moins. Tu as comme une mission. Maintenant, je me dis qu'il existe deux catégories de personnes. Celles qui ont des enfants et celles qui n'en ont pas. Ça va paraître chelou, mais je le ressens comme ça.

J'écoute avec attention, très étonné par son récit. De mon entourage, Vincent est la première personne que je connais de mon âge à être devenu parent. Sidérant. Hier encore, je terminais mes études, tout cela semblait loin, un autre monde... quand des connaissances et amis commencent à avoir des enfants, c'est le signe clair que la trentaine approche.

— Ça a l'air très intense, en effet, dis-je.

— Ça occupe beaucoup, beaucoup. C'est pour ça que malgré tout il faut s'aérer l'esprit. J'ai vu que tu étais retourné chez Pyxis ?

— Ouais...

— C'est marrant, ça ! Tu as vu le récent scandale ?

— Ah ça...

— Pauvre Alix... J'ai pris de ses nouvelles du coup.

— Elle t'a répondu ?

— Oui. Elle va bien apparemment, je crois qu'elle a trouvé un nouveau job. Il reste qui, du coup, de notre génération ?

— Hum... pas grand monde, je pense. Ophélie. Moi. C'est tout.

Il esquisse un sourire malicieux.

— Quoi ? fais-je.

— Toi et elle. Pyxsexe.

— T'es con...

— Alors, vous avez remis le couvert ?

Il me donne un coup de coude.

— C'est quoi cette expression de papi ? demandé-je.

— Non mais, tu vois ce que je veux dire...

Je lève les yeux au ciel, exaspéré.

— Oh le cochon !

— Ça va...

— C'est peut-être elle, la mère de tes enfants.

— T'es malade ? m'offusqué-je.

— Oh tu sais, ça ne se prédit pas, ce genre de trucs.

— Et au fait, c'est qui la tarée qui a voulu faire un gosse avec toi ?

— Elle s'appelle Anusha. Elle est indienne, elle était venue en France pour ses études, et puis finalement, elle est restée.

— Tout s'explique. Elle ne comprenait pas le français, c'est comme ça que tu as réussi à la draguer.

— Oh, la ferme.

Nous rions de bon cœur. Les petites piques qu'on se balançait m'avaient manqué. Durant quelques heures, nous rattrapons le temps perdu, à parler de tout et de rien. Et puis Vincent bâille à plusieurs reprises, épuisé de ses nuits entrecoupées par les biberons.

— Je vais me rentrer, lance-t-il. Tu fais quoi ? Tu vas rester avec Enissa ?

Je tourne la tête. La jeune femme se dispute avec son patron, au milieu de quelques danseurs qui bougent au rythme du son électro.

— Non, je vais rentrer aussi.

— Houlà, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je vieillis, qu'est-ce que tu veux.

Nous saluons Enissa, trop absorbée par son patron pour nous porter une réelle attention, puis quittons enfin le Wanderlust. En bon citoyen, Vincent enfourche un Vélib', prêt à pédaler pour retrouver femme et enfant. Quant à moi, je lance l'application Uber. Puis me ravise. Combien d'articles ai-je lus sur les conditions des chauffeurs exploités par l'application ? Mon appartement du moment est à vingt minutes à pied, je peux bien marcher un peu. Les mains dans les poches de mon jean, je longe la Seine et profite du Paris nocturne. La splendide Notre-Dame, les lampadaires romantiques, les jeunes ivres qui vomissent entre deux voitures. Paris.

En longeant la gare d'Austerlitz, j'aperçois un SDF roulé en boule dans un duvet, en plein milieu du trottoir. La réalité s'abat sur moi. La cruauté de l'être humain. Ce type sale, devant dormir en pleine rue. Comme cela doit être étrange, la nuit tombée, de voir tant de gens rentrer chez eux, savoir où ils vont, retrouver la famille et les amis, tandis que vous, vous êtes là, au sol, plus bas que terre, à vous pelotonner, à vous excuser d'exister. Quelle horreur. Quel monde que le nôtre. Pas une main tendue, rien. Je ne blâme personne : moi aussi, comme beaucoup, j'accélère devant un SDF, pour ne pas voir. Une vision me traverse. Ma mère, sortant de l'Église un dimanche matin, passant devant des mendiants sans donner la moindre pièce, voire pire, sans porter la moindre attention. Humains invisibles. Dans ma famille, la messe n'était qu'un ennuyeux spectacle du week-end, la religion un appareil dans lequel on se drape. Personne n'était croyant, mais il fallait faire semblant de l'être.

Je sors mon portefeuille, tire un billet de cent euros, et m'approche de l'homme.

— Monsieur... Pardon...

Le vieillard entrouvre ses paupières boursouflées de fatigue.

— C'est pour vous.

Je pose le billet dans sa main. Le type marmonne quelque chose, regarde ce que je lui ai donné, puis écarquille les yeux. C'est pour toutes les fois où ma mère n'a rien donné.

— Mer... merci ! s'exclame-t-il.

Je souris et reprends mon chemin. Une fois rentré dans le studio du moment, j'attrape mon ordinateur portable et le pose sur mes genoux. WWF. Amnesty International. Reporter sans frontières. Action contre la faim. Je fais flamber ma carte bleue en faisant des dons à toutes les ONG possibles et imaginables.

Après avoir entaillé mon compte en banque, je vais spontanément sur Facebook, afin de savoir ce qui se trame dans la vie des autres. En haut de page, une photo apparaît, sur laquelle Ophélie est tagguée. Le statut : « ATTENTION TEASER : GameVision dans les coulisses du prochain clip de Aki Shiratori ! » Sur un plateau, une splendide chanteuse japonaise pose dans une robe à froufrous. Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse. Sur la droite du cliché, Ophélie est assise sur une chaise, et Pikra-cracra se trouve derrière elle. J'interprète, ou bien il a sa main sur son épaule ? Je tente de zoomer, impossible. J'enregistre la photo, l'ouvre, et clique comme un dingue sur le symbole « + », mais le résultat est trop pixélisé. Les deux, ensemble au Japon.

Je les imagine, manger des sushis, avec Ophélie gloussant aux blagues pas drôles de ce trou du cul. D'accord, j'y vais un peu fort, mais rien à faire. Visualiser ce type mettre les mains sur elle me dégoûte. Je maintiens mon opinion : il n'est pas clair. Je décide alors de partir en exploration dans les bas-fonds du Net, afin de trouver le plus d'informations possible sur lui. Wikipédia n'étant pas une source assez fiable, j'entre des mots-clefs divers et variés dans le moteur de recherche. Je découvre alors Manólis.com, le site dédié à l'acteur. Sur un forum, des centaines de groupies vantent la beauté du Grec. Génial. Je poursuis l'investigation de façon plus lointaine, pour atterrir sur un blog. Bondissant de lien en lien, de source en source, je découvre que Pikra-cracra a été marié trois fois. Rien que cela. Son dernier divorce remonterait à un an à peine. Une mannequin australienne, qui entre-temps s'est mise avec je ne sais quel minet. Dans les commentaires, plusieurs admiratrices témoignent : à les croire, elles auraient toutes passé une nuit avec la diva, un moment privilégié, alors qu'il était en tournée. Difficile de croire ces groupies. Entre le fantasme et la réalité, la frontière est ténue lorsqu'on est autant obsédé par quelqu'un. Néanmoins, des histoires se répètent : le gentleman les invitait à dîner, leur promettait la lune, les sautait, puis plus aucune nouvelle. Mouais. Pas très probant. J'en conclus surtout que l'Apollon des temps modernes possède une importante horde de fans. Et on dirait qu'il a jeté son dévolu sur Ophélie. Je me demande ce qu'il lui veut. Un coup d'un soir ? Plus ? Parce que s'il désire plus, autant dire qu'il sera difficile de rivaliser. Plus de retrouvailles improvisées. Je la vois déjà, mariée avec ce gars, faisant le tour du monde à son bras, annonçant sur les réseaux sociaux la naissance de leur premier enfant. Une photo d'un pied minuscule, bien sûr, car monsieur et madame seront contre le fait d'exposer le visage de leur angelot au monde sans son consentement.

Bon, je crois que je m'emballe. C'est ridicule. En plus, je n'ai pas envie de sortir avec Ophélie. Jamais. Coucher avec elle est sympa, mes hormones doivent parler. Je suis certain qu'au quotidien, elle doit être sacrément casse-couilles. Et puis, madame sainte-nitouche, mon œil, au final, James a été bien cocu avec elle.

Je repense tout à coup à une fable que nous avait lue mon institutrice lorsque j'étais en primaire. *Le Renard et les Raisins*, de La Fontaine. J'avais dû apprendre les vers par cœur, et bien sûr je ne comprenais pas du tout ce que cela voulait dire. « Le Galand en eût fait volontiers un repas ; Mais comme il n'y pouvait point atteindre : Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats, Fit-il pas mieux que de se plaindre ? » Plus de vingt ans plus tard, la

révélation. La morale est très simple : plutôt que d'admettre que l'on désire quelque chose, quand on a peur de ne pas pouvoir l'obtenir, on le dénigre.

Est-ce que je veux être avec Ophélie ?

Je scrute attentivement la photo où elle apparaît, là, perdue dans un coin. Pendant une seconde, j'imagine. J'imagine que tout est possible. À son retour du Japon, on pourrait se voir. Même dîner ensemble, pourquoi pas ? Après tout, on s'est toujours vus à des soirées ou dans des bureaux, avec du monde autour. Elle me raconterait sa journée, je lui raconterais la mienne. Le lendemain, elle ne partirait pas en claquant la porte, non. Elle me dirait un truc comme « À ce soir », et puis elle reviendrait. On se verrait souvent. Soyons fous, tous les jours. Son dos, ses grains de beauté, ses yeux. On apprendrait à se connaître mieux, autrement. Elle me parlerait des bouquins qu'elle a lus, j'essaierais ce qu'elle me recommande, rien que pour voir, pour essayer autre chose. On pourrait se confier aussi, se raconter tout ce qui s'est passé entre il y a cinq ans et aujourd'hui. Avancer ensemble.

Je dois l'admettre une bonne fois pour toutes : j'ai peur d'être rejeté. Voilà. Qu'elle me dise non. Elle qui a réponse à tout, en permanence, qui auparavant me donnait des leçons de vie, et qui maintenant affiche une réussite qui la rend plus inaccessible. Comme si elle voulait se défendre de moi, m'envoyer valser le plus loin possible.

Renoncer est simple, vouloir, en revanche, est difficile.

Il est peut-être temps d'essayer le difficile.

17.

Sweet dreams are made of this
Who am I to disagree ?
I travel the world
And the seven seas
Everybody's looking for something
Some of them want to use you
Some of them want to get used by you
Some of them want to abuse you
Some of them want to be abused

Eurythmics – *Sweet Dreams*

14 septembre

Ophélie

Les dallages de lumière contrastent avec la pénombre ambiante. Meubles au style baroque, fauteuils en imprimé léopard, boule à facettes jetant un tourbillon d'éclats aux murs. Autour de moi, une foule étincelante d'apparats, des individus célèbres, qui naviguent dans cette galaxie avec élégance ou excentricité. Assise sur un gigantesque canapé, je sirote un cocktail sucré, espérant oublier la fatigue pesant de plus en plus lourd sur mes épaules. Après le shooting photo de la journée, Manólis a souhaité aller directement au Velours, un club branché de la capitale japonaise. Je l'ai suivi dans une ruelle du quartier huppé d'Aoyama, où nous avons été rapidement rejoints par une dizaine d'autres personnes, stars du showbizz japonais ou expatriés travaillant dans de prestigieux groupes. Ce tourbillon de rencontres est grisant, l'adrénaline de la nouveauté rend tout plus palpitant, le sentiment d'être privilégiée caresse l'ego. J'ai encore distribué une dizaine de cartes de visite, apprenant peu à peu à me comporter de la bonne façon, sans commettre d'impair culturel. Au Japon, l'échange de la carte de visite est un art : se tenir debout, donner sa carte avec les deux mains, en se courbant. Une fois celle de son interlocuteur reçue, il ne faut pas la ranger trop rapidement ou encore la plier, mais l'étudier avec attention. Toutes ces différences de codes de courtoisie semblent s'effacer dans la nuit, lorsque le formel se dissout dans des cadres plus festifs comme celui-ci. Néanmoins, cet étrange jeu continue : on collectionne les cartes comme si se jouait une étrange partie d'influence et de contacts. Des personnes connues qui viennent s'ajouter aux portefeuilles, et qui pourront un jour « servir à quelque chose ». Comme d'habitude, j'observe et m'adapte à mon environnement. Les journées se succèdent, pourtant, le décalage horaire demeure, tenace : dans mon lit, je ne parviens pas à fermer l'œil, mais sur le plateau du tournage, je ferais n'importe quoi pour dormir ne

serait-ce que quelques minutes. Mon horloge interne est complètement dérégulée. Malgré les réveils aux aurores, le travail ne s'arrête jamais, se poursuivant chaque soir par un dîner au restaurant, puis dans des bars ou des boîtes de nuit. Ce soir ne fait pas exception à la règle.

Pourtant, j'aurais voulu décliner, pouvoir dire stop, c'est trop, j'ai besoin de m'isoler, rester dans ma chambre, me plonger dans le silence, car ce rythme effréné m'assourdit. J'ai bien senti que refuser de telles invitations était impossible. Cela serait insultant pour nos hôtes, les producteurs et agents artistiques. Alors je cherche tous les replis possibles : aller commander au bar seule, m'asseoir à une certaine distance du groupe, contempler ce qui m'entoure. Près du comptoir, une nuée de femmes japonaises d'une beauté éblouissante, mannequins sans doute, tendent leur téléphone devant elles pour prendre un *selfie*. Leurs poses sont statiques, étudiées pour montrer le meilleur profil. À leurs bras, des sacs à main de marque, Dior et Chanel, preuve que le luxe français se porte bien au Japon. L'une d'entre elles allume une cigarette et recrache une brume qui fractionne les rayons de la boule à facettes. Fumer est autorisé dans cette boîte de nuit. Malgré mes efforts vestimentaires, je me sens en décalage avec cet univers et ses codes, où chaque personne vous scanne de la tête aux pieds pour décortiquer ce que vous portez, et ce que cela dit de vous. Ma robe bleue H&M à la coupe simple face à leurs tenues de prêt-à-porter, la rupture sociologique est tue mais pourtant criante. Je me sens comme une collégienne mal dans sa peau, soudain acceptée dans le groupe des populaires. Sentiment qui fait écho à mes premiers pas chez Pyxis, lorsque j'arrivais de Bretagne dans une entreprise parisienne. On y revient toujours, de la cour de récréation à la vie professionnelle : les hiérarchies qui se créent entre les gens, ceux qui sont considérés comme plus importants que d'autres. Est-ce une tendance inévitable chez l'être humain ? Ce besoin d'être au-dessus de l'autre, d'exister un peu plus fort que son voisin ?

Depuis une table au fond, Manólis me fait de grands signes. Des bougies crépitent au-dessus de magnums de champagne, envoyant des jets d'étincelles. Aki Shiratori, la chanteuse, se penche vers lui pour lui susurrer des phrases à l'oreille. Son assistante, Yoriko, conserve un visage fermé, à l'expression indéchiffrable. Pas le choix, je dois y retourner, sourire, faire croire que je passe un bon moment. Comment ne pourrait-on pas apprécier ce cadre fastueux, la compagnie des stars ? Malgré ces sollicitations permanentes, une petite voix crie au fond de moi pour se faire entendre : *Repose-toi, Oph. Tu n'es pas à ta place ici, tu es exténuée, tu as besoin de battre en retraite*. Mais, encore une fois, je muselle cette alerte et me dirige vers la table de mes

collègues.

— Oph ! *Come on !*

Manólis se décale pour me laisser de la place sur la banquette, près de lui. Sa cuisse se cale contre la mienne. Geste intentionnel, ou bien dû à la proximité ? J'avale une nouvelle gorgée de cocktail, respire profondément. Peut-être suis-je gênée car ce cadre est nouveau pour moi. Après tout, je pourrais aussi faire tomber mes défenses, profiter de l'instant, goûter à ce voyage unique. J'imagine Hugues posté sur la piste de danse, au milieu de ces gens. Il serait dans tous ses états, fasciné par ces personnalités si cool, danserait comme un fou. Finalement, en dépit des années, je suis toujours aussi prudente dès qu'il s'agit de m'extirper de ma zone de confort.

— Manólis ! appelle Eva, une attachée de presse française.

Ce dernier quitte la banquette et se dirige vers elle. La trentaine, peau bronzée, cheveux fins teints en blond platine, elle s'exprime toujours avec les mains. Depuis le début du séjour, elle ne cesse de lui réclamer des apartés, et me jette de temps à autre des regards en biais, chargés d'hostilité. Sans doute y a-t-il eu quelque chose entre eux. Je ne peux m'empêcher d'éprouver un pincement au cœur. Manólis doit avoir l'embarras du choix dans ses conquêtes. À ma grande surprise, il écourte la discussion avec Eva et me tend la main.

— On danse ?

J'accepte, sentant les yeux des demoiselles alentour braquées sur mon dos. J'ai du mal à comprendre pourquoi il s'intéresse tant à moi alors que nous sommes entourés de toutes ces femmes belles, talentueuses et sophistiquées. Sur la piste de danse, nos corps bougent au rythme de la musique, une J-pop mixée qui fait vriller mes tympanes. Paris ou Tokyo, la sensation reste identique lorsque l'on se déhanche dans une foule frémissante. Après tout, pourquoi me dévaloriser de cette façon ? Manólis l'a dit lui-même : il a perçu une vibration différente dans mon attitude. Au fond, comme tout le monde, j'ai envie d'être la personne favorite de quelqu'un. Cette pensée me frappe de plein fouet tandis que je bouge dans un ballet de points de lumière colorés. J'ai envie d'être désirée, bien sûr, aimée aussi, mais surtout préférée. James paraît si loin à présent. À la lisière des trente ans, j'ai ce besoin impérieux de vitalité, de changement. D'une rencontre, d'une histoire différente. Et si ce voyage avec Manólis n'avait rien d'anodin ? Arthur voit le mal partout, il agit par pure jalousie. Jusqu'ici, mon collègue a toujours paru honnête, élégant et prévenant. Pourquoi ne pas apprendre à le connaître davantage, sans pour

autant céder à la tentation ?

Nous dansons ensemble, et lorsque son bras s'enroule autour de ma hanche, je me dérobe. Non, pas tout, tout de suite. Le renard et le petit prince : créer des liens, s'appriivoiser. Me rappeler cette citation du livre invoque le souvenir de Samuel, l'informaticien retourné à la recherche. Il m'attirait terriblement. Une rencontre avortée, ratée, comme cela se produit si souvent dans la vie. Je n'ai pas su empoigner le moment. Il est difficile de savoir quand prendre son temps, quand passer à l'action. Quand s'ouvrir, quand se protéger.

— Tu m'accompagnes prendre l'air ? demande Manólis.

J'approuve d'un hochement de tête et le suis entre l'arc-en-ciel de fêtards. Le vigile ouvre une porte dérobée, et nous laisse sortir dans une ruelle déserte. L'air frais me fait le plus grand bien, la fumée de cigarette commençait à m'irriter la gorge.

— Notre vol décolle à 18 heures jeudi, soupire-t-il, c'est passé vite.

Le départ n'a jamais été aussi proche. Bientôt, la parenthèse de Tokyo se refermera, je quitterai ce monde parallèle pour rejoindre la réalité du quotidien. Manólis range son téléphone portable et s'étire.

— Tu sais, j'étais en plein tournage pour une série la semaine dernière, et je me suis dit qu'il était temps que je prenne des vacances. J'ai beaucoup de mal à m'arrêter de travailler, mais je crois avoir compris que tu étais de la même trempe, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute.

— Je n'aurai pas besoin de toi demain, tu pourras en profiter pour prendre un peu de temps *off*, visiter la ville. Ce serait dommage que tu ne puisses pas faire un tour.

La perspective d'un temps libre, qui n'appartient qu'à moi, me réjouit. Nous ne sommes pas si différents, lui et moi, malgré notre écart d'âge. Trente-neuf ans. Cela fait un peu plus de dix ans de plus que moi.

Manólis sort son téléphone portable et pianote dessus à toute allure.

— Tout va bien ? demandé-je.

— Oui, quelques urgences.

— Quel genre ?

Il grimace.

— Je ne peux pas t'en parler... Mais ça risque encore de remuer les gens de Pyxis.

Une appréhension me gagne.

— Ah bon ? À quel niveau ?

— Ne sois pas inquiète. Nous allons gérer ça ensemble, toi et moi. Les salariés t'adorent. Ce qui compte, c'est qu'ils continuent d'avoir confiance en toi, tu comprends ?

— Je ne suis pas sûre de suivre...

— GameVision veut la paix sociale, surtout en ce moment.

— Tu m'en dis trop ou pas assez.

Il range son portable et me scrute attentivement, comme pour jauger si je suis digne de confiance.

— L'influence, Ophélie, c'est le pouvoir. Et chez Pyxis, tu en as beaucoup plus que ce que tu perçois. Les salariés te respectent, t'écoutent. Tu sais calmer, apaiser, c'est très précieux. Ça permet d'éviter des incendies. Je compte sur toi pour utiliser cet atout stratégique le moment venu.

Ces quelques phrases me plongent dans un abîme de réflexion. Pouvoir. Stratégie. Utiliser. J'ai comme l'impression que nous ne parlons pas la même langue. Il me considère avec le plus grand sérieux, sans esquisser le moindre mouvement.

— Est-ce que je peux t'embrasser ?

Je soutiens son regard, peu surprise d'une question aussi frontale. En grandissant, on perd moins de temps avec les tergiversations. La parade de séduction est un scénario déjà vu cent fois, une chanson connue par cœur, dont on saute les couplets pour arriver directement au refrain. Les secondes s'égrènent, et je cherche la réponse à sa question. En ai-je envie ? Oui. Non. Impossible de formuler une décision claire.

— Je ne me sens pas d'embrasser un inconnu dans la rue ce soir, dis-je.

— Je suis un inconnu ?

— Oui, je crois. Et un collègue.

— Est-ce réellement un problème ?

— Il me semble, oui.

Malgré le contexte, l'éloignement de Pyxis, je ne perds pas de vue les complications que cela pourrait entraîner.

— Figure-toi que je pense le contraire, déclare-t-il d'un ton paisible.

Son insistance ensevelit les germes d'attirance que je sentais percer en moi.

La légèreté s'envole aussi vite qu'elle est venue, et l'épuisement revient, immense.

— Je vais rentrer.

— Tu es sûre ? La soirée ne fait que commencer !

— Certaine. Je suis crevée.

— Je comprends... Écoute, laisse-moi dire au revoir aux autres et te raccompagner, d'accord ?

Je n'ai pas envie de sa présence.

— Si tu veux rester Manólis, aucun problème, je vais prendre un taxi.

— Je ne vais pas te laisser rentrer toute seule, voyons. Attends-moi deux minutes, j'arrive, promis.

Je n'ai pas le temps d'ajouter quelque chose qu'il a déjà disparu dans la boîte de nuit. À gauche, sur l'artère principale, les lumières défilantes des taxis m'appellent. Je n'ai pas besoin de l'attendre, je peux m'engouffrer dans l'un de ses véhicules, aller dans ma chambre, lui dire demain que j'étais trop fatiguée, que je n'ai pas attendu.

Mais même si Manólis et moi ne sommes pas dans la même équipe, que nous sommes censés être au même niveau hiérarchique officiellement, son poids chez GameVision reste bien plus élevé que le mien. C'est un homme de pouvoir. Nous avons beau faire comme si nos rapports professionnels s'effaçaient une fois la nuit venue, ce n'est pas le cas. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser, d'envisager les conséquences si je le froisse d'une façon ou d'une autre.

Alors, à cause de cette crainte diffuse qui monte en moi, je reste debout, les bras croisés. Au bout de dix longues minutes, il sort enfin par la porte dérobée.

— Pardonne-moi, j'ai été long, on peut y aller maintenant.

Ses doigts se referment sur mon bras, il hèle un taxi. Depuis le début du séjour, je suis toujours sur ses talons, derrière lui, jamais devant. Comme s'il prenait toutes les décisions à ma place, même s'il me demande mon avis de façon distinguée et polie. La voiture s'arrête à notre hauteur, nous y entrons. Je me cale contre la portière, pour m'éloigner physiquement de lui. L'écran de son téléphone l'éclaire par en dessous. J'observe les rides au coin de ses yeux gris, son cou épais, son long nez sous lequel je crois voir une légère trace blanche. Il renifle sans faire de bruit. Cocaïne. Arthur avait peut-être vu juste à propos de Manólis. Cela expliquerait comment il parvient à tenir la cadence

de ce voyage effréné, où les rendez-vous s'enchaînent sans le moindre répit. Les immeubles défilent à travers la vitre, il ne prononce pas un mot, concentré sur ses messages. Est-ce que j'ai pu le vexer ? Je ne peux pas laisser la situation telle quelle, baigner dans un non-dit insupportable.

— Pourquoi est-ce que tu as voulu m'embrasser ? demandé-je.

Il tourne son visage vers moi, étonné.

— Que veux-tu dire ?

— Est-ce que tu as quelqu'un de sérieux dans ta vie ?

— Non, pas en ce moment. J'ai été marié une fois, j'ai divorcé il y a peu.

— Tu couches avec beaucoup de tes collègues ?

Cette fois-ci, il paraît déconcerté par mon franc-parler.

— J'aime que les choses soient claires, continué-je.

— Je vois cela... C'est inhabituel, mais guère déplaisant.

— Tu n'as pas répondu.

— Tu me prends pour un Don Juan, n'est-ce pas ? Détrompe-toi. Je n'ai nullement envie de quelque chose sans conséquence, cela ne me ressemble pas. Je m'attache bien trop rapidement. J'avais l'impression qu'il se passait quelque chose de spécial entre nous.

Ces mots me rassurent, il n'a pas tenté de fuir, de détourner la conversation. Au fond, je voudrais m'assurer qu'il n'y a pas de malaise entre nous.

— Mais je respecte ton choix, ajoute-t-il.

Le taxi s'arrête devant l'hôtel Peninsula. Nous descendons tous deux, passons une nouvelle fois devant le groom faisant tourner la porte tambour. Nous saluons le personnel de l'hôtel et nous retrouvons devant l'ascenseur. Une situation répétée qui au bout de quelques jours s'est presque mue en habitude. Les portes s'ouvrent, je presse le bouton de l'ascenseur. Dans quelques secondes, nos routes vont se séparer. Demain, je tâcherai d'occuper mon temps libre, ce sera bientôt le retour à l'aéroport, à Paris. La fin de ce moment unique partagé avec Manólis. Je regarde alors mon collègue. Plus aucune flamme, tout désir a disparu. J'avais envie de saisir une occasion, une chance de rareté. Parce qu'il est connu, parce que les regards des autres le magnifient. Cela n'a rien à voir avec lui, ce qu'il est, qui il est. Une orgueilleuse attirance. Une attirance factice.

— Bonne nuit, dis-je, bon courage pour demain.

— Fais de beaux rêves.

Je fonce droit vers ma chambre d'hôtel. Je referme la porte derrière moi à double tour. Enfin le calme, le silence. Des acouphènes battent à mes oreilles. La connexion WiFi ranime mon téléphone portable, des dizaines de messages défilent sur l'écran.

Hugues de Rieux

Alors ? Avec Salakis ?

Je l'imagine écrire ce message de son lit, en écrasant une cigarette dans le cendrier.

Ophélie Dubois

J'ai refusé ses avances.

Je reste debout dans ma suite, mon téléphone tout contre ma poitrine. La France me manque. Mes amis me manquent. Alix me manque. J'ai tenu bon, fait bonne figure, mais d'une façon inexplicable, je ne me sens pas à ma place dans l'équipe de Manólis. Je ne suis pas sûre que ce soit lié au Japon, à la différence culturelle, mais plutôt aux personnes gravitant autour de ce projet de clip. En fouillant dans mon sac, mes doigts rencontrent les cartes de visite des nombreuses personnalités croisées ces derniers jours. Je les fixe un moment, puis les jette dans la corbeille à papier.

Mon téléphone vibre.

Hugues de Rieux

TU DÉCONNES ? MEUF !

Sa réaction m'agace.

Ophélie Dubois

Quoi ?

Hugues de Rieux

Mais le type est une icône ! Comment tu as pu dire non ?

La réponse de mon ami m'entaille. Est-ce qu'Hugues est si superficiel, lui qui cumule les articles engagés sur le mouvement *queer*, qui dénonce le patriarcat et le culte de l'apparence ? Je devrais coucher avec ce type tout simplement parce que d'autres en rêvent ? C'est une contradiction enfouie en lui depuis longtemps, cette obsession de l'esthétique, de ce qui est *cool*, et son

besoin de profondeur et d'authenticité. Ce soir, je crois que personnellement, j'ai fait mon choix. Je m'écoute.

Après m'être déshabillée, je rassemble mes affaires éparpillées dans la chambre d'hôtel. En un temps record, le canapé s'est retrouvé enseveli sous les vêtements. Dans ma valise, je cale les livres que je n'ai bien sûr pas eu le temps d'ouvrir. *Mars* de Fritz Zorn, *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan, *Les livres prennent soin de nous* de Régine Detambel. Autant d'ouvrages que je me promets de lire depuis plus d'un an, sans y parvenir.

Soudain, quelqu'un toque à la porte. Les sourcils froncés, je tends l'oreille. Les coups frappés reprennent de plus belle, avec davantage d'intensité. Cela ne ressemble pas au service si discret de l'hôtel. Je passe mon peignoir, m'avance à pas prudents, puis pose l'œil à hauteur du judas.

Manólis se tient dans le couloir, les deux bras tendus de chaque côté de la porte, la tête basse. Je me recule, perdue. Un malaise inexplicable m'envahit.

— Ophélie ?

Sa voix pressante me parvient de façon étouffée. Il ne me dérangerait pas en plein milieu de la nuit s'il n'y avait pas quelque chose d'important. Après une hésitation, j'abaisse la poignée et ouvre la porte. Il relève la tête, et je vois distinctement ses iris aux pupilles dilatées.

— Que se passe-t-il ? demandé-je froidement, en resserrant les pans de mon peignoir.

— Je peux entrer ?

Son visage se fend d'un grand sourire exagéré, qui ne trouve aucun écho dans son regard féroce. Il passe ses doigts tremblants dans ses cheveux. Cette agitation ne lui ressemble pas.

— Il y a un problème ? insisté-je en réduisant l'espace de l'embrasement.

Il pousse ma porte de sa paume, et pénètre dans ma chambre avant que j'aie le temps de m'y opposer. Ébahie, je le regarde avancer dans le couloir, jusqu'à la salle principale. Il pince son nez entre son index et son pouce, prend une profonde inspiration, fait les cent pas.

— Je suis navré de te déranger de cette façon Ophélie, vraiment navré...

Sa voix vacille dangereusement, comme si tout en lui s'apprêtait à tomber en morceaux. Même si son état m'inquiète, sa vulnérabilité me touche. Je le rejoins avec lenteur. Il s'assoit sur le canapé, gratte l'accoudoir avec frénésie.

— Est-ce que tu vas bien, Manólis ?

Il s'humecte les lèvres, scrute autour de lui comme s'il voulait à tout prix éviter mon regard.

— Écoute... Je pense qu'on s'est mal compris tout à l'heure... Tu ne veux pas que cela pose de difficultés dans le cadre de GameVision, c'est tout à ton honneur. Cela n'en posera pas, je peux te l'assurer.

Je jette un œil à mon téléphone portable, par instinct de survie. En acceptant de l'accompagner à Tokyo, je m'attendais à tout, sauf à l'aboutissement sur cette scène pathétique.

— Écoute, ce n'est pas contre toi, dis-je avec douceur.

Il palpe son jean, vide ses poches : portefeuille, passeport, préservatif... pour finalement trouver un briquet.

— Tu n'as pas une clope ?

— Je ne fume pas.

Il se lève d'un bond et se met à fouiller tous les tiroirs de la chambre. Sur le canapé, son passeport rouge ressort. Je le ramasse pour le mettre de côté, et ne peux m'empêcher de l'ouvrir. Date de naissance : 18 septembre 1969. Je fais un rapide calcul mental : quarante-six ans. Je repose le document, chamboulée. Mais qui ai-je en face de moi, très exactement ? Pourquoi mentir sur son âge ?

— Pas de cigarette, soupire-t-il, tant pis...

Il joue avec son briquet, se gratte le front. Depuis l'angle de la pièce, je l'observe, les bras croisés dans une attitude fermée.

— Tu sais quoi, Ophélie ? Je crois surtout que tu te prends un peu trop au sérieux. C'est ça, ton problème.

Pourquoi a-t-il besoin de me faire un reproche ? Je vois soudain les filets de la manipulation, une tentative de me dévaloriser de façon sournoise, en me faisant croire que c'est moi, Ophélie, qui ai un souci alors qu'il fait irruption dans ma chambre en plein milieu de la nuit, alcoolisé et drogué.

— On est à Tokyo ! scande-t-il. TOKYO ! Tu restes dans ton coin, c'est dommage de ne pas t'éclater...

M'éclater. Oui, exactement, je ne veux pas éclater, je veux rester entière, contrairement à lui, qui se désagrège passé minuit.

— Je pense que tu devrais retourner te coucher, fais-je, plus fermement cette fois.

— Attends, attends, je ne veux pas qu'il y ait de malentendu... Excuse-

moi...

Il se lève, s'avance dans ma direction, ouvre les bras en grand et les referme sur moi. Je reste statufiée tandis que son menton se pose sur mon épaule, qu'il m'enlace avec force.

— Pardonne-moi... s'il te plaît... Je ne voulais absolument pas être désagréable... J'ai mélangé la C et du speed, ce n'est jamais une bonne idée.

Écrasée contre son torse, je fixe notre reflet dans la baie vitrée opaque de la chambre. Sa silhouette englobe la mienne, l'engloutit. Un prédateur qui enserre sa proie. La voix d'Arthur retentit dans mon esprit : *Je suis sûr qu'il ment sur son âge*. Il avait raison. Je ne l'ai pas cru en y voyant de la pure jalousie, une façon pour lui de gâcher mon potentiel bonheur. Pourtant, l'intuition d'Arthur était bien plus juste que la mienne. Me dire qu'il avait vu au-delà de ce que j'ai pu percevoir m'agace et me rassure en même temps. À sa façon, avec maladresse sans doute, il a voulu me protéger.

Je me dégage de l'étreinte de Manólis avec délicatesse. Il approche sa bouche de la mienne, mais je me détourne vivement.

— Allez, souffle-t-il, arrête de te prendre la tête...

— Non, vraiment, je n'ai pas envie...

Son haleine chargée d'alcool agresse mes narines. Sa main se glisse sous mon peignoir, attrape mon sein droit. Contact intrusif, indésirable. Je tente de le repousser, mais son corps se colle au mien, me plaque contre le mur. Douleur foudroyante dans le dos. Son sexe en érection se plaque contre ma jambe.

— Tu as des seins superbes...

Ses compliments me scalpent. Il embrasse ma pommette, lèche mon oreille. Sa langue humide me répugne. Crier ? Cela voudrait dire faire un scandale à l'hôtel. Manólis serait furieux. J'essaie de m'extraire, mais sa prise se fait plus ferme sur ma hanche.

— J'adore ton odeur...

Ses lèvres courent dans mon cou. Le zip d'une braguette, son pantalon tombe sur ses pieds. Tout son poids pèse sur moi. Son sexe heurte le mien. Tente de se frayer un passage, en vain. Sécheresse. Résistance.

— Je n'ai pas envie, répété-je d'une petite voix.

— Mais si, tu vas voir, ça va venir...

J'essaie de me glisser sur le côté, mais sa main droite se referme sur mon

poignet. Son sexe retourne entre mes cuisses. Non, il n'est pas en train de le faire. Il ne va pas le faire. Sans crier gare, il me pénètre. Un premier coup de reins, brusque, bestial, qui me déchire de l'intérieur.

Plus de dégoût. Coquille vide. Les larmes me montent aux yeux, mais je ne suis pas triste. Je cesse de me débattre, complètement extérieure à ce qui se produit. Je suis objet, pantin, poupée sans vie. Les sensations passent sur ma peau, une peau plutôt, pas la mienne. Après tout, je peux lui donner ce qu'il réclame. Ce que je ressens n'a aucune importance.

— Allez, détends-toi...

Je tourne la tête vers la baie vitrée, vois de nouveau notre reflet.

Un homme en train de prendre du plaisir avec une femme qui pleure.

Décharge électrique. Le dégoût revient au galop. Instantanément, cette vision me fait réintégrer mon corps. L'adrénaline déferle dans mes veines. Une force incroyable éclate de mon bas-ventre, remonte dans ma poitrine. Mes joues brûlent de rage. Je le repousse d'un mouvement brusque. Il titube de quelques pas, étonné.

— Je n'ai pas envie ! clamé-je. Qu'est-ce qu'il y a de difficile à comprendre ?

Il plante enfin son regard dans le mien, et j'y lis une profonde condescendance, un mépris effrayant. Le masque jovial qu'il affiche en permanence est tombé, ne tient plus sur son visage.

— Tu devrais t'estimer heureuse qu'un homme comme moi s'intéresse à toi. Tu sais combien de femmes paieraient pour être à ta place ?

Une colère sourde enfle en moi, fait barrage à sa tentative de dépréciation. Non, je ne me laisserai pas écraser, piétiner, peu importe le statut de ce type.

— DÉGAGE !

Il remonte son pantalon d'un geste malhabile, boucle sa ceinture. Je m'empare des objets qu'il a semés sur le canapé, lui jette son briquet, son portefeuille, son passeport, qu'il tente d'attraper au vol. Soudain, il m'adresse un demi-sourire.

— On peut parler, non ?

— Non. Tu n'as pas l'âge que tu dis avoir.

Je pointe la sortie du doigt. Il me dévisage avec dédain.

— C'est toi qui es assez conne pour l'avoir cru.

Bien campée sur mes jambes, irradiant de rage, je maintiens mon index dans la direction du couloir. Cette fois-ci, Manólis part. Claquement de porte qui me fait sursauter. Aussitôt, je ferme à clef, fais trois fois le tour de chaque pièce, ouvre tous les placards. Rien. J'ai besoin de m'assurer qu'il est parti pour de bon.

La colère retombe aussi vite qu'elle est venue. Je m'assois sur le rebord de mon lit. Mes paupières se ferment, et je me sens seule au monde.

18.

Come on, come on, turn the radio on
It's Friday night and I won't be long
Gotta do my hair, I put my make up on
It's Friday night and I won't be long

Sia – Cheap Thrills

17 septembre

Arthur

La machine à café crache un gobelet. Je me frotte les yeux, encore ensommeillé. Le miroir entre deux canapés me renvoie mon reflet : chemise froissée, marque de l'oreiller qui orne la tempe. Grillé, le mec qui a trop repoussé son réveil avant de courir à toute allure jusqu'au métro pour être à l'heure. C'est que j'ai un peu déconné sur les horaires ces derniers temps. Le résultat de nombreuses nuits passées à mater les intégrales de toutes les séries possibles et imaginables : *Breaking Bad*, *Orange is the New Black*, *House of Cards*... Pas très mature. Je faisais déjà la même chose au lycée, mais avec les jeux vidéo. Sauf que si je pouvais dormir en cours de maths sans trop de conséquences, là, ça va être un peu plus difficile. J'ai déjà dû abandonner la barbe et remettre la cravate pour éviter de me faire virer. Et après avoir distribué le contenu de mon compte en banque à toutes les associations possibles, je me retrouve fauché. Au moins, dans un sens, je suis comme tout le monde. Besoin d'aller bosser pour croûter. L'héritage de mon père me donnait la sensation d'avoir entré le code Motherlode dans les Sims : fric à volonté, accès d'emblée aux meilleurs objets du jeu, pas besoin de gravir les échelons de sa carrière pour faire peu à peu grandir sa maison. C'est cela, en devenant propriétaire de la baraque de Rueil, il n'y a même plus un seul objectif. J'ai déjà ce que certaines personnes passent une vie entière à désirer, parfois sans même pouvoir l'obtenir. Un lieu à soi. Sans avoir trimé pour, sans l'avoir même souhaité un instant. Je mesure ma chance, et j'en ai un peu honte, aussi. Drôle de monde. Je touille mon café sans conviction lorsque Nabil passe derrière moi.

— Arthur, qu'est-ce que tu fais ? Steven t'attend en salle de réu !

— J'arrive tout de suite !

Il disparaît dans l'ascenseur d'un pas pressé. Déjà la pression la première heure. Nabil est le plus sympa de l'équipe, mais aussi le plus stressé. Pas étonnant dans le climat ambiant. Depuis les licenciements, le rythme n'a pas ralenti. J'avale mon café en deux gorgées et descends à mon étage. Lorsque je pousse la porte de la salle de réunion, mes collègues se lèvent tous d'un bond en criant :

— SURPRISE ! JOYEUX ANNIVERSAIRE !

J'écarquille les yeux, sonné. Sur la table, un gâteau au chocolat et des viennoiseries. Steven me lance un regard gorgé de fierté. Putain, c'est vrai. C'est aujourd'hui. J'y ai vaguement pensé il y a quelques jours, et puis le temps a filé. Vingt-huit ans. Voilà. C'est encore plus flippant que vingt-sept.

— Merci, fais-je, je ne m'y attendais pas...

— On s'est dit que ça nous détendrait avant la réunion bilan M&A, déclare Julie.

Nabil découpe les parts pendant que Steven prépare son PowerPoint. Même durant ce court moment de réjouissance, pas de temps mort. Il y a quelque chose d'un peu triste à fêter son anniversaire à l'arrache, un matin, avec des gens que je vois la journée mais que je ne connais pas tant que ça. L'attention me touche quand même.

— Alors, bientôt trente ans ! lance Julie en me tendant une part sur une assiette en carton.

J'approuve en silence. Bien joué, Sherlock Holmes. En prononçant ces mots, elle porte la main sous son ventre arrondi. Le deuxième est en route, ce qui donne des sueurs froides à Steven, qui sait combien les RH sont hostiles aux congés maternité.

— Quels sont tes plans ? insiste-t-elle.

— Oh, tu sais... Vivre, c'est déjà pas mal, hein.

Contrairement à Vincent, je n'ai rien à raconter. Pas de copine, pas d'enfants, pas de projets. Déjà, je suis sorti du chantage affectif maternel. Première étape. La seconde ? Démissionner, j'imagine. Trouver ma voie. Au fond, je sais bien que je ne supporterai pas indéfiniment le jargon du consultant en stratégie. Nabil croque avec gourmandise dans un croissant. Cette vision me serre le cœur. Ce devait être durant une réunion comme celle-ci, aussi banale et quotidienne, que mon père s'est étouffé.

— Je ne veux pas casser l'ambiance, reprend Steven, mais il faut qu'on parle d'un sujet *touchy*.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Nabil.

Steven serre la mâchoire, regarde pensivement par la fenêtre.

— *Well...* Ça va être annoncé par les RH tout à l'heure. Ça ne devait pas exactement se passer comme ça, mais les choses se sont accélérées.

Pleins feux sur le directeur financier. Chacun cesse de mastiquer.

— Christophe part, annonce-t-il.

— Quoi ? s'exclame aussitôt Julie.

— Il est licencié lui aussi.

Tous ont l'air surpris. Je ne le suis pas. Dans les processus de fusion-acquisition, le départ du fondateur est assez courant. Lorsqu'une grande entreprise en absorbe une autre, les discours visent à rassurer les dirigeants, jusqu'à ce qu'on les évince peu à peu afin de reprendre le contrôle de ce qui existe. Cela permet ensuite de modeler la marque à sa guise, sans personnalité influente qui pourrait faire barrage à des décisions.

— Ce n'est pas possible, fait Nabil.

Steven part dans un grand discours justificatif. Sa peine me paraît surjouée. Depuis que je suis arrivé, je sens bien qu'il y a un conflit latent entre lui et son cher ami Christophe. Je ne serais pas étonné qu'il y ait eu quelques coups de poignard dans le dos, dans cette histoire. Mes collègues tirent la tronche, tous perdus. Le paroxysme de l'hécatombe est atteint : la tête du chef vient de tomber. Décapitation publique. Le licenciement est une forme de mise à mort pour Christophe. Lui qui a passé la moitié de sa vie à construire cet empire, il va apprendre que les promesses et belles paroles des acheteurs sont du vent. Qu'en général le plus malin est celui qui place ses pions face au vulnérable. Le jour où l'on cède juridiquement ce qui nous appartient, c'est une paternité que l'on abandonne. Pour de bon. Il a tranché son lien entre lui et sa création le jour où il a apposé sa signature à côté du logo GameVision.

Coup dur pour l'équipe. Très vite, les gâteaux sont rangés, et chacun retourne à son poste pour faire face aux colonnes Excel. Bien évidemment, les doigts tapent à toute allure sur les claviers. Personne n'écrit de mail professionnel, non, mais le serveur de la messagerie interne de l'entreprise doit surchauffer. Le casque sur les oreilles, j'augmente à fond le volume sonore de ma chanson pour me couper des autres. Et puis, sans trop savoir à quel moment, je décroche de mon logiciel et tape « Transsibérien » dans Google image. La carte de l'itinéraire, les photos d'un train longeant une eau émeraude... Mon imagination s'enflamme. Je ferme les yeux, me projette là-

bas. Des coquelicots aux carmins ravageurs. La chorégraphie des oiseaux. Le vent qui souffle fort, transformant les hautes herbes en une mer verte agitée de frissons. Les steppes à perte de vue, un horizon sauvage, loin de toute civilisation.

Et puis le « pop » caractéristique d'un message Facebook me ramène au bureau.

Vincent Bertrand

Joyeux anniv mec ! Ça va ?

Marrant d'avoir de ses nouvelles, je pense souvent à lui depuis nos retrouvailles de l'autre soir.

Arthur Mareuil

Ça va et toi ? 😊

Vincent Bertrand

Bien bien ! Tu vas bien fêter ça, j'espère !

Arthur Mareuil

Rien de prévu pour le moment...

Vincent Bertrand

Sérieux ???

Arthur Mareuil

Non, avec le boulot et tout, j'ai même zappé, c'est pour te dire.

Vincent Bertrand

On fait un petit apéro dînatoire à l'appart ce soir, tu veux passer ? On sera une bonne vingtaine !

Un apéritif dînatoire. On en est à ce stade. Mais je suis curieux de voir à quoi ressemble sa femme, et surtout sa fille.

Arthur Mareuil

Pourquoi pas !

Vincent Bertrand

Super ! Et merci de ne pas draguer ma Anusha, hein. Je te connais.

Arthur Mareuil

T'inquiète 😊 J'ai quand même quelques principes.

Vincent Bertrand

Ouais ouais c'est ça, je t'ai connu en stage, beau gosse !

Arthur Mareuil

Tu veux que je rapporte quoi ?

Vincent Bertrand

Une bouteille de vin. Tu peux proposer à Oph aussi.

Arthur Mareuil

Elle est encore à Tokyo, pour le boulot.

En appuyant sur entrée, je prends conscience que je réponds comme si je connaissais par cœur son emploi du temps. Arthur, secrétaire de Mme Dubois. Je peux prendre un message ? Elle vous rappellera dès que possible.

Vincent Bertrand

Domage ! Rendez-vous donc au 2, rue Verdun, à Asnières-sur-Seine.

Asnières-sur-Seine. Vincent a déménagé en banlieue. Cela signifie que je vais devoir dépasser le périphérique. L'angoisse.

Il n'y a pas à dire, je suis un vrai Parisien.

*

Vincent et sa petite famille ont élu domicile dans un charmant immeuble au pied de la gare. Dans les rues, de jeunes couples sortent du Monoprix les bras chargés de courses, des personnes âgées font la queue devant le boucher. Sur la place, devant le cinéma, deux familles se saluent et prennent des nouvelles. Changement d'ambiance à dix minutes du centre de Paris. Davantage de douceur de vivre.

Je presse le nom de « Bertrand » sur l'interphone. La voix de Vincent grésille.

— Oui ?

— C'est Arthur.

— 3^e étage !

Je pousse la porte, grimpe les marches d'un escalier raide, mais bien entretenu. D'habitude, pour trouver où a lieu une soirée, je me laisse guider par le brouhaha. Aucun bruit ici. Sûrement un syndicat d'immeuble pénible,

peuplé de retraités se couchant à 21 heures. Je trouve l'appartement grâce au paillason devant l'entrée, un cœur sur lequel s'entremêlent un V et un A. N'est-ce pas *too much* ? Inconsciemment, je boutonne ma chemise d'un bouton supplémentaire, me demandant où je mets les pieds. Vincent m'ouvre en souriant.

— Bienvenue dans notre petit chez-nous !

Il me déleste de ma veste et de ma bouteille de vin, puis ouvre les bras sur son vaste salon. Cuisine ouverte laquée blanche, chaises en bois chinées, rangements intelligents... La panoplie du jeune couple idéal fondant son foyer. Une vingtaine de personnes sont déjà présentes, assises dans le canapé d'angle ou fumant sur le balcon.

— Arthur, je te présente Anusha et Reva.

Une belle jeune femme s'avance vers moi, une petite fille collée contre sa poitrine.

— Enchantée ! s'exclame-t-elle de sa voix claironnante, dans laquelle perce un très léger accent.

Vincent dépose un baiser sur le front de sa dulcinée. Ses cheveux noirs et soyeux dégringolent sur ses épaules. La petite fille referme ses minuscules doigts sur une mèche. Jamais je n'avais vu des mains aussi minuscules. L'interphone sonne.

— Fais comme chez toi, lance Vincent.

Il se précipite vers l'entrée. Je me retrouve seul face à Anusha, qui m'offre un grand sourire, dévoilant ses dents d'une blancheur éclatante.

— Tu es un ami de l'époque Pyxis, c'est ça ? s'enquiert-elle.

— Exactement. Vince t'a déjà tout raconté.

— Oh oui.

Une lueur malicieuse passe dans ses grands yeux noirs, ourlés de longs cils. J'imagine que son tendre époux lui a fait le récit de mes frasques de stagiaire. La petite Reva tourne la tête vers moi, me fixe avec intensité, la bouche entrouverte.

— Tu veux la prendre ? demande sa mère.

— Euh... je...

Sans attendre ma réponse, elle me tend sa fille. N'ayant pas le choix, je la saisis maladroitement sous les aisselles, ne sachant pas comment la tenir. Je m'attends à ce qu'elle fonde en larmes, mais Reva continue de me fixer

intensément, jusqu'à... me sourire. Je souris en miroir. Drôle de sensation que d'avoir contre soi un être aussi petit. Vulnérable. Un instant, j'imagine que c'est ma fille. Que je dois m'en occuper. Jour, nuit, sans pause possible. Responsabilité vertigineuse.

— Bon, je vais aller la coucher, déclare Anusha, sinon elle va être décalée. Installe-toi, je t'en prie.

Elle reprend sa fille et file dans le couloir. Sur la table, des petits fours et des coupes de champagne. L'époque saucisson, gobelets et vin rouge à moins de dix euros est bel et bien révolue. Je sonde la pièce à la recherche d'une place où m'asseoir, quand mon regard rencontre celui d'un homme, la trentaine, épaules larges, mâchoire carrée.

James.

Eh merde.

À l'opposé, devant la porte-fenêtre donnant sur le balcon, il me détaille de haut en bas, un verre à la main. Je me détourne et me découvre un intérêt incroyable pour les toasts au saumon. Vincent revient vers moi et me donne une tape dans le dos.

— Tout va bien, mec ?

— Ça va, ça va...

— Tu as vu, il y a d'autres anciens, tu connaîtras du monde !

— Oui, c'est super.

L'interphone sonne de nouveau. Il passera de toute façon sa soirée à faire des allers-retours entre la porte et la cuisine. La malédiction de celui qui reçoit chez lui. Je pousse un profond soupir et me trouve une place sur un pouf, le plus loin possible de James. Génial, l'anniversaire. Devoir affronter la haine de l'ex d'Ophélie. À sa façon de me scruter avec hostilité, aucun doute, il est au courant. J'engouffre plusieurs mini-pizzas et observe autour de moi. Population majoritaire de couples se tenant la main.

— Tiens tiens, un revenant.

Je relève la tête. Alix se tient devant moi, élégante dans un tailleur noir qui dénote avec ses cheveux courts passés au rose bonbon.

— Je pourrais en dire autant de toi, fais-je.

— Pas faux.

— Alors, comment est la vie loin de Pyxis ? Vincent m'a dit que tu avais retrouvé un boulot...

— Exactement. Je suis devenue agent artistique.

Je ponctue d'un hochement de tête impressionné, ne sachant pas trop ce que cet intitulé recouvre comme réalité.

— C'est très cool, continue-t-elle, je suis à mon compte, je défends les intérêts d'auteurs, d'illustrateurs, de graphistes...

— Ah oui, super...

Nous nous sourions sans trop savoir quoi dire. Ce n'est pas comme si nous avions développé de grands atomes crochus dans le passé, elle et moi.

— Je vais prendre l'air, lâche-t-elle.

— O.K...

— À plus tard...

Elle s'éloigne. Alors que je pensais passer inaperçu, James avance d'un pas décidé.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demande-t-il agressivement.

Ses épais sourcils froncés lui donnent un air très menaçant. J'avais oublié à quel point il était cash. Les autres invités nous prêtent soudain attention. À l'autre bout de la pièce, Alix secoue la tête de gauche à droite, blasée, avant de s'éclipser sur le balcon.

— Salut, fais-je avec calme.

— Ouais, salut, c'est ça.

— Ça fait longtemps.

Je me racle la gorge, mal à l'aise. Le couple sur le canapé reprend sa discussion sur les classements des écoles maternelles du quartier. James reste debout, les bras croisés.

— Qu'est-ce que tu deviens ? demandé-je.

— Tu as sauté ma meuf.

J'ouvre la bouche en grand, abasourdi.

— C'était bien, au moins ?

— Non mais James...

— Presque cinq. Cinq ans de relation.

Autour de nous, les discussions cessent. Je me relève avec lenteur.

— Tu ne veux pas qu'on aille parler de ça ailleurs ? proposé-je.

Derrière James, je vois Vincent foncer jusqu'au balcon et parler à Alix. À

travers la vitre, celle-ci nous regarde.

— Ça va, tu dors bien la nuit ? insiste James.

— Écoute, je suis désolé...

Alix revient à l'intérieur et se plante entre nous deux.

— Bon, allez, calmez-vous, les deux coqs...

Ses poings se serrent, ses bras tremblent. Il explose :

— Qu'est-ce que tu avais besoin de revenir chez Pyxis ? De draguer Ophélie au boulot ? De me la voler ?

— La voler ? fais-je. Non mais, tu déconnes ? On dirait que tu parles d'un jouet.

— On était ensemble. Elle était à moi.

— James, je veux bien croire que la rupture soit douloureuse, mais c'est très misogyne, ce que tu dis là.

Alix me dévisage comme si elle me voyait pour la première fois.

— Ça me tue de le dire, soupire-t-elle, mais je suis d'accord avec Arthur. C'est quoi, cette façon de parler de son ex ? On n'est plus au xviii^e siècle, hein, Ophélie a fait un choix...

— Allez les amis, intervient Vincent, on se calme...

— Un choix ? clame James. Tu l'as draguée !

Pour la première fois de ma vie, j'échange un regard complice avec Alix. Comme quoi, tout peut arriver, avec le temps.

— Sérieusement ? fais-je. Tu vas me mettre l'échec de ton couple sur le dos ?

— Tu lui as retourné le cerveau !

Les invités assistent à la scène, embarrassés. James me fait face, ivre de colère. Je pourrais m'excuser. Me taire. Mais je prends une profonde inspiration, puis déclame :

— Ta réaction est franchement immature. Tu peux m'en vouloir de mon attitude, de je ne sais pas... t'avoir blessé par exemple ! Clairement, coucher avec Oph alors qu'elle était en couple, ce n'était pas respectueux. Désolé pour ça. Mais me reprocher la rupture ? Je crois que tu la sous-estimes. S'il y a bien une chose que j'ai compris d'elle, c'est que c'est quelqu'un qui sait ce qu'elle veut. Pas l'espèce de potiche influençable que tu me décris... Et si c'était de cette façon que tu la voyais, laisse-moi te dire qu'elle a bien fait de partir.

19.

And way down we go-o-o-o-o

Way down we go-o-o-o-o

Say way down we go

Way down we go

Kaleo – *Way down we go*

18 septembre

Ophélie

Un flux humain continu irrigue la rue piétonne d'Harajuku. De jeunes Japonais en tenues fantasques se pressent dans les magasins bon marché. Tokyo tel qu'on l'imagine, foule dense, uniformes et jupes plissées, cheveux colorés, boutiques clinquantes. Telle une âme en peine, j'erre devant les étalages de kimonos synthétiques ou de chaussettes cinq orteils. Rappporter des souvenirs. C'est sûrement ce que n'importe qui en voyage ferait, trouver la babiole, l'objet original, qui rappellera ce moment à l'autre bout du monde. Le vol de retour décolle ce soir. Ce matin, j'ai confié la valise à la conciergerie, avant de prendre la décision de m'aventurer dans le métro. Il m'aura fallu demander à plusieurs reprises mon chemin à des Japonais, toujours très aimables, avant de trouver la bonne station. Dans le dédale souterrain, la plupart des indications n'ont aucun sous-titre anglais. Durant quatre jours, je n'ai pas bougé de ma chambre d'hôtel. Prostrée. Il fallait bien que je sorte, rien qu'une fois, pour dire que j'ai mis les pieds dans cette ville palpitante sans en avoir pris véritablement le pouls. J'étais censée prendre un jour de repos avant de poursuivre mon travail, mais je n'ai eu aucune nouvelle de Manólis. Rien. Pas un message personnel pour s'excuser de l'incident et, plus étrange encore, pas une seule sollicitation pour que je retourne sur le tournage.

En temps normal, je l'aurais inondé de mails, aurais exigé des explications. La directrice de la Communication, implacable, aurait imposé sa façon de travailler, trouvé scandaleux ce silence radio. Mais depuis cette nuit-là, je regarde mon téléphone portable comme un objet de torture. Un ennemi. Je ne veux pas retourner avec tous ces gens de l'industrie musicale, ces stars. Et surtout, je ne veux pas revoir Manólis. Je ne peux pas. La scène se rejoue encore et encore dans mon imaginaire. Envie de vomir. Je devrais être plus forte, moins fragile. Lui faire face. Y retourner. Ce n'est pas si grave, il avait

bu, a tenté quelque chose. J'ai refusé.

Malgré les yens dans mon portefeuille à écouler, je me détourne et remonte vers la gare. Derrière le bâtiment se déploient de somptueux arbres. Aimantée par ce parc en plein cœur de la ville, je longe le trottoir pour en trouver l'accès : un gigantesque portail traditionnel japonais en bois, constitué de deux montants verticaux qui supportent deux linteaux horizontaux. Le sanctuaire Meiji-jingū, dont Alix m'a souvent parlé. Le *torii* ouvre sur une forêt d'immenses arbres feuillus, qui forment une couronne verdoyante au-dessus d'une très large allée. Un tel havre de paix à côté des effervescentes rues commerçantes me fait l'effet d'une apparition divine. Une évidence me frappe. Un sanctuaire. J'ai besoin d'un sanctuaire. Je m'aventure sous le portail, comme le font bien d'autres touristes. En quelques pas, je suis dans un monde parallèle, la ville s'évanouit. La végétation luxuriante forme un écran protecteur qui étouffe tout bruit venant de l'extérieur. Plus je m'enfonce dans la forêt, plus le calme se fait en moi. J'atteins le temple au moment où sort une procession de moines. Ils forment un cercle autour d'une fontaine rectangulaire, sur laquelle reposent de longues louches en bois. Sans doute un rituel de purification. Je m'approche, observe leurs gestes, puis les imite. Je saisis la louche dans ma main droite, verse de l'eau sur ma main gauche.

En face trône le bâtiment principal en bois de cyprès, coiffé d'un splendide toit de cuivre. Au centre, un arbre somptueux, entouré d'un tableau où sont accrochées des petites tablettes en bois gravées d'inscriptions. J'apprends que ce sont des *ema*, prières offertes au temple pour obtenir l'accomplissement d'un souhait. Je vide mes yens restant et m'empare d'une tablette, que je caresse du plat de la main. En imaginant un instant que ce vœu puisse se réaliser... que souhaiter ?

Paix.

Enfin, j'entends ma voix. La mienne. Claire, audible, forte.

Et je prends conscience que, dans mon quotidien, des centaines de voix parasitent mon esprit en permanence. Les voix des collègues au bureau, les voix des mails, les voix des textos, les voix des statuts Facebook, les voix des articles, les voix des vidéos YouTube, les voix des chansons, la voix d'Hugues, celle d'Alix, celle d'Arthur...

Leur absence révèle leur présence.

Comme si le calme du sanctuaire les avait chassés.

Ce silence m'assourdit, m'enveloppe. Et alors je la sens, terrible, qui explose entre mon cœur et mon ventre. La douleur. Insoutenable. Ma peau est

bleuie d'ecchymoses invisibles. Les empreintes des doigts de Manólis, intrusifs, brutaux. Ma poitrine se comprime.

J'ai dit non.

Plusieurs fois.

Je me suis débattue.

Dans les brumes de la honte et de la confusion, je sais très exactement ce qui s'est passé.

Manólis m'a forcée.

Sa brutalité. Sa violence.

Des larmes me brûlent les yeux, coulent enfin.

Paix.

Il n'y a pas de paix possible, même dans ce sanctuaire, même près de ces moines. Je me sens pillée. Mutilée. Je ne suis qu'une blessure.

Violence intime.

Violence quotidienne.

Paix sociale. Stratégie. Utiliser.

J'ai appris le jeu de rôle social de l'entreprise, en essayant de conserver mon intégrité, mes valeurs. Là où d'autres agissent sans scrupule, veulent en permanence *tirer quelque chose*, je me suis toujours posé des questions. Mais, malgré cet effort, combien de fois mes convictions ont été bafouées ces derniers temps ? Combien de fois me suis-je trahie ? Je ne les compte plus. Les licenciements. Le départ d'Alix. La rupture avec James. Maintenant Manólis qui a voulu me prendre comme l'on prend un simple objet. Poupée de chiffon. J'ai la sensation qu'en me touchant, en me forçant, il a fait de moi une brèche. Ma peau est criblée de trous, par lesquels s'échappe mon énergie. Au cœur du sanctuaire, j'essaie de récupérer un peu de cette vitalité.

À l'idée de retourner chez Pyxis, une gangue de peur se referme sur moi. Manólis est un homme puissant, populaire, adulé. Mais peu importe l'image qu'il renvoie au monde, je l'ai réellement vu, ce soir-là. J'ai vu la laideur, le manque d'humanité.

Et je suis blessée.

Instinctivement, avec simplicité, j'inscris le mot « *Paix* », puis vais accrocher ma prière parmi les autres, sur le grand portant en bois. Alentour, les arbres somptueux, immobiles, forment un cocon protecteur. Ce lieu irradie

d'une sérénité absolue. Au fond de moi, j'aimerais que les rituels fonctionnent. Que je sorte de ce sanctuaire purifiée, lavée.

*

Armée de mon plan, je me concentre pour trouver la bonne correspondance dans le métro tentaculaire. Avec un peu de pratique, je suis parvenue à apprivoiser les lignes colorées et estampillées de numéros. J'imaginai un véritable labyrinthe, alors que les souterrains de Tokyo recèlent de bien des avantages : une ponctualité spectaculaire, un environnement propre, des toilettes en libre accès, et une atmosphère étrangement sereine. Des enfants qui jouent seuls. Une vieille dame s'endormant dans son siège, son appareil photo pendant autour du cou. À Paris, il n'aurait pas fallu plus de trois minutes pour que son bien lui soit arraché. Personne ne me cogne ou ne me bouscule lorsque j'entre dans une rame. Les Japonais sont d'une politesse exemplaire. Sans doute cette rigidité quotidienne est-elle usante, et cette gentillesse constante dissimule sûrement des sentiments exacerbés, un besoin d'exploser... Mais pour une touriste comme moi, la pression n'est pas palpable. Je ressens seulement un profond respect à l'égard de mon espace vital et de ma personne, qui me semblait incompatible avec une mégapole.

J'embarque dans le train qui me conduira hors de la ville, jusqu'à l'aéroport d'Haneda. Autour de moi, uniquement des hommes d'affaires en costume trois-pièces, qui tiennent fermement leurs valises métalliques. À côté, la mienne contraste : d'un bleu myosotis, avec des pochettes partout. Volontairement, je n'ai pas pris d'avance, pour arriver au dernier moment à l'aéroport. Tout, sauf croiser Manólis. Je suis tellement mal à l'aise à l'idée de voyager près de lui que je suis allée jusqu'à changer ma place attribuée sur le vol au moment de mon enregistrement en ligne. Je tire mon téléphone portable de mon sac avec une certaine réticence. Après ces jours de coupure, je vais devoir renouer avec cette petite boîte qui dicte mon agenda et ma vie. Profitant du WiFi gratuit dans les transports, j'entre le code pour profiter d'Internet. M'interdisant de lire mes mails professionnels avant mon retour, je jette un œil à mes messages Facebook.

Arthur Mareuil

Salut Oph, ça va ? Tu es au courant de la nouvelle j'imagine... J'espère que tu tiens le coup.

Un pressentiment m'étreint. Sans doute les fameuses urgences dont parlait

Manólis. Je me connecte aussitôt à ma boîte mail, découvrant plus de trois cents messages non-lus. L'un d'entre eux attire immédiatement mon attention, signé de Christophe.

De : christophe.menard@pyxis.com

À : interne@pyxis.com

Objet : Départ

Toutes les bonnes choses ont une fin, mais je n'aurais jamais cru que celle-ci arriverait si rapidement, et de cette façon. J'aurais voulu vous prévenir un à un, prendre le temps de discuter, de vous serrer dans mes bras, mais les circonstances font que je vais quitter Pyxis dès ce soir.

Je n'ai pas le courage d'en dire plus, pas le courage de rester digne, pas le courage d'épiloguer et de revenir en arrière... Vous êtes mes amis, et plus encore, ma famille. Ne l'oubliez jamais.

Christophe

Je lis et relis ces lignes, estomaquée. Le mail date de ce matin en France. Ces propos décousus et une telle précipitation ne ressemble absolument pas au P.-D.G. de Pyxis, qui a toujours mesuré ses mots et sa communication. L'homme que je connais, avec lequel je travaille depuis toutes ces années, m'a toujours vanté l'importance de la retenue et du temps de réflexion. J'ignore ce qui s'est déroulé en mon absence, mais cela a dû être d'une violence inouïe. Je le vois mal partir de son plein gré... Aurait-il été licencié à son tour ? La perspective de son absence me glace.

Arrivée à l'aéroport d'Haneda, je me dirige vers l'enregistrement, où je suis la dernière à déposer mon bagage. L'hôtesse m'indique la porte d'embarquement, en me signalant qu'il faut me dépêcher. Je n'aurai pas profité du lounge business, mais aucun privilège n'aurait pu me forcer à me retrouver dans la même pièce que Manólis. Après les portails de sécurité et les contrôles de rigueur, je me retrouve en salle d'embarquement, où seuls quelques retardataires tendent leurs passeports au personnel. Je fais de même, puis file dans le long couloir conduisant à l'avion.

— *Konbanwa*, me lance une hôtesse de l'air.

Elle vérifie ma place sur mon billet et m'indique la direction de gauche, derrière un rideau rouge. À l'idée de tomber nez à nez avec mon agresseur

dans cet espace restreint, mes entrailles se nouent douloureusement. Comment réagir ? Avec détachement, car il s'agit d'un cadre professionnel ? Avec révolte, car ce qui s'est passé est grave ? Je me retrouve à l'éviter et me cacher comme si j'étais celle en faute.

Je trouve immédiatement ma place : tout au fond à gauche, côté hublot, le plus près possible des toilettes... et de la sortie. Tout en montant mon bagage à main dans les rangements à cet effet, je balaie la cabine du regard. Je reconnais Manólis, de dos, vers l'avant, déjà installé devant son écran. À côté de lui, Leslie, qui retourne également à Paris, se fait servir une coupe de champagne. Je ne veux pas en voir plus, et trouve refuge à ma place, me sentant plus ou moins protégée par la coque capitonnée autour de mon siège, qui forme une barrière entre les autres et moi.

Je n'ai pas revu son visage. Simplement sa nuque et ses cheveux poivre et sel, et pourtant, cela suffit à me faire frissonner de dégoût. Je m'enveloppe de la couverture mise à disposition et abaisse mon siège à l'horizontale pour disparaître.

Est-ce que je suis responsable de ce qui s'est passé ?

Je n'aurais jamais dû laisser Manólis rentrer dans ma chambre. Peut-être ai-je envoyé des signaux qu'il a mal interprétés. Il est vrai que par moments, il m'a attirée, et à d'autres, pas du tout... Je peux presque de nouveau sentir sa main enserrer fort mon poignet, m'empêcher de bouger. J'aurais dû hurler. Je n'ai pas pu. Je ne sais même pas pourquoi. Par peur de représailles, parce que, au fond, je commençais à me convaincre qu'il avait le droit de disposer de moi comme bon lui semblait. Et après tout, peut-être a-t-il raison : qui suis-je pour dire non, pour penser que je mérite quoi que ce soit ? Mauvaise pensée, à chasser, à bannir. Quel désespoir de croire que l'on ne vaut rien, que l'on n'est même pas digne d'être un être humain, respecté pour ce que l'on est et ce que l'on ressent. Je pensais qu'à l'approche de mes trente ans j'aurais comblé cette faille béante, ce manque de confiance en moi. J'en ai identifié l'origine, y ai réfléchi à de nombreuses reprises, pour tenter de recoudre cette plaie à vif. Les souvenirs d'enfance comme points de suture, pour remonter le fil des événements, éclairer les zones d'ombre de sa personnalité. Toute ma vie, je me suis contentée de l'absence d'attention de mes parents, trop débordés par leur restaurant et leurs soucis financiers pour ne serait-ce que me voir, Ophélie l'enfant, Ophélie l'adolescente, Ophélie la jeune adulte, se démener comme elle pouvait pour s'en sortir. Quand l'attention a manqué si cruellement à un âge précoce, sans doute la traque-t-on ensuite partout, en l'acceptant même de ceux qui n'ont aucun respect pour ce que nous sommes. L'assoiffé serait prêt à

boire une eau empoisonnée, car cela reste de l'eau. J'ai toujours eu l'impression de nager à contre-courant, quand d'autres naviguent avec aisance. Et d'un coup, je coule.

Oui, je coule.

Je me pelotonne contre l'oreiller miniature Air France. Des larmes sans sanglots se déversent au coin de mes paupières, discrètes, muettes, silencieuses, le reflet de leur propriétaire.

Il aura fallu cette nuit-là pour que, soudain, je perde le fil de ma vie. C'est la première fois depuis que je suis chez Pyxis que je me sens aussi vide, déserte, que je n'ai même plus la force de lire les messages qui me sont adressés. Comme si cela ne m'intéressait plus, que toute l'énergie qui me caractérise s'était enfuie je ne sais où.

Les heures s'écoulent tandis qu'une myriade de pensées me torturent, s'enfoncent dans mon crâne.

*

— Mesdames et messieurs, nous venons d'atterrir à Paris. Il est exactement 5 h 30, heure locale et la température extérieure est de 12°. Nous vous remercions d'avoir choisi notre compagnie. Air France et tout son personnel de bord vous souhaitent un agréable séjour.

Les lumières de la cabine s'allument brutalement. Froissement de tissus, son métallique des ceintures que l'on détache, claquements des compartiments à bagage à main que l'on referme. J'ai encore du mal à ouvrir les yeux, ayant l'impression d'avoir dormi une poignée de minutes seulement, alors que j'ai dû m'assoupir au moins cinq heures. Immédiatement, je repère Manólis, qui s'est déjà levé. Craintive, je me cale dans mon siège, pour disparaître de son champ de vision. Ce dernier remonte l'allée, passe en compagnie de Leslie, mais aucun des deux ne remarque ma présence. Leurs silhouettes disparaissent dans la file des voyageurs pressés de descendre.

J'attends donc d'être la dernière dans l'avion pour partir à mon tour, afin d'éviter de prendre le même bus qu'eux jusqu'au terminal. Stratégie efficace, puisque j'arrive à l'aéroport alors que la plupart des autres passagers ont déjà franchi la douane. À travers les vitres, un ciel couvert de nuages pèse comme un couvercle. Je suis soulagée d'être rentrée mais, d'un autre côté, retourner chez Pyxis affronter ce qui s'annonce me semble insurmontable.

Après avoir récupéré ma valise, je me précipite dans le RER B. Hors de question de prendre le risque de croiser Manólis à la station de taxis, et il n'est certainement pas le genre de personne à prendre les transports en commun. Je patiente dix minutes sur les strapontins rigides, jusqu'à ce qu'un train tagué et insalubre s'arrête à ma hauteur. La saleté des couloirs et des wagons me frappe, par contraste avec Tokyo. C'est comme si j'arrivais de nouveau dans la capitale en parfaite étrangère, avec un regard neuf sur toutes les agressions constantes que recèle cet endroit. Mélancolique, je contemple le paysage défiler, jusqu'à ce que le RER rejoigne les tunnels. Un instant, j'ai presque un doute à la station à laquelle je dois descendre. Trop de changements de maison, ces derniers mois. Gare du Nord, oui c'est cela.

D'un pas lourd, je remonte la rue du Faubourg- Saint-Martin, m'arrête devant l'immeuble dans lequel se trouve notre colocation avec Hugues. Sur le coup, cette cohabitation m'était apparue comme un coup de pouce du destin, un loyer partagé à Paris est un bel avantage. Mais là, après ce voyage, je voudrais rentrer dans un endroit isolé, où je pourrais me cacher à l'abri des regards.

Mon trousseau de clefs se trouve tout au fond de mon sac. Je tends l'oreille un instant, au cas où Hugues serait en plein ébat avec je ne sais quel invité impromptu. Silence total. Je pousse la porte et découvre le salon désordonné : tas de linge sale dans un coin, coussins par terre, carrelage taché par endroits. Éden bondit du canapé pour me réserver un comité d'accueil à base de frottages contre les jambes et de ronronnements. Serrer cette petite boule de poils contre mon cœur m'apporte un apaisement instantané. La tendresse m'avait manqué.

J'abandonne ma veste et ma valise pour me diriger dans le couloir. Ma chambre fait face à celle d'Hugues. Après une hésitation, je décide de toquer à sa porte. Aucune réponse. J'ouvre et découvre mon ami endormi en travers de son lit. J'éprouve le besoin urgent de lui parler, de lui raconter tout ce que je viens de traverser.

— Je suis rentrée, dis-je doucement.

Il remue sous son drap, se retourne, puis pousse un gémissement plaintif.

— Cool, fait-il, la bouche pâteuse.

Décontenancée, je reste immobile dans l'embrasement, ne sachant pas comment aborder le sujet. Hugues garde les paupières closes, les bras en croix sur son torse nu. Sentant ma présence, il ajoute :

— Alors, Salakis figure sur ton tableau de chasse ?

Ce surnom ne me fait plus rire. Je prends une inspiration hachée, cherchant la force de lui raconter.

— Pas vraiment. Je ne suis pas une chasseuse, tu sais.

— Tu pourrais.

— Ça... ne me ressemble pas.

Mes doigts se serrent sur la poignée de la porte. Je n'arrive pas à rassembler les mots. À lui dire.

— Faut que je dorme, continue-t-il, j'ai teufé comme un dingue encore...

— Oui, je comprends.

Son indifférence me remplit de tristesse. À regret, je sors de la chambre et trouve refuge dans la mienne. Ces meubles impersonnels, ces quelques affaires stockées dans une armoire. Il n'y a rien à retrouver, ici, pas même le soutien chaleureux de l'amitié. Du bout de l'index, je consulte mon agenda. Des réunions, des points, un aller-retour à Lyon pour encadrer la séance de dédicaces de Lou et Sonia... Les responsabilités me dégringolent dessus.

Et pour la première fois, j'ai peur d'aller sur mon lieu de travail.

20.

Un peu spéciale, elle est célibataire
Le visage pâle, les cheveux en arrière
Et j'aime ça [...]
Tellement si belle quand elle sort
Tellement si belle, je l'aime tellement si fort
Elle a les yeux revolver, elle a le regard qui tue
Elle a tiré la première, m'a touché, c'est foutu

Marc Lavoine – *Elle a les yeux revolver*

7 octobre

Arthur

Nouvelle journée chez Pyxis, nouvelle ambiance de merde. La fourmilière s'agite, la nouvelle du départ de Christophe Ménard s'est répandue comme une traînée de poudre. Dans l'open space du contrôle de gestion, le malaise est palpable. Steven enchaîne coup de téléphone sur coup de téléphone, s'isole dans des salles de réunion durant plusieurs heures. Pour bien connaître le processus de fusion-acquisition, je sais que nous arrivons au stade critique : le départ du fondateur. Pyxis peut désormais être absorbé par GameVision, maintenant que s'écartent tous les obstacles à son uniformisation. Dans le jargon, on nomme cette étape la mise en application de l'intégration. Cela me paraît une évidence, pour l'avoir déjà vu à de nombreuses reprises, les autres employés, eux, semblent sous le choc. Christophe s'est volatilisé. Il était dans son bureau, le lendemain, plus personne, simplement un mail. Certains chuchotent qu'il a été mis en arrêt maladie, d'autres qu'il aurait pété les plombs... Ce qui est sûr, c'est que GameVision fera le nécessaire pour effacer sa présence et son influence. À la place, les dirigeants placeront leurs favoris, des partenaires de confiance, pour remettre les compteurs relationnels à zéro. Plus d'aigreur, de contestation : l'entreprise se pare uniquement d'alliés.

Derrière mon bureau, j'observe. Du moment qu'un tableau Excel est ouvert sur mon ordinateur, personne ne viendra me déranger. L'effet cravate. Plus les jours s'écoulent, plus je me sens extérieur à ce qu'il se passe. Durant les réunions, j'imité leur langage, pour ne pas trop détonner, mais pourtant, j'ai la sensation désagréable d'être loin, très loin. Comme extrait de cette réalité. J'ai du mal à comprendre comment j'en suis arrivé là, à me sentir obligé chaque matin de prendre le métro pour exercer le même métier qu'avant. Ce métier que je fuyais. L'état d'esprit particulier de Pyxis n'est plus une raison suffisante pour rester, d'autant plus qu'il s'est désintégré dans le changement.

— Arthur ?

Steven arrive au pas de course, de la sueur dégoulinant de son front.

— Oui ?

— Tu ne viens pas ?

— Où ? demandé-je, distrait.

— Le discours de M. Durand !

Je coule un regard sur mon agenda Outlook. En effet, un rappel clignote.

— Si, bien sûr, j'arrive.

Il me fait signe de me dépêcher et s'engouffre dans l'ascenseur. Je me retourne et constate que toutes les chaises sont vides. Il faut croire que je commence vraiment à déconnecter. À contrecœur, je mets mon écran en veille et monte au dernier étage. La cafétéria est bondée d'employés, tous en train de discuter un verre à la main. Au centre, un stand a été installé, sur lequel se succèdent des fontaines à coca, champagne, vin... Une équipe de serveurs quadrille l'espace pour distribuer des petits-fours. GameVision a sorti le grand jeu, pour en mettre plein la vue aux quelques rebelles qui font la gueule. J'en repère quelques-uns, des inconditionnels de Ménard, qui se tiennent en retrait, tandis que les autres profitent de l'instant. Nous voici à la réception qui suit les funérailles, sans être passés par l'étape du recueillement. On oublie le mort le plus rapidement possible, pour aller directement à la case des festivités. Un tel déni me déconcerte. La politique de l'autruche. Allez, si on fait comme si de rien n'était, peut-être que personne ne s'offusquera de la disparition du fondateur de la boîte qu'on vient de racheter...

M. Durand monte sur l'estrade. Son assistant s'empare du micro et le tapote.

— Un... deux... Un... deux... vous m'entendez ?

— Oui ! répond en chœur un groupe, qui lève son verre.

J'arrive pile au bon moment : le discours. Je me demande jusqu'où nous allons aller dans l'absurde. Peut-être qu'il n'évoquera même pas Christophe Ménard. Le rendez-vous envoyé par la Communication était intitulé « Célébrons une nouvelle ère ! ». Le directeur financier prend le micro et se poste bien au centre de l'estrade, une main plantée dans la poche de son pantalon.

— Bonjour à tous, et merci d'avoir répondu à cette invitation ! Quel plaisir de vous voir si nombreux à la pause déjeuner, réunis pour passer un moment

de franche convivialité !

Le groupe devant applaudit à tout rompre tandis que, derrière, les employés de Pyxis restent figés comme des statues. M. Durand adresse un salut à la cantonade, comme s'il était acclamé en héros.

— Je ne le dirai jamais assez : sans votre talent, GameVision ne serait rien ! Et aujourd'hui, nous avons le bonheur de vivre cette aventure avec une nouvelle équipe fraîche, ambitieuse, qui nous vient tout droit de Pyxis !

Applaudissements de nouveau. J'imite mollement les autres, ne lâchant pas du regard le requin en costume.

— Comme vous le savez, Christophe Ménard nous a quittés pour aller vers de nouveaux challenges. On ne change pas un tempérament d'entrepreneur, ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre... Nous ne le remercierons jamais assez de nous avoir confié la pépite qu'est Pyxis, et c'est à présent notre mission d'intégrer votre entreprise au mieux chez GameVision. Pour ce faire, il nous semblait fondamental que votre entreprise conserve sa propre identité, tout en s'articulant à la nôtre. Bien entendu, Christophe Ménard restera un leader irremplaçable... Mais pour lui succéder du mieux possible, nous avons choisi celui qui nous semble correspondre le plus au profil de dirigeant, tout en apportant un vent de fraîcheur.

Je lève les yeux au ciel. On parle d'un nouveau directeur, ou bien d'un désodorisant pour W.-C. ? M. Durand joint les mains, solennel, pour faire durer le suspense. L'assemblée retient son souffle.

— Le nouveau directeur de Pyxis n'est autre que... Manólis Pikrammémos !

Une femme bondit sur ma gauche, me renversant du coca dessus. Tonnerre d'applaudissements et cris d'hystérie. Non. Pas possible. C'est une blague ? Depuis quand être acteur donne des compétences de dirigeant d'entreprise ? C'est n'importe quoi. Manólis rejoint M. Durand sur l'estrade, en faisant des gestes d'apaisement envers la foule en délire. Toujours le même sourire Ultra Brite mais, à côté du directeur financier, il paraît ridiculement petit. Je n'arrive pas à comprendre ce que les femmes peuvent lui trouver. Le mystère de la célébrité, sans doute.

— Je n'ai pas besoin de vous présenter Manólis, poursuit M. Durand, qui est chargé des événements chez GameVision. Un leader-né, touche-à-tout, qui circule dans des domaines hétéroclites. Manólis est aussi un homme très engagé, qui a développé des campagnes de publicité originales, pour lutter notamment contre le sexisme. Mais je le laisse vous expliquer quelle

responsabilité il s'apprête à endosser.

Manólis se racle la gorge et prend la parole :

— Je suis tellement, tellement heureux de partager ce moment avec vous tous...

La rumeur ambiante est si forte qu'il doit s'interrompre, et faire face à une nouvelle ovation. Un tel climat est presque effrayant.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît... c'est un moment très important dans l'histoire de GameVision et de Pyxis.

Il marque un temps d'arrêt. On ne pourra pas lui retirer d'être un bon orateur.

— Comme vous le savez, mes liens tissés avec la télévision et la musique ces dernières années vont nous permettre de construire de nouveaux partenariats, toujours plus ambitieux. Avec le catalogue que possède Pyxis, nous pensons qu'il est possible d'aller encore plus loin pour donner aux mangas et jeux vidéo existants une tout autre ampleur internationale. Le développement du transmédia sera au cœur des enjeux de cette année, et je compte bien faire en sorte que GameVision et Pyxis aillent dans cette direction, main dans la main.

Je regarde autour de moi : les gens le fixent, comme hypnotisés.

— Dans cette mission, je ne serai pas seul, bien sûr. Je serai accompagné de personnes compétentes et fidèles, présentes chez Pyxis depuis longtemps. Car on ne peut aller vers l'avenir sans s'appuyer sur le passé.

Difficile de ne pas soupirer d'exaspération. Quel discours fade, digne de mes cours d'histoire-géographie de troisième.

— Vous connaissez tous Ophélie Dubois, ajoute-t-il, qui a démarré comme stagiaire jusqu'à se hisser directrice de la Communication. Un très beau succès permis par Pyxis. Elle et moi revenons tout juste de Tokyo, où nous avons déjà commencé à tisser des liens avec l'industrie musicale. Elle est très jeune pour une directrice, mais ne vous y trompez pas ! Son ancienneté dans l'entreprise complète tout à fait mon statut de nouveau parmi vous. Je vous demande de l'acclamer chaleureusement !

Il tend un bras vers la foule. Je me hisse sur mes pieds mais ne parviens pas à voir Ophélie. Je n'arrive pas à le croire. Alors ces deux-là vont former une équipe ? Bon, c'est sans doute une belle opportunité pour sa carrière.

Un temps de latence. Le sourire de Manólis se crispe. Il agite la main, comme s'il faisait signe à Ophélie de venir, mais qu'elle refusait. Au bout de

très longues secondes, elle finit par grimper les marches et à arriver à son tour sur l'estrade. Je ne peux m'empêcher de froncer les sourcils. Élégante dans son tailleur, elle reste debout, les jambes collées, les épaules légèrement voûtées, comme si elle s'excusait d'être ici.

— Ophélie, ajoute-t-il, je te laisse dire un mot.

Elle attrape le micro, puis balaie la foule du regard. Un silence un peu trop long s'installe, du genre qui met mal à l'aise. Malgré la distance, je discerne l'expression de son visage, très tendue, comme si elle se faisait violence.

— Je suis désolée, dit-elle avec maladresse, je ne savais pas qu'il faudrait que je parle, je n'ai rien préparé...

— Ce n'est pas grave, l'encourage-t-il, dis-nous simplement un mot sur la surprise que nous avons préparée à Tokyo.

Quelque chose ne tourne pas rond. Je l'ai toujours connue très à l'aise en public. Dans son regard bleu, je perçois une grande détresse. Elle se reprend :

— Nous avons le plaisir de vous annoncer le partenariat de Pyxis avec Aki Shiratori, star de la pop japonaise, que certains d'entre vous doivent connaître.

Les employés tapent dans leurs mains pour accueillir la nouvelle. Sans doute ne perçoivent-ils pas son malaise comme moi. Je m'adresse à ma voisine, qui ne s'est même pas excusée pour le coca :

— Vous ne trouvez pas qu'elle a l'air un peu stressée ? murmuré-je.

— Oh non, elle est toute mignonne !

Mignonne. Mouais. D'habitude, elle rayonne, alors que là, elle semble quasi éteinte. La gentille secrétaire de l'acteur. Je connais Ophélie, et je pourrais jurer qu'elle est à deux doigts de s'évanouir.

— Merci à vous deux, reprend M. Durand. Sur cette bonne nouvelle, nous n'allons pas vous empêcher plus longtemps de profiter du buffet. Merci de votre attention, et bon appétit à tous !

Aussitôt, les doigts se tendent vers les toasts et les petits-fours. On a écouté sagement, mais là, on ne déconne plus : c'est le moment de choper les meilleurs trucs, avant qu'il ne reste plus rien. Plutôt que de foncer vers les serveurs comme les autres, je suis Ophélie du regard. Cette dernière refuse le verre de vin qu'on lui propose, son sourire s'évanouit la seconde d'après, et elle se faufile jusqu'à l'escalier. Je vais à sa suite, pousse la porte. Des claquements de talon retentissent dans la cage d'escalier.

Je me penche sur la rampe et crie :

— Oph !

Un étage en dessous, elle relève la tête.

— Quoi ? fait-elle.

Sa voix dégage une certaine douceur. Elle n'a pas l'air en colère contre moi.

— Ça va ?

Elle reste immobile. Je ne vois plus que le dessus de sa tête, ses cheveux châtain tirés en arrière.

— Tu habites où, en ce moment ? demande-t-elle.

— XIII^e.

— Envoie-moi l'adresse par texto.

— Euh...

— À ce soir.

Elle dévale les marches.

Un sourire accroche mes lèvres.

*

En ce moment, mon point de chute est un studio avenue des Gobelins. Une chambre au dernier étage, sous les toits, qui se transforme en sauna au moindre rayon de soleil. L'avantage : une vue superbe sur le Panthéon. J'ai dû réduire le budget Airbnb compte tenu de mon récent élan d'altruisme. J'ai replié le canapé-lit, passé l'aspirateur sur la moquette qui aurait besoin d'un sacré champouinage, rempli le petit frigo de quelques courses. Ce soir, je vais essayer d'impressionner Ophélie à ma façon. Je vais lui montrer mes talents de cuisinier : ma fameuse escalope à la crème et aux champignons. C'est la seule recette que je connais, mais elle a toujours fait son petit effet. Peu importe si elle en pince pour son nouveau boss, après tout, elle a décidé de venir me voir ce soir. Notre communication n'est peut-être pas la plus évidente qui existe, mais je vais essayer d'y remédier. De clarifier notre relation. Parce que depuis que je sais qu'elle a décidé de débarquer, je n'arrête pas de sourire sans raison.

20 heures, j'émince les oignons, allume la plaque électrique. On pourrait presque croire au quotidien d'un couple bien comme il faut : le mec qui prépare le dîner, en attendant que sa dulcinée rentre. Plus banal, tu meurs, et pourtant, cette situation me paraît très exotique. J'arrose la poêle d'huile

d'olive... mais pas un crépitement. Je passe ma paume au-dessus. Froide. Il ne manquait plus que cela. L'étudiante qui vit ici n'est même pas foutue d'avoir un équipement qui fonctionne. De quoi est-ce qu'elle se nourrit ? De McDo et de pizzas ?

Je commence à en avoir vraiment ma claque, des Airbnb. D'arriver dans un nouvel endroit chaque semaine, de devoir prendre mes marques. C'est sympa pour découvrir de nouveaux quartiers de Paris, mais là, cette plaque défectueuse est le truc en trop. La goutte d'eau.

Adieu, délicieuses escalopes. Je ne vais quand même pas commander un plat à livrer, ça retire tout le charme de la petite attention. Je voulais lui montrer un autre aspect de moi-même, qu'elle cesse d'être bloquée sur l'image qu'elle avait du Arthur qu'elle a connu en stage. J'inspire à fond. Ça sent un peu le fauve, ici. J'ouvre le Velux en grand pour faire un courant d'air, lorsqu'on toque à la porte. Je regarde l'heure. Elle est très en avance. Je planque les caleçons qui dépassent de mon sac, me recoiffe rapidement devant le miroir au-dessus de l'évier, puis ouvre. Ophélie entre comme une tornade, jette son sac à main et se laisse tomber sur le canapé. La tête basse, elle fixe ses bottines sans rien dire.

— O.K., fais-je, bonjour à toi aussi.

— On s'est déjà croisés tout à l'heure, lance-t-elle.

Elle ôte son haut en soie et le jette sur son sac à main, dévoilant son soutif rouge. Je remarque un peu de noir sous ses yeux, comme si elle avait pleuré. Son teint a toujours été pâle mais, ce soir, ses joues habituellement pimpantes sont blafardes.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je.

— Ça ne se voit pas ? On ne se voit pas pour ça ?

Mais pourquoi est-ce qu'elle veut toujours aller droit au but, comme ça ? C'est maladif ?

— Tu n'as pas faim ? demandé-je.

Elle me jette un regard méfiant. Le genre de regard que jetterait un animal sauvage, s'il se retrouvait pris au piège dans des filets.

— Tu n'as plus envie de moi, c'est ça ?

— Pas du tout, je me disais juste qu'on pourrait manger avant, c'est tout. Tu as faim, oui ou non ?

Elle tord la bouche, en proie à je ne sais quel dilemme.

— Un peu.

— Je voulais te faire à dîner, mais il y a un problème avec les plaques...

— Tu voulais préparer à dîner ? fait-elle, sceptique.

— Bah oui.

— D'accord... Tant pis, commandons des pizzas.

Toujours en soutien-gorge, elle attrape son téléphone portable.

— Non, attends ! fais-je. On n'a plus vingt ans, ça va ! On pourrait aller au resto ?

Elle me regarde de nouveau droit dans les yeux, toujours d'un air soupçonneux.

— Allez, ça va être sympa. Je t'invite.

— Tu te sens obligé de me payer quelque chose pour coucher avec moi ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je proposais comme ça. On partage, si tu préfères.

— Oui, je préfère.

Elle remet son haut et sa veste en un temps record.

— Cache ta joie, fais-je.

Elle me précède pour sortir du studio. Ce n'est pas exactement ce que j'avais imaginé, mais au moins, on va être seuls ensemble à plus de deux mètres d'un lit. C'est une forme de progrès.

Dehors, nous marchons côte à côte. Ophélie reste fermée, j'en profite pour chercher le plus discrètement possible le restaurant le mieux noté du coin. Je tombe sur le Coco de mer, spécialité cuisine des Seychelles. Parfait pour s'éloigner du quotidien.

— C'est encore loin ? souffle-t-elle.

— J'ai entendu parler d'un truc pas mal dans le coin... Tiens, c'est là !

Je pointe de l'index la devanture d'un bleu électrique, bardée de vagues.

— Ça va être dépaysant, fais-je avec enthousiasme.

Elle me suit sans commenter. Je pousse la porte, et nous nous retrouvons dans un cadre maritime hautement romantique. Un sable fin et doré s'étale sur le sol, aux murs, des maquettes de bateaux sur fond de paillotes. Les feuilles de palmier créent de l'intimité autour des tables, presque toutes pour deux personnes uniquement. La clientèle est essentiellement composée de couples

se tenant la main au-dessus des bougies. Je jette un œil discret à Ophélie, qui fronce les sourcils.

Le gérant nous accueille, vêtu d'une chemise à fleurs.

— Bienvenue au Coco de Mer ! Vous avez réservé ?

— Non, dis-je, est-ce qu'il vous resterait deux places ?

— C'est votre jour de chance. Suivez-moi.

Il nous conduit dans la véranda, près de la vitre. Ophélie et moi nous retrouvons face à face, chacun d'un côté d'une petite table étroite. Un long silence s'installe. Sur le coup, je ne sais pas quoi dire. C'est la toute première fois qu'elle et moi nous retrouvons seuls, en public. Cinq années auparavant, nous nous voyions toujours avec la bande des stagiaires, à la pause déjeuner ou en soirée. Aujourd'hui, elle s'invite chez moi quand ça lui chante, on couche ensemble et elle repart. Être ainsi, l'un devant l'autre, sans aucune échappatoire, nous oblige à parler véritablement. Et je ne sais pas trop par où commencer.

— On n'avait jamais fait ça, dis-je, c'est marrant, hein ?

— Arthur...

Elle tripote le set de table.

— Quoi ?

— Je ne pensais pas qu'un jour je trouverais ça aussi bizarre d'aller au resto avec quelqu'un.

Enfin, son visage se détend et elle sourit de cette situation inattendue.

— Je suis d'accord avec toi. Disons qu'on fête quelque chose.

— Quoi ?

— Nos cinq ans.

Elle pince ses fines lèvres.

— Ça fait cinq ans qu'on se connaît, expliqué-je, on s'était rencontrés en septembre.

— O.K...

— Cinq ans dans une vie, ce n'est pas rien.

— Si on veut.

— C'est nos cinq ans de relation.

— De... relation ?

Je hoche frénétiquement la tête.

— Exactement, fais-je.

— Mais Arthur... On n'a jamais eu de relation.

— Qu'est-ce que c'est, une relation, après tout ? C'est un rapport existant entre deux choses. Selon cette définition, je pense que ce n'est pas absurde de dire qu'on a une relation depuis cinq ans.

Elle a un haussement de sourcils dubitatif, mais un petit pli marque le coin de sa bouche.

— Arrête de faire ta rabat-joie, Oph, je vois bien que ça t'amuse.

— Ah ça, c'est sûr, tu m'amuses. Je ne peux pas t'enlever une chose : tu ne cesseras jamais de me surprendre.

— C'est déjà pas mal...

Le serveur arrive pour prendre la commande. Ophélie se penche sur la carte, choisit avec application. L'éclairage des bougies fait bouger des ombres sur son visage aux traits fins. Même son chignon ne parvient pas à lui donner l'air sévère, il y a une éternelle douceur dans son expression. Je la préfère quand même les cheveux défaits, un peu emmêlés, après l'amour ou le lendemain matin. Quand elle lâche prise.

Des ti-punchs atterrissent entre nous deux. Nos doigts se frôlent quand nous attrapons d'un même mouvement les cocktails. Ce simple contact m'électrise. L'érotisme est bien loin de ce que les pornos nous enseignent depuis le collège.

— Alors, le Japon ? demandé-je. Ça avait l'air d'être la folie...

— Oui, dit-elle sans conviction.

Elle aspire à toute allure son ti-punch par la paille, fuyante.

— Ça devait être dingue avec Manólis, non ? Tu as dû rencontrer plein de stars ?

— C'était bien moins intéressant qu'on peut le croire...

Ses paupières restent baissées sur son verre, comme si elle ne pouvait plus me regarder en face comme avant.

— Je suis désolée, fait-elle soudain, je suis de très mauvaise compagnie.

— C'est pas grave... C'est à cause du départ de Christophe, c'est ça ?

— Il ne m'a même pas dit au revoir. J'ai essayé de le contacter, rien. Jamais je n'aurais cru qu'on en arriverait là...

Je me retiens de lui dire que je l'avais prévenue.

— Si ça peut te remonter le moral, j'ai vu Alix il n'y a pas longtemps.

Ophélie redresse vivement le menton, intéressée.

— C'était à une soirée chez Vincent. Il y avait James aussi, d'ailleurs.

— Ah...

— Il m'a insulté, pour info.

— Ce n'est pas à toi qu'il doit en vouloir, c'est uniquement de ma faute. Comment est-ce qu'ils allaient, tous les deux ?

— James, difficile à dire, vu qu'il m'a tapé un scandale. Mais Alix, elle semblait en forme. Elle est devenue agent artistique.

Les yeux d'Ophélie s'éclairent enfin.

— C'est génial ! Défendre les intérêts des auteurs, ça lui va comme un gant. Et ça marche bien ?

— Je ne sais pas trop, on a parlé vite fait. On n'a jamais été très proches, hein.

Le poisson épicé arrive. Elle retrouve un peu de gaieté, et mange son plat avec appétit. Je l'observe, car malgré tout, son attitude dégage une usure, un épuisement. Je me demande si elle ne frôle pas le *burn-out*.

— Tu comptes prendre des vacances, un peu ? demandé-je.

— Oh non, impossible. J'ai tellement d'urgences, des déplacements professionnels... On va dire que Tokyo a fait office de pause.

— Un voyage de boulot, ce n'est pas une véritable coupure.

Elle repose sa fourchette et me fixe avec malice.

— C'est toi qui vas me dire de moins bosser, cher représentant du capitalisme ?

— Peut-être que maintenant je le suis moins que toi, au fond.

— Va savoir... Je me rends compte qu'il n'y a que toi qui poses des questions depuis le début... Comment tu te sens, toi, depuis... la mort de ton père ?

Je me redresse sur ma chaise. Réaction de défense. Soucieuse, Ophélie se détourne.

— Si tu ne veux pas en parler...

— Non, je n'ai pas très envie, ça va plomber l'ambiance. Dessert ?

— Ça va, merci, j'ai déjà bien mangé.

J'attire l'attention du serveur pour demander l'addition. Comme convenu, nous partageons à parts égales, avant de sortir. Dans la rue, devant la devanture azur, nous restons l'un devant l'autre, indécis.

— Tu veux faire quoi ? demandé-je.

— On va chez toi, non ?

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

Son léger sourire s'efface. Je crois que je l'ai blessée.

— Je veux dire... J'étais sérieux, pour les cinq ans de relation.

Je n'arrive pas à l'exprimer comme il faudrait. Allez. Il suffit de fendre l'armure. De prononcer exactement ce que je pense, ce que je ressens. Elle croise les bras, silencieuse, en attente.

— Si on couche ensemble comme ça, sans conséquence, j'ai peur que ça fasse du mal à... cette relation, peu importe ce qu'elle est.

— Tu es sérieux ? fait-elle.

— Oui. Très. Tu comptes pour moi.

Je déglutis péniblement. Ça y est, j'ai craché ma valda. Des mots simples, après tout. Mais très difficiles à faire sortir. Elle danse d'un pied sur l'autre, les mains plantées dans les poches de sa veste.

— Est-ce que tu veux bien dormir avec une amie qui en a besoin, alors ? demande-t-elle sans oser me regarder.

— O.K. Oui, bien sûr.

Sans rien dire, nous marchons jusque chez moi, remontons les marches grinçantes jusqu'au dernier étage, entrons dans le petit studio miteux. Elle fouille dans son sac à main, en sort une brosse à dents et va dans la minuscule salle de bains fermant par un accordéon en plastique. Je déplie le canapé-lit, m'étale dans les draps frais, changés pour sa venue. Un geste anodin, mais qui veut tout dire.

Elle sort de la salle de bains, démaquillée, vêtue de l'un de mes tee-shirts qui traînait. Son corps se glisse contre le mien, sous la couette. J'enfouis mon nez dans son cou, retrouve un mélange de parfum synthétique sucré et de sa propre odeur. Son nez se colle au mien. Elle m'embrasse, avec douceur d'abord, puis profondément. La toucher déclenche un orage chimique dans mon cerveau. J'explore ses seins, ses cuisses... Mais quelque chose est différent. Cassé. Je ne sens pas son désir comme d'habitude. Par je ne sais

quelle intuition, mes doigts caressent ses joues. Humides.

— Tu pleures ? fais-je, étonné.

— Ce n'est rien...

— Mais attends, on ne va pas faire l'amour si tu pleures !

— Mais... je...

— Mais enfin ! Quel tordu ferait ça ?

— Tu crois ?

Sa voix se brise dans les aigus, éclate en mille morceaux. Elle se met à sangloter contre moi. Des sanglots violents, qui la secouent tout entière. Je reste près d'elle, impuissant. D'un coup, j'ai l'impression de trouver une personne victime d'un grave accident, échouée sur le bas-côté, à qui personne n'est venu en aide depuis longtemps.

— Oph... Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis désolée, répète-t-elle, désolée...

— Mais de quoi ?

— Je n'y arrive pas ce soir.

— Bah c'est pas grave. Je me débrouillerai seul, si tu vois ce que je veux dire.

J'essaie de dédramatiser. Elle rit à travers ses larmes. Je lui embrasse le front, comme à une autre époque, un soir dans une cuisine. Y mets le plus de tendresse possible. Peu à peu, ses pleurs s'apaisent.

— Quel tordu ferait ça, murmure-t-elle. C'est vrai que c'est tordu.

L'inquiétude me gagne.

— Est-ce que tu vas bien, Oph ?

Long silence.

— Tu as l'air différente, depuis Tokyo.

Elle colle ses lèvres près de mon oreille.

— J'ai été trop bête. Tu avais raison.

— Raison sur quoi ?

— Manólis.

Je recule mon visage, tente de décrypter son expression dans la pénombre. Ophélie se roule en boule, disparaît sous la couette.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandé-je, grave.

— C'était bizarre.

— Vous avez couché ensemble ?

— Oui. Non. Enfin, si on veut.

— Mais encore ?

Silence de nouveau. Puis, dans un filet de voix :

— Il était très intense, et je n'avais pas vraiment envie...

Une scène surgit dans mon imaginaire. Lui, ce type, et elle. Elle qui pleure. La haine me crible de balles. Colère indescriptible.

— Tu veux dire qu'il... t'a forcée ?

— Je... je crois, c'est compliqué, je...

— Tu sais qu'il y a un mot, pour ça ?

— Je ne voulais pas, Arthur, sanglote-t-elle. Je ne voulais pas...

La voir dans un tel état m'ouvre en deux. Dans la nuit noire, peau contre peau, je l'entoure de mes bras. Je voudrais la protéger contre tout, la cruauté, l'égoïsme, le monde entier. Mais je n'ai pas pu.

21.

Yeah I want you to know that (oh, oh, oh)
I'd really want to go (oh, oh, oh)
If you want me to go (oh, oh, oh)
I'd really want to go (oh, oh, oh)
So would you take me for a ride ?

Holy Oysters – *Take me for a ride*

17 octobre
Ophélie

Les paysages se métamorphosent à toute allure : immeubles tagués de banlieue, champs verdoyants constellés de moutons, nuages qui s'effilochent pour laisser place au soleil. Le TGV fonce en direction de Lyon, ma prochaine étape professionnelle. En face de moi, en carré, Mounir reste rivé sur son ordinateur portable, préparant le dispositif de communication pour la séance de dédicaces des auteurs de *Trames jumelles*. Le jeune stagiaire est radieux à l'idée de couvrir un événement en dehors de Paris, y voit une cassure dans sa routine. Au lieu de travailler, je ne cesse de regarder à travers la vitre, heureuse de revoir de la nature. Jamais mon enfance en Bretagne n'avait semblé aussi lointaine, comme appartenant à quelqu'un d'autre. L'eau et la terre sont à des années-lumière de mon quotidien bétonné. Je ne compte plus les heures passées dans les transports : métro, train, avion... Je suis toujours en mouvement, et compte tenu du contexte, cela m'arrange.

Chaque déplacement est une fuite de Pyxis, une mise à distance qui me soulage. Si mes interactions avec Manólis se sont limitées aux échanges de mails depuis sa promotion, un mal-être ne me quitte pas. Le fait qu'il soit devenu officiellement mon supérieur hiérarchique était le pire scénario possible. Son influence rendait déjà notre rapport déséquilibré. Dorénavant, tout pied d'égalité est à exclure. Même s'il est rarement dans les locaux, entre ses tournées et ses rendez-vous, à l'idée de devoir subir un tête-à-tête avec lui, tout mon corps se tend. La situation sera sûrement inévitable, mais je la repousse le plus loin possible dans le temps. Je jette toujours un œil à son agenda partagé pour éviter de le croiser dans les couloirs, me suis mise à cesser d'aller dans les restaurants qu'il a la réputation de fréquenter à la pause déjeuner. Depuis Tokyo, il est devenu bien plus distant, et ne s'embarrasse plus de précautions rhétoriques comme il le faisait auparavant. Ses messages

sont tous conjugués à l'impératif, et j'y projette à raison ou à tort une forme de reproche voilé. Comme s'il me tenait pour responsable de la facette sombre que j'ai aperçue de lui durant le voyage. Je repasse le film de Tokyo, chaque journée, chaque discussion avec lui, jusqu'au moment fatidique. Lorsque le flirt léger, presque imperceptible, a glissé vers une autre modalité. Parfois, la révolte gronde, monte, je voudrais le confronter, lui faire assumer ce qu'il m'a fait. À d'autres instants, la culpabilité se fraie un passage dans ma conscience, et j'en viens à douter de nouveau de ma part de responsabilité.

Pourtant, je ne voulais pas. Je le lui ai dit.

Rien que de formuler cette pensée, les larmes me montent aux yeux sans crier gare. Je les refoule, ne pouvant me permettre de craquer devant Mounir. Pour lutter contre l'angoisse, je me concentre sur mon souffle. Voilà comment je tiens, ces derniers temps. Si je m'écoutais, je ne serais plus jamais retournée chez Pyxis, j'aurais fait un abandon de poste sans livrer aucune explication. Je ne sais pas quelle force me pousse à y retourner. Mon travail m'a toujours tant passionnée, comment y renoncer maintenant, après tous ces efforts pour en arriver là ? Je voudrais simplement que ce malaise passe.

— Ophélie ? demande Mounir.

Sa voix grave me ramène à la réalité, au cahotement du TGV, au bébé qui pleure dans le fond du wagon.

— Oui ?

— Tu es déjà allée à Lyon ?

— Non, fais-je, c'est la première fois.

— Moi, j'y vais assez régulièrement, j'ai de bons amis ici. Ça te dérange si ce soir, je vais les voir ?

— Non, bien entendu. Aucun problème. Après la dédicace, c'est ton temps libre.

Le stagiaire affiche une joie difficilement contenue, et se met à envoyer des textos. La perspective de retrouver des visages familiers doit lui faire du bien, après des mois de stage à Paris. Lyon m'évoque évidemment Samuel, l'informaticien que j'ai connu autrefois. Je nous revois tous les deux, sur la terrasse de l'Escale, lors de nos rituels du mercredi. Nous avons décidé de nous octroyer quelques heures pour nous consacrer à quelque chose qui comptait plus que lui-même. Lui, sa thèse d'astrophysique qu'il avait abandonnée à regret, moi, la lecture. Amitié fugace, possibilité d'une histoire, chemins séparés. Je le revois, beauté brute, gestes gauches, toujours très

hésitant et introverti. Au fond, lorsqu'il est retourné à Lyon pour achever sa thèse, je savais bien que nous ne nous donnerions pas de nouvelles. Samuel est le genre d'homme à tenir les autres très loin de lui, pour je ne sais quelle raison exactement. Nous nous sommes envoyé quelques messages la première année, des politesses, et puis le fil commun de nos vies s'est amenuisé jusqu'à se rompre. Je me demande ce qu'il est devenu. A-t-il réussi à soutenir cette thèse qui le hantait tant ? A-t-il réussi à chasser sa dépression ? J'éprouvais pour lui un mélange d'attirance et d'indulgence, et notre relation était restée sinon amicale, au moins platonique.

Par curiosité, j'ouvre mon application Facebook, tape son prénom dans la barre de recherche. Toujours la même photo de profil : un huit couché, symbole de l'infini. Nombre d'amis : 42. Je crois qu'il a un peu augmenté par rapport à la dernière fois que j'ai regardé, un indicateur qui en dit long sur son degré de sociabilité. J'effleure à plusieurs reprises l'icône de discussion instantanée. Pourquoi le recontacter ? N'ai-je pas déjà assez à gérer, avec mes amours incertaines ? La rupture avec James, cet entre-deux étrange avec Arthur...

Après tout, à l'aube de la trentaine, les relations ratées, brisées, interrompues, deviennent de plus en plus nombreuses. Mes certitudes sur la vie, les gens, se sont peu à peu émoussées. Grandir, c'est douter toujours un peu plus, déconstruire ses convictions. Lorsque je côtoyais Samuel, j'avais du mal à comprendre son inertie, son incapacité à faire des choix. En comparaison, je savais très exactement où j'allais, alors que lui ne semblait en avoir aucune idée. Aujourd'hui, est-ce que je suis sûre de ce que je suis en train de faire ? Directrice de la Communication à vingt-huit ans, j'ai suivi la trajectoire que je m'étais fixée, une fonceuse que rien n'a arrêtée sur son passage. La volonté a toujours fait partie de mon caractère. Est-ce que son tempérament peut aussi se métamorphoser ? Est-ce qu'au bout d'un moment, à force des chocs, la détermination ne finit pas par se briser ? Jamais le monde, mon environnement, mon entourage, et surtout moi-même, ne m'avaient paru aussi incertains. Indéterminés. C'est cela. Avec mon joli CDI, le contrat de mes rêves, j'ai perdu ma détermination.

Sur mon écran, le symbole de l'infini m'appelle.

Ophélie Dubois

Salut Samuel, c'est Ophélie 😊 Je ne sais pas si tu te souviens... Pyxis, ce qui doit être loin pour toi ! Je suis de passage à Lyon pour le travail, j'ignore si tu y vis encore. Si oui, n'hésite pas à me faire signe si tu as un moment pour un café ou un verre.

J'envoie. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Il y a de fortes chances pour que Samuel ne voie pas ce message, ou bien qu'il le voie trop tard. Je ferme les paupières pour puiser de l'énergie avant l'arrivée, mais des images éclatent avec une netteté fulgurante. Je me vois, moi, allongée dans un lit, nue. Et brusquement, tous les hommes que j'ai connus apparaissent successivement à mes côtés, près de moi ou contre moi. Thomas, Quentin, Arthur, James. Tous ces hommes avec qui j'ai connu l'intimité du sommeil partagé, que ce soit durant plusieurs années ou quelques nuits. Ces histoires successives m'ont modelée, changée. Deux êtres humains qui s'aiment s'influencent et se modifient forcément l'un l'autre. Et lorsque je remonte en arrière, un fait me frappe : j'ai passé très peu de temps célibataire. Un homme en chassait un autre, il y avait toujours une histoire en train de se terminer ou une autre en train de commencer.

Les hommes. Grande problématique de ma vie. Le premier amour est le domino qui fait tomber tous les autres. Réaction en chaîne.

Contacter Samuel pourrait être une façon inconsciente de pousser un autre domino.

— On arrive ! s'exclame Mounir.

Le train marque l'arrêt à son terminus. Nous attrapons nos sacs et nous dirigeons d'un pas vif vers le métro, afin de nous rendre dans le 1^{er} arrondissement. Mounir connaissant la ville, nous gagnons du temps. La dédicace de Lou et Sonia a lieu à la librairie Le Bal des ardents, qui accueille les deux jeunes prodiges en grande pompe. Au programme : intervention filmée, presse locale, interviews par des influenceurs en vogue sur YouTube. Un événement que nous nous devons de relayer sur tous les réseaux sociaux, tout en entretenant le lien avec les auteurs. Depuis le départ d'Alix, je n'ai aucune idée de comment se déroule leur collaboration avec Pierre Hoffman, mais ce dernier a été clair : il faut mettre le paquet.

Sous un soleil timide de début d'automne, je découvre la presqu'île de Lyon : ses artères cernées d'immeubles haussmanniens, ses petites places marquant des espaces de respiration, des monuments classiques. Nous trouvons facilement la librairie, en suivant la file de lecteurs qui s'étend déjà le long du trottoir, signe d'un succès assuré. Une arche constituée de véritables livres marque l'entrée dans ce temple de la lecture. Je n'ai même pas besoin de le dire à Mounir, il a déjà dégainé la caméra pour prendre des images d'illustration de la séance de dédicaces. En entrant dans le magasin, je vois immédiatement Lou et Sonia, toutes deux derrière leur table, appliquées à

signer des exemplaires de leur manga. Les fans prennent des photos, surexcités, tandis que le libraire ne cesse de biper des articles. La venue d'auteurs aussi connus marque une aubaine pour son commerce. Je me dirige vers lui pour le saluer.

— Bonjour, Ophélie Dubois, de Pyxis...

— Ah ! s'exclame l'homme en lâchant son lecteur de carte bancaire. Bienvenue, bienvenue ! Je suis désolé, je suis débordé... Est-ce que tout vous convient ?

Il pointe du doigt les grandes affiches du manga déployées partout dans l'établissement.

— C'est parfait, ne vous inquiétez pas, faites votre travail, on discutera après.

Je le laisse à ses clients et me promène au milieu des colonnes de livres. Des post-it ornent la majorité des couvertures d'une écriture lisible et soignée. Voir autant d'ouvrages m'apaise instantanément. Je me souviens alors combien lire me manque, le contact rugueux du papier, le repli à l'intérieur de soi, les pages qui défilent et vous font oublier vos blessures... Je parcours le rayon des nouveautés, et un titre accroche mon regard. *Violences sexuelles*, du Dr Muriel Salmona. Rien que ces deux mots me font frémir.

Le livre me regarde. M'appelle. Je ne sais pas si je vais y trouver un allié ou du sel sur une plaie à vif. Je repense à Arthur, à notre rapprochement récent, inexplicable. Il est la seule personne à qui j'ai réussi à dire ce qui s'est passé. *Violences sexuelles*. Qu'est-ce que je sais, finalement, en tant que femme, de ce qu'est le consentement ? Je ne crois pas me souvenir qu'on m'en ait jamais parlé à travers mon parcours. J'attrape l'ouvrage, le paie en caisse et le dissimule dans mon sac.

Les heures qui suivent, Mounir et moi filmons, prenons des photos, apportons des bouteilles d'eau et des cafés aux auteurs. Les deux jeunes femmes nous sourient, n'ayant même pas un instant pour se lever nous faire la bise. Penchées sur leur table, elles signent des exemplaires à tour de bras, Lou dessine un personnage, Sonia écrit en dessous un texte. Une certaine fierté m'envahit quand je vois le nombre de lecteurs venus les rencontrer. Cette saga a trouvé son public, et à ma toute petite échelle, à travers la communication, j'y ai participé.

Vers 17 heures, l'événement arrive à son terme. Lou et Sonia acceptent quelques dédicaces de dernière minute, puis le gérant est obligé de fermer la librairie pour que la file s'interrompe. Je peux enfin les saluer

convenablement.

— C’était très impressionnant, dis-je.

— Nous avons même fait un live Instagram, ajoute Mounir, il y avait cinq mille spectateurs en permanence !

— Super, fait Sonia.

Je ressens une certaine gêne des deux créatrices à notre égard. Lou range rapidement ses crayons et sa palette.

— On vous ramène à la gare ? proposé-je.

Sonia enfle son perfecto blanc, rejette sa longue chevelure blonde en arrière, puis soupire.

— Madame Dubois...

— Tu peux m’appeler Ophélie, fais-je.

Lou vient près d’elle, gratte son menton, le regard fuyant.

— Que se passe-t-il ? demandé-je.

— C’était le dernier événement que nous faisons avec vous.

— Pardon ?

— Nous quittons Pyxis, lance Sonia. Vous vous êtes bien foutus de nous.

Je les regarde l’une après l’autre, sans comprendre. Mounir manque de laisser tomber la caméra. En entendant cela, le libraire disparaît dans la réserve, se sentant de trop. Le tandem d’auteurs me fixe désormais avec une hostilité affichée.

— Il n’y aura pas de prochain tome, continue-t-elle, en tout cas, pas chez vous. Vous étiez au courant que *Trames jumelles* était traduit en allemand et en italien ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien pas nous ! C’est curieux, non, que l’illustratrice et la scénariste le découvrent *via* des lecteurs sur Facebook ?

Cela devrait m’étonner, mais je reconnais bien là Pierre Hoffman et ses méthodes peu scrupuleuses.

— Ce n’est pas normal, concédé-je.

— Durant toutes ces années, clame Sonia, vous nous avez fait croire que nos conditions n’étaient pas négociables, on a tout donné avec Lou ! Bossé nuit et jour pour une misère, mais vous nous disiez que c’était comme ça, le

secteur du manga, qu'il n'y avait pas le choix, qu'il fallait faire confiance à Pyxis. Nous avons des pourcentages misérables alors que *Trames jumelles* est un best-seller, à peine un Smic chacune ! Et devinez quoi ? Maintenant, nous allons aller ailleurs en étant payées sept fois plus. Sept fois ! C'est dire qu'on partait de bien bas, non ?

Sa voix claire tremble sous l'effet de la colère.

— J'en suis sincèrement navrée, dis-je, vous savez, je suis uniquement chargée de la communication, pas du tout des aspects contractuels de...

— Peu importe, m'interrompt Lou. À présent, si vous voulez nous contacter, passez par notre agent. Alix Maunoury.

Les deux jeunes femmes saluent le libraire et quittent le magasin sans se retourner. Je les regarde partir, bouleversée. Leur agressivité n'est pas dirigée vers moi personnellement, mais vers l'entreprise que je représente. Pourtant, je reçois leurs reproches de plein fouet. Mounir pousse un long soupir, puis murmure :

— C'est chaud...

— Je n'aurais pas mieux dit.

Pas le choix, je dois prévenir Pierre Hoffman. Le connaissant, il a annoncé la parution du dernier tome à la terre entière, y compris les commerciaux, avant d'avoir verrouillé son contrat. Le sentiment de toute-puissance conduit à ce genre de situation. Je regarde mon portable, et mon cœur manque un battement.

Samuel Marion

Bonjour Ophélie. Bien sûr, je me souviens de toi. Un verre au Sol Café, dans le vieux Lyon, 18 h 30 ?

*

Le soleil couchant fait rougeoyer les façades des bâtisses colorées. Je déambule dans le vieux Lyon, touchée par la beauté ensorcelante du quartier. Cours florentines, pavés anciens, traboules permettant de passer d'une rue à l'autre, boutiques d'artisans... Les venelles dégagent une atmosphère méridionale, qui me donne l'impression d'avoir basculé en Italie. Cette douceur de vivre fait reculer le mauvais moment que je viens de passer.

Je trouve le Sol Café, élégant petit restaurant à la terrasse surchargée. Debout, serrant la sangle de mon sac à main, je tente de repérer Samuel parmi

la multitude de personnes venues profiter de la dernière heure d'ensoleillement. Je cherche sans trop savoir à quoi m'attendre exactement, quand son visage m'apparaît. Assis dans un coin, la main sous son menton fourni d'une barbe dense, Samuel observe la carte avec concentration. De l'argenté commence à poindre dans ses cheveux coupés court, qui trouvent un écho surprenant avec ses iris gris. Il a vieilli. Ses épaules se sont élargies et il a perdu sa silhouette athlétique, mais son attitude lunaire reste la même.

Je m'avance jusqu'à lui et tire la chaise. Il relève enfin la tête et me dévisage, l'air surpris.

— Ophélie !

— Sam... Comment ça va ?

Je tends la joue pour lui faire la bise, ce qu'il fait avec un petit temps de retard. Nous nous retrouvons tous deux à une terrasse, comme nous en avons l'habitude. Il me dévisage avec une grande attention, et je sens une certaine retenue chez lui. On dirait qu'il est impressionné.

— Tu... as l'air en pleine forme, dit-il.

— Vraiment ?

Je ne peux pas en dire autant de lui : des cernes creusent ses traits, faisant ressortir son nez busqué. Son pull trop grand est troué au niveau de sa manche droite. Il a tout du vieux garçon prisonnier dans ses formules, même si je le connais bien assez pour voir au-delà.

— C'est gentil, ajouté-je, comme je t'ai prévenu au dernier moment, je ne pensais pas que tu répondrais... tu es resté à Lyon, donc ?

— Apparemment.

— Alors... je ne peux pas m'empêcher de te le demander... et ta thèse ?

Il lève son verre de coca dans ma direction avec une petite moue de fierté.

— Je l'ai soutenue.

— C'est génial ! Je suis tellement heureuse pour toi !

Il se contente d'un sourire mystérieux, et continue de me fixer avec une grande insistance. Un ange passe. Samuel n'a jamais été du genre très bavard. À l'époque, je me démenais sans cesse pour faire la conversation. Malgré le passé qui nous unit, je ne ressens aucune attraction, aucun charme. À vrai dire, je repense à Arthur. Ses mains, sa peau, son odeur. Comme si son spectre ne me quittait pas malgré tout.

— Et donc, tu poursuis la recherche ? demandé-je.

— Oui, je travaille toujours sur la création d'une simulation numérique des trous noirs, et je donne des cours en parallèle à des première année de Centrale.

— Samuel prof ! m'exclamé-je. Félicitations !

— Les étudiants sont plutôt sympas... Après, pour le reste, ce n'est pas la folie.

— Le reste ?

— Les filles, précise-t-il.

Cette tirade me refroidit brusquement. Samuel, à l'approche de la quarantaine, est si absorbé par sa passion pour l'astrophysique qu'il en est resté très seul. Sans doute pas malheureux, non, mais sans ressentir le besoin de développer sa vie sociale. Et puis me voilà qui apparaît, oasis qui s'ignore dans le désert de Gobi. Je crois qu'il me voit comme une occasion manquée, et qu'il aimerait y remédier. Sans doute ne me le dira-t-il jamais ouvertement, lui qui est si pudique. À croire qu'au fil du temps son côté gauche s'est accentué. Ou bien est-ce ma vision de lui qui a changé ? J'étais tellement fascinée par son opacité, son univers cosmique, que j'avais nourri des fantasmes à son égard durant des mois. Une projection peut-être bien loin de la réalité de ce qu'il est.

— Et toi ? demande-t-il.

— Moi ?

— Où est-ce que tu en es ?

Excellente question. Revoir Samuel pose la dernière pièce du puzzle du passé, cinq ans en arrière. Alors que j'étais en CDD, je ne cessais déjà de penser à Arthur, au fait qu'il était parti à San Francisco. Avec le recul, cela ressemblait à un véritable chagrin d'amour. Un chagrin d'amour pour quelques étreintes qui pouvaient paraître anecdotiques mais, au fond, je sais qu'elles ne l'étaient pas. Ni pour moi, ni peut-être pour lui non plus. Samuel est arrivé chez Pyxis au même moment, et tout mon petit monde intérieur s'est mis à tourner autour de lui. Il est parti à Lyon pile au moment où je me suis mise avec James. *Moi, James, maintenant lui...* En fait, tu as un penchant pour les séducteurs. Non, Arthur. C'est faux. Quentin ou Samuel étaient tout sauf ce que l'on peut nommer des séducteurs. La preuve. Le premier séducteur que j'ai connu, c'est toi. Un domino qui en a entraîné un autre. Je me dois de voir ma vérité en face. La relation avec James n'a sûrement existé que par ton absence. Et ce n'est pas une coïncidence si j'ai décidé de m'en aller au

moment où tu es revenu. Se l'avouer est puissant, douloureux. Me fait me sentir comme une imbécile. Parce que je n'ai pas envie de t'aimer. Parce que rien que l'idée me terrorise.

Pourtant, je relis toute l'histoire à l'envers.

Les causes, les conséquences, pour revenir à ce point de départ.

Cette première nuit avec toi a marqué un épiceutre en moi et, dans nos chassés-croisés, c'est comme si nous ne cessions de rejouer encore et encore cette rencontre, invoquant sans nous lasser l'électricité des débuts.

La vérité, c'est qu'aujourd'hui personne ne parvient à t'éclipser.

La danse des sept voiles de la séduction m'a trop longtemps aveuglée. On me tendait un appât, je le suivais aveuglément, naïve. C'est valable pour certains hommes, mais aussi pour Pyxis. Qu'est-ce que la séduction ? Peut-être quand l'autre arrive à vous convaincre qu'il fait quelque chose pour vous alors qu'il le fait uniquement pour lui. Es-tu encore un séducteur, Arthur ? Ou bien as-tu réellement évolué ?

Samuel sirote son coca, me parle de l'architecture du bâtiment en face de nous. Je ne tiens plus. J'allume mon téléphone. Comme une spectaculaire réponse à mes pensées, ce message s'affiche.

Arthur Mareuil

Oph, j'ai beaucoup repensé à ce que tu m'as dit l'autre soir. Ce que tu m'as décrit, ça s'appelle un viol. C'est un délit grave. Je me suis renseigné, je pense vraiment que tu devrais porter plainte. Dans ce cas-là, plus la victime attend, plus il est difficile d'établir des preuves. Il faut aller à la police ou la gendarmerie, faire enregistrer la plainte pour lancer toute une procédure. Je sais que c'est très compliqué pour toi, Manólis est ton supérieur hiérarchique... Mais je crois que c'est important.

22.

J'aurais pu baisser les bras, fermer les yeux
Après tout le monde est comme ça et moi qu'est-ce que j'y peux ?
J'aurais pu, mais je préfère me battre et espérer
Je vais peut-être pas changer le monde mais ça coûte rien d'essayer

PV NOVA – *Ce matin*

2 novembre

Arthur

À ma droite, Ophélie. Debout, immobile, le regard rivé vers le centre de police du X^e arrondissement. Un bâtiment grisâtre, massif, froid. Dans la rue, des voitures de fonction garées en file indienne. Elle croise les bras, nerveuse, et observe deux flics qui sortent par la porte principale, uniforme et arme à la ceinture. Pas l'endroit le plus accueillant pour venir se confier sur une agression sexuelle.

— Je ne peux pas, murmure-t-elle.

J'aimerais poser ma main sur son épaule, avoir un geste tendre, mais je sens qu'à cet instant précis elle ne le voudrait pas. Tout son être rejette le contact physique.

— Ça va aller... Si tu trouves l'endroit trop impersonnel, tu peux essayer la gendarmerie ? C'est peut-être mieux. Ou alors, tu peux aussi le faire par écrit, en faisant une lettre au procureur de la République. C'est peut-être moins dur ?

— Non, Arthur, je ne peux vraiment pas.

Ophélie fait volte-face et s'éloigne à grandes enjambées. Je n'ose pas courir à sa suite, mais elle se retourne pour voir si je suis derrière, puis s'arrête. D'un coup, une certaine détresse marque son visage. Je marche pour arriver jusqu'à sa hauteur.

— Tu es sûre ?

— Qu'est-ce que ça va changer ? fait-elle d'une voix brisée. Il n'y avait pas de témoin. C'était à l'hôtel, dans ma chambre.

Elle s'assoit sur un banc. Je viens à côté d'elle, à distance respectueuse, et déclare :

— Tu peux toi raconter ce qui s'est passé, avec le plus de détails possible. Ensuite, une enquête sera ouverte.

Son regard se perd dans le vide. J'ai passé bien des heures à lire des articles sur le sujet du viol sur Internet. Il faut bien dire que je n'y connaissais strictement rien. J'essaie de comprendre ce qui lui est arrivé, et comment la justice pourrait l'aider à se défendre. Je vois bien que depuis son retour de Tokyo, elle n'est pas en état de réagir comme elle le ferait en temps normal. Ça me bouffe.

— Imaginons, déclare-t-elle, qu'une enquête soit ouverte...

— Oui.

— Ensuite, ils vont convoquer Manólis pour entendre sa version des faits.

— C'est cela.

— Manólis, Arthur. Une star. Un homme puissant. Mon supérieur hiérarchique.

En prononçant ces mots, ses yeux se remplissent de larmes.

— Et alors ? fais-je. C'est un mec, point. Ce qu'il a fait, c'est grave. Ce n'est pas parce qu'on est connu qu'on est au-dessus de la loi.

Un sourire triste étire ses lèvres pâles.

— Parfois, je n'arrive pas à comprendre comment tu peux être aussi cynique et naïf en même temps...

— S'il nie les faits, expliqué-je, il y a confrontation, mais tu peux la refuser si tu ne le sens pas, et elle peut avoir lieu en présence d'un avocat ou d'un juge d'instruction.

— Comment tu sais tout ça ?

— Je me suis renseigné, c'est tout. S'il n'y a pas assez de preuves, c'est vrai qu'il peut y avoir un classement sans suite, mais alors tu peux te porter partie civile, ce qui te donnera le statut de victime qui demande réparation des préjudices subis. En plus, les enquêteurs recoupent les informations, et si ça se trouve, d'autres filles ont déjà porté plainte contre Manólis. Une plainte, même si elle ne va pas jusqu'au bout, ça reste dans les fichiers.

— Mais Arthur... et mon boulot ? Tu imagines les conséquences ?

Elle cache son visage entre ses mains. Je comprends son raisonnement, mais c'est comme si elle avait oublié que le monde ne se limitait pas à Pyxis. Qu'il y avait un ailleurs possible. La vérité, c'est qu'elle aussi est sous emprise, comme le sont bien d'autres employés. Je les observe, chaque jour,

donner une importance considérable à des situations que l'on pourrait relativiser. Cette boîte passe avant leur propre vie, leur propre intégrité physique et mentale. La paralysie d'Ophélie m'effraie, parce que je crois que je vois bien ce qui la bloque. Pyxis a toujours joué la carte de l'entreprise parentale, la maison chaleureuse avec ses murs colorés, la main nourricière qui donne des confiseries gratuites. Cette entreprise est devenue tout pour Ophélie. Il faut dire qu'elle n'a connu que cette expérience professionnelle : études, stage, CDD, CDI. Le parcours idéal pour beaucoup. J'essaie de me mettre à sa place, et dénoncer ce qui s'est passé chez Pyxis est sûrement pour elle une haute trahison.

Sauf que les rôles sont inversés.

— En plus, ajoute-t-elle, je n'ai pas les moyens de payer des honoraires d'avocat...

— Tu gagnes combien ? Tu es directrice de la Communication, quand même...

— Deux mille euros par mois. Alors avec le loyer parisien, les charges...

Je n'en reviens pas. Non seulement elle donne tout à cette boîte, mais en plus on la paie moins qu'une personne ayant moins d'ancienneté et d'échelons, au hasard, moi. Pourquoi ? Parce que je bosse dans la finance ? Parce que je suis un homme ? Longtemps, j'ai toujours regardé de haut les féministes et leurs revendications sur les inégalités homme-femme. Ça me semblait être le combat d'un autre temps, un élan guerrier sans raison d'être. Je n'y étais pas hostile, je ne comprenais simplement pas ces personnes qui défendaient une cause qui me paraissait déjà gagnée depuis un bail. Mais après avoir passé des jours et des jours dans l'engrenage des études sur le viol, j'ai bondi de lien en lien sur le Web, pour arriver sur les écarts de salaires, le temps passé sur les tâches ménagères... J'en viens à me dire que, par moments, on ne voit que ce qu'on veut bien voir. À ce stade, quand on connaît le boulot qu'Ophélie fournit et qu'on compare avec les salaires dans d'autres entreprises pour le même poste, c'est de l'exploitation. Peut-être qu'en réalité, quand on arrive dans un endroit comme stagiaire, la marge d'évolution est de zéro. Vous grandissez, vous prenez des responsabilités, vous gagnez des intitulés prestigieux, et pourtant, pour les RH ou la hiérarchie, vous restez le vulnérable qu'on peut entuber. J'espère me tromper.

— Bon, soupiré-je, Oph, tu n'as jamais pensé à aller voir ailleurs ?

— Comment ça ?

— Ailleurs que Pyxis. Un autre boulot, dans la com aussi, dans une

entreprise intéressante. Si tu te mets à chercher, avec ton C.V., je te garantis que tu peux trouver bien mieux et mieux payé.

Elle me dévisage attentivement, les sourcils froncés.

— Mais je ne veux pas quitter Pyxis. J'adore ce que je fais.

— Au point de continuer à bosser avec l'ordure qui t'a violée ? De faire comme si de rien n'était ?

— Écoute, tu sais quoi ? Je n'aurais pas dû t'en parler...

Elle hisse son sac à main sur son épaule. Il doit être encore trop tôt pour qu'elle prenne conscience de tout ce qui se joue. Une prise d'otages psychologique.

— Oph... désolé, d'accord ? J'essaie de t'aider.

Son regard esquive le mien et ses doigts tremblent légèrement quand elle replace une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Je sais bien.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demandé-je. On a pris un RTT, alors autant en profiter...

— Je ne sais pas.

— Tu veux rentrer chez toi ?

Elle hausse les épaules.

— Bon, moi j'ai rendez-vous à 14 heures pour la remise des clefs de mon nouvel appart.

— Ah bon ? Ça y est, tu t'es lancé ?

— Ouais. J'ai mon chez-moi.

— Où ça ?

— Montmartre, au pied de la butte.

— Non ?

— Eh si. Je réfléchissais à m'installer, j'ai commencé à regarder des annonces, et j'ai vu celui-là... Je me suis dit : c'est le mien. C'est chez moi.

Face à face dans la fraîcheur d'octobre, nous nous regardons droit dans les yeux.

— Je peux t'accompagner ? demande-t-elle.

— Si tu veux...

*

Un petit immeuble de deux étages, qui ressemble davantage à une maison, autour duquel s'enroule une ruelle pavée qui serpente. L'agent immobilier m'attend devant la charmante porte peinte en bleue, près des jardinières installées sur le trottoir. Ophélie reste légèrement en retrait derrière moi, mais je suis content qu'elle ait proposé de venir.

— Ah ! Monsieur Mareuil ! s'exclame le vieil homme.

Il regarde avec circonspection le gros sac de voyage qui pèse sur mon dos. Mes seules affaires. Nous nous serrons chaleureusement la main, puis il se tourne vers Ophélie, qui le salue à son tour.

— Vous êtes venu avec votre épouse ?

— Non, une amie, réplique celle-ci.

— Très bien, très bien... Suivez-moi.

Il pousse la porte et nous entraîne dans l'escalier, jusqu'à mon nouvel appartement. Atelier d'artiste sous le toit d'ardoise, 30 m², lumineux, chambre en mezzanine, parquet massif aux lattes inégales. J'ai choisi un endroit aux antipodes du monde de vie de mes parents : rive droite, XVIII^e arrondissement, petit, criblé d'imperfections. Mais qui respire la vie.

Je laisse tomber le sac par terre, dans un bruit sourd. L'agent immobilier pose les documents sur le plan de travail de la cuisine, et me fait parapher des feuilles à la chaîne. Pendant ce temps, Ophélie circule dans cet espace réduit, jette un œil aux placards, ouvre la fenêtre qui donne sur une petite cour intérieure.

— Vous avez eu beaucoup de chance, ponctue-t-il, c'est un bien très rare, du genre qui part en dix minutes !

— Je sais être réactif quand il faut.

— J'ai bien vu cela.

En deux temps, trois mouvements, c'est officiel. Me voilà locataire. L'homme me confie le jeu de clefs, nous salue une dernière fois avant de claquer la porte derrière lui. Je range les contrats dans une pochette cartonnée, balaie les murs blancs du regard, empli de fierté.

— C'est très beau, dit Ophélie.

— Je trouve aussi.

— Comment tu vas faire, pour tes meubles ?

— Des meubles ? Je n'en ai pas encore. Je rentre juste d'un an de voyage, je te rappelle.

— Tu es rentré il y a six mois, non ?

— Touché.

Lorsque j'ai décidé de partir, j'ai rompu mon bail, déposé dans la rue tout ce que j'avais pour les encombrants, pris mon passeport, mon ordinateur portable, des fringues de rechange, et basta.

— J'avoue que c'est un peu vide, fais-je.

J'ouvre mon sac, en extirpe des chaussettes sales, un stock de Kinder Bueno, des paquets de pâtes... Bientôt, l'appartement est envahi par mon bric-à-brac. Dans mon dos, Ophélie émet un sifflement admiratif. Je me retourne. Me fige. Elle a passé la montre de mon père autour son menu poignet.

— C'est plus lourd que ça en a l'air...

La voir toucher cet objet me tétanise. Je ne réponds rien.

— Tu portes ce genre de truc, toi ? s'étonne-t-elle.

— C'était à mon père.

— Oh...

Elle l'ôte aussitôt, mal à l'aise, pour la poser avec délicatesse sur le parquet, à côté de moi.

— Désolée.

— Pas de quoi être désolée. Je ne sais pas pourquoi je la garde.

Ophélie s'assoit en tailleur à même le sol et regarde pensivement le plafond.

— Peut-être parce qu'il te manque ?

— Pas exactement. Tu sais, pour que quelqu'un te manque, il faut que tu l'aies bien connu.

J'attrape la montre, la triture. Jamais je n'ai osé la mettre. Trop morbide. Pourtant, je la garde toujours avec moi. Au cas où. Au cas où je ne sais quoi.

— Il me faut une table, dis-je soudain. Et un lit.

— Ce serait pas mal, oui, sourit-elle.

Me retrouver avec elle au moment de cette étape me fait tout bizarre. Parodie d'un couple qui s'installe. J'aimerais la serrer dans mes bras, l'embrasser. Mais après ce qu'elle a vécu, j'ai peur de la heurter, d'avoir le

geste qui blesse.

— Tu veux qu'on regarde sur Internet ? propose-t-elle.

— Oui. Pourquoi pas ?

De son téléphone, elle se met à naviguer sur les sites d'Ikea, Leroy Merlin et Maisons du monde. Défilement de meubles en plastique, en bois, en métal... Ophélie me montre des modèles, les commente avec un grand intérêt. Je l'écoute à moitié seulement.

Je suis vraiment content qu'elle soit là.

23.

Love, love is a verb
Love is a doing word
Fearless on my breath
Gentle impulsion
Shakes me, makes me lighter
Fearless on my breath
Teardrop on the fire
Fearless on my breath

Massive Attack – *Teardrop*

13 novembre
Ophélie

De : nicolas.detienne@hotmail.fr
À : ophelie.dubois@pyxis.com
Objet : Communication chez Pyxis

Sale pute !!!!! PYXIS VOUS ÊTES DES CONNARDS !!!!!

Je supprime le mail. Même si la polémique autour de la vidéo d'Alix est retombée, je reçois régulièrement ce genre de message agressif. Mon adresse reste disponible sur bien des sites, et il n'est pas difficile de retrouver mon nom lorsque l'on cherche qui est chargé de la communication chez Pyxis. Bien sûr, ces quelques mots m'éraflent, mais je tente de faire abstraction. À l'heure actuelle, je ne suis qu'un support de projection sur lequel la colère se cristallise. Comme si je portais à moi seule la responsabilité de toutes les décisions prises par Pyxis, pour lesquelles je n'ai jamais eu voix au chapitre. Quelle personne peut décider de traquer l'identité d'une employée pour lui envoyer ensuite des insultes ? Est-ce que cette même personne agirait de la même façon dans la rue, en me crachant au visage ? Internet porte le meilleur comme le pire. Au lycée, j'avais appris par cœur l'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 pour un exposé. Je me répète la phrase, bien gravée dans les limbes de ma mémoire : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme, tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi. » Dans

les exceptions figure l'incitation à la haine. Lorsque Alix a tourné sa vidéo pour dénoncer les agissements de Pyxis, elle n'a pas fait montre de malveillance, mais a exposé des faits. Mais même si sa parole à elle n'appelait pas à de telles conséquences, d'autres se sont saisies de sa révolte pour se déchaîner à leur façon.

Je reprends la présentation PowerPoint que je dois terminer pour demain. Un rappel entre dans mon champ de vision : *Mounir : dernier jour*. Je vérifie de nouveau le calendrier. Pas d'erreur possible, le temps a filé à toute allure, et mon stagiaire ne sera pas de retour demain. Je me décale légèrement sur ma chaise pour l'apercevoir derrière mon écran. À l'autre bout de la pièce, Mounir rassemble déjà ses affaires : mug, crayons, plante d'intérieur... Malgré la situation transitoire, il avait néanmoins essayé de personnaliser son bureau, pour en faire un espace plus accueillant. Dans l'espoir inavoué de prendre racine, sans aucun doute. Jérémy et Rachel sont rivés sur leur ordinateur, et ne remarquent pas que leur jeune collègue s'active à faire disparaître toute trace de son passage parmi nous. Ils en ont vu d'autres, eux aussi. Ils étaient là avant moi, ont nourri à mon égard une certaine jalousie au début, jalousie qui s'est effacée lorsqu'ils ont pris conscience de la mesure de mes responsabilités face aux leurs. Depuis longtemps, leur choix était fait : celui de la tranquillité plutôt que de l'ambition. Et avec du recul, je me demande si ce que je prenais pour un manque d'énergie n'était peut-être pas l'attitude la plus sage. Eux ne sont pas exposés, je suis en première ligne, comme me le rappelle de temps à autre un message insultant anonyme.

J'ouvre un tiroir, m'empare d'une enveloppe, écris avec application « Cadeau Mounir », et la passe en toute discrétion à Jérémy. Ce dernier y glisse un billet de cinq euros avant de la donner à sa voisine. Ils ne font même pas attention à ce que Mounir les voie ou non, comme des parents blasés ne prenant plus la peine de cacher l'existence du Père Noël à leur progéniture. Un énième pot de départ, auquel il faudra participer par politesse. Tandis que Mounir fait semblant de ne pas voir la surprise qu'on lui prépare, je l'observe. Ses cheveux bouclés, la gravité de ses yeux noirs, la tristesse dans ses gestes amples. Il va partir. Pas de miracle, mais comme il n'y avait aucune promesse, il ne peut même pas s'autoriser l'amertume ou la déception. J'aurais aimé avoir les coudées franches, mais en dépit de mes demandes aux RH, le budget m'a été refusé.

— Bonjour tout le monde !

Je sursaute. Cette voix. Manólis arrive dans notre bureau d'un pas conquérant, un immense sourire aux lèvres. Rachel resserre aussitôt

l'élastique de sa queue-de-cheval. Par réflexe, je baisse la tête. Sa présence me tétanise. J'ai peur que les autres le remarquent.

— On a un énorme problème, annonce-t-il.

Il s'avance jusqu'à moi, toujours aussi confiant et paisible. Après avoir dégluti, je demande :

— Lequel ?

— Le tome six de *Trames jumelles* est annulé.

Rachel pousse un petit cri de surprise.

— Oui, réponds-je, j'en ai entendu parler...

— Pierre est furieux, soupire Manólis, et c'est tout à fait compréhensible. Ce titre est un très grand enjeu de communication pour nous. Ces filles cartonnent sur les réseaux sociaux, il faut les récupérer.

Je garde un silence prudent, tout en évitant avec soin de le regarder dans les yeux.

— Tu ne m'avais pas dit que tu connaissais Alex ? ajoute-t-il.

— Alix, rectifié-je.

— C'est cela. Il paraît qu'elle est devenue leur agent.

— Et ?

— Et il n'y aurait pas une possibilité à explorer ?

Tous mes muscles se tendent sans que je puisse les contrôler. Mon corps le rejette. Je voudrais fuir de cet endroit, ne pas être obligée de lui parler, de faire comme si de rien était.

— Quel genre ? demandé-je.

— L'appeler, lui proposer un rendez-vous, afin que nous puissions trouver un arrangement...

Je voudrais lui cracher au visage. Quand Alix était en pleine souffrance, il était hors de question de la contacter, et à présent que la force est dans son camp, Pyxis souhaite négocier avec elle. Quelle hypocrisie.

— Nous ne sommes plus en contact, dis-je sèchement.

— Ah, fait-il, déçu.

— Mounir nous quitte aujourd'hui.

Je fais un petit signe de tête en direction de mon stagiaire. Une façon peu subtile de changer de sujet, mais cela me tient à cœur.

— Il a fait un excellent travail.

— Toutes mes félicitations ! clame Manólis. As-tu aimé ton stage parmi nous ?

— Beaucoup, répond Mounir, c'était très enrichissant.

— Où vas-tu, ensuite ?

— Je... je ne sais pas encore. Je repars pour les recherches d'emploi.

— Eh bien bonne chance !

Son téléphone sonne, il décroche, nous adresse un sourire chaleureux, puis quitte la pièce. Mes côtes se relâchent, je respire enfin.

— Ça va ? demande Mounir.

Je le regarde avec étonnement.

— Oui, pourquoi ?

— Non... rien, tu n'avais pas l'air bien.

— Vraiment ? Non, non, simplement ce problème avec *Trames jumelles* qui n'est pas simple à gérer. Est-ce que tu veux que je te fasse une lettre de recommandation ?

— Oh oui ! Ça aiderait beaucoup.

Je me plonge de nouveau sur mon écran d'ordinateur, pianote avec frénésie, cherche les mots justes, ces mots qui aideront peut-être mon stagiaire dans sa prochaine étape. J'aimerais faire davantage mais, à l'heure actuelle, je ne suis même pas certaine d'en être capable. Chaque jour passé entre ces murs est déjà une lutte permanente contre l'envie d'être ailleurs. Loin. Très loin.

La suite de la journée se déroule sans surprise : Rachel fait un crochet à la Fnac pour trouver un cadeau, à 18 heures, nous faisons monter Mounir à la cafétéria. En réunion, rares sont les gens ponctuels, mais pour un pot de départ, tout le monde est à l'heure. Surtout un vendredi soir, où le relâchement se fait sentir. En plus du service Communication, d'autres employés qui n'ont probablement aucune idée de qui est Mounir, mais qui ne ratent jamais une occasion de boire et manger à l'œil. Nous échangeons tous des banalités, un verre à la main, en tentant de nous réjouir du futur du jeune homme alors qu'après six mois de bons et loyaux services pour cinq cents euros par mois, nous n'avons rien de concret à lui proposer. Le rituel d'adieu se déroule comme d'habitude : les discours successifs, la joie surjouée, le cadeau de départ. Mounir nous remercie tous à plusieurs reprises, ce qui me fait presque honte. C'est nous qui devrions le remercier davantage.

À chaque son qu'émet l'ascenseur, à chaque nouvelle personne qui entre, je vérifie que Manólis ne figure pas dans la foule. Bientôt, les supérieurs hiérarchiques ont tous disparu, pressés de retrouver leur famille ou de partir en week-end. Mounir est néanmoins en bonne compagnie : les stagiaires des autres services, avec lesquels il rit franchement. Je regarde ce petit groupe avec une certaine nostalgie. Le cycle se poursuit, je suis de l'autre côté à présent.

À 19 heures, je m'en vais à mon tour. En tant que directrice, je n'ai plus ma place. Leur petite bande migrera probablement vers Bastille, rue de la Roquette, pour s'étourdir, se réjouir et oublier. Ces nuits parisiennes pleines de cendres et de rêves écrasés, d'étincelles et de possibles à ébaucher. Un tourbillon qui donne envie d'exister fort, jusqu'à vomir. Je les ai connues aussi, ces nuits.

Je presse le bouton du rez-de-chaussée dans l'ascenseur, fouille mon sac pour y piocher mon téléphone portable.

Arthur Mareuil

Ça te dit un film chez moi ce soir ?

Ce message rompt ma solitude. Un rayon de soleil qui crève les nuages.

*

Nouveau parcours dans mon itinéraire parisien, je découvre la ligne 2, le design récent de ses sièges, la population qui change à mesure que les stations défilent. Le métro, terrain d'observation sociologique. Arrivée à Anvers, je me repère à l'aide du plan Google et retrouve la jolie petite rue pavée dans laquelle il s'est installé. Jamais je ne m'étais promenée à Montmartre auparavant, près de la butte. Les boutiques pour les touristes, la verdure, les lumières d'un manège. En flânant, je découvre un Paris différent de ce que j'ai connu, comme marqué d'une empreinte romantique, résidu d'un inconscient qu'ont dû construire toutes les images de la capitale que je voyais de Bretagne.

Arrivée devant l'interphone, je constate qu'Arthur a collé lui-même une étiquette mentionnant son nom. Il est bel et bien installé. Je sonne et, après quelques secondes, sa voix grésillante s'élève :

— Tout en haut ! Enfin, tu es déjà venue...

Je grimpe les marches étroites jusqu'à son appartement. Il ouvre la porte en grand, guilleret, un tablier autour de la taille. La pièce immaculée s'est parée d'un canapé d'angle, d'une table basse en verre, d'une bibliothèque dans laquelle s'empilent quelques livres et carnets. Un début.

— Cette fois-ci, lance-t-il depuis le coin cuisine, j'ai fait mes fameuses escalopes aux champignons !

Je dépose ma veste sur le canapé, ne sachant exactement sur quel terrain je me trouve. Quelle scène va se jouer ? La séduction ? Le bon moment amical ? Depuis des mois à présent, nous jouons entre les frontières sans jamais réellement les délimiter. Étrange valse. En attendant, je m'approche de la bibliothèque, examine les ouvrages. Une couverture jaune et noire attire mon attention. *La Mémoire pour les nuls*. J'éclate de rire. Le cadeau de départ que je lui avais choisi pour son stage. Petite pique pour souligner son attitude lâche à mon égard.

— Tu l'as gardé ? m'étonné-je.

Il revient avec deux assiettes, qu'il pose sur la table basse.

— Ah, ça ? Oui... en souvenir de notre si belle première fois.

— Quelle merveilleuse première fois ! m'exclamé-je. Tu m'as dit le lendemain que tu ne te souvenais pas de ce qui s'était passé.

— J'ai paniqué, tu sais bien...

— C'est ça, cherche-toi des excuses.

— Et toi tu m'as tapé l'affiche devant tous les managers pendant le pot de départ.

— Je ne me laissais déjà pas faire.

— Désolé, je n'ai même pas encore de quoi s'asseoir...

— Pas grave, j'aime bien manger par terre.

Nous nous asseyons tous deux en tailleur. J'essaie de prendre la mesure du changement qui s'est opéré en lui. L'étudiant d'école de commerce fêtard et insolent a laissé la place à un homme plus calme, apaisé. Je commence à réellement faire connaissance avec cet Arthur.

— C'est très bon, dis-je, sincère. Je ne savais pas que tu cuisinai bien.

— En fait, c'est la seule recette que je connais.

— Ça a le mérite d'être honnête.

Nous mangeons drapés dans un silence reposant. Ce moment partagé

atténuée ma journée, et je me sens à des années-lumière de Pyxis, même si Arthur fait partie du même tableau.

— Ça te dit, un film ? propose-t-il. Il y avait une promo à la Fnac sur les classiques.

— Tu ne vas pas sur Netflix ?

— Pas pour les classiques. J'aime bien les avoir physiquement. Alors... *Casablanca* ou *La vie est belle* ?

— Ça parle de quoi ?

Il attrape le DVD en me faisant de gros yeux.

— Tu déconnes ?

— Je t'avoue que ma culture cinématographique est proche de zéro...

— Ah ! Je vais enfin t'apprendre quelque chose, peut-être. Bon, et tu préfères quoi ?

— Je ne peux pas préférer l'un ou l'autre, vu que je ne sais pas de quoi ça parle. Choisis, toi.

J'imagine que dans sa famille, faute d'avoir de l'attention et de l'affection, Arthur a néanmoins bénéficié d'une éducation culturelle exigeante. Il débarrasse, place son ordinateur portable sur la table basse et insère *La vie est belle*. La lumière s'éteint, et nous voilà plongés dans le noir. Nous nous installons tous deux sur le canapé, chacun à une extrémité.

— Ça date de quand ? murmuré-je.

Par réflexe, je parle bas, comme si nous étions dans une salle de cinéma, alors qu'il n'y a que nous deux dans cet appartement.

— 1946.

En mon for intérieur, je m'attends à m'ennuyer. Préjugé sans aucun fondement, peur de l'élitisme intellectuel. Pourtant, je suis bien placée pour savoir que l'on peut passer de Pokémon à Shakespeare. Gros plan sur des étoiles, voix d'ange gardiens. Je souris. Je ne m'attendais pas à un plongeon dans le fantastique. Noir et blanc, beauté des acteurs, jeu incroyable. L'histoire d'un homme, George, obligé de reprendre l'entreprise familiale de prêts à la construction, suite au décès de son père. Une entreprise qui permet aux plus déshérités de se loger. Il entre en conflit avec l'homme le plus riche de la ville, qui tente de tout faire pour détruire son projet. Un jour, George égare les 8 000 dollars qu'il devait déposer en banque, ruinant tous ses efforts. Le soir de Noël, désespéré, il pense à se suicider. C'est alors que le Ciel dépêche à ses

côtés un ange gardien, qui propulse George dans le monde tel qu'il serait s'il n'avait pas existé.

Je suis prise, happée. Le film a beau dater de 1946, à croire que l'être humain reste le même, inchangé. Une forme de manichéisme dans l'histoire, mais une grande justesse sur la nature humaine, et les dégâts que cause l'argent. Pour arriver sur la note finale : l'espoir. La relation à l'autre primant sur le reste.

Arthur fixe l'écran de fin, très concentré. Je crois voir briller ses iris dans le noir. Alors que le générique défile, il reporte son attention sur moi. Nous n'avons pas bougé, chacun de notre côté

— Alors ? Tu en as pensé quoi ?

— J'ai beaucoup aimé, dis-je.

— J'ai dû voir ce film cent fois.

— Ah bon ?

— Oui, ma nounou me le passait souvent, surtout à Noël.

— Il y a un petit côté conte, oui.

Je l'observe, sa barbe de trois jours qui jure avec sa chemise blanche, la courbe de sa mâchoire, son nez droit et fin. Son visage est toujours le même, mais quelque chose a changé dans ses yeux. Moins de froideur, de hauteur sur le monde. Une part de moi voudrait encore le caricaturer en jeune homme d'école de commerce, incarnation de la finance qui veut se donner bonne conscience. Reste à voir le degré de profondeur de son cheminement intérieur.

— Oph ?

— Quoi ?

— Parfois, je ne te comprends pas.

Il se rapproche sans pour autant me toucher. La musique du film m'emplit les oreilles.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? demandé-je.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Comment ça ?

— Je veux dire... avec moi ?

Il essaie. Ce n'est pas la première fois. Il tente de jeter un pont branlant qui n'arrive pas à atteindre l'autre rive.

— Ce que je veux, Arthur ?

— Oui.

Sa question me glace. Il la pose, frontale, alors que je l'évite depuis tout ce temps. Je lui ai tant reproché de fuir, alors que lui prend son courage à deux mains, regarde en face notre relation, ce qui est. Je pourrais me détourner une nouvelle fois. Mentir. Me protéger, comme j'ai appris à le faire.

Non. Tant pis.

— Ce que je veux, Arthur ? Je veux être la préférence de quelqu'un. Enfin, pas de quelqu'un. De l'homme que j'aurai choisi d'aimer, si on peut le choisir. Je veux de la passion, me sentir vivante. Je veux du respect mutuel. Je veux grandir. Je veux de l'amour. Je veux voyager. Je veux construire.

Il reste muet, la paume posée sur l'accoudoir. J'ajoute, doucement :

— Et ça, tu ne peux pas me le donner.

Il se racle la gorge.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je te connais. Je t'ai vu avec Juliette.

— Et si je te dis que tu es ma préférence, et que j'en suis sûr ?

Mon cœur bat à mes tempes. Il y a des phrases que l'on n'ose même pas espérer tant elles nous inondent de joie. Mais un mécanisme de protection me pousse à me dire qu'il se trompe, que je ne suis pas cette fille qu'il désire tant.

— Je ne sais pas, soufflé-je.

— Laisse-moi au moins essayer. S'il te plaît. Et si ça se passe mal, tu partiras, et voilà. On sera tous les deux fixés.

Mon téléphone se met à vibrer. Je profite de ce prétexte pour m'échapper de la discussion.

Hugues de Rieux

Tu es où ??? Ça va ???

Étrange venant d'Hugues. Ce n'est pas comme si lui et moi nous rendions des comptes sur ce que nous faisons de nos nuits. Dans la foulée, plusieurs autres messages apparaissent.

Vincent Bertrand

Ça va Oph ?

James Jouvet

Tu es en sécurité ?

Une sonnerie retentit. Le téléphone d'Arthur brille dans le noir, de l'autre côté du salon. Il se lève, s'en empare et soupire :

— Oh non, ma mère...

Je fixe mes messages, perturbée. Une intuition me traverse.

— Je crois qu'il se passe quelque chose...

Soudain, « Maman » s'affiche comme appel entrant sur mon écran. Elle ne m'appelle qu'exceptionnellement. C'est toujours moi qui viens aux nouvelles.

— Allume la télé, ordonné-je.

— Je n'ai pas la télé.

— Regarde sur Internet.

Il clique dans l'onglet « Actualités » de Google. Avalanche d'articles.

Au moins deux fusillades ont éclaté ce vendredi soir à Paris, notamment dans les X^e et XI^e arrondissements. Selon nos informations, plusieurs personnes auraient été tuées et blessées. Le ou les tireurs n'auraient pas été appréhendés et seraient toujours en fuite, selon les autorités.

Arthur continue de descendre pour trouver d'autres sources d'information. Des mots reviennent. Morts. Explosion. Stade de France. XI^e arrondissement. Fusillade. Penchés sur l'écran, nous bondissons de média en média, complètement perdus, sans parvenir à comprendre.

Nouvel appel de ma mère. Je décroche cette fois.

— Allô, maman ?

— Tu es où ? questionne-t-elle, paniquée. À l'abri ?

— Oui... Qu'est-ce qui se passe ?

— On est attaqués ! C'est partout à la télé ! Fais tes valises, rentre en Bretagne.

— Maman, je suis en sécurité, là.

— Non, non ! Tu as vu les infos ? C'est grave !

— C'est parce que tu n'as que la télé, là, mais je t'assure, tout est calme ici. Je vais voir ce qu'il en est, d'accord ?

— Ne bouge pas de chez toi, hein !

— Promis !

Je raccroche, décontenancée par la peur qui vibrait dans sa voix. Jamais je ne l'avais entendue comme ça. Arthur met BFMTV en streaming sur son ordinateur. Des photographies défilent, un bar aux vitres explosées, des voitures de police, des ambulances, sur lesquelles se superpose le discours du présentateur :

— ... Nous vous retrouvons aux abords du Bataclan, cette salle de concert du XI^e arrondissement de Paris... près de laquelle, ou devant laquelle, a eu lieu là aussi une fusillade, c'est bien cela Maxime ?

Le ton grave et l'énumération des faits me glacent. Les images laissent place à un journaliste dans la rue, manteau sur le dos, poing qui serre le micro, le visage balayé par la lumière des gyrophares.

— C'est exactement cela, nous sommes boulevard Richard-Lenoir, à quelques mètres de l'endroit où se trouvait le siège de *Charlie Hebdo*. Au moment où nous descendions de notre voiture, nous avons entendu des coups de feu. Cinq, six coups de feu, et un groupe de gens qui partaient en courant. Rien pendant trois ou quatre minutes, des véhicules de police, et encore une fois, cinq, six coups de feu, qui provenaient de cet endroit.

Un plan de Paris est affiché, avec plusieurs points blancs, les attaques en question. Nos portables ne cessent de vibrer : des amis, de la famille, voulant s'assurer que nous allons bien.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? murmure Arthur.

— Ça a l'air grave, non ?

— Ouais. Mais ne cédon pas à la psychose.

Spontanément, ma main se glisse dans la sienne. Il l'embrasse. Ce climat de panique nous entoure avec une violence soudaine, inouïe. Nous fixons tous deux l'écran d'ordinateur, hypnotisés. Un nouveau sous-titre apparaît : « Prise d'otages en cours au Bataclan. » Arthur augmente le son pour que nous entendions bien le journaliste.

— L'agence France Presse livre son dernier bilan : au moins trente morts dans les trois attaques perpétrées ce soir dans Paris. À l'heure actuelle, plusieurs centaines de personnes, voire plus, sont encore dans le Bataclan, où se déroulait un concert d'un groupe, les Eagles of Death Metal. Une prise d'otages serait en cours.

Eagles of Death Metal. Je connais ce nom. Groupe de rock américain, quasi parodique. Qui m'en a parlé ? Alix. Alix l'écoute. J'en suis certaine. Je nous revois toutes les deux, en train de déjeuner à la cafétéria. Son tee-shirt aux

imprimés donuts, ses ongles peints en noirs. Elle a évoqué leur musique, leur second degré. Un pressentiment sombre me traverse. Vendredi soir. Soir de sortie. Soir de fête et d'oubli. Alix a toujours adoré les conventions et les concerts. Peu important les discordes, je cherche le prénom de mon amie dans mon répertoire, presse le combiné vert. Immédiatement, un bip.

— Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur d'Alix, je ne peux pas vous répondre pour le moment...

Ce message automatique claque à mon oreille. Le mauvais pressentiment grandit. J'appelle Hugues, qui décroche aussitôt.

— Yep ? fait-il de son ton nonchalant. Tu es où ?

— Je suis... chez Arthur.

Silence consterné.

— Pas de jugement, Hugues, O.K. ?

— Pas de jugement.

— Tu as vu ce qui se passe ?

— Oui, oui... il faut garder son calme je pense, les médias en font toujours des tonnes.

— Tu as des nouvelles d'Alix ?

— Alix ? Non, pas depuis quelques mois.

— Je ne suis plus amie Facebook avec elle, tu veux bien essayer de la joindre *via* les réseaux sociaux ? Il n'y a pas plus connecté qu'elle.

— O.K., je me renseigne. Mais ne t'en fais pas, hein.

— À plus tard.

— À plus tard.

Je lance l'application Twitter. Dans la top des tendances, les hashtags #PorteOuvrte #PrayForParis #RechercheParis. Je vais sur le profil d'Alix, regarde les tweets les plus récents. Le dernier date d'il y a deux heures.

Mon cœur se gèle. Éclate.

Une photo floue d'une scène. Au-dessus, un statut.

Alix Manoury

Yeah, Eagles of Death Metal ce soir ! #Bataclan

Le sol et le plafond tangent. Des coups de feu imaginaires explosent dans

mon esprit. Prise d'otages. Ils ont parlé de prise d'otages.

Des morts. Il y a des morts. Sang. Hurlements.

— Alix est là-bas, dis-je.

— Quoi ? s'étonne Arthur.

— Elle est au Bataclan !

Il se lève et fait les cent pas, agité.

— Attends, attends, ne nous emballons pas...

— Je te dis qu'elle est là-bas ! clamé-je.

Mon nez me pique irrésistiblement, des larmes jaillissent sans crier gare.

Alix. Mon amie. Ma meilleure amie. Toutes ces images, cette panique. Contagion émotionnelle. Mon cœur va éclater de peur. Si Alix était morte ce soir... Non, ne pas envisager le pire. Stupide réflexe. Elle peut tout aussi bien aller très bien. Sauf qu'elle est sur répondeur. Répondeur. Pas de nouvelles.

Sentiment d'irréalité. A-t-on basculé dans une dimension parallèle ? C'était censé être un vendredi soir comme les autres, un vendredi soir de fête ou d'ennui, un vendredi soir à Paris.

24.

I'll wait until my heart beats again
Fool me once shame on you and
Fool me twice shame on me
Fool me hundred times and
What the fuck is wrong with me

Las Aves – *Heartbeats*

13 novembre

Arthur

Sans trop savoir pourquoi, nous n'avons pas rallumé la lumière. Comme si l'obscurité nous protégeait de la menace de l'extérieur. Les conversations s'enchaînent et s'emmêlent. Parents, amis, connaissances... Ophélie marche d'un bout à l'autre du salon, la paume plaquée sur son front, suspendue à son téléphone.

— Oui, allô, Vincent ? Oui... tu n'as toujours pas de nouvelles d'Alix toi non plus... d'accord, d'accord... O.K., rappelle-moi...

Cette nuit, tout est plus grave, plus lourd. Grave. Étrange mot. Grave vient de gravité. Ce qui nous maintient collé au sol. Oui, c'est exactement ce qui est en train de se produire. Minuit passé, et nous n'avons pas bougé tous les deux, accrochés à nos écrans comme à des bouées de sauvetage. BFMTV tourne en boucle, des voix désincarnées répètent les mêmes informations inlassablement. Un fond sonore continu, obsédant. Une façon de se rassurer, peut-être. D'attendre, aussi. De tromper l'impuissance. Parce que voilà, si Alix est bien dans cette salle de concert, prise en otage, il n'y a rien qu'Ophélie et moi puissions faire à l'heure actuelle. Sapin de Noël. J'ai honte de ce stupide surnom. Assis dans le canapé, l'ordinateur sur les genoux, j'actualise sans cesse la page d'accueil du site LeMonde.fr. C'est la seule chose que je puisse faire. F5.

Ophélie raccroche, se laisse tomber à côté de moi, le visage défait. Le coin de sa bouche tremble dangereusement.

— Je suis sûr qu'elle va bien.

J'y mets toute ma conviction, comme si l'assurer pouvait le rendre réel.

— J'aurais dû essayer de prendre plus de ses nouvelles, dit-elle, je ne me

suis pas assez acharnée...

— Oph...

— Attends, regarde ! Il se passe un truc !

Elle augmente le son de l'ordinateur au maximum. Le présentateur parle du même ton que prennent tous les journalistes, avec sérieux et une suite de prosodies montantes et descendantes.

— ... pour l'instant on reste bien sûr sur cet assaut donné au Bataclan, boulevard Voltaire, avec Fanny... Fanny donc, les hommes interviennent, les hommes de la BRI. Difficulté car on ne sait pas précisément ce qui s'y passe, combien de spectateurs, combien d'assaillants... En tout cas l'assaut est donné, c'est confirmé.

— C'est bien cela, confirme une jeune femme. Tout le périmètre est totalement bouclé. J'ai rencontré il y a un peu plus d'une heure maintenant des personnes qui se trouvaient à l'intérieur du Bataclan, qui ont assisté au concert, et ces deux personnes m'ont expliqué qu'il y aurait eu plusieurs tireurs qui se seraient introduits dans la salle de spectacle, pendant le concert, et qui auraient ouvert le feu dans la fosse.

Ce n'est pas bon. Pas bon du tout. Le seul espoir est qu'Alix ait réussi à s'enfuir, comme ces témoins. C'est tout à fait possible. Elle aurait pu oublier son téléphone dans la panique, ce qui expliquerait le répondeur. Ou bien ne plus avoir de batterie, cela arrive à tout le monde. Un autre scénario, bien sûr, serait que son téléphone soit coupé pour une tout autre raison. Exclure cette hypothèse. Garder espoir. Ophélie reste muette, mais elle emboîte sûrement les « si » dans son esprit, tout comme moi.

— Priorité au direct, annonce le journaliste, car, en ce moment même, deux terroristes ont été tués, l'assaut est terminé au Bataclan.

Drôle de soirée. J'avais tout prévu : le dîner, puis ce moment où je lancerais la conversation, la fameuse. Et en quelques secondes, nous nous sommes retrouvés scotchés à BFMTV, en simples spectateurs d'une série de tueries ayant lieu à deux pas. À Paris. Chez nous. Même si la situation est d'une gravité exceptionnelle, cette mise en scène des médias me met curieusement mal à l'aise. Comment vérifient-ils leurs informations, en si peu de temps ? On croirait la course à qui couvrira le mieux les événements en cours. Mais est-ce que des personnes assassinées en pleine rue ou dans une salle de concert peuvent être qualifiées d'« événements » ?

— Isabelle, pouvez-vous nous décrire ce qu'il se passe ?

— Plusieurs dizaines de véhicules du SAMU, des sapeurs-pompiers, de la Croix-Rouge, pour l’instant, ici, pas de nouvelle personne évacuée. Il y a une petite heure, une dizaine de personnes ont été évacuées et abritées dans un café aux abords. Ici, tout est redevenu calme, mais nous ne savons pas précisément quelle est la situation.

Des visages se succèdent, les commentaires s’additionnent les uns aux autres, pour distiller des détails au compte-gouttes. La vérité, c’est que nous ne savons rien, voilà. Nous n’y sommes pas.

— C’est fini, dis-je.

— Ça a dû être un carnage, murmure Ophélie. Imagine, la foule, tous ces gens serrés les uns contre les autres, et après...

Un sanglot se noie dans sa gorge. Je réprime les images qui veulent s’imposer. Je ne suis pas là-bas. Je ne veux pas y être. Je ne veux pas voir.

— Le bilan est terrible, annonce le présentateur, on fait état pour le moment de cent douze morts, chiffre provisoire.

Cent douze morts. En France, on compte environ mille six cents décès par jour. J’avais fait des recherches statistiques suite à l’étouffement de mon père, en me demandant si quelqu’un d’autre avait perdu un proche d’une façon aussi triviale et absurde. Ce n’est pas tant le chiffre qui est choquant, mais toute la mise en scène autour. Terrorisme. Semer la terreur. En étant le porte-parole des horreurs qui viennent de se produire, en nous les enfonçant de la sorte dans le crâne, les médias ne sont-ils pas complices de ce qui se déroule ? Nos écrans sont de redoutables caissons de résonance.

Ophélie fixe l’ordinateur, dans tous ses états. L’inquiétude pour son amie, bien sûr mais, au-delà de cela, devoir affronter toutes ces séquences, sans filtre, les déflagrations, les policiers, les corps sur des civières. J’y résiste aussi tant bien que mal.

— D’accord, déclare-t-elle soudain.

— D’accord, quoi ?

— Je veux bien essayer. Avec toi. Je ne sais pas pourquoi ça me fait aussi peur d’être aimée.

Elle pointe du doigt le flash information.

— Ça, ça fait peur. Ça, c’est l’effroi. Toi et moi, ça devrait être plus simple.

— Oui. Parfois les choses ne sont pas si compliquées, si on veut bien prendre la peine de les voir sous un autre angle. C’est toi qui m’as appris ça, il

y a cinq ans.

Elle se penche sur moi et pose un léger baiser sur mes lèvres. Le genre de baiser fugace, sans profondeur, mais tellement intime.

Soudain, une sonnerie retentit. Numéro inconnu. Ophélie décroche.

— Allô ?

Son expression se décompose. Je crains le pire. Elle active le haut-parleur, les doigts toujours aussi tremblants.

— ... la maman d'Alix. On m'a dit que vous avez essayé de joindre ma fille.

À l'autre bout du fil une voix cassée, gorgée de peine.

— Oui, je suis Ophélie, une amie...

— Bien sûr, Alix m'a parlé de toi.

Ophélie s'humecte les lèvres, demande avec précaution

— Est-ce... est-ce que vous êtes avec elle ?

— Oui, à l'hôpital Saint-Antoine.

Soulagement immense. Elle pose le téléphone sur la table basse, enfouit son visage entre ses paumes, et se met à pleurer à chaudes larmes. Je passe ma main dans son dos, sans trop savoir que faire de plus.

— Merci, merci, merci, répète-t-elle tout bas.

— Elle était là-bas, poursuit la mère d'Alix, elle a réussi à s'enfuir dès que les terroristes sont entrés.

Ophélie se redresse, souffle plusieurs fois, puis reprend le téléphone.

— Je sais que ce n'est peut-être pas le moment, mais... Est-ce que je peux venir la voir ? S'il vous plaît ?

— Elle est avec un médecin, là. Mais oui, si vous voulez. Ça lui fera du bien.

— Merci madame. Je pars tout de suite.

— Vous pouvez me joindre à ce numéro.

— Merci, merci.

Elle se lève d'un bond et passe sa veste.

— Oph, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de sortir, ils recommandent de rester chez soi, plein de routes sont bouclées...

Debout, le menton dressé, les cheveux en pagaille, elle déclare :

— C'est mon amie. Je me fous de ce qu'il y a dehors. Peut-être qu'Alix voudra me voir, peut-être pas, mais elle saura que je suis là. Tu n'es pas obligé de m'accompagner.

Elle fonce déjà vers la porte d'entrée, de cette démarche qui indique que rien ne pourra l'arrêter.

— Attends !

*

Néons agressifs, murs blafards, personnes en blouse qui courent d'un corridor à l'autre. Je déteste l'odeur des hôpitaux, mélange de désinfectant et de médicaments. Ophélie se précipite vers l'accueil, où se massent des dizaines de personnes. Deux femmes tentent de réorienter les gens énervés ou désespérés. Chaos de mouvements, de voix. Personne ne comprend exactement ce qui se passe. Bien d'autres que nous ont dû foncer à l'hôpital, pour voir leurs proches ou tenter de savoir s'ils font partie des blessés soignés. Pendant qu'Ophélie tente d'obtenir des informations, je consulte Twitter. Les réseaux sociaux ont toujours un temps d'avance sur les médias. Le hashtag #RechercheParis explose les tendances : des photos de personnes disparues circulent sur la toile. Appel désespéré de tous ceux qui n'ont pas réussi à joindre quelqu'un qu'ils aiment. Comme nous à peine une heure plus tôt.

— On n'est pas de la famille, fait Ophélie, déçue. Ils disent de patienter.

— D'accord...

— On va attendre ici.

Elle s'assoit sur un siège en plastique, les bras croisés. Je m'installe près d'elle. Sa tête se pose doucement sur mon épaule. Je ne tente pas de la raisonner pour rentrer se reposer, elle refusera. Sa détermination est de retour.

— Arthur ?

— Oui ?

— Merci.

Je passe mon bras autour de son épaule, elle se blottit contre mon torse, pousse un long soupir. Ses paupières se ferment, sa respiration se fait plus lente et profonde. Elle s'est endormie. J'essaie de faire de même, mais difficile de trouver une position confortable sur ces sièges. Bientôt 3 heures du matin. Je somnole et me réveille par intermittence, un torticolis me bloque le

cou. Alors je regarde autour de moi. Le ballet incessant du personnel, des patients et des visiteurs. Les teints blêmes, les regards hagards. Tout le monde semble un peu perdu.

— Oph ?

Elle et moi nous redressons en même temps. Parmi les gens qui attendent, je reconnais Hugues et Vincent. Ils s'avancent vers nous, l'air épuisé. La nouvelle a circulé à la vitesse de l'éclair. Alix était là-bas. Elle n'y est plus. Elle est là, quelque part.

— Vous avez pu la voir ? demande Hugues.

— Non, répond Ophélie, on est ici depuis...

— Depuis bien une heure, répons-je.

Hugues nous regarde successivement Ophélie et moi, avec une certaine désapprobation. Il n'a pas beaucoup changé, même chevelure brune de minet, silhouette svelte, des tatouages et des piercings en plus.

— Vous savez si elle va bien ? questionne Vincent.

— Pas vraiment, dit Ophélie, j'ai eu très peu d'infos de sa mère...

— Putain, c'est chaud...

Tous deux s'assoient par terre, contre le mur, à défaut d'avoir un siège. Chez nous ou dans cet hôpital, nous devons attendre, encore et toujours. Les minutes s'écoulent de nouveau, rythmées par l'horloge blanche accrochée près de l'accueil.

— Oph, fait Hugues, tu m'accompagnes chercher un truc à bouffer ? Ils ont bien un distributeur...

— Si tu veux.

Elle effleure ma main avant de partir avec lui. Vincent en profite pour prendre la place d'Ophélie.

— Vous étiez ensemble ce soir ?

— Oui.

— Vous êtes... ensemble tout court ?

— Je crois.

Le dire sonne étrangement dans ma bouche. Je suis avec Ophélie. C'est bien ce qu'on a décidé, il me semble. J'ai franchi le pas. Vincent hoche lentement la tête.

— Désolé pour l'autre fois, chez toi, fais-je.

— Oh t'inquiète. James n'a pas été super sympa. Même si, bon, on le comprend.

— Je sais.

Il me donne un coup de coude.

— Hey ! Qu'est-ce que vous direz à vos enfants, sur comment papa et maman se sont rencontrés ?

— Arrête...

— Papa avait une copine...

— Vince.

— Il aimait tellement bien maman déjà à l'époque qu'il lui a couru après à poil dans la cage d'escalier de l'appartement familial, complètement bourré...

— T'es con.

— Ils aimaient aussi bien la cuisine de leur RH, à l'époque.

Nous trouvons la force de sourire malgré le contexte. Ophélie et Hugues reviennent avec un stock de bouteilles d'eau et de chips. Vincent lui laisse de nouveau sa place, mais elle refuse et s'installe à même le sol avec Hugues. Nous revoilà tous ensemble. Jamais je n'aurais imaginé que cela se produirait. Encore moins dans ce cadre surréaliste.

Le reste du temps s'écoule dans une forme de somnolence. Hugues sort un jeu de cartes, et nous faisons un tarot. De temps en temps, les portes de l'hôpital s'ouvrent en grand pour laisser passer un brancard.

— Ophélie ? Ophélie Dubois ?

Nous tournons tous la tête vers l'accueil. Ophélie se lève d'un bond. Une femme d'une cinquantaine d'années, les cheveux coupés court, tient fermement le bras d'Alix. Cette dernière avance à pas mesurés, son visage rond est marqué par la fatigue. Elle ne semble pas blessée. Ophélie s'élance dans sa direction et la serre contre elle avec force. Son amie lui rend son étreinte, très émue. Vincent, Hugues et moi nous approchons avec lenteur, de peur d'interrompre ce moment.

— J'ai eu tellement peur ! fait Ophélie.

— Moi aussi... J'ai cru que c'étaient des pétards ! Et puis des corps sont tombés...

Sans connaître le déroulé de la soirée, je pourrais croire qu'Alix va très bien. Dans son regard, une certaine douleur, à peine perceptible. Comment se

douter des horreurs qu'elle a pu voir ou entendre ? Du drame auquel elle vient de réchapper ?

Les deux amies se séparent, mais leurs mains restent unies.

— Tu es encore fâchée contre moi ? demande Ophélie.

— Non. Bien sûr que non.

— J'aurais dû te défendre, j'aurais...

— Mais non. Tout ça, ce n'était pas grave, Oph. Vraiment pas grave.

La mère d'Alix essuie son nez d'un revers de manche. Sa fille lui ressemble beaucoup : mêmes lèvres en cœur, les joues rebondies. Elle paraît encore bouleversée par ce qui vient de se produire. Je ne peux qu'essayer d'imaginer l'angoisse que l'on doit ressentir de savoir que son enfant a frôlé la mort. Car la mort plane entre nous tous. Je peux presque la voir, comme une ombre. Un rappel que tout peut s'arrêter. Que rien n'est certain. Pour la première fois de nos vies, nous ne nous sentons pas en sécurité dans la capitale. Menacés. La barbarie a surgi dans notre quotidien, un vendredi soir comme les autres. Scène de guerre. Cadavres dans une salle de spectacle. Je n'arrive toujours pas à me dire que cela s'est réellement produit. Qu'Alix est une rescapée. Une survivante. Qu'elle aurait pu faire partie de ces corps sans vie que les autorités cherchent probablement à identifier.

Alix nous regarde tous trois, les hommes, comme si elle venait de remarquer notre présence.

— Ce n'était pas la peine de venir, dit-elle d'une petite voix.

— Tu plaisantes ? fait Vincent.

Nous nous approchons tous d'elle, et d'un même mouvement, l'enlaçons. Alix enfouit son visage entre nos quatre corps. Méli-mélo de mains, de bras. Chaleur humaine.

Cinq ans se sont écoulés.

Le temps nous a séparés, pour nous pousser de nouveau tous ensemble en ce matin du 14 novembre. Ce matin d'une réalité irréelle. D'une réalité qui fait mal. La mort laisse sur nous sa marque indélébile. Elle a failli emporter l'un d'entre nous. Car même si les années se sont écoulées, il reste un nous. Nous, les stagiaires.

25.

You can walk away
in a flashing neon light
You don't have to stay
I won't put up a fight.

Møme – Alive

16 novembre

Ophélie

Face au miroir de la salle de bains, je m'ébouriffe les cheveux puis affronte mon reflet. La peau pâle, sans fard. Lorsque je rencontre mon propre regard, j'y lis un profond apaisement. Arthur passe derrière moi, caresse mon dos et attrape sa brosse à dents. La sensation de sa paume chaude m'inonde de tendresse. Attentats. Terroristes. Barbarie. Des mots qui tournent en boucle dans les médias et reviennent dans toutes les bouches. À croire que plus la violence s'exprime en dehors, plus Arthur et moi nous accrochons l'un à l'autre, dans notre zone à deux, où se développe une douceur d'un réconfort infini.

— Prête ? demande-t-il.

— Deux minutes !

Je me maquille à la va-vite et enfile mes bottines. Lundi, retour au travail après ce week-end hors du temps, où nous sommes restés figés dans une forme de stupeur morbide, jusqu'à peu à peu reprendre vie. Pour la première fois depuis longtemps, Arthur et moi prenons le même trajet. Dehors, dans la rue, j'observe tout autour de moi, les gens, les voitures, avec une vigilance qui n'est pas dans mes habitudes. Quand un véhicule me frôle, je ne peux m'empêcher de vérifier le conducteur. D'un point de vue strictement statistique, je sais qu'il y a si peu de chances que cela se produise. Cette réaction m'est dictée par toutes ces images vues et revues, imprimée sur ma rétine. Les stigmates d'un traumatisme collectif, qui fait entrer la paranoïa dans nos existences.

Arthur et moi nous engouffrons dans le métro, validons notre pass Navigo, nous joignons au défilé de travailleurs. Debout, l'un en face de l'autre, écrasés

par tous les gens présents à l'heure de pointe matinale, nous nous sourions. Lui et moi, face au reste du monde. Dans notre petite bulle de bonheur increvable.

Nous franchissons les portes de GameVision-Pyxis d'un même pas décidé, prenons l'ascenseur ensemble, jusqu'à ce que nos chemins se séparent. Chacun son étage. Lorsque j'entre dans mon bureau, mon regard accroche la chaise vide où se trouvait habituellement Mounir. Très bientôt, un autre stagiaire prendra sa place. Éternel cycle. Rachel et Jérémie ne sont pas encore arrivés. J'allume mon ordinateur, m'installe derrière ma chaise, contemple pensivement les photos accrochées, mes plantes, mes dossiers. Le quotidien a une saveur autre. Après tous les remous de ces derniers jours, revenir à la normalité paraît presque impossible. J'entre mon mot de passe et découvre la centaine de mails en gras qui attendent des réponses. Le plus récent fait revenir la boule dans mon ventre qui avait disparu tant que je restais loin des locaux. Manólis.

De : manolis.pikrammémos@pyxis.com

À : ophelie.dubois@pyxis.com, ressources.humaines@gamevision.com

Objet : Attentats // Réunion urgente

Bonjour à tous,

Je viens d'arriver à Charles-de-Gaulle, je rentre comme vous le savez d'un déplacement à LA pour de futurs partenariats. Compte tenu des circonstances, je propose une réunion d'urgence à 10 heures afin de gérer la communication au sein de l'entreprise.

Manólis

Impossible d'y échapper cette fois-ci. Il est bel et bien de retour, et cette partie de cache-cache s'achève.

— Salut, lance Jérémie en entrant.

Il s'arrête devant moi, passe une main nerveuse dans sa longue barbe. Sa chemise à carreaux rouge est froissée.

— Rachel ne viendra pas aujourd'hui, dit-il de but en blanc.

— D'accord...

— Son cousin a été tué. Il était à la terrasse du Carillon. Elle va t'appeler, je

pense. Enfin, tu comprendras...

Je cligne plusieurs fois des paupières, choquée. Le bilan officiel des victimes annonce cent trente morts et quatre cent treize blessés hospitalisés, dont quatre-vingt-dix-neuf en situation d'urgence absolue. Les médias l'ont tant martelé que je l'ai retenu. Derrière ce nombre persiste une onde de choc : les amis, la famille, toutes les personnes touchées par ricochet, qui voient leur quotidien meurtri, chamboulé. Compte tenu du quartier touché et de la tranche d'âge des victimes, l'étau se resserre autour des jeunes actifs parisiens.

— Bien sûr, évidemment, dis-je. Qu'elle prenne le temps qu'il lui faut.

— C'est fou, non ? murmure-t-il, le regard embué.

— Oui. C'est fou.

— Au niveau du concours Instagram...

— On annule tout, bien sûr. Ce n'est pas le moment.

Il approuve d'un hochement de tête et s'installe derrière son bureau. Personne n'a envie de voir passer des cadeaux à gagner, avec en introduction un texte guilleret invitant à lire la dernière série de mangas en vogue. Ce serait complètement déplacé. Même *via* Internet, une période de deuil va s'installer, durant un temps encore indéterminé. Ensuite, nous reprendrons d'une façon ou d'une autre nos vies exactement là où elles se sont arrêtées, mais c'est encore difficile à imaginer. Tout est trop flou, sens dessus dessous.

Je reprends mes mails un à un, dans l'attente de la fatidique réunion. Il règne dans les couloirs un silence lourd, inhabituel. J'essaie pourtant de reprendre les choses là où je les avais laissées. Inconsciemment, je ne cesse de consulter l'heure en bas à gauche de mon écran. À chaque minute qui passe, mon angoisse croît. J'ouvre la messagerie instantanée.

Je ne suis pas seule.

Ophélie Dubois

Manólis est là aujourd'hui. Je dois aller le voir pour faire un point.

Arthur Mareuil

Ça va aller ?

Ophélie Dubois

J'espère.

Arthur Mareuil

Je suis avec toi.

Ophélie Dubois

Je sais.

Avec lenteur, je quitte mon siège et prends un carnet et un stylo. De quoi me donner une certaine contenance.

— Je reviens d’ici une heure, fais-je.

— O.K., répond Jérémy, tu me diras ce que tu veux faire pour la campagne de pub de vendredi.

— J’y réfléchis, mais ça ne dépendra pas que de moi.

— Comme d’habitude.

Il me sourit avec une certaine amertume. Je ne peux pas le contredire. Rassemblant tout mon courage, je quitte le bureau, remonte l’un des couloirs et pousse la porte vitrée de la salle de réunion. Seul Jean-Manuel, le directeur des Ressources humaines, est déjà présent. Il boit son café à petites gorgées, plongé dans la lecture d’un document.

— Bonjour...

— Ah, Ophélie ! Bonjour, bonjour.

Hua arrive à son tour, très élégante dans son tailleur noir, et prend place près de son supérieur. Elle le jauge avec une condescendance affichée. Il est de notoriété publique qu’elle convoite son poste depuis longtemps, et certains chuchotent qu’elle le mériterait davantage que lui. Je m’installe et gratte nerveusement la couverture de mon carnet. Ressources humaines. Quelle drôle d’appellation, quand on y pense. *Gérer* les personnes dans une entreprise, réfléchir à comment *exploiter* au mieux leurs capacités, veiller à *évaluer* leurs performances. Rien d’humain là-dedans.

— Ah, vous êtes déjà là ! Parfait, parfait !

À l’entente de cette voix grave, tous mes muscles se crispent. Manólis referme la porte vitrée derrière lui, nous salue de son sourire blanchi artificiellement et prend place pile en face de moi. Il étale devant lui des feuilles fraîchement sorties de l’imprimante. Malgré les heures de vol derrière lui, son teint cuivré reste éclatant et sa chemise rayée n’a pas un pli.

— Le DRH de GameVision n’a pas pu venir, explique-t-il, mais il nous demande déjà de gérer pour notre partie. Est-ce qu’il y a des victimes chez nous ?

Il ne prend même plus la peine de dire Pyxis, comme si notre nom s’était effacé.

— Non, répond Jean-Manuel, nous avons envoyé un e-mail à tous nos collaborateurs pour nous en assurer.

— Alix y était, dis-je.

Tous me dévisagent avec attention. J'ignore pourquoi je l'ai dit. C'est sorti tout seul.

— Elle va bien, ajouté-je.

Manólis plante son regard dans le mien. Malgré le serrement dans ma poitrine, je ne baisse pas les yeux.

— Quel est le rapport, Ophélie ? questionne-t-il sèchement.

Son hostilité me désarçonne.

— Eh bien, c'est une ancienne collaboratrice.

— Ancienne, répète-t-il. Cela ne répond donc pas à ma question.

Jean-Manuel toussote, mal à l'aise. Hua fronce ses fins sourcils, aussi perplexe que moi face à la froideur soudaine de Manólis.

— J'ai simplement pensé que cette information pourrait intéresser certaines des personnes présentes, continué-je.

— Eh bien c'était mal pensé. Et je suis sincèrement navré de devoir évoquer le sujet, mais puisque nous n'avons pas eu l'occasion de nous voir depuis un moment... Ce serait bien que tu te ressaisisses, Ophélie.

Mes doigts serrent fort mon stylo. Le monstre. Peu à peu, sa stratégie m'apparaît dans toute sa splendeur : me démolir et me discréditer. Malgré l'actualité du week-end, Manólis ne m'accordera aucun répit.

— Tu as déjà pris la défense de cette ancienne salariée ayant entaché notre réputation, maintenant, tu l'évoques de nouveau... Cela me paraît quelque peu maladroit de ta part.

— Jean-Manuel et Hua ont bien connu Alix, dis-je sans me démonter, alors dans un pareil contexte, j'ai souhaité le mentionner.

Jean-Manuel m'adresse un clin d'œil discret, signe que l'on s'est compris. Cette complicité tacite semble agacer Manólis, qui reprend :

— Alix a été interviewée ?

— Je ne crois pas, non... Pourquoi ?

— Pardonnez mon pragmatisme, mais en dépit des récents événements, nous ne devons pas perdre de vue nos missions respectives. Compte tenu de la polémique qui a déjà écorné notre image, une personne nous ayant nui qui se

retrouverait de nouveau sous le feu des projecteurs ne serait, disons... pas une très bonne chose pour nous.

Un tel raisonnement m'écœure. Je crois qu'il essaie de m'attaquer sur mon point faible, pour me faire perdre mes moyens. Plus je le vois bouger, vivre, s'exprimer en toute impunité, plus il est difficile de maîtriser cette émotion qui enfle au fond de moi. Malgré ce qui s'est passé dans cette chambre d'hôtel, Manólis et moi sommes tous deux dans cette salle de réunion. Comme si de rien n'était. Comme si rien n'était arrivé.

— Alix fera ce qu'elle a envie de faire, déclaré-je, elle n'est plus employée chez Pyxis et elle est libre de s'exprimer comme bon lui semble.

Il se tourne vers le binôme de RH, l'air choqué.

— Ophélie... Mais dans quel camp es-tu ?

Je reste muette, le transperçant du regard, attendant de voir jusqu'où il compte aller dans sa manipulation.

— Je n'ai rien dit jusqu'ici, poursuit-il, notamment sur tes absences à Tokyo durant certaines journées. Tu as le droit de prendre des congés sans solde quand tu es fatiguée, mais cela nous a grandement ralenti. Ton comportement m'inquiète.

— Des absences ? s'étonne Hua. Je n'ai rien enregistré, il me semble.

Manólis se recule dans sa chaise et croise les bras dans une contrariété surjouée.

— Tu ne les as pas mentionnées à ta RH ? lance-t-il.

Contre toute attente, mon stress s'envole. J'ai déjà identifié ce comportement chez lui, cette façon d'inverser les rôles pour faire croire qu'il est lésé. Il est apparemment doué pour se raconter une autre histoire que celle qui s'est déroulée. Je le revois à Tokyo, drogué, hagard. Sans son masque. Sa tentative de démolition ne se produira pas. Non, je ne le laisserai pas faire. Il n'aura pas mon esprit comme il a eu mon corps. Mes forces reviennent, ma détermination remonte à la surface. Mon poste, ma carrière, Pyxis. Tout cela n'a que l'importance que j'ai bien voulu lui donner durant tout ce temps. Au fond, je n'ai pas à avoir peur.

Je n'ai plus peur.

Je n'ai pas peur.

— Non, et il y a autre chose que je n'ai pas mentionné à ma RH, dis-je.

Tous m'écoutent avec une grande attention. Je repose mon stylo, et, la tête

haute, déclare d'un ton glacial :

— Lorsque j'étais à Tokyo, tu m'as violée.

Jean-Manuel ouvre la bouche en grand. Hua, elle, tourne vivement son visage vers Manólis. Ce dernier me considère avec stupeur. Le masque est tombé pour la deuxième fois, mais il le remet très vite, et revêt une expression confuse.

— Je... je ne comprends pas...

— Si, tu comprends très bien.

Je l'ai dit. Je ne lâcherai pas. Il secoue lentement la tête, comme face à une enfant prise en flagrant délit de mensonge.

— Ophélie... Mais voyons... que racontes-tu ?

— Je raconte ce qui s'est passé.

Ma vue se trouble de larmes, mais peu importe, la vérité vient de se hisser dans la lumière, brûlante, tranchante. Le visage de Manólis se transforme, devient aussi dur que de la pierre.

— C'est une accusation très grave en plus d'être fausse, j'espère que tu prends la mesure de ce qu'implique la diffamation...

— La diffamation est une fausse accusation qui porte atteinte à l'honneur d'une personne. Tout ce que je dis là est vrai. Un soir, tu as frappé à ma porte, complètement ivre et drogué, tu es entré sans mon accord, tu as commencé à...

— Ça suffit ! coupe-t-il. Tu perds complètement les pédales !

Je me lève, les paumes à plat sur la table. Une colère sourde et rampante, qui part de mon bas-ventre, se hisse jusqu'à ma gorge.

— JE perds les pédales ? Tu m'as VIOLÉE !

Prononcer ce mot libère une énergie incroyable en moi. Je m'enflamme. J'exulte. Tandis que Jean-Manuel reste immobile, complètement dépassé, Hua vient à côté de moi et avance une main vers mon épaule.

— Ophélie, allons parler de tout cela dans mon bureau...

— Elle est folle ! clame Manólis.

Parade médiocre. Il ne tient plus. Il ne s'y attendait pas. Je ne me suis pas laissé intimider, impressionner, écraser. Mes yeux croisent les siens. Les transpercent.

— Ne me dis pas ce que je suis. Je sais qui je suis. Pas une femme, une

directrice, une employée, ou je ne sais quoi d'autre. Je suis un être humain. Et je souffre. Et j'ai des droits. Et non seulement je n'accepte pas ce que tu m'as fait, mais je le condamne.

Il recule d'un pas, son dos heurte la vitre. La crainte traverse ses iris anthracite.

— Ophélie, reprend Hua, en tant que RH, c'est mon devoir d'être à l'écoute des collaborateurs, je crois que nous devrions vraiment...

— Je ne travaille plus ici, la coupé-je. Je démissionne. Là, maintenant, je vais partir, et ne plus jamais revenir. La prochaine fois que vous aurez de mes nouvelles, ce sera à travers un avocat.

Je saisis mon carnet, mon stylo, et fonce hors de la salle de réunion, portée par une énergie solaire, ardente. La colère me donne des ailes de feu et, à cet instant précis, personne ne peut se mettre entre moi et ce que je m'appête à faire. Cet incendie d'émotions enfin libérées me protège. Je me sens invincible.

J'entre dans mon bureau comme une tornade, ouvre un placard, saisis un sac en tissu estampillé du logo de Pyxis. D'un geste rageur, j'y plonge les cadres photo, les dossiers, les plantes... De son bureau, Jérémy m'observe mais n'ose rien dire. Il ne peut pas, car tout mon être irradie de fureur, ne laisse aucune place pour le dialogue. Mon sac s'est rempli en deux minutes top chrono. Il n'aura pas fallu plus longtemps que cela. C'était si simple, finalement. Debout, je déverrouille ma session d'ordinateur, supprime en un clic mon dossier intitulé « Personnel » où j'ai accumulé tous les documents ne concernant pas mon travail. Pour le reste, ils feront le tri. Je ne leur ferai pas la joie d'une passation. Leurs tentatives pour me culpabiliser ne m'atteindront pas.

En bas de l'écran, l'onglet « Arthur Mareuil » clignote. Je l'ouvre et tape à la va-vite.

Ophélie Dubois

J'ai tout dit. Je m'en vais.

En pressant le bouton « Envoyer », un soulagement me submerge. Oui, je l'ai dit. Enfin. Jamais je n'aurais cru que j'en aurais le courage, je croyais que ce secret resterait tapi dans le passé, comme un souvenir honteux qu'on essaie d'oublier. Mais ce n'est pas à moi d'avoir honte, non. Sans doute n'était-ce pas la meilleure façon de dire, la plus rationnelle, mais peu importe, ce n'est pas de raison que j'avais besoin, mais d'expression. Je croyais être dans une

impasse, prisonnière d'une situation complexe. Si j'ai appris une leçon fondamentale ce week-end, c'est que l'on peut soi-même faire des choix simples. Il suffit de le vouloir. La vie est précieuse et fragile, et je refuse de donner une seconde de plus de mon existence à cet endroit. Je refuse de rester dans la même pièce que mon agresseur.

Viol.

Oui, c'est le mot juste, celui qui recouvre la réalité de ce qui m'est arrivé.

Le prononcer à haute voix m'a libérée.

— Ophélie ! Attends !

Hua entre en trombe dans mon bureau. Elle s'arrête dans l'encadrement de la porte, lève ses mains fines comme si elle devait apaiser une bête sauvage.

— Écoute, je crois que les derniers jours ont été éprouvants pour tout le monde, calmons-nous et prenons le temps de discuter...

L'alerte rouge est lancée. La directrice de la Communication démissionne du jour au lendemain, accuse leur *golden boy* d'avoir commis un crime. GameVision-Pyxis ne pense pas une seconde à ma santé mentale en tant qu'individu, bien sûr que non. Il leur faut protéger leurs intérêts, leur chère image.

Je hisse mon sac plein à craquer sur mon épaule.

— Je ne vais pas le dire deux fois, Hua. Je démissionne. Maintenant, laisse-moi passer.

— Allons, allons... Tu n'es pas dans ton état normal, je crois que...

Le visage d'Arthur apparaît dans le dos de la RH. En le voyant, toute ma colère s'évapore, et une envie irrépressible de pleurer m'envahit.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demande-t-il.

Hua se retourne. Il la pousse doucement sur le côté pour entrer dans la pièce. Plus rien d'autre n'existe que lui. Mon allié. Mon point d'ancrage. La gorge serrée par l'émotion, je souffle :

— Je l'ai dit. Je n'ai pas pu tenir. J'ai démissionné. Je veux partir.

Ses lèvres bien dessinées s'arrondissent d'étonnement. Il réfléchit quelques secondes, puis déclare :

— D'accord. On s'en va, alors.

Spontanément, il me décharge de mon sac, puis s'adresse à Hua :

— Je démissionne aussi.

Dans ce malstrom de changements, cette décision supplémentaire m'étourdit.

— Quoi ? s'offusque la RH.

— Ophélie a été violée par son supérieur hiérarchique. Elle a tout mon soutien. Au vu des circonstances, vous comprendrez qu'elle ne s'exprimera que dans le cadre d'une procédure.

Nos mains se cherchent, se trouvent, se parlent. Une pression forte. Cette pression qui signifie *oui, on s'en va, on part*.

Hua hésite, puis se décale pour nous laisser passer.

Nous sortons du bureau d'un même pas déterminé.

*

Dans la nuit froide de novembre, enveloppés dans nos manteaux, Arthur et moi marchons côte à côte. Nous faisons une halte devant l'impressionnante basilique du Sacré-Cœur, que les éclairages inondent d'une lueur fantomatique. Les reliefs et les sculptures se détachent par contraste avec le ciel d'un noir d'encre. Du sommet de la butte, nous contemplons la vue panoramique sur tout Paris, qui s'étale sous nos pieds en une myriade de points lumineux. Mon bras s'enroule autour du sien.

— Je n'en reviens pas, dis-je.

— Moi non plus. Qu'est-ce qui t'a décidée ?

Un vent froid agite mes cheveux. J'inspire à pleins poumons. Cette boule qui revenait en permanence a enfin disparu. Pour la première fois depuis très longtemps, je me sens alignée. Pourtant, d'un point de vue objectif, en une journée, je suis entrée en guerre ouverte avec un homme influent et j'ai quitté mon travail, ce poste de rêve selon tant de gens. De rêve. En apparence, oui, Pyxis m'a servi cet idéal, l'ambiance décontractée de l'open space, les plaisanteries en réunion, la hiérarchie qui n'en est pas une, puisque nous sommes une grande famille. Sans être naïve, pour pouvoir continuer à y travailler, il fallait y croire. Pour rendre tout ce qui s'y déroulait moins insupportable. Car derrière les sourires et les paroles affectives se love en réalité une violence inouïe. Une violence enrobée dans le sucre des confiseries gratuites. Il m'aura fallu cinq ans pour la voir, pour l'identifier, pour la cerner. Pour me rendre compte que mon intégrité ne valait nul poste important, nulle reconnaissance de mes pairs. Ce soir, ce que je ressens au fond de moi

correspond à ce que je montre. Et debout, bien campée sur mes jambes, j'admire cet horizon. Car le monde est vaste, très vaste. Je l'avais presque oublié.

— Je me suis dit que partir, ce n'était pas si grave, dis-je. Ces derniers jours, on a eu de quoi relativiser ce mot, grave.

— C'est vrai.

— Tu es toujours d'accord pour m'accompagner porter plainte ?

— Bien sûr.

Le chemin sera long, douloureux sans doute, mais ma décision est prise. Je raconterai ce qui m'est arrivé, j'essaierai d'obtenir réparation.

— Tu sais Arthur, c'était déjà très courageux de me soutenir, tu n'étais pas obligé de partir aussi.

Il hausse les épaules.

— Je crois que j'avais déjà fait le tour de ce que j'avais à faire ici. C'était censé être une transition. Et puis... ça m'a paru évident.

— Ça commence bien, nous deux, fais-je.

— Oui, à peine quelques jours ensemble, et nous voilà déjà au chômage. Ça promet.

Nous nous sourions. Parce que ces considérations ne signifient rien. Parce que nous avons tous deux été courageux, aujourd'hui. Sans esquive, sans déroboade, sans excuse. Chacun s'est regardé bien en face.

— Et maintenant ? demandé-je.

— C'est l'heure du chemin de traverse.

— Le chemin de traverse ?

— J'ai envie de voyager.

— Ah...

J'ôte mon bras pour prendre appui sur le parapet. Je le vois déjà partir. Les adieux sur le quai ou à l'aéroport, l'attente, les messages. Nous nous sommes enfin apprivoisés, lui et moi. Il en aura fallu du temps, pour que nous nous approchions chaque jour un peu plus près.

— J'ai eu cette idée... Prendre le Transsibérien, explique-t-il. Moscou-Pékin en train. Voir les paysages défiler, ne rien faire. Réfléchir. Prendre le temps.

— Ça a l'air sympa, fais-je, tendue.

Il repousse la mèche de cheveux qui dissimule mes yeux.

— Tu voudrais venir avec moi ?

Mon cœur s'accélère. Par réflexe, j'ai envie de répondre que je ne sais pas, que j'hésite, pour faire croire que je suis plus détachée que je ne le suis vraiment. Mais j'ai décidé d'arrêter de réagir ainsi. Je réponds :

— Oui. J'aimerais beaucoup. C'est un beau projet.

Nous regardons de nouveau cet horizon noir et or sans rien dire. Peu à peu, Paris retrouve sa pulsation habituelle. Demain, je n'irai pas chez Pyxis. Une page se tourne, un chapitre se clôture. Définitif, sans retour en arrière. J'ai brisé ce CDI durement acquis pour retourner dans le champ des possibles. Le monde est vaste. Je me répète encore et encore cette phrase, car à force d'effectuer le même parcours tous les jours, j'avais fini par l'oublier.

Stage. CDD. CDI.

Tout s'est enchaîné si rapidement, en cinq ans. Trop rapidement, peut-être, sans répit. À trop remplir sa vie, on en oublie les moments de vide, les moments de rien, les moments calmes. Ce temps où l'on peut mettre les événements à juste distance, voir sa vie avec davantage de perspective, de profondeur.

Enfin, je vais pouvoir reprendre mon souffle. Vivre. Réfléchir. Et ensuite ?

Ensuite, l'avenir se dessinera de lui-même. Je ne suis pas inquiète.

Les barreaux de l'angoisse ont disparu.

— Arthur ?

— Quoi ?

— Je me sens bien, avec toi.

— Moi aussi.

Il y a des personnes qui sont comme nos ombres. Elles fuient quand vous les cherchez, mais sont pourtant toujours derrière vous. Arthur. Il se tient près de moi, pilier inattendu. Il a changé, bien sûr, comme j'ai changé également. Arthur et moi sommes encore quelque part les stagiaires que nous avons été, moi la jeune fille réservée qui arrive à Paris, lui l'étudiant d'école de commerce pourri gâté. Mais la vie et les expériences nous sculptent et nous façonnent. Nous sommes des millefeuilles, des couches s'empilent et s'ajoutent dans nos personnalités. Arthur et moi savons ce qu'il y a tout au fond comme à la surface. Parce que nous avons grandi, loin l'un de l'autre comme côte à côte.

Et nous continuerons de grandir.

ÉPILOGUE

22 novembre

Alix Maunoury : Hey.

Ophélie Dubois : Hey. Je suis contente que tu m'écrives.

Alix Maunoury : Je me repose.

Ophélie Dubois : Comment tu te sens ?

Alix Maunoury : Chanceuse.

Ophélie Dubois : Alix... Je suis encore désolée.

Alix Maunoury : Ne t'inquiète pas. Hugues m'a dit que tu avais démissionné.

Ophélie Dubois : Oui.

Alix Maunoury : Il m'a raconté, pour Manólis.

Ophélie Dubois : Ah...

Alix Maunoury : Il se sent très bête de ne rien avoir vu, je crois.

Ophélie Dubois : Je ne l'ai pas montré non plus, tu sais. Il m'a fallu le temps.

Alix Maunoury : Ce que tu fais est très courageux, si tu savais combien de femmes ne portent pas plainte...

Ophélie Dubois : J'ai failli être l'une d'entre elles.

Alix Maunoury : Je te soutiendrai. À toutes les étapes, je veux dire.

Ophélie Dubois : Merci, Alix. J'aurais voulu te soutenir davantage.

Alix Maunoury : Personne n'est parfait. On a chacune vu des aspects peu reluisants de la nature humaine, ces derniers temps.

Ophélie Dubois : Ce n'est pas comparable.

Alix Maunoury : Tu sais, on ne va pas faire un concours de qui s'est senti le plus violenté.

Ophélie Dubois : Tu m'as manqué.

Alix Maunoury : Toi aussi. Je voulais te dire... Je retire ce que j'ai dit sur Arthur.

Ophélie Dubois : Ah ?

Alix Maunoury : Tous, on se juge sans cesse les uns et les autres. Après tout, Oph, je ne le connais pas, je ne sais pas ce qu'il a dans la tête et dans le cœur. J'ai toujours reproché aux mecs comme lui de ne pas aller au-delà des apparences, et j'ai fait exactement pareil.

Ophélie Dubois : On a tous à apprendre pour se rendre la vie un peu moins rude.

Alix Maunoury : Oui. Toi et moi, avec toutes nos imperfections, on essaie de ne pas faire du

mal aux autres, malgré tout.

Ophélie Dubois : C'est vrai. On n'y est pas toujours arrivées.

Alix Maunoury : Mais on essaie.

Ophélie Dubois : Oui, et on continuera d'essayer.

Hugues de Rieux a rejoint la conversation

Hugues de Rieux : Alors comme ça, on prend le Transsibérien demain matin avec Arthur ?

Alix Maunoury : Allez, une discu de groupe, ça faisait longtemps 😊

Hugues de Rieux : Et je l'apprends par Facebook, en plus ! Merci, super coloc ! Tu m'abandonnes ! : p

Ophélie Dubois : 😊

Hugues de Rieux : Tu vas voir que je vais apprendre leur mariage comme ça aussi...

Ophélie Dubois : Hugues de Rieux ne viendrait pas à un mariage, n'est-ce pas ? Trop conventionnel.

Alix Maunoury : Mariage ? On se calme, quand même !

Hugues de Rieux : Laisse-moi déjà le temps de digérer cette improbable nouvelle... Arthur, quoi...

Arthur Mareuil a rejoint la conversation

Arthur Mareuil : ?

Ophélie Dubois : Tu vas adorer. Hugues parle de notre futur mariage.

Alix Maunoury : Allez, ça faisait longtemps 😊

Hugues de Rieux : Pitié. Non.

Arthur Mareuil : Tu seras témoin, Hugues.

Alix Maunoury : Euh mais vous déconnez là ?

Hugues de Rieux : Oph, tu vas ajouter James dans la discu, aussi ?

Arthur Mareuil : ...

Ophélie Dubois : Hugues...

Vincent Bertrand a rejoint la conversation

Vincent Bertrand : WTF ?

Arthur Mareuil : J'appelle du renfort.

Alix Maunoury : Le retour des discussions de groupe.

Vincent Bertrand : On voit que la majorité des membres de cette discu ne bosse pas 😊 Je n'ai plus le temps pour ça, moi ! Les responsabilités, la vie de famille...

Hugues de Rieux : Je ne suis pas au chômage, je suis encore étudiant.

Alix Maunoury : 19 heures à l'Escale ?

Vincent Bertrand : Chaud.

Hugues de Rieux : +1.

Arthur Mareuil : O.K. !

Ophélie Dubois : À tout à l'heure 😊

CHANSONS CITÉES

- James Blake, « Retrograde », *Overgrown*, ATLAS, A&M, Polydor, 2013.
- C2C, « Down the road », *Tetra*, On And On, 2012,
- Lou Reed, « Perfect Day », *Transformer*, RCA Records, 1972.
- Macklemore, « Thrift Shop », *The Heist*, Macklemore LLC, Warner Music, 2012.
- La La Land, « Someone in the crowd », *La La Land : Original Motion Picture Soundtrack*, Interscope Records, 2016.
- Feder, « Goodbye » (feat. Lyse), Warner, 2015.
- Jacques Brel, « Ne me quitte pas », *La Valse à mille temps*, Philips, 1959.
- Santigold, « Disparate youth », *Master of my make-believe*, Atlantic, 2012.
- Calvin Harris, « Acceptable in the 80's », *I created disco*, Sony – Columbia Records, 2017.
- Grimes, « Genesis », *Visions*, 4AD, 2012.
- Exotica, « Une miss s'imisce », *Juste la fin du monde (bande originale)*, 2016. Chanson originale Françoise Hardy, *Décalages*, Flarenasch, 1988.
- Camille, « Home is where it hurts », *Music Hole*, Virgin Records, 2008.
- Lana Del Rey, « Summertime sadness », *Born to die*, Interscope Records – Polydor – Universal – Vertigo Records, 2012.
- The Lumineers, « Ophelia », *Cleopatra*, Dualtone Records, 2016.
- Son Lux, « Easy », *Lanterns*, Joyful Noise Recordings, 2013.
- Fauve, « Nuits fauves », *Blizzard (EP)*, Fauve Corp., 2013.
- Eurythmics, « Sweet Dreams », *Sweet Dreams*, RCA Records, 1983.

Sia, « Cheap Thrills », *This is acting*, Monkey Puzzle – RCA, 2016.
Kaleo, « Way down we go », *A/B*, Elektra (NEK), 2016.
Marc Lavoine, « Elle a les yeux revolver », *Bandit*, Phonogram, 1985.
Holy Oysters, « Take me for a ride », *Holy Oysters*, Distiller Records, 2016.
PV Nova, « Ce matin », *10 days / 10 songs*, PV Nova, 2017.
Massive Attack, « Teardrop », *Mezzanine*, Downtempo, 1998.
Las Aves, « Heartbeats », *Die in Shanghai*, Wagram Music / Cinq 7, 2016.
Møme, « Alive », *Panorama*, DDM Recordings, 2016.

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[Du même auteur](#)

[Dédicace](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Épilogue](#)

[Chansons citées](#)